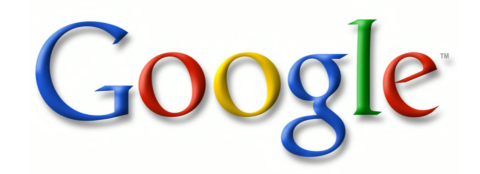
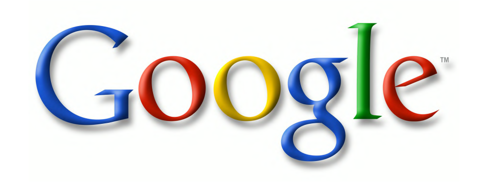




HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.





HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES,

PAR GARCILLASSO DE LA VEGA.

TOME SECOND.



PARIS,

IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT

POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.

1874, April 28.
Bequest of
Hon. Chas. Sumner,
of Boston.
(H. U. 1830.)

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

LIVRE TROISIÈME.

Conquête des Charcas.—Celle que Gonzale Pizarre entreprit de faire de la Cannelle.—Peines qu'il eut dans ce voyage.—Perfidie de François d'Orellana.—Conspiration contre le marquis don François Pizarre, et sa mort tragique.—Résolution de don Diego d'Almagre de se faire proclamer roi du Pérou.—Diverses oppositions qui s'y rencontrèrent. — Arrivée du licencié Vaca de Castro. — Choix qu'il fit de plusieurs capitaines pour la guerre.—Retour de Gonzale Pizarre à Quito.—Cruelle bataille des Chupas.—Mort de don Diego d'Almagre.—Nouvelles lois qui se firent à la cour d'Espagne pour le gouvernement des deux empires du Mexique et du Pérou. — Heureux succès du premier, causés par le bon jugement et par la prudence de celui qui en fit la visite.

CHAPITRE PREMIER.

Conquête des Charcas, et combats qui s'y passèrent entre les Indiens et les Espagnols.

Le marquis don François Pizarre se trouva chargé de tout le faix de la conquête et du gou-

vernement du Pérou, tant par la mort de don Diego d'Almagre que par l'absence de Fernand Pizarre. Ayant donc à soutenir un si pesant fardeau, la première chose qu'il fit fut de pacifier le pays, envoyant divers capitaines aux conquêtes dont il a été parlé au livre précédent, et entre autres son frère, Gonzale Pizarre, à celle du Collao et des Charcas, qui sont à douze lieues de la ville de Cusco, vers le midi.

Il lui donna pour l'accompagner la plupart des cavaliers que l'on avoit envoyés avec Pedro d'Alvarado pour découvrir et conquérir de nouvelles terres; car celles qu'on avoit gagnées jusqu'alors, à qui les villes de Cusco et des Rois servent maintenant de bornes, avec toutes les vallées de la côte de la mer jusqu'à Tumpiz, furent d'abord partagées aux premiers conquérants qui se trouvèrent à la prise d'Atahuallpa; de sorte qu'il falloit conquérir d'autres pays, pour en mettre en possession les seconds, qui avoient suivi don Diego d'Almagre et don Pedro d'Alvarado dans la découverte de ces nouveaux royaumes.

Gonzale Pizarre entra dans le pays du Collao avec un bon nombre de soldats fort courageux et fort lestes. Les Indiens firent d'abord très peu de résistance; mais quand ils les virent sur la frontière des Charcas, et loin de Cusco de cent cinquante lieues, ils les traitèrent fort mal, et soutinrent leurs efforts avec beaucoup

de courage. Ils les attaquèrent même à diverses fois, et ils perdirent de part et d'autre plusieurs vaillants hommes. Les Indiens leur tuèrent encore quantité de chevaux, parce qu'ils croyoient que c'étoit en cela que consistoit la plus grande force de leurs ennemis. Car, s'imaginant d'avoir un grand avantage sur les fantassins, il leur sembloit qu'il leur seroit facile de venir à bout des cavaliers après les avoir démontés. Cela n'arriva pas néanmoins dans cette occasion, parce que dans une bataille qui se donna, où les uns et les autres firent vaillamment, les Indiens, ayant perdu quantité de gens, furent contraints à la fin de céder la victoire aux Espagnols, qui cependant, pour la pousser plus avant, se divisèrent par troupes. Ce fut alors que trois chefs des plus considérables résolurent de s'aller joindre à Gonzale Pizarre.

Le premier fut Garcillasso de la Vega, le second Jean de Figueroa, et le troisième Gaspar Iara, qui avoient chacun un département d'Indiens dans la ville de la Plata, qu'on appelle en langue indienne *Chuquisaca*. Ils en curent de meilleurs depuis à Cusco, qui fut le premier lieu où je les connus.

Ces cavaliers s'en alloient tous quatre par une plaine, tâchant de soulager le mieux qu'ils pouvoient leurs chevaux, encore tout fatigués de la dernière bataille. Étant assez éloignés du lieu où elle s'étoit donnée, ils aperçurent au bas

d'un vallon sept gentilshommes indiens, ornés de plumes de diverses couleurs et armés d'arcs et de flèches, qui alloient, selon les apparences, joindre leurs compagnons dans la place d'armes. Ils ne virent pas plus tôt les Espagnols qu'ils se rangèrent en aile, chacun s'éloignant de son compagnon d'environ dix ou douze pas : ce qu'ils firent afin de diviser leurs ennemis et de les réduire à combattre séparément. Ils parurent résolus d'en venir aux mains ; et quoique les Espagnols leur fissent signe de loin pour leur donner à connoître qu'ils ne devoient rien craindre, puisque leur dessein étoit de les avoir pour amis et non pas de les combattre, les Indiens n'y voulurent jamais faire attention : si bien que les uns et les autres commencèrent à se charger avec beaucoup de courage.

Les Espagnols, comme ils l'avouèrent depuis, étoient tout honteux et tout confus de se voir quatre cavaliers bien montés, armés avantageusement, et la lance à la main, contre sept Indiens à pied, presque tout nus, et sans avoir de quoi se défendre contre eux. Ils ne laissèrent pas de les recevoir avec autant de courage que s'ils eussent eu des armes à l'épreuve, les uns soutenant les autres dans le combat avec une adresse merveilleuse. Celui d'entre eux qui n'avoit point d'ennemi à combattre secondoit l'autre qui en étoit aux mains avec lui, donnant de flanc et de queue si adroitement, et avec tant

d'ardeur, que l'Espagnol se trouvoit bien embarrassé de quelque côté qu'il se tournât, à cause du bon ordre que gardoient les Indiens, dont il y en avoit presque toujours deux sur un Espagnol. Enfin, après que le combat eut duré assez long-temps, la victoire demeura aux Espagnols, qui tuèrent chacun un Indien. Il y en eut un pourtant qui se vengea devant que de mourir; car se voyant poursuivi par son ennemi, et trouvant par hasard un gros caillou, il le jeta contre lui avec tant de furie qu'il en demeura tout étourdi, et il y a apparence qu'il en fût mort si son casque ne l'eût préservé.

Les trois autres Indiens se sauvèrent, ayant pris la fuite; et les Espagnols, qui en furent bien aises, ne firent point mine de les poursuivre, estimant indigne d'eux un combat de quatre cavaliers contre trois hommes de pied. Après s'être tirés de cette rencontre, et joints tous ensemble, il s'en trouva trois de blessés de deux ou trois plaies qui n'étoient pas grandes; mais le cheval du quatrième en reçut une si dangereuse d'une flèche, que de plusieurs jours il n'en put être guéri. Le maître du cheval, parlant de cette aventure, disoit: « Je suis plus à « plaindre que pas un de ceux qui ont été bles« sés, et voudrois très volontiers avoir reçu sur « mon corps le mal qu'on a fait à mon cheval, à « cause du grand besoin que j'en ai. »

Tous les Espagnols qui avoient eu quelque

part à la conquête du Nouveau-Monde se plaignoient moins de leurs propres blessures que de celles de leurs chevaux; ainsi cela n'étoit pas particulier à ce cavalier. Après cette aventure, ils retournèrent joindre l'armée, où ils racontèrent à leurs compagnons ce qui s'étoit passé, que leur combat avec sept Indiens seulement avoit été plus dangereux et plus opiniâtre que celui qu'ils avoient eu depuis peu contre six ou sept mille d'entre eux. Cette même journée il se donna plusieurs autres escarmouches et petits combats, dans l'un desquels il arriva ce que nous avons raconté au dernier chapitre du premier livre, en parlant de l'extrême fidélité que les Indiens gardoient à leurs maîtres, après s'être donnés à eux dans quelque bataille. Gonzale Pizarre arriva enfin à Chuquisaca, lieu peuplé de gens extrêmement aguerris, où ils furent rudement chargés par un nombre incroyable d'Indiens, qui les fatiguèrent extrêmement à force de les affamer et de les combattre. Ils en blessèrent même plusieurs et en tuèrent quantité, comme le rapportent les historiens qui en ont écrit, et entre autres Gomare (chap. 143) et Zarate (liv. 3, chap. 12). Ces deux auteurs demeurent d'accord que Gonzale Pizarre alla jusqu'à la province des Charcas, et que sur cette frontière il fut enveloppé de quantité d'Indiens, tous soldats aguerris, qui, l'ayant attaqué, le réduisirent dans de si gran-

des extrémités, qu'il fut contraint d'implorer le secours du marquis son frère, qui ne manqua pas tout aussitôt de lui envoyer un assez bon nombre de cavalerie; et afin de la faire hâter, il fit semblant d'y aller en personne, et sortit à trois journées de la ville. Cependant il est sûr que les Espagnols seroient tous morts de la main de leurs ennemis avant l'arrivée de ces cavaliers, si Dieu n'eût combattu pour eux par un miracle évident : le grand saint Jacques, patron d'Espagne, les ayant visiblement assistés, comme il avoit déjà fait au siége de Cusco.

Ce favorable renfort, venu si à propos aux chrétiens dans un si grand besoin, leur fit reprendre courage, et ils se trouvèrent victorieux à l'arrivée des gens de secours. En mémoire de la grâce que Dieu leur avoit faite, ils résolurent de fonder dans ce lieu-là une ville, qui est aujourd'hui peuplée de chrétiens, ayant une église cathédrale et une chancellerie. Les mines de Potosi, si fameuses par tout le monde, à cause de la grande quantité d'or et d'argent qu'on en tire, sont à dix-huit lieues de là. Le P. Blas-Valera, parlant des batailles les plus remarquables qui se donnèrent entre les Indiens et les Espagnols dans les royaumes du Pérou, fait une description très particulière de celle qui fut donnée dans cette province, dans laquelle il dit que Dieu combattit visiblement pour son Évangile.

CHAPITRE II.

Partage que fait le marquis des terres de la province des Charcas. — Gonzale Pizarre va à la conquête de la Cannelle.

Après que cette guerre fut terminée, et que les Indiens furent pacifiés, le marquis partagea eux et leurs terres aux principaux Espagnols qui se trouvèrent dans cette conquête. Son frère, Fernand Pizarre, fut des mieux pourvus, et après lui Gonzale Pizarre. On découvrit depuis dans la juridiction du premier les mines d'argent de Potosi. Fernand Pizarre étant seigneur de ce lieu-là, quoiqu'il fût alors en Espagne, on ne laissa pas de mettre en possession d'une de ces mines un de ses officiers, pour lui en faire tenir l'argent : ce qui réussit si avantageusement pour lui, qu'on dit qu'en huit mois on tira de terre une prodigieuse quantité de ce métal, extrêmement fin et à toute épreuve, sans qu'il fût besoin d'y apporter d'autre artifice que de le fondre. J'ai bien voulu rapporter cela ici, après avoir oublié d'en faire mention en son lieu.

Garcillasso de la Vega, mon père, eut en partage le lieu qu'on appelle Tapacry, et Gabriel de Rojas en eut un autre fort bon, aussi bien

que plusieurs autres cavaliers, dans une étendue de plus de cent lieues de pays, qui relevait de la ville principale : à quoi ils donnèrent depuis une part à celle qu'ils nommèrent de la Paz, ou Ville de Paix.

Ces terres ne furent pas au commencement de grand rapport, quoiqu'elles fussent assez fertiles, et peuplées de quantité d'Indiens ; mais depuis qu'on eut découvert les mines de Potosi les rentes montèrent dix fois plus haut, de sorte que ce qu'on affermait quatre mille livres d'or ou d'argent fut affermé depuis jusqu'à trente et à quarante mille.

Le marquis don François Pizarre, ayant fait jeter les fondements de la ville qu'on nomme ordinairement de la Plata, comme qui diroit Ville d'Argent, partagea en même temps entre les conquérants de ce pays-là les terres des Indiens, qui devinrent ainsi vassaux de ces nouveaux seigneurs : ce qui arriva dans les années mille six cent trente-huit et trente-neuf. Ensuite, après s'être reposé deux ans des grandes fatigues à quoi il avoit été exposé pendant les guerres civiles et les conquêtes, il résolut d'en faire d'autres nouvelles. Sa bonne fortune ayant voulu que par la mort de don Diego d'Almagre il demeurât seul gouverneur d'un pays qui, à le prendre du nord au sud, depuis les Charcas jusqu'à Quito, avoit plus de sept cents lieues d'étendue, quoiqu'il y pût avoir de l'occupa-

tion de reste à pacifier les peuples, et remédier aux désordres de ses capitaines dans le pays de conquête, en y entretenant par ce moyen la justice et la bonne intelligence ; néanmoins, comme l'appétit de commander et de se rendre maître partout est insatiable dans la plupart des grands, celui-ci tourna ses pensées à des conquêtes nouvelles, au lieu de se contenter de ce qu'il avoit.

Ayant donc appris que hors des frontières de Quito et de l'empire des Incas il y avoit un pays extrêmement vaste qui produisoit de la cannelle en grande abondance, à cause de quoi il portoit le nom de cette sorte d'épicerie, il s'avisa de faire un effort pour le conquérir, et d'y envoyer pour cette fin Gonzale Pizarre, afin qu'ils fussent aussi grands seigneurs l'un que l'autre. Mais avant de passer outre, par l'avis de ses plus secrets conseillers, il se démit du gouvernement de Quito pour le donner à son frère ; ce qu'il fit exprès, afin que ceux de cette ville l'accommodassent des choses dont il auroit besoin, car c'étoit par là qu'il devoit passer nécessairement pour entrer dans le pays de la Cannelle, qui est situé au levant de Quito. Après avoir pris cette résolution, il fit venir Gonzale Pizarre, qui étoit alors dans la province des Charcas, où il s'occupait à faire peupler la ville de la Plata, et à s'établir dans le département d'Indiens qui lui était échu. Il ne manqua point

de l'aller trouver incontinent à Cusco, et n'eut pas plus tôt appris son intention touchant la conquête de la Cannelle, qu'il l'accepta et se prépara pour l'aller faire, donnant par là des preuves de son courage pour de telles expéditions.

Il leva dans Cusco plus de deux cents hommes, parmi lesquels il y avoit cent cavaliers; le reste consistoit en infanterie, et il employa pour ces levées plus de soixante mille ducats. S'étant mis en chemin avec ses troupes, il fit environ cinq cents lieues avant d'arriver à Quito, où Pedro de Puelles commandoit en qualité de gouverneur. Dans ce voyage, il combattit les Indiens mutinés; et quoique d'abord les escarmouches fussent légères, en étant enfin venu aux mains avec ceux de Huanucu, il s'en trouva si mal, qu'il fut obligé de demander du secours au marquis son frère, qui lui envoya François de Chaves, comme le remarque Zarate (liv. 4, chap. 1).

Gonzale Pizarre, s'étant tiré de ce danger et de plusieurs autres qui ne furent pas si grands, se rendit à la ville de Quito, dont Pedro de Puelles lui céda le gouvernement dès qu'il eut vu les lettres de provision du marquis son frère. Après en avoir pris possession, il mit ordre aux choses nécessaires à son voyage, et fit de nouvelles levées de gens de guerre, tellement qu'il forma un corps d'environ trois cent quarante soldats, dont il y avoit cent cinquante cavaliers.

Il leva de plus jusqu'à quatre mille Indiens volontaires, qui étoient pourvus d'armes, de provisions, et d'autres choses dont ils avoient besoin, comme de cognées, petites haches ou couperets, câbles ou cordages de chanvre, et divers ferrements, pour s'en servir au besoin. Ils emmenèrent une grande quantité de bétail, comme pourceaux, brebis et moutons, des plus grands qu'il y eût dans le pays, qui leur servirent aussi à porter une partie du bagage et des munitions.

Ensuite le nouveau gouverneur laissa dans Quito Pedro de Puelles; et après qu'il eut mis ordre à certaines choses qui avoient besoin d'être réformées, il sortit de Quito, l'an 1539. Les Indiens le traitèrent le mieux qu'ils purent, et le laissèrent en paix. Il en jouit tout le long du chemin, jusqu'à ce qu'il fût hors de l'empire des Incas. Quand il en fut sorti, il entra dans une province que les historiens appellent Quixos. Gomare et Zarate, racontant tous deux ce qui se passa dans ce voyage de la Cannelle, s'expriment presque dans les mêmes termes; et comme je me souviens d'en avoir ouï faire le récit à plusieurs de ceux qui avoient suivi Gonzale Pizarre dans la découverte de ce pays-là, je rapporterai ici en gros ce que j'ai appris des uns et des autres.

Il est très certain qu'aussitôt que Gonzale Pizarre eut mis le pied dans la province de

Quixos, qui est au nord de Quito, il aperçut quantité d'Indiens, tous gens de guerre, qui accoururent pour le charger. Mais comme ils virent que le nombre des Espagnols n'étoit pas petit, et que la plupart étoient montés sur des chevaux, ils se retirèrent plus avant dans le pays, sans paroître depuis. Peu de jours après, il arriva dans ce même lieu un si grand tremblement de terre, que plusieurs maisons de la ville, où étoient alors les Espagnols, en furent abattues. Cette violence fut d'autant plus grande, que la terre s'ouvrit en divers endroits, avec des éclairs et des tonnerres si furieux, que ces nouveaux conquérants en étoient tout effrayés, aussi bien que de voir qu'il tomboit une si grosse pluie qu'il sembloit qu'on la versât à pleins seaux, ce qui leur sembla tout-à-fait nouveau, n'ayant rien vu de semblable dans le Pérou. Ce mauvais temps dura quarante ou cinquante jours, après lesquels ils résolurent de passer la montagne, qui est presque toujours couverte de neige, et non moins effroyable par ses précipices que par sa hauteur presque inaccessible. Ils hasardèrent néanmoins de la passer, mais ils s'en trouvèrent fort mal, car il y tomba tant de neige, et le froid y fut si grand, que la plupart des Indiens, qui vont ordinairement vêtus à la légère, en furent gelés. Les Espagnols, pour se tirer plus promptement d'un si mauvais pays, abandonnèrent tout leur

bétail et leurs provisions de bouche, s'imaginant d'en recouvrer d'autres dans la première bourgade d'Indiens qu'ils trouveroient. Mais il arriva tout le contraire; car, quand ils eurent passé la montagne, ils ne surent où prendre des vivres, ayant trouvé tout le pays dépourvu d'habitants, à cause de la stérilité du terroir. Ils se hâtèrent d'en sortir, et arrivèrent dans la province de Summaco, qui est aussi le nom de la principale ville, située au bas d'une côte, où ils trouvèrent de quoi vivre. Ce ne fut pas sans peine et sans beaucoup d'incommodité, car, durant deux mois qu'ils y furent, il ne se passa point de jour sans pluie, ce qui fut cause que leurs habits se pourrirent tous sur eux.

Dans cette même province de Summaco, qui est sous l'équinoxe, ou fort près, croissent les arbres qui produisent la cannelle, qui étoit ce qu'ils cherchoient. Ils sont fort hauts, leurs feuilles sont à peu près comme celles du laurier, et leur fruit semblable à de menues grappes de raisins, en forme de gland; et quoique les feuilles, l'écorce et les racines de cet arbre soient de la cannelle, cependant la meilleure et la plus parfaite est celle du fruit. Il y en a quantité sur les montagnes désertes, mais elle n'est jamais si bonne que celle des arbres que les Indiens plantent et cultivent dans leurs terres, pour en faire commerce avec leurs voisins. Ce n'est pas avec les Péruviens qu'ils font ce trafic,

sachant bien que de ce côté-là ils ne gagneroient rien avec eux, à cause qu'ils ne se servent pour toute épicerie que de leur *vehu*, que les Espagnols appellent *axi* dans le Pérou, et en Espagne *pimiento*, ou poivre.

CHAPITRE III.

Des grandes fatigues que Gonzale Pizarre et ses gens souffrirent.

Les Espagnols étant arrivés à Summaco trouvèrent que les habitants de cette province et les autres Indiens leurs voisins alloient ordinairement tout nus, excepté les femmes, qui portoient par-devant une espèce de chiffon. Ils vont ainsi nus à cause qu'il y fait grand chaud, et que d'ailleurs il y pleut si fort que s'ils s'habilloient la pluie feroit pourrir leurs habits sur leur dos.

Gonzale Pizarre laissa la plupart de son monde à Summaco, et ne prit avec lui que ceux qui étoient le plus en état de supporter la fatigue. Il alla voir s'il ne pourroit point trouver quelque nouveau chemin pour passer outre et rendre son voyage moins difficile, car dans une étendue d'environ cent lieues de pays qu'il avoit traversé depuis son départ de Quito, il

n'avoit trouvé que des montagnes sans avenues et même sans aucun sentier; si bien qu'en plusieurs endroits ils avoient été contraints de se faire un chemin à travers les broussailles à grands coups de hache. Il y avoit encore un autre inconvénient, c'est que les Indiens qui leur servoient de guides les faisoient égarer à tout moment, pour les empêcher d'entrer dans leur pays, ou dans celui de leurs alliés ou de leurs amis; ce qui étoit cause qu'ils se trouvoient souvent dans des lieux déserts et inhabitables, où les incommodités de la faim les contraignoient de se nourrir d'herbes, de racines et de fruits sauvages, encore se trouvoient-ils bien heureux quand ils en pouvoient avoir. A travers ces travaux et ces misères, qui se peuvent mieux imaginer que décrire, ils arrivèrent dans une province appelée Cuca, un peu mieux peuplée que les précédentes, où ils trouvèrent des provisions. Le seigneur du pays les reçut favorablement, les traita le mieux qu'il put, et leur donna de quoi manger, dont ils avoient besoin plus que de toute autre chose. Il passe dans cette province un grand fleuve, que l'on dit être le principal de tous ceux qui se vont rendre dans la grande rivière d'Orellana, appelée par quelques uns Maragnan.

Gonzale s'arrêta là environ deux mois, en attendant les Espagnols qu'il avoit laissés à Summaco avec ordre de le suivre à la piste en cas

qu'ils manquassent de guides; ce qu'ils firent, et ils arrivèrent enfin où étoient leurs camarades. Après les avoir joints, et s'être un peu reposés de leur fatigue, ils marchèrent tous ensemble le long du bord de cette grande rivière, où ils firent plus de cent lieues de chemin sans pouvoir trouver ni gué ni pont pour la traverser; le fleuve ne permettant ni l'un ni l'autre, tant il étoit rapide.

Après un si long chemin, ils trouvèrent enfin que d'un rocher, qui avoit plus de cent brasses de hauteur, cette rivière faisoit un saut si grand et si épouvantable, qu'ils en ouïrent le bruit à plus de six lieues avant que d'y être arrivés. Une merveille si extraordinaire les surprit tous; mais ils furent encore bien plus étonnés, lorsqu'étant arrivés quarante ou cinquante lieues plus bas, ils aperçurent que cette vaste étendue d'eau ainsi ramassée s'écouloit par le canal d'un autre rocher extrêmement grand. Ce canal étoit si étroit, que d'un bord à l'autre il n'y avoit pas plus de vingt pieds. Il étoit taillé dans le roc, et si merveilleux, que du côté par où les Espagnols passèrent depuis, il y avoit deux cents brasses de hauteur, comme dans l'endroit où la rivière faisoit le saut dont je viens de parler. Il y a de quoi s'étonner qu'il y ait en ce pays-là des choses si surprenantes, et qui sont au-delà de tout ce qu'on en pourroit dire, comme sont ces deux passages et autres semblables

qu'on peut remarquer dans cette histoire. Gonzale Pizarre et ses capitaines ayant jugé qu'il n'y en avoit point de plus facile pour gagner l'autre bord de la rivière et découvrir le pays, celui qu'ils avoient vu jusqu'alors étant stérile, désagréable et malencontreux, ils furent d'avis de faire au plus tôt un pont sur le canal. Mais les Indiens qui étoient de l'autre côté du fleuve les voulurent traverser dans leur dessein ; et quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils ne laissèrent pas d'agir courageusement, de manière que par leurs efforts ils contraignirent les Espagnols de se battre, ce qu'ils n'avoient encore fait contre aucun Indien de cette contrée. Ayant donc tiré sur eux, ils en tuèrent quelques uns à coups d'arquebuse, et firent fuir les autres, qui étoient surpris de voir qu'on leur tuoit ainsi leurs compagnons à cent et deux cents pas de distance ; de sorte qu'ils s'en allèrent, publiant de toutes parts l'extrême valeur de ces nouveaux venus, qu'ils disoient avoir des éclairs et des foudres en main pour tuer ceux qui refusoient de leur obéir. Les Espagnols, s'étant rendu par ce moyen le passage libre, se mirent à travailler et à faire un pont de bois. Ils eurent une peine inconcevable à jeter la première poutre d'un bord à l'autre, la hauteur des deux rochers depuis leur sommet jusqu'au bas de l'eau étant si prodigieuse et si effroyable, qu'on ne pouvoit y porter la vue sans trembler et

sans s'exposer à un extrême danger. Un soldat Espagnol, qui du haut de l'un des rochers voulut regarder ce furieux courant d'eau qui passoit par le canal, en fit une triste expérience; car il ne sentit pas plus tôt que la tête lui tournoit, qu'il fut précipité dans cet abîme, ce qui rendit les autres Espagnols, à qui ce malheur fit peur, beaucoup plus retenus. Ils firent si bien, qu'ayant surmonté les obstacles qui se rencontrèrent dans ce travail, ils jetèrent enfin la première poutre, et ensuite toutes les autres qui étoient nécessaires pour faire un pont. Quand ils l'eurent achevé, ils le passèrent tous, tant hommes que chevaux, et le laissèrent en état pour le repasser en cas de besoin. Cela fait, ils prirent par terre le bas de la rivière, et marchèrent par des montagnes si raboteuses et si peu battues, qu'ils furent contraints en divers endroits de se frayer un passage.

Ils arrivèrent dans un pays qu'on appelle Guema, qu'ils trouvèrent plus infertile et plus pauvre que les autres lieux par où ils avoient passé : aussi n'étoit-il habité que de fort peu d'Indiens, qui se retiroient dans les montagnes à mesure qu'ils voyoient les Espagnols, et ne se présentoient plus devant eux.

Cependant on ne sauroit croire combien de maux enduroient les Espagnols dans ces terres stériles et infructueuses, où, faute de meilleurs vivres, eux et les Indiens leurs domestiques se

nourrissoient d'herbes, de racines et de rejetons d'arbres sauvages. Cela, joint à la fatigue du chemin et aux incommodités de la pluie, fit que plusieurs d'entre eux tombèrent malades et en perdirent la vie; mais nonobstant toutes ces difficultés et tous ces dangers, ceux qui restèrent ne laissèrent pas de passer outre, et après plusieurs lieues de chemin ils se rendirent dans une contrée dont ils trouvèrent les habitants plus civilisés que les autres. Ils se nourrissoient de pain de maïs et s'habilloient de robes de coton, quoiqu'elles ne leur servissent pas pourtant beaucoup contre les incommodités de la pluie, qui n'étoit pas moins grande dans leur pays que chez leurs voisins. A leur arrivée, ils envoyèrent de toutes parts des hommes exprès pour voir s'ils ne trouveroient point quelque chemin ouvert; mais étant de retour, ils firent tous un même rapport, qui fut qu'ils n'avoient vu que montagnes, que précipices, que lacs et que marais; qu'on ne pouvoit ni passer à gué, ni trouver moyen de sortir d'un si mauvais pays, de quelque côté qu'on se tournât. Après cette relation, ils jugèrent à propos de faire un brigantin pour s'en servir à gagner l'autre bord de la rivière, qui avoit en cet endroit-là plus de deux lieues de largeur. Ils dressèrent donc une manière de forge pour faire les ferrements nécessaires, et firent du charbon avec toutes les peines du monde, parce

que les pluies continuelles empêchoient le bois de brûler. Cependant ils trouvèrent un assez bon remède, qui fut de faire des toits haut élevés et de grandes huttes pour s'y mettre à couvert de la pluie. Ils firent une partie de la ferrure de leur brigantin du fer qu'ils avoient en masse, qui leur étoit plus précieux que l'or; et l'autre des fers de leurs chevaux, qu'ils avoient tués pour la nourriture des malades et des sains, faute de meilleurs aliments. Gonzale Pizarre, pour encourager les siens par son exemple, étoit le premier à couper du bois, à forger le fer et à faire du charbon, s'employant jusqu'aux choses les plus basses, afin que les autres l'imitassent, sans se pouvoir excuser; et comme ils n'avoient point de goudron pour en poisser leur brigantin, ils se servirent de la résine des arbres, qu'ils trouvèrent là en grande abondance; et au lieu d'étoupes et de chanvre, ils prirent leurs plus vieux habits et leurs vieilles chemises. Après beaucoup de peines ils achevèrent enfin le brigantin et le mirent sur l'eau avec une joie incroyable, dans la pensée que par le moyen de ce bateau ils mettroient bientôt fin à tous leurs travaux; mais à quelques jours de là, ils auroient bien souhaité de ne l'avoir point fait.

CHAPITRE IV.

François d'Orellana, après s'être embarqué sur le brigautin, va en Espagne, où il demande la conquête du pays découvert.—Sa mort.

Ils mirent dans le brigantin tout ce qu'ils avoient d'or, qui étoit du poids de cent mille livres, des émeraudes, avec le fer en masse, la ferrure et toutes les autres choses de plus grand prix. Ils embarquèrent aussi les plus malades d'entre eux, qui pour leur grande foiblesse ne pouvoient aller par terre, et firent plus de deux cents lieues de chemin avant que d'arriver dans un lieu habité. Ceux du brigantin et leurs camarades qui alloient par terre ne s'éloignoient guère les uns des autres, se joignant ensemble pour passer la nuit. Dès le point du jour ils continuoient leur route, avec une peine incroyable; car d'un côté ceux qui alloient par terre étoient réduits à se faire un passage à grands coups de hache, et ceux du brigantin avoient beaucoup de peine à résister au courant de l'eau pour ne pas quitter leurs compagnons. Souvent aussi, quand ces derniers ne pouvoient s'ouvrir un chemin en côtoyant la rivière, à cause de la montagne, ils passoient d'un bord à l'autre

du brigantin dans quatre canots (1) qu'ils avoient; et si quelque chose les affligeoit alors, c'étoit d'être deux ou trois jours à faire ce trajet et à languir de faim cependant. Après avoir été plus de deux mois à voyager ainsi sans savoir où ils alloient, ils prirent enfin quelques uns du pays, qui, partie par signes, partie en leur langue, que les Indiens leurs domestiques entendoient assez bien, leur firent entendre qu'à dix journées de là ils entreroient dans un pays fort peuplé, abondant en vivres, en or, et qui ne manquoit point de toutes les choses qu'ils cherchoient. Ensuite ils leur dirent que cette contrée dont ils leur parloient étoit sur le bord d'une autre grande rivière, qui se joignoit à celle où ils naviguoient. Cette nouvelle remit le cœur aux Espagnols, et à l'heure même François Pizarre nomma pour capitaine du brigantin François d'Orellana, à qui il donna cinquante soldats, avec ordre exprès de le suivre au lieu que les Indiens leur avoient marqué, qui étoit éloigné de quatre-vingts lieues. La commission d'Orellana portoit encore qu'aussitôt que lui et ses gens seroient arrivés dans cet endroit où les deux grandes rivières se joignoient ensemble, ils posassent là tout leur bagage, et qu'après avoir chargé des provisions sur le brigantin, ils remontassent la rivière pour secourir leurs

(1) Petits bateaux tout d'une pièce, et faits la plupart d'écorces d'arbres, dont les Indiens ont accoutumé de se servir.

compagnons qui étoient dans la nécessité la plus pressante qu'ils eussent jamais eue; car ils étoient si abattus de lassitude et de faim, qu'il ne se passoit point de jour qu'ils n'en perdissent quelqu'un, quoique pourtant il mourût beaucoup moins d'Espagnols que d'Indiens.

François d'Orellana continua sa route, et avec le seul courant de la rivière, sans employer ni voiles ni rames, il fit les quatre-vingts lieues. Comme il ne trouva rien moins que cette grande abondance de toutes choses dont les Indiens lui avoient fait tant de récit, il lui sembla que si, pour en aller dire des nouvelles à Gonzale Pizarre, il vouloit remonter la rivière, il ne feroit pas dans un an le chemin qu'il avoit fait dans trois jours, tant l'impétuosité du courant de l'eau étoit grande; d'un autre côté, il crut que s'il l'attendoit là, ce ne pourroit être qu'inutilement: ainsi il résolut de tourner ailleurs ses pensées. Ne pouvant donc pas savoir ce que Gonzale Pizarre emploieroit de temps pour l'aller joindre, il haussa les voiles, et sans prendre conseil de personne, il alla plus avant, avec dessein d'abandonner Gonzale Pizarre, et de prendre terre en Espagne, afin d'y demander pour lui le gouvernement de ce pays nouvellement découvert, et qu'il prétendoit avoir conquis lui seul. Mais quelque peine qu'il prît à tenir cachée sa mauvaise intention, il ne put si bien faire qu'elle

ne donnât de l'ombrage à plusieurs de ceux qui le suivoient, qui ne purent s'empêcher de lui dire qu'il ne devoit point passer les ordres de son général, ni l'abandonner dans cet extrême besoin, sachant trop bien que ce brigantin lui étoit si nécessaire qu'il ne pouvoit s'en passer. La même chose lui fut dite encore plus fortement par un religieux qu'on appeloit frère Gaspar de Carvajal, et par Fernand Sanchez de Vargas, cavalier natif de Badajoz, que les opposants prirent pour chef de leur parti. Ils en seroient venus aux mains si François d'Orellana ne les eût apaisés par de belles paroles : mais un peu après, ayant gagné à force de promesses ceux qui n'étoient pas pour lui, il traita mal le bon religieux; et il y a apparence que sans sa profession d'ecclésiastique il lui eût fait un aussi mauvais parti qu'à Fernand Sanchez de Vargas, à qui il n'ôta pas la vie, mais qu'il laissa dans ce désert effroyable, environné d'un côté de hautes montagnes et de l'autre d'une grande rivière, afin que ne pouvant sortir de ce lieu ni par mer ni par terre, il fût réduit à mourir de faim. Après une action si noire, d'Orellana continua sa navigation; et le jour d'après, pour faire paroître plus à découvert sa mauvaise intention, il renonça devant tous au pouvoir et aux ordres qu'il avait eus de Gonzale Pizarre, afin qu'on ne lui pût pas reprocher d'avoir agi en qualité de sujet, et se fit élire capitaine de Sa

Majesté, sans vouloir dépendre de personne : ce qui fut sans doute une trahison manifeste. Par malheur il a été imité par plusieurs autres chefs qui ont eu des commandements dans les conquêtes du Nouveau-Monde. J'en pourrois rapporter ici quelques exemples, mais il me suffit de renvoyer le lecteur à ce qu'en a écrit le capitaine Gonzale Fernandez d'Oviedo Valdez, historiographe de l'empereur Charles V. Ce n'est pas sans beaucoup de raison que cet auteur dit (1) qu'il est arrivé rarement que ceux qui ont commis de semblables perfidies n'aient été payés en même monnoie par ceux qui ont succédé à leurs charges; et il allègue fort à propos ce proverbe : « S'il t'arrive de « tuer, tu seras tué de même; et l'on tuera pa« reillement ceux qui t'auront tué. » Je pourrois produire ici quantité d'autres événements de trahison et de barbarie qui se sont passés en de pareilles rencontres, mais j'aime mieux n'en parler point, parce que de telles actions ne sont d'aucune utilité, et qu'elles sont indignes qu'on en conserve la mémoire.

Dans cette navigation, François d'Orellana eut divers combats contre les Indiens du pays, qui lui firent voir qu'ils ne manquoient pas de cœur; car dans quelques lieux les femmes secondèrent leurs maris, et se mêlèrent coura-

(1) Liv. 17, chap. 20 de son *Histoire des Indes*.

geusement avec eux dans les attaques. Cela donna sujet à Orellana, pour se faire plus d'honneur de son voyage, de dire qu'il avait été jusque dans la contrée des Amazones, dont il demanda la conquête à Sa Majesté. Après qu'il fut entré plus avant dans ces provinces, au bas de cette même rivière, il trouva d'autres Indiens plus apprivoisés que ces derniers, qui le reçurent civilement; et surpris de voir dans le brigantin des hommes qui leur sembloient si étranges, ils firent amitié avec eux, et leur donnèrent autant de vivres qu'ils en voulurent. Les Espagnols séjournèrent là quelque temps, et firent un autre brigantin, à cause qu'ils se trouvaient trop pressés dans le premier. Ils remirent ensuite à la voile, et entrèrent dans la mer, à deux cents lieues de l'île de la Trinité, selon la carte de la navigation, ayant couru de si grands dangers dans cette effroyable rivière, qu'ils se virent souvent sur le point d'y être submergés. En cette fameuse île, Orellana se pourvut d'un navire dans lequel il s'embarqua, et prit la route d'Espagne. Étant arrivé, il demanda à Sa Majesté le gouvernement du pays qu'il se vantoit d'avoir conquis, et dont il enchérissoit la conquête, en disant que c'étoit une province extrêmement vaste, où il y avoit quantité d'or et d'argent, outre les pierreries qui s'y trouvoient, qui étoient d'un prix inestimable : ce qu'il lui fut bien aisé de faire croire par les

riches échantillons qu'il montra de toutes ces choses. Sa Majesté lui accorda sa demande, et voulut qu'il fût gouverneur de tout le pays qu'il auroit conquis ou qu'il pourroit conquérir. Pour hâter l'exécution de son entreprise, il leva plus de quinze cents hommes fort lestes, parmi lesquels il y avoit plusieurs cavaliers considérables avec qui il s'embarqua à San Lucar; mais il eut tant d'accidents qu'il mourut sur la mer, où les siens furent jetés en diverses plages. Voilà quelle fut la fin de cette navigation, qui se trouva conforme au mauvais commencement qu'elle avait eu.

Revenons à Gonzale Pizarre, que nous avons laissé dans des extrémités incroyables. D'abord qu'il eut mis dans le brigantin le capitaine Orellana, il fit dix ou douze canots, et autant de radeaux, pour passer d'un bord à l'autre de la rivière, en cas qu'il se trouvât arrêté par les montagnes comme il lui étoit arrivé autrefois. Ils partirent tous ensemble, sur l'espérance qu'ils eurent que leur brigantin arriveroit bientôt avec les vivres dont ils avoient besoin pour se defendre de la faim, qui étoit le plus cruel ennemi qu'ils eussent eu dans tout leur voyage. Ils arrivèrent au bout de deux mois au lieu où les rivières se rendoient l'une dans l'autre, croyant y trouver leur brigantin avec des provisions, supposant qu'apparemment il n'avoit pu revenir à eux à cause des grands cou-

rants de la rivière. Mais ils se trouvèrent bien loin de leur compte, et hors de toute espérance de pouvoir jamais sortir de cet enfer. A la jonction des deux grandes rivières, ils trouvèrent le bon Fernand Sanchez de Vargas, qui avoit souffert avec beaucoup de constance les incommodités de la faim et quantité d'autres misères. Il rendit compte à Pizarre de la perfidie qu'avoit commise Orellana et contre son général et contre lui. Gonzale Pizarre fut fort surpris de tout cela, ne pouvant comprendre qu'il y eût dans le monde des hommes assez perfides pour répondre si mal au bien qu'on leur faisoit, et aux espérances qu'on en avoit conçues; mais les capitaines surtout, et les soldats avec eux, s'affligèrent si fort d'avoir été si méchamment trompés, qu'ils furent presque réduits au désespoir.

Quoique leur général prît grande part à leur déplaisir, qui augmentoit de beaucoup le sien, il s'efforça néanmoins de les consoler le mieux qu'il put, en leur disant qu'ils prissent courage; qu'ils souffrissent comme vrais Espagnols toutes les traverses qui leur arriveroient, et que plus elles étoient grandes, plus considérable aussi seroit la gloire qu'ils en auroient; et qu'au reste, puisque le bonheur avoit voulu qu'ils fussent conquérants d'un si grand empire, qu'il se comportassent en hommes que la divine Providence avoit élus pour une si haute entreprise. Ce raisonnement les toucha, et même il adoucit

une partie de leur amertume, surtout quand ils vinrent à considérer que leur capitaine général, à qui cette disgrâce devoit être plus sensible qu'à personne, l'enduroit néanmoins avec une patience incroyable. Ils continuèrent leur voyage le long des bords de cette grande rivière, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, car on ne sauroit s'imaginer combien ils en avoient à faire passer dans les radeaux leurs chevaux tout harassés, et dont le nombre n'étoit plus que d'environ quatre-vingts, de cent cinquante qu'ils en avoient emmené de Quito. Ils en pouvoient dire de même des Indiens, dont le nombre étoit diminué de la moitié. Ceux-ci ne rendoient pas de moindres devoirs à leurs maîtres que s'ils eussent été leurs propres enfants, et les servoient avec une ardeur qu'on ne sauroit assez louer; car pour soulager un peu leur faim ils étoient toujours à chercher des herbes, des racines et des fruits sauvages, sans rejeter ni crapauds, ni couleuvres, ni tout ce qu'ils pouvoient trouver d'insectes et de reptiles sur ces montagnes, dont ils faisoient provision pour les Espagnols, qui en mangeoient sans dégoût faute de meilleures choses.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre forme le dessein de retourner à Quito. — Ceux du Chili conspirent la mort du marquis son frère.

Dans le comble de toutes ces misères, ces pauvres aventuriers firent encore cent lieues de chemin, tirant toujours vers le bas de la rivière, sans espérance de trouver un meilleur pays, vu qu'ils allaient toujours en empirant, et que selon les apparences ils ne pouvoient plus rien se promettre de bon ni d'utile. C'est pourquoi le général et les capitaines, après avoir bien consulté entre eux, se résolurent enfin de rebrousser chemin vers Quito, si toutefois ils pouvoient y retourner après s'en être écartés de plus de quatre cents lieues. Et parce qu'à cause de la rapidité de l'eau il leur étoit impossible de remonter la rivière par où ils étoient venus, ils prirent leur route vers le septentrion, s'étant aperçus qu'il y avoit là beaucoup moins de fondrières, de lacs et de marais qu'ailleurs. Ils entrèrent donc par les montagnes, et s'ouvrirent un chemin, selon leur coutume, à force de haches et de cognées.

Nous les laisserons dans ce pénible exercice, pour dire ce qui arriva au marquis don Fran-

çois Pizarre pendant les traverses de Gonzale son frère : car il sembloit que comme ces deux cavaliers avoient été destinés à de si fameuses entreprises, ils l'étoient aussi à souffrir une infinité de pertes et de désastres, qui ne se terminèrent qu'avec leur vie. Après que le marquis eut partagé les provinces des Charcas aux conquérants du royaume, et rémédié dans Cusco à certains désordres que les animosités particulières et les passions de ceux du parti d'Almagre avoient causés, il laissa tout le pays dans un grand calme, et s'en alla droit à la ville des Rois, afin de la faire mieux peupler, et de la rendre plus considérable par sa présence. Don Diego d'Almagre le jeune y étoit alors, Fernand Pizarre l'y ayant envoyé dès qu'on eut tranché la tête à son père, comme nous l'avons remarqué ci-devant. Le marquis s'aperçut que quelques uns des principaux partisans d'Almagre ne bougeoient d'avec don Diego le jeune, qui leur donnoit de quoi s'entretenir du revenu qui lui venoit d'un fort bon département d'Indiens que son père lui avoit laissé ; et que ce qu'il en faisoit étoit parce que les Indiens avoient abandonné tous les autres de son parti, les regardant comme des traîtres, pour s'être trouvés dans la faction de don Diego d'Almagre. Don François, qui étoit d'une humeur noble et généreuse, voulut traiter obligeamment ces cavaliers, et leur donner de quoi subsister honorablement en les

élevant aux charges de justice et aux offices annexés aux rentes royales; mais eux, qui se promettoient toujours de voir les Pizarres punis, tant pour la mort qu'ils prétendoient avoir été injustement donnée à don Diego d'Almagre que pour les cruautés qui s'étoient passées dans la bataille des Salines, ne voulurent recevoir aucune gratification du marquis : ce qu'ils firent afin de ne lui être point obligés et de n'avoir pas sujet d'oublier la haine qu'ils lui portoient et aux siens, comme encore pour empêcher qu'on ne leur pût reprocher à l'avenir qu'ils traitoient mal un homme qui leur avoit fait du bien. Ainsi, ceux de leur faction s'assistoient les uns les autres, sans vouloir jamais, quelque incommodés qu'ils fussent, recevoir aucune gratification de ceux du parti de Pizarre. Quelques confidents et officiers du marquis, s'en étant aperçus, lui conseillèrent mal à propos de ramener ces gens par la force, puisque ses bienfaits ne pouvoient les réduire. Le marquis, pour plaire à ses conseillers, plutôt que pour suivre sa volonté propre, qui n'avait jamais été de faire du mal, non pas même à ses plus grands ennemis, ôta le département d'Indiens à don Diego d'Almagre, dans la maison duquel ses principaux confidents mangeoient d'ordinaire : ce qu'il s'avisa de faire afin que, n'ayant pas de quoi s'entretenir, ils sortissent de la ville et s'en

allassent chercher ailleurs de quoi vivre. Mais il arriva tout le contraire ; car, au lieu de les soumettre par ce procédé, le marquis les irrita davantage : effet ordinaire de la rigueur et de la tyrannie. Voyant donc qu'on les traitoit si mal, ils écrivirent en plusieurs autres lieux où ils savoient qu'il y avoit des Espagnols de leur faction, afin de les obliger à les venir joindre dans la ville des Rois, et de les seconder dans leurs desseins. Il faut remarquer que parmi ceux qui paroissoient être du parti des Almagres il y en avoit plusieurs qui ne s'étoient point trouvés avec lui pendant les guerres passées, et qui étoient seulement du nombre des nouveaux venus dans le pays, dont les uns avoient pris parti d'un côté et les autres de l'autre, sans avoir aucun sujet de se déterminer, comme il arrive ordinairement dans les factions. Ainsi, plus de deux cents soldats s'étant donné rendez-vous dans la ville des Rois, y vinrent de trois à quatre cents lieues. Se voyant en si grand nombre, ils prirent courage, se munirent d'armes, ce qu'ils n'avoient pas osé faire jusqu'alors, ni même y penser, étant observés de toutes parts et traités en prisonniers. Après avoir secoué le joug, ils résolurent d'attenter à la vie du marquis, et de venger la mort de don Diego d'Almagre : l'occasion leur étoit favorable par l'absence de Fernand Pizarre, qui étoit alors en Espagne, et qu'on pouvoit nommer à juste titre le véri-

table auteur des maux passés, aussi bien que des présents.

Les conjurés tinrent plusieurs conférences ensemble, mais ils ne le purent faire si secrètement que les conseillers du marquis ne le découvrissent ; c'est pourquoi ils le sollicitèrent plus qu'ils n'avoient jamais fait de châtier les auteurs de ces soulèvements et de ces mutineries, faisant mourir les principaux boute-feux, et bannissant les autres du royaume avant qu'ils fissent de plus grandes révoltes. Mais le marquis, comme dit Augustin de Zarate (liv. 4, ch. 6), qui étoit peu défiant, et de bon naturel, leur disoit pour toute réponse : « Qu'il falloit laisser en repos ces pauvres malheureux, « qui étoient assez punis par la honte de leur « défaite, par la haine publique, et par la misère qui les talonnoit. Don Diego et ses gens, « de plus en plus rassurés par cette indulgence « et cette patience du marquis, en devenoient « tous les jours plus hardis, jusque-là que souvent les principaux de ce parti passoient devant lui sans le saluer ni lui faire aucune honnêteté. »

Il faut ajouter qu'ils étoient si pauvres, qu'une seule chambre servoit à sept, où ils vivoient en camarades, sans avoir entre eux qu'un méchant manteau qu'ils prenoient chacun à leur tour quand ils vouloient aller par la ville. Ils en usoient de même pour leur nourriture, car ils

mettoient entre les mains de Jean de Rada tout ce qu'ils avoient d'argent et ce qu'ils gagnoient au jeu, afin qu'il en fût comme trésorier, et qu'il fît leur dépense en commun. Avec tout cela néanmoins ils étoient si effrontés, qu'abusant de la douceur et de la clémence du marquis, ils se portoient à toutes sortes d'indignités contre lui. La plus remarquable de toutes fut qu'une fois ils attachèrent de nuit à la potence de la place publique trois cordes, dont la première s'alloit rendre à la maison d'Antoine Picado, secrétaire du marquis; la seconde à celle du docteur Jean Velasquez, intendant de la justice; et la troisième au logis du marquis: insolence qui méritoit bien qu'on les pendît tous avec les mêmes cordes. Mais le marquis fut si généreux, qu'il ne voulut jamais permettre qu'on en recherchât les auteurs afin de les châtier; au contraire, si l'on en accusoit quelques uns, il les excusoit en disant que le chagrin de se voir vaincus les portoit à ces actions, n'en pouvant faire de pires; et ainsi, qu'on les laissât dans leur propre malheur, qui leur étoit une punition assez grande. Cette douceur pourtant, au lieu de les rendre plus traitables, les aigrit encore plus fort, comme nous l'allons voir.

CHAPITRE VI.

Ceux du Chili attentent à la vie du marquis. — Sa mort.

Quoique l'imprudence et la témérité des Almagres fussent montées au plus haut point où elles pouvoient atteindre, ils ne savoient pourtant à quoi se résoudre. Ils étoient d'accord de tuer le marquis, mais non pas du temps qu'il leur falloit prendre pour le faire, et ils étoient d'avis d'attendre que Sa Majesté Impériale envoyât des gens exprès pour faire justice de la mort de don Diego d'Almagre, lorsqu'ils apprirent que Diego d'Alvarado, qui s'en étoit allé en Espagne pour y accuser les Pizarres, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, avoit obtenu qu'il y auroit en cette cause un commissaire député. En même temps ils surent que le pouvoir qu'avoit le juge ne s'étendoit ni à châtier personne, ni à déposséder le marquis de son gouvernement; mais à faire une information de ce qui s'étoit passé, pour la porter à Sa Majesté, afin de juger là-dessus des coupables. Toutes ces choses jointes ensemble furent d'autant plus sensibles aux Almagres, qu'ils avoient espéré jusqu'alors qu'on leur enverroit un juge

qui à tort et à travers, ou si vous voulez à droite et à gauche, feroit couper le cou à tous ceux qu'ils nommeroient, et que leurs biens seroient confisqués à leur commun avantage. Dans cette confusion de pensées, ils résolurent entre eux d'attendre que le juge fût arrivé, pour voir si sa commission étoit si limitée qu'on leur avoit dit, ou aussi ample qu'ils le désiroient; car comme leurs intentions étoient mauvaises, ils ne cherchoient qu'à les exécuter à quelque prix que ce fût : ce qui leur faisoit dire dans leur conseil secret, qu'en cas qu'à son arrivée le juge ne se saisît pas du marquis, et qu'il ne fît pas d'autres exécutions rigoureuses, il les falloit tuer tous deux, puis se soulever avec ceux du pays, et se venger ainsi tout d'un temps de l'outrage qu'ils avoient reçu du marquis, et de la nonchalance de l'empereur à châtier un crime si noir, comme étoit, à ce qu'il leur sembloit, la mort de don Diego d'Almagre.

Cependant il courut un bruit dans la ville des Rois, que ceux du Chili avoient entrepris sur la vie du marquis, et ses amis l'ayant su l'en avertirent incontinent. Mais, comme le remarque Augustin de Zarate, il ne leur fit point d'autre réponse, sinon « que leurs têtes conserve« roient la sienne » ; et il se tenoit si peu sur ses gardes, qu'il sortoit souvent avec un seul page pour s'aller promener hors de la ville, à certains moulins qu'il y faisoit bâtir. Si quel-

quefois ses confidents lui disoient qu'ils s'étonnaient fort de ce qu'il n'avoit point de gardes près de sa personne, il leur répondoit « qu'il « le faisoit à dessein, afin qu'on ne crût pas qu'il « appréhendoit la venue du licencié Vaca de Cas- « tro, qu'on envoyoit pour être son juge ». Cela fut cause que ceux du Chili, pour mieux amuser et surprendre le marquis, semèrent le bruit que Vaca de Castro étoit mort.

Durant tout ceci, il arriva un jour que Jean de Rada, avec quelque autre de son parti, l'étant allé voir, et l'ayant trouvé dans un verger où il se promenoit, lui demanda « quel tort « il lui avoit fait qui l'obligeât d'attenter à sa « vie et à celle de ses compagnons ». Le marquis lui protesta « qu'il n'avoit jamais eu cette « pensée, ayant appris au contraire que c'étoit « lui-même et ses camarades qui tramoient « sa mort, et qui faisoient provision d'armes « pour cette exécution ». Jean de Rada répondit « qu'il ne falloit pas s'étonner, puisque sa « seigneurie achetoit des lances, s'ils achetoient « aussi des cuirasses pour s'en défendre ». Il ne fit pas de difficulté de lui dire cela effrontément, sachant qu'il avoit laissé près de là plus de quarante hommes tous bien armés. Il lui dit encore que, pour se mettre à couvert de ce soupçon, il n'avoit qu'à permettre à Don Diego et à ses gens de sortir du pays. Tout cela ne donna aucun ombrage au marquis; au contraire, il

fut plus ému de pitié que d'indignation contre ces factieux, et tâcha de leur remettre l'esprit par des termes obligeants, les assurant qu'il n'avoit point acheté de lances pour s'en servir contre eux. Là-dessus, il cueillit lui-même quelques oranges, qu'on estimoit fort alors dans le pays à cause de leur rareté, et les lui présentant, il lui dit à l'oreille « que s'il avoit besoin « de quelque chose il l'en assisteroit très vo« lontiers ». Jean de Rada le remercia, et prenant congé de lui, il se retira en son logis, où il ne fut pas plus tôt arrivé, que lui et les principaux conjurés y tinrent conseil, et conclurent de tuer le marquis le dimanche suivant, puisqu'ils ne l'avoient pas fait le jour de la Saint-Jean, comme ils en étoient demeurés d'accord.

Ce que je viens de dire est tiré d'Augustin de Zarate, et se trouve tout-à-fait conforme au sentiment de François Lopez de Gomare. On peut voir par là que le marquis n'appréhendoit pas tant d'être tué par ceux du Chili, qu'ils appréhendoient eux-mêmes de ne le pouvoir tuer assez tôt. Pendant tous ces délais, l'indignation des Almagres augmenta jusqu'à la rage, par une mauvaise action que fit alors Antoine Picado, secrétaire du marquis. Ceux du Chili ayant attaché, comme j'ai dit, des cordes à la potence, Picado voyant que les factieux ne faisoient que fulminer en vain, et que, comme dit le proverbe « ils se moquoient d'un habit

« qu'ils n'osoient prendre », pour se rire de leur lâcheté il s'avisa de porter sur son chapeau une riche médaille d'or avec ces mots à l'entour : *Pour ceux du Chili*. Ces soldats, qui n'étoient pas gens à souffrir de semblables affronts, s'offensèrent tellement, qu'ils résolurent, pour la dernière fois, de hâter la mort du marquis, sans attendre plus long-temps la venue du président, et sans y apporter autant de circonspection qu'ils avoient fait jusqu'alors. Le marquis, ayant été averti de cette conspiration par le moyen d'un prêtre qui avoit appris secrètement en quel temps et de quelle manière elle devoit s'exécuter, en parla avec le docteur Velasquez, son intendant de justice, et avec son secrétaire Antoine Picado. Mais ils le rassurèrent, et lui dirent « qu'il se devoit « moquer de ces malheureux plutôt que de « les appréhender, et que ce qu'ils disoient ne « faisoit qu'entretenir leur faim et leur mau- « vaise fortune ». Le marquis commença pourtant de se tenir sur ses gardes, et n'alla point à la messe dans la grande église le jour de la Saint-Jean, qui étoit celui qu'on avoit résolu de l'assassiner. Il en fit de même le dimanche d'après, s'excusant sur son indisposition ; car il trouva à propos d'en user ainsi, et de se tenir comme caché durant quelques jours, afin de prendre avec ses amis et ses confidents des mesures pour couper chemin aux trahisons et

aux insolences de ses ennemis, qui avoient déjà pris pied trop avant.

Le dimanche suivant les principaux de la ville, et particulièrement les cavaliers, ayant ouï la messe où ils n'avoient point vu le marquis, le furent trouver chez lui, et après l'avoir vu ils s'en retournèrent dans leurs maisons; si bien qu'il ne demeura avec lui que François de Chaves, son intime ami, et le docteur Velasquez. Cependant ceux du Chili, s'apercevant que le marquis se tenoit sur ses gardes, et que ses partisans couroient en foule dans sa maison, en prirent ombrage, et crurent qu'on y conspiroit leur mort. Cette appréhension fut cause que ce même dimanche, à l'heure que tout le monde étoit à table, et que le marquis avoit à peine achevé de dîner, ils sortirent par une des avenues de la place, qui est à main gauche de l'église cathédrale, où demeuroit don Diego d'Almagre avec ses confidents, et traversèrent toute la place jusqu'à la maison du marquis, située dans une autre avenue. Ils étoient au nombre de treize, quoique Gomare n'en compte que douze, sans dire le lieu de leur naissance; ce sont les suivants:

Jean de Rada, chef de tous les autres; Martin de Bilbao, Diego Mendez, Christophe de Soza, Martin Carillo, Arbolancha, Hinogeros, Narvaez, Saint Millan, Porraz, Velasquez, François Nuñez, et Gomez Perez, qui est celui que

Gomare n'a point nommé. Ils coururent l'épée nue par toute la place, criant comme des désespérés : « Meure le tyran! meure le traître qui a « fait tuer le juge que l'empereur envoyoit pour « le punir de ses crimes ! » Ce qui les obligeoit à se déclarer ainsi ouvertement, étoit afin que ceux de la ville qui se tenoient retirés chez eux crussent que le nombre des conjurés étoit grand, puisqu'ils se hasardoient si publiquement à cette entreprise, et qu'ainsi ils n'osassent sortir de leurs maisons pour secourir le marquis. A la vérité leur témérité fut grande, mais le destin du marquis le voulut ainsi, et permit que les conjurés sortissent à la vue de tout le monde pour venger la mort de don Diego d'Almagre.

CHAPITRE VII.

Mort du marquis don François Pizarre, et son enterrement.

Au bruit que ceux du Chili faisoient, quelques Indiens, domestiques du marquis, accoururent pour l'avertir de ce qui se passoit, et de l'approche des séditieux. Le marquis, qui avoit avec lui le docteur Velasquez, le capitaine François de Chaves, qui étoit comme son lieutenant général, François Martin d'Alcantara, son

frère du côté maternel, et douze ou treize de ses domestiques, se douta tout aussitôt de ce que c'étoit. Il commanda à François de Chaves de fermer les portes tant de la salle que de la chambre où ils étoient, pendant que lui et les autres s'armeroient, pour sortir quand il en seroit temps, et se défendre de ceux qui le venoient attaquer. Mais François de Chaves, s'imaginant que c'étoit quelque querelle particulière entre les soldats, et que son autorité seule suffiroit pour y mettre la paix; au lieu de fermer les portes suivant l'ordre qu'il en avoit, alla au-devant, et trouva qu'ils montoient déjà l'escalier. Alors, bien étonné de voir ce désordre, il leur demanda s'ils vouloient quelque chose, et reçut pour toute réponse une estocade. Il mit la main à l'épée pour se défendre, mais tous le chargèrent à l'instant, et un entre autres lui porta un si furieux revers sur le cou, qu'au rapport de Gomare (chap. 145), peu s'en fallut qu'il ne lui séparât la tête d'avec le corps, de sorte qu'il tomba au bas de l'escalier. Ceux qui se trouvèrent dans la salle sortirent à ce bruit, et voyant qu'on avait tué François de Chaves, ils prirent lâchement la fuite, et se jetèrent par des fenêtres qui regardoient dans un jardin de la maison. Le plus remarquable de ceux-ci fut le docteur Jean Velasquez, qui, pour ne s'embarrasser pas les mains du bâton qu'il portoit d'ordinaire pour marque de sa

dignité, le mit à sa bouche pour le reprendre après, s'imaginant que les ennemis l'en respecteroient davantage. Les conjurés entrèrent dans la salle, et n'y trouvant personne, ils allèrent droit à la chambre du marquis, qui les sentant si proche de lui, sans être armé qu'à moitié, et sans avoir eu le loisir de s'attacher les courroies d'une cuirasse qu'il avoit prise, se jeta sur une rondache qu'il empoigna d'une main, et de l'autre il prit une épée. François Martin d'Alcantara, son frère, et deux grands pages, dont l'un se nommoit Jean de Vargas, fils de Gomez de Tordoya, sortirent aussi avec lui, mais ils n'eurent le temps de prendre aucune arme défensive; cependant ils ne laissèrent pas de seconder le marquis du mieux qu'ils purent. Il alla avec son frère à la porte, qu'ils défendirent assez long-temps avec tant d'ardeur qu'ils en empêchèrent l'entrée aux ennemis. Le vaillant marquis, pour mieux encourager son frère : « Qu'ils meurent, lui disoit-il à tout moment, les traîtres qu'ils sont ! » Et ils combattoient ainsi courageusement les uns et les autres. Leur bravoure ne put empêcher que le frère du marquis n'y perdît la vie, pour n'avoir pas de quoi se défendre. Un des pages se mit incontinent à sa place, et tous deux ensemble défendirent si bien la porte, qu'ils ôtèrent à leurs ennemis l'espérance qu'ils avoient de s'en rendre maîtres, et leur firent appréhender

que si le combat duroit beaucoup, il ne vînt au marquis des gens de secours qui les fissent tous passer au fil de l'épée. Cette crainte fut cause que Jean de Rada et un autre de ses camarades saisirent par le corps Narvaez, et que lui faisant forcer la porte ils le poussèrent dans la chambre, afin que le marquis ayant de quoi s'entretenir avec lui donnât moyen aux autres d'entrer. En effet cela arriva ainsi, car pendant que le marquis donna sur Narvaez qu'il étendit mort sur la place, les autres entrèrent, et furent à peine entrés qu'ils se mirent à charger furieusement le marquis et les deux pages. Ces vaillants hommes firent des merveilles dans ce combat; mais enfin, après s'être bien défendus et avoir blessé dangereusement quatre des ennemis, ils furent contraints de céder à la force, et perdirent ainsi la vie. Le marquis étant demeuré seul eut affaire à tous les autres, qui l'enveloppèrent aussitôt, quoiqu'il se défendît assez long-temps avec tant d'adresse et de cœur qu'il blessa dangereusement trois des ennemis. Mais comme il avoit affaire à plusieurs, et qu'avec cela il n'étoit pas jeune, ayant soixante-cinq ans passés, il fut mis enfin hors de combat, un de ses ennemis, qui lui porta un coup à la gorge, l'ayant fait tomber par terre. Il demanda qu'on lui fît venir un confesseur; mais sentant ses forces défaillir, il fit avec les doigts de sa main droite une manière

de croix qu'il porta à sa bouche, et rendit l'esprit en la baisant. Ceci arriva le 26 juin, l'an 1541.

Ainsi mourut don François Pizarre, cet homme célèbre et signalé par-dessus les plus fameux de son temps, pour avoir, par sa conduite et par sa vaillance, gagné un empire qui n'a pas seulement enrichi et agrandi la couronne d'Espagne, qu'il enrichit encore aujourd'hui, mais le monde entier, comme on le voit par expérience, et comme nous l'avons montré ci-devant en divers endroits. Néanmoins, ô révolution étrange! parmi les grandeurs et les richesses, un si puissant homme mourut si dépourvu de biens, que ses amis, l'abandonnant dans ce dernier besoin, furent cause qu'on ne lui trouva pas de quoi l'enterrer. Cela nous est confirmé par les paroles suivantes, rapportées par Augustin de Zarate (*liv.* 4, chap. 8).

« Voilà quelle fut la fin du marquis. Ses deux « pages moururent aussi avec lui, et du côté de « ceux du Chili il y en eut quatre de tués, et « les autres furent blessés. Quand la nouvelle « de cette mort fut sue dans la ville, plus de « deux cents hommes qui étoient en attente de « l'événement se déclarèrent hautement en fa- « veur de don Diego, n'ayant osé le faire plus tôt « dans l'incertitude de ce qui arriveroit; mais « alors ils coururent hardiment de tous côtés, « arrêtant et désarmant ceux qui paroissoient

« favorables au parti du marquis. Les meur-
« triers sortant de sa maison avec leurs épées
« sanglantes, Jean de Herrada fit incontinent
« monter don Diego à cheval, et se promener
« ainsi par la ville, en disant « qu'il n'y avoit
« dans tout le Pérou ni d'autre gouverneur ni
« d'autre roi qui fût au-dessus de lui. » On pilla
« la maison du marquis, celle de son frère, et
« celle d'Antoine Picado; après quoi, on fit
« assembler le conseil de la ville, et on l'obligea
« de reconnaître pour gouverneur don Diego,
« sous prétexte des conventions faites avec Sa
« Majesté au temps de la découverte du pays,
« par lesquelles, disoient-ils, don Diego d'Al-
« magre devoit être gouverneur de la nouvelle
« Tolède, et après lui son fils, ou quelque autre
« qu'il lui plairoit de nommer. Ces meurtriers
« tuèrent aussi quelques gens qu'ils savoient
« être des créatures et des serviteurs du mar-
« quis. C'étoit un objet fort digne de compas-
« sion de voir la désolation, les pleurs et les
« sanglots des femmes et des familles de ceux
« qu'on avoit massacrés, et dont on avoit pillé
« les maisons. »

Quelques nègres portèrent à l'église, ou pour mieux dire ils y traînèrent le corps du marquis, que personne n'osoit enterrer. Mais enfin Jean de Barbaram, habitant de Truxillo, qui avoit servi le défunt, lui rendit ce dernier office; car lui, sa femme et son frère l'ensevelirent le

mieux qu'ils purent, après en avoir obtenu la permission du gouverneur. Ils se pressèrent si fort de lui rendre ce dernier devoir, qu'à peine eurent-ils le loisir de lui mettre, comme c'est la coutume en tel cas, le manteau et les éperons de chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, ayant été avertis que ceux du Chili couroient en foule avec dessein de lui couper la tête et de l'exposer au gibet public. Il n'eut pas plus tôt achevé, que lui et ses amis s'en allèrent mettre en lieu de sûreté les fils du défunt, qui étoient cachés et qui ne savoient où se retirer, ceux du Chili s'étant rendus maîtres de la ville.

Cette mort est un exemple de la vicissitude des choses du monde et de l'inconstance de la fortune; car c'est assurément une chose surprenante, qu'un cavalier de cette importance, qui avoit découvert des terres si vastes, gouverné de si beaux royaumes, possédé de si grandes richesses, et fait plus de bien à une infinité de personnes que n'en sauroit faire, eu égard au temps, le plus puissant prince du monde, fut tué misérablement en plein jour, et par la main de douze hommes, sans avoir eu le temps de se confesser, de donner ordre à ses biens, et de pourvoir à ses descendants. Que si quelque chose encore peut rendre plus lamentable cet événement tragique, c'est qu'il se passa dans une ville dont les habitants étoient tous ou ses parents, ou ses soldats, ou ses créatures : et

toutefois pas un d'eux ne le daigna secourir ; au contraire, ils s'enfuirent lâchement, et tous l'abandonnèrent dans cet extrême besoin ; même ses propres domestiques. Il n'est pas moins surprenant de voir qu'il fut enseveli si misérablement, après s'être vu, durant sa vie, dans le comble des prospérités et des richesses du monde ; car il est certain qu'un seul moment le dépouilla de tous ses biens, sans que l'on sût où en prendre pour l'enterrer.

On peut voir par là combien grande fut la conformité de la mort du marquis don François Pizarre avec celle de don Diego d'Almagre. Il n'y en eut pas moins dans tous les succès de leur vie, car il semble que le destin voulut qu'ils eussent tous deux même fortune, comme ils se le jurèrent ensemble quand ils s'associèrent pour la conquête de ce grand empire. Ainsi ce n'est pas une chose peu remarquable que cette grande égalité qu'ils eurent en toutes choses.

Long-temps après, les guerres civiles étant pacifiées dans tout le royaume, pour honorer la mémoire d'un si valeureux cavalier, on tira ses os de terre, que l'on mit dans l'église cathédrale de cette ville, à la main droite du grand autel.

Augustin de Zarate, imitant Plutarque, fait un parallèle de ces deux célèbres et infortunés hommes, qu'on ne sauroit jamais assez louer. Dans

ce parallèle, ayant à rapporter la manière de vivre et la mort tragique de l'un et de l'autre, il en fait un chapitre exprès, qui est le neuvième de son quatrième livre, et qui sera le huitième de cette histoire. Car, quoiqu'il ne soit pas de moi, je ne laisserai pas de le mettre ici mot à mot, avec le même titre.

CHAPITRE VIII.

Les mœurs, les manières et les qualités du marquis don François Pizarre et du président don Diego d'Almagre.

« Puisque cette histoire et la découverte du « Pérou, dont elle traite, tirent leur origine des « deux capitaines dont nous avons parlé jus- « qu'à présent et sont dues à leurs soins, il « me semble qu'il est à propos de faire leur « portrait, et de dire quelque chose de leurs « manières et de leurs qualités, en les compa- « rant l'un avec l'autre, comme fait Plutarque « quand il écrit les actions et les faits héroïques « de ceux qui ont quelque ressemblance entre « eux. Les deux capitaines dont je veux parler « sont le marquis don François Pizarre et le « président ou grand-sénéchal don Diego d'Al- « magre. Nous avons déjà dit dès le commence-

« ment ce qu'on a pu apprendre de leur origine
« et de leur naissance ; maintenant il faut dire,
« à leur honneur, qu'ils avoient l'un et l'autre
« beaucoup de cœur et de fermeté, qu'ils sup-
« portoient le travail et la peine avec une grande
« patience ; ils étoient d'une constitution forte
« et robuste, ils aimoient à faire plaisir à tout
« le monde, quoi qu'il leur en coutât. Ils fu-
« rent assez semblables dans leurs inclinations
« et manière de vivre ; car ils ne se marièrent
« ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui
« mourut le plus jeune fût âgé de soixante-cinq
« ans. Tous deux aimoient la profession des ar-
« mes et la guerre ; mais lorsque les occasions
« ne s'en présentoient pas, le président se don-
« noit volontiers et de bonne grâce aux soins du
« ménage et des affaires domestiques. Tous
« deux entreprirent la découverte et la con-
« quête du Pérou étant déjà avancés en âge.
« Ils travaillèrent et fatiguèrent beaucoup dans
« cette entreprise, comme on l'a remarqué ci-
« devant ; mais le marquis surtout y courut de
« grands risques, et fut fort souvent exposé à
« de grands périls, plus que le président, qui
« demeura long-temps à Panama, occupé à
« pourvoir à toutes les choses nécessaires
« pour bien réussir dans leur dessein, tandis
« que son compagnon travaillait actuellement
« à la découverte et à la conquête de la plus
« grande partie du pays. Tous deux avoient

« l'âme grande et remplie de vastes desseins et « de grandes entreprises, et cependant ils « étoient fort doux, fort humains, et fort ac- « cessibles à leurs gens. Ils furent l'un et l'autre « également libéraux en effet, bien que le pré- « sident le fût le plus en apparence, parce qu'il « aimoit à faire paroître ses libéralités et étoit « bien aise qu'on les publiât. Le marquis au « contraire prenoit soin de cacher les siennes, « et témoignoit n'être pas bien aise qu'on les sût « et qu'on en fît bruit, comme ayant plutôt « dessein de satisfaire aux besoins et à la né- « cessité de ceux à qui il donnoit, que de se « faire honneur de ses présents. En voici un « exemple assez remarquable. Il apprit qu'un « cavalier avoit perdu un cheval qui lui étoit « mort : il descendit de sa maison au jeu de « paume où il croyoit trouver ce cavalier, ayant « pris sur soi un lingot d'or qui pesoit dix (1) « marcs pour le lui donner de sa propre main. « N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il « s'engagea à jouer une partie de paume, sans « se dépouiller, parce qu'il ne vouloit pas faire « paroître son lingot qu'il tenoit caché sous « son justaucorps. Il demeura ainsi pendant

(1) Dix marcs. L'édition in-folio, qu'on a suivie ici comme plus vraisemblable, dit cinq cents pesos, qui font dix marcs, comme on l'a mis; mais l'édition d'Anvers, in-8°, met dix livres, ce qui feroit une somme fort considérable, et seroit un grand poids pour le tenir caché en jouant à la paume, comme il est dit dans la suite.

« plus de trois heures, jusquà ce qu'enfin
« voyant celui à qui il vouloit faire ce présent,
« il le tira à part, et le lui donna en lui disant
« qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois
« autant que de souffrir ce que ce poids lui avoit
« fait endurer en l'attendant. On pourroit rap-
« porter plusieurs semblables exemples des li-
« béralités secrètes du marquis, qui faisoit pres-
« que tous ses présents de sa propre main, afin
« qu'ils fussent moins connus et fissent moins
« d'éclat. Cela faisoit que le président passoit
« communément pour être plus libéral, parce
« que ses présents paroissoient beaucoup plus.
« Néanmoins je crois qu'on peut justement les
« égaler sur cet article; d'autant plus, comme
« le marquis le disoit lui-même, que leur société
« et la communauté de tous leurs biens, dans
« laquelle ils s'étoient mis, faisoient qu'aucun
« d'eux ne pouvoit rien donner où son compa-
« gnon n'eût son droit et sa moitié : ainsi celui qui
« consentoit au présent qui lui étoit connu ne
« marquoit pas moins sa libéralité que celui qui
« donnoit lui-même. Il ne faut pas d'autre
« preuve pour montrer qu'ils méritent l'un et
« l'autre la louange d'avoir été fort libéraux, que
« celle-ci : c'est qu'ayant pendant leur vie été
« fort riches, tant en argent qu'en fonds et
« grands revenus, et s'étant trouvés en état de
« faire des présents considérables et de con-
« server encore de grands trésors pour eux-mê-

« mes, plus qu'aucun prince sans couronne qui « ait paru depuis long-temps, ils sont néan- « moins morts si pauvres qu'on ne sauroit « montrer ni trésors ni grandes terres qu'ils « aient laissés après eux, puisque à peine « trouva-t-on dans leurs biens de quoi faire les « frais de leurs funérailles, comme on l'écrit de « Caton et de Sylla, et de quelques autres ca- « pitaines romains qui furent enterrés aux dé- « pens du public. Tous deux aimoient beaucoup « à faire du bien à leurs serviteurs et à leurs « créatures, à les élever, les enrichir, et les « délivrer du péril quand ils le pouvoient. On « peut dire que le marquis alloit dans l'excès sur « ce dernier article; en voici un exemple re- « marquable. Il lui arriva un jour, en passant la « rivière de la Barranca, que la rapidité extrême « de l'eau entraîna un de ses serviteurs indiens « qu'on appelle Ianaconas : le marquis se mit à « la nage après lui, le prit par les cheveux et le « sauva, s'exposant ainsi lui-même à un péril « si manifeste, à cause de l'impétuosité prodi- « gieuse du courant, qu'à peine se seroit-il « trouvé entre les plus vigoureux de son armée « quelqu'un qui eût osé en faire autant. Quel- « ques capitaines lui représentant là-dessus « qu'il s'exposoit trop et qu'il devoit mieux se « ménager, il leur répondit qu'ils ne savoient « pas ce que c'étoit d'aimer bien un serviteur.
« Le marquis jouit plus long-temps et plus tran-

« quillement de l'autorité du gouvernement ; et « don Diego, qui n'en jouit presque pas, fit pa« roître plus d'ambition et un désir plus ardent « de commander et de gouverner. Ils n'ai« moient ni l'un ni l'autre à changer de mode en « matière de vêtement, si bien qu'ils s'habillè« rent presque toujours de la même manière « dans leur âge avancé que dans leur jeu« nesse ; surtout le marquis, qui portoit ordi« nairement un justaucorps de drap noir fort « long et qui descendoit presque jusqu'à la « cheville du pied, large par en bas, étroit et « juste par en haut pour faire paroître la taille, « des souliers blancs, un chapeau gris, et son « épée et son poignard à l'antique. Quelquefois « les jours de fête il vêtoit, par les sollicitations « et les instances de ses serviteurs, une robe de « martre, que le marquis du Val lui avoit en« voyée de la nouvelle Espagne ; mais en sortant « de l'église il la quittoit d'ordinaire et demeu« roit en chemise ou en camisole, avec un mou« choir autour du cou, dont il se servoit à s'es« suyer le visage, qu'il avoit souvent mouillé de « sueur, parce qu'il passoit le reste du jour, en « temps de paix, à jouer à la boule ou à la paume. « Ces deux capitaines supportoient avec beau« coup de patience la peine, le travail, la faim, « la soif et les autres incommodités, surtout « le marquis, qui le faisoit souvent paroître « dans ces jeux d'exercice dont nous venons

« de parler; de manière qu'il y avoit fort peu
« de jeunes gens des plus vigoureux qui pus-
« sent tenir aussi long-temps que lui. Il ai-
« moit plus le jeu en général que ne faisoit le
« président ; si bien que quelquefois il passoit
« des journées entières à jouer à la boule, sans
« se mettre en peine avec qui il jouoit, fût-ce
« un matelot ou un meunier, et sans permettre
« qu'ils amassassent sa boule ni fissent aucune
« cérémonie pour marquer le respect qui
« étoit dû à sa dignité. Peu d'affaires étoient
« capables de lui faire quitter le jeu, surtout
« quand il perdoit, si ce n'étoit qu'on l'avertît
« de quelque nouveau soulèvement des Indiens;
« car alors il quittoit promptement tout, pre-
« noit sa cuirasse, sa lance et son bouclier, et
« s'avançoit sans perdre un moment du côté
« qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quel-
« ques mouvements séditieux, courant ainsi
« par la ville, sans attendre ses gens qui étoient
« le plus souvent obligés de courir à toute
« bride pour le joindre. Ces deux capitaines
« dont nous parlons, le marquis et don Diego
« d'Almagre, étoient si braves et si expérimen-
« tés dans la manière de faire la guerre aux In-
« diens, qu'un d'eux ne faisoit point de difficulté
« de les attaquer et de pousser son cheval
« contre eux, quand ils auroient été cent. Ils
« avoient naturellement l'un et l'autre beau-
« coup d'esprit, de bon sens et de jugement

« pour bien prendre leurs mesures, et faire à
« propos ce qu'il falloit, tant dans les affaires
« de la guerre que dans celles du gouverne-
« ment; et cela est d'autant plus remarquable
« qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucune tein-
« ture des sciences, ne sachant ni lire ni écrire,
« non pas même pour signer. On ne sauroit
« nier que ce ne fût là un grand défaut en eux,
« et un inconvénient fort considérable pour
« les affaires importantes qu'ils avoient à traiter.
« Les anciens auroient regardé cela comme une
« preuve certaine d'une naissance basse; mais
« il faut pourtant dire, à leur honneur, qu'à cela
« près ils paroissoient en tout des personnes
« bien nées, et avoient des manières grandes
« et nobles. Le marquis avoit beaucoup de con-
« fiance en ses serviteurs et en ses amis; de
« sorte que dans toutes les dépêches, tant pour
« les affaires du gouvernement que pour la ré-
« partition des Indiens, il faisoit seulement
« deux traits avec sa plume comme une espèce
« de paraphe, au milieu desquels Antoine Pi-
« cado, son secrétaire, signoit le nom de Fran-
« çois Pizarre. On pourroit peut-être les excu-
« ser en disant d'eux ce qu'Ovide disoit de
« Romulus, sur le sujet de l'astronomie, que
« s'il n'y étoit pas savant il falloit lui pardonner,
« parce qu'il étoit mieux instruit dans les armes
« que dans les sciences, et qu'il donnoit ses
« principaux soins à remporter de glorieuses

« victoires sur ses voisins. Tous deux étoient si « affables et si familiers qu'ils alloient souvent « seuls et sans aucune suite visiter leurs con« citoyens, allant de maison en maison, et « mangeant familièrement chez le premier qui « les convioit. Ils étoient l'un et l'autre fort so« bres dans leur manger et dans leur boire, « et assez modérés dans leurs galanteries, surtout « ils étoient fort retenus à l'égard des femmes « espagnoles, parce qu'il leur sembloit qu'ils « ne pouvoient avoir aucun commerce galant « avec elles sans faire outrage à leurs compa« triotes, dont elles étoient ou femmes ou filles. « A l'égard des Indiennes du Pérou, le prési« dent semble avoir été le plus retenu ; car on « ne lui a point vu d'attachement, ni su qu'il « ait eu aucune galanterie avec elles, ou qu'il « ait eu des enfants d'aucune, le fils qu'il laissa « étant né d'une Indienne de Panama. Le mar« quis au contraire eut plus d'un attachement « au Pérou avec les femmes du pays ; car il en « eut un fort public avec une dame indienne « sœur d'Atabaliba, dont il eut un fils nommé « don Gonzale, qui mourut âgé de quatorze ans, « et une fille nommée dona Francisca ; il eut « encore un fils, nommé don François, d'une « autre Indienne de Cusco. Ils reçurent l'un et « l'autre de Sa Majesté de glorieuses récom« penses de leurs travaux. Don François en « obtint le titre de marquis, celui de gouver-

« neur de la nouvelle Castille, et l'ordre de che-
« valerie de Saint-Jacques ; don Diego d'Almagre
« le titre de président ou grand-sénéchal, et
« le gouvernement de la nouvelle Tolède. Le
« marquis témoigna toujours un grand respect
« pour le nom de Sa Majesté, et beaucoup de
« zèle pour son service et de déférence pour
« ses ordres ; jusque-là qu'en bien des choses
« qu'il auroit pu faire sans passer les bornes de
« son autorité, il ne laissoit pas de s'en abstenir,
« disant qu'il ne vouloit pas qu'on le pût accuser
« de s'étendre le moins du monde au-delà des
« bornes qui lui étoient prescrites. Il lui arriva
« souvent, se trouvant dans les lieux où on
« fondoit les métaux, de se lever de son siége
« pour ramasser de petits morceaux d'or ou
« d'argent qui sautoient en coupant les pièces
« qui étoient pour le quint de Sa Majesté ; et il
« disoit là-dessus qu'il le faudroit faire avec la
« bouche, si on ne le pouvoit avec les mains.
« Enfin ces deux officiers, qui avoient été sem-
« blables en bien des choses pendant leur vie,
« eurent aussi quelque ressemblance dans la
« manière de leur mort, puisque le président
« fut fait mourir par le frère du marquis, et lui
« à son tour par le fils du président. Le mar-
« quis avoit beaucoup d'empressement et em-
« ployoit beaucoup de soins pour faire valoir
« le pays, en faisant soigneusement labourer
« et cultiver la terre. Il fit bâtir une belle mai-

« son dans la ville de Los Reyes, et sur la rivière « il fit construire deux moulins : il employoit à « à cela la plus grande partie du temps qu'il « pouvoit dérober à ses autres occupations, « instruisant lui-même les ouvriers et les maî- « tres, et leur montrant comment il falloit faire « et comment il vouloit que les choses fussent. « Il apporta surtout beaucoup de soins à faire « bâtir la grande église de la ville et les monas- « tères de Saint-Dominique et de la Merci, à qui « il donna des Indiens, tant pour avoir le « moyen de vivre et de s'entretenir, qu'afin de « pouvoir aussi entretenir les bâtiments et y « faire les réparations nécessaires. »

CHAPITRE IX.

Du naturel honnête et généreux de don François Pizarre.

Don François eut un fils et une fille, et Gonzale Pizarre un fils seulement, comme nous l'avons remarqué ailleurs; de sorte que Zarate (liv. 18, chap. 19) se trompe, quand il fait le marquis père de tous les trois. Il faut remarquer que la mère du fils qu'il avoit étoit fille, et non pas sœur d'Atahuallpa. Pour ce qui est

sa fille, il l'eut de la sœur de Huayna Capac, appelée dona Beatrix Huayllas Nusta.

A l'égard de ce que dit cet auteur, que ces deux gouverneurs, ayant été fort riches durant leur vie, moururent si pauvres qu'à peine trouvà-t-on dans tous leurs biens de quoi faire les frais des funérailles, il se conforme à l'opinion de ce temps-là, qui est que ces conquérants furent ensevelis d'aumônes.

Le marquis fut si civil, si obligeant et si retenu, qu'il ne dit jamais de mal de personne, et qu'il fut toujours affable envers tout le monde; ce qu'il étoit soigneux d'observer même dans les divertissements ordinaires, car lorsqu'il jouoit à la boule, il ne permettoit jamais qu'on la levât de terre pour la lui donner. Il lui arriva une fois qu'en voulant la relever il salit sa main d'un peu de boue, qu'il essuya en même temps à un de ses brodequins. En ce temps-là les officiers en portoient par galanterie. Un de ses favoris l'ayant aperçu: « Votre « seigneurie, lui dit-il, eût mieux fait, ce me « semble, de s'essuyer la main avec son mou-« choir, qui lui pend à la ceinture, que non pas « avec son brodequin. » Le marquis s'étant mis à sourire: « Je te jure, lui répondit-il, que je « l'aurois fait, mais je l'ai vu si blanc que je n'ai « osé le toucher. » Une autre fois, jouant de même à la boule avec un soldat qu'on appeloit Alfonse Polomarez, homme d'aussi belle hu-

meur que de bonnes mœurs, et se voyant en perte, il se dépitoit contre lui et se fâchoit plus qu'à l'ordinaire, ce qui fut remarqué de plusieurs personnes qui ne savoient qu'en penser, ni si c'étoit quelque chagrin secret qui le faisoit agir ainsi, ou la perte qu'il faisoit, qui se montoit à plus de huit ou neuf mille livres. Le marquis ayant laissé passer quelque temps sans payer celui qui les avoit gagnées, et se fâchant à la fin de ce qu'il l'importunoit là-dessus : « Ne « me les demandez plus, lui dit-il, car je ne « vous les paierai jamais. » Polomarez ne se rebuta pourtant point, et lui répondit de fort bonne grâce : « Si votre seigneurie ne me veut « point payer cette somme, pourquoi m'a-t-elle « donc si fort querellé en la perdant ? » Réponse qui fut si agréable au marquis qu'il commanda qu'on le payât sur-le-champ. Comme il n'y avoit guère de jeu qu'il ne sût, il invitoit ordinairement à jouer avec lui ceux qu'il savoit être dans la disette, ce qu'il faisoit à dessein, afin d'avoir moyen de les secourir en se laissant perdre. De cette manière il les obligeoit doublement, en ce qu'il leur faisoit du bien sans qu'il semblât leur donner l'aumône, et que d'ailleurs il les piquoit de la gloire d'avoir été meilleurs joueurs que lui ; et quand il jouoit à la boule avec eux, il ne daignoit approcher du but, et s'en éloignoit toujours de quatre ou cinq pieds, sans se soucier d'abattre les boules, quoiqu'il le

pût facilement faire. Il en usoit de même quand il jouoit aux cartes. Cette humeur officieuse et ces inventions si adroitement pratiquées pour obliger les gens le faisoient aimer universellement de tout le monde.

Gomare, parlant de la mort d'un si grand homme, qui méritoit d'être appelé prince, n'y ayant point de titre si haut qui ne fût au-dessous de ses mérites, dit de lui ce qui suit (chap. 145) :

« Il étoit bâtard de Gonzale Pizarre; étant né à Truxillo, il fut exposé à la porte d'une église, et allaité par une truie durant quelque temps, ne se trouvant point de femme qui lui voulût donner la mamelle. Son père le reconnut depuis, sans en faire semblant toutefois; et quand il fut grand, il l'envoya garder ses pourceaux; si bien qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne sut pas lire, ayant été si mal élevé. Un jour, comme il les gardoit à la campagne, il s'en éloigna et ne sut plus ce qu'ils étoient devenus, ce qui fut cause que la crainte qu'il eut d'être maltraité fit qu'il n'osa plus retourner au logis, et qu'il se joignit à quelques passants qui le menèrent à Séville, d'où il s'en alla aux Indes. Il fut à Saint-Dominique, à Urana avec Alfonse de Hojeda, à la découverte de la mer du Sud avec Vasco de Nuñez de Balboa, et à Panama avec Pedrarias. Il découvrit et conquit lui-même le pays qu'on appelle *Pérou*, etc. »

S'il nous étoit permis, nous pourrions trouver beaucoup de choses à reprendre, tant à l'égard de l'historien qui a écrit ces choses que de celui qui lui en a donné les mémoires. Car, à moins que de passer pour peu raisonnable, il ne pouvoit et même ne devoit pas dire ces bassesses de ce cavalier, après avoir si hautement loué ses grandes qualités et ses belles actions, outre que ce qu'il dit n'est pas vraisemblable.

Je voudrois bien demander à l'auteur de ces mémoires d'où il avoit pu savoir ces particularités touchant la naissance de cet enfant; mais quand cette aventure se trouveroit vraie, elle ne seroit point ignominieuse pour le marquis, puisqu'il est arrivé quelque chose de semblable à des enfants de princes. D'ailleurs, de dire que son père, l'ayant reconnu pour son fils, l'envoya garder ses pourceaux, c'est une pure extravagance qui découvre manifestement la malice et l'envie de celui qui a donné cette relation. La raison est qu'il n'y a point d'apparence qu'un cavalier tel que Gonzale Pizarre, capitaine d'une compagnie de gens d'armes à Navarre, eût fait si peu de cas de son fils. C'est encore une calomnie de dire qu'après la perte de ses pourceaux, arrivée par sa négligence, il changea de pays, de crainte d'être battu; car, ayant eu la curiosité de m'informer en particulier de la vérité du fait, j'ai su de plusieurs laboureurs et autres paysans du lieu, accoutu-

més à nourrir ces animaux, que telle chose n'étoit jamais arrivée.

Quoi qu'il en soit néanmoins, il ne faut pas s'étonner de ceci, vu que c'est un des effets ordinaires de l'envie, d'inventer des impostures contre les plus vaillants hommes qui se trouvent chefs de parti dans les pays où il y a de la division. Voilà pourquoi les calomniateurs, ne pouvant ternir le lustre des grandes actions de don François Pizarre parce qu'elles étoient connues de tout le monde, s'avisèrent de débiter ces absurdités touchant sa naissance et son éducation, parce que ni l'une ni l'autre n'avoient pas été si bien en leur jour ni si éclatantes que les preuves qu'il avoit données de ses vertus et de la grandeur de son courage.

CHAPITRE X.

Don Diego d'Almagre se fait proclamer gouverneur du Pérou, et envoie ses lettres de provision en divers lieux du royaume, ce qui est suivi de plusieurs divisions.

Le marquis fut misérablement tué, comme j'ai dit, par la trop grande confiance de François de Chaves, ou plutôt par son imprudence; car s'il eût fermé les portes, suivant l'ordre qu'il

en avoit, pendant que les ennemis venoient pour les enfoncer, il eût donné le temps au marquis et aux siens de prendre les armes, par le moyen desquelles ils fussent apparemment venus à bout des gens de don Diego. En effet, puisque n'étant que quatre ils tuèrent, comme disent les auteurs, quatre de leurs ennemis et en blessèrent quelques uns, il y a apparence que s'ils eussent eu des armes comme il leur en falloit, et si ceux qui se jetèrent par les fenêtres les eussent secondés, ils se fussent trouvés assez forts pour se défendre de leurs ennemis ou même pour les vaincre; et en tout cas, quand cela n'eût pas été, il leur pouvoit à la fin venir du secours. Mais lorsque le malheur nous accompagne, il est difficile qu'avec toutes nos précautions et tous nos conseils nous en puissions empêcher l'effet. Le nègre dont parle Gomare fut tué de cette manière par les Almagres. Comme il ouït le bruit de ceux qui poursuivoient le marquis, il monta par l'escalier afin de secourir son maître ou de mourir avec lui; mais comme il le vit déjà mort, il lui vint dans la pensée de fermer les portes au verrou, pour enfermer les meurtriers et appeler la justice, ce qu'il ne put exécuter, parce qu'il sortit en même temps un des conjurés, qui, se doutant du dessein de l'esclave, le tua. Du côté du marquis il y en eut sept de tués, et parmi eux un serviteur de François de Chaves. Cela fait, les

Almagres vinrent à la place publique avec leurs épées toutes sanglantes, et se mirent à publier leur victoire.

Au bruit de la mort du marquis toute la ville fut en alarme. Les uns alloient criant : « Qu'on « prête main forte au roi, l'on tue le marquis ! » et les autres : « C'est fait du tyran, il a perdu la « vie, et la mort de don Diego d'Almagre est « vengée! » Durant cette confusion et ce tumulte, les uns et les autres accoururent pour soutenir leur parti, ce qui causa beaucoup de tumulte, de querelles, et même la mort de plusieurs personnes, outre qu'il y en eut plusieurs de blessées. Les partisans du marquis ayant appris sa mort se retirèrent ensuite. Alors ceux du Chili, accompagnant à la place publique don Diego d'Almagre le jeune, crioient avec de de grands applaudissements « qu'il n'y avoit « point d'autre roi que lui dans tout le Pérou. » En effet, après que cette émeute fut calmée, il se fit reconnoître par tous les ordres de la ville pour gouverneur du pays, sans qu'il y eût personne qui l'osât contredire; car quoique les bourgeois fussent presque tous du parti contraire, cependant ils n'osoient dire mot ni s'opposer à ce que les victorieux demandoient. Ensuite de cela, il déposa de leurs charges les officiers de justice, pour y en mettre d'autres de sa faction. Il se saisit des plus puissants et des plus riches habitants de la ville des Rois, parce

qu'ils étoient du parti contraire au sien, et même il se rendit maître de toute la ville. Il s'empara de l'or et de l'argent qu'on avoit mis à part pour les droits du roi, qui faisoient une somme considérable, et en fit de même des biens de ceux qui étoient morts ou des absents. Il avoit un extrême besoin de toutes ces choses pour en assister les siens, qui étoient réduits, comme j'ai dit, à une nécessité extrême. Il déclara Jean de Rada son lieutenant-général, et fit capitaines Jean Tello de Guzman, natif de Séville, Christophe Sotelo, François de Chaves, proche parent de celui qui fut tué avec le marquis, les guerres civiles ayant cela d'effroyable qu'elles arment les frères contre les frères; et il nomma plusieurs autres officiers.

Le bruit de cette révolution, qui fut aussitôt semé de toutes parts, attira dans la ville des Rois tout ce qu'il y avoit dans le pays d'Espagnols infortunés, et qui vivoient en vagabonds ne sachant que devenir; si bien que don Diego mit en peu de temps plus de deux cents hommes sur pied. Après s'être ainsi fortifié, il envoya des députés par toutes les villes du Pérou, comme à Cusco, à Arequepa, aux Charcas, le long de la côte de la mer, à Truxillo, et bien avant dans le pays de Chachapuyas, pour commander absolument aux habitants qu'ils eussent à le recevoir pour gouverneur de tout cet empire. En effet il y eut une ou deux villes qui

obéirent plus par crainte que par amour, n'ayant pas des forces pour résister à cinquante hommes que don Diego leur envoya; mais les autres se défendirent, comme on le verra en son lieu.

Jean de Rada, qui faisoit absolument au nom de don Diego toutes les choses que nous avons dites, sans daigner faire part du butin à ses autres compagnons ni aux capitaines qui s'étoient trouvés à la mort du marquis, attira leur haine sur lui, par le mécontentement qu'ils en eurent, et il se joignit à eux tous les autres principaux qui résolurent de le tuer. Durant cette commune rébellion, ils étranglèrent François de Chaves, principal chef de la ligue, et tuèrent plusieurs de ses partisans, entre autres Antoine d'Orihuela, natif de Salamanque, quoiqu'il ne fût que nouvellement arrivé d'Espagne. Ils se portèrent à cela, ayant appris que par le chemin il les avoit appelés tyrans; et quoiqu'il les regardât comme tels, craignant pour sa vie et voulant la mettre à couvert, il se rangea dans leur parti. Entre les officiers que don Diego envoya le long de la côte pour prendre possession des villes en son nom, faire des levées pour l'exécution de son dessein, et tirer des chevaux et des armes des principaux seigneurs qu'il avoit pour ennemis et qui favorisoient le parti contraire, un cavalier qu'on appeloit Garcia d'Alvarado n'étoit pas des moins

remarquables. Il fut à Truxillo, où il ôta l'intendance à Diego de Mora, quoiqu'il fût un des lieutenants de don Diego d'Almagre, pour avoir su qu'il donnoit avis de tout ce qui se passoit à Alfonse d'Alvarado, qui étoit du parti des Pizarres.

De plus, dans la ville de Saint-Michel, il fit trancher la tête à François de Vozmediane et à Hernand de Villegas, ce qu'il accompagna de plusieurs autres inhumanités. Dans Huanucu il fit mourir Alfonse de Cabreca, qui lui étoit suspect, non seulement pour avoir été maître d'hôtel du marquis don François Pizarre, mais parce qu'il entretenoit des intelligences avec d'autres pour s'enfuir avec eux et se jeter dans le parti du roi. Un autre ministre de don Diego, qu'on appeloit Diego Mendez, fut au pays des Charcas, dans la ville de la Plata, qu'il trouva dépeuplée, parce que les habitants s'en étoient allés, les uns par un côté et les autres par l'autre, au rendez-vous qu'ils s'étoient donné dans la ville de Cusco, pour se joindre avec ceux du parti du roi, comme il sera dit en son lieu. Cependant Diego Mendez, se servant de l'occasion, prit dans cette ville-là une grande quantité d'or, que les habitants avoient caché et laissé entre les mains de leurs sujets Indiens, qui sont ordinairement si lâches que la moindre menace est capable de leur faire découvrir tout ce qu'ils savent.

Il saisit encore plus de soixante mille livres de fin argent, tiré des mines de Porco; car celles de Potosi n'étoient pas encore découvertes. Il confisqua, au profit de don Diego d'Almagre, les grandes richesses du marquis don François Pizarre, avec les biens et les corps des Indiens ses vassaux. Il en fit autant de ceux du capitaine Diego de Royas, de Peransurez, de Gabriel de Royas, de Garcillasso de la Vega, et de tous les autres principaux de la même ville, qu'il savoit être amis des Pizarres. Il envoya un autre agent dans la province de Chachacuya, où s'acheminoit Alfonse d'Alvarado pour empêcher qu'elle ne se mutinât. Dès que celui-ci eut vu les lettres de provision de don Diego et celles qu'il lui écrivoit en particulier, par lesquelles il lui faisoit de grandes menaces s'il le contredisoit, pour toute réponse il fit arrêter le messager, et exhorta cent Espagnols qu'il avoit avec lui de le suivre et de combattre sous son drapeau pour le service du roi. Don Diego, ayant appris cela, ne se rebuta point pourtant, et ne laissa pas de lui envoyer d'autres messagers pour tâcher de le gagner; mais il ne voulut jamais obéir, et il répondit courageusement « qu'il ne le recevroit point « pour gouverneur s'il n'en avoit un comman- « dement exprès de Sa Majesté; qu'il étoit bien « assuré que cela n'arriveroit point, et qu'avec « l'aide de Dieu et de ses gens il espéroit

« venger bientôt la mort du marquis et châ-
« tier les insolences commises contre l'autorité « du roi. » La situation du pays ne contribua pas peu à rendre Alfonse d'Alvarado si ferme dans son devoir, parce qu'il est naturellement fortifié par ses hautes montagnes, comme nous l'avons dit ailleurs; tellement qu'encore qu'il n'eût pas beaucoup de monde, il se promettoit de tenir bon et de se défendre jusqu'à ce qu'il en vînt d'autres du parti des Pizarres, et qu'étant joints ensemble ils en pussent mieux servir l'empereur. Il attendit donc quel seroit le succès; et cependant il leva le plus de gens qu'il put par toute la côte, où nous le laisserons pour parler des autres qui firent la même chose que lui.

Les députés, qui étoient pourvus des lettres de créance et du pouvoir que leur donna don Diego d'Almagre, allèrent de sa part à Cusco; mais ils se gardèrent bien de faire les insolences qu'ils avoient faites aux autres villes; car quoiqu'ils ne manquassent pas de partisans dans celle-ci, cependant le roi y en avoit incomparablement plus, et même les siens étoient tous riches, puissants et des principaux du pays. Ceux de don Diego, au contraire, n'étoient que de chétifs soldats, entrés depuis peu dans le pays, où ils ne demandoient pas mieux que de semblables révoltes pour en pouvoir profiter.

Cette ville avoit en ce temps-là parmi ses prin-

més à nourrir ces animaux, que telle chose n'étoit jamais arrivée.

Quoi qu'il en soit néanmoins, il ne faut pas s'étonner de ceci, vu que c'est un des effets ordinaires de l'envie, d'inventer des impostures contre les plus vaillants hommes qui se trouvent chefs de parti dans les pays où il y a de la division. Voilà pourquoi les calomniateurs, ne pouvant ternir le lustre des grandes actions de don François Pizarre parce qu'elles étoient connues de tout le monde, s'avisèrent de débiter ces absurdités touchant sa naissance et son éducation, parce que ni l'une ni l'autre n'avoient pas été si bien en leur jour ni si éclatantes que les preuves qu'il avoit données de ses vertus et de la grandeur de son courage.

CHAPITRE X.

Don Diego d'Almagre se fait proclamer gouverneur du Pérou, et envoie ses lettres de provision en divers lieux du royaume, ce qui est suivi de plusieurs divisions.

Le marquis fut misérablement tué, comme j'ai dit, par la trop grande confiance de François de Chaves, ou plutôt par son imprudence; car s'il eût fermé les portes, suivant l'ordre qu'il

en avoit, pendant que les ennemis venoient pour les enfoncer, il eût donné le temps au marquis et aux siens de prendre les armes, par le moyen desquelles ils fussent apparemment venus à bout des gens de don Diego. En effet, puisque n'étant que quatre ils tuèrent, comme disent les auteurs, quatre de leurs ennemis et en blessèrent quelques uns, il y a apparence que s'ils eussent eu des armes comme il leur en falloit, et si ceux qui se jetèrent par les fenêtres les eussent secondés, ils se fussent trouvés assez forts pour se défendre de leurs ennemis ou même pour les vaincre; et en tout cas, quand cela n'eût pas été, il leur pouvoit à la fin venir du secours. Mais lorsque le malheur nous accompagne, il est difficile qu'avec toutes nos précautions et tous nos conseils nous en puissions empêcher l'effet. Le nègre dont parle Gomare fut tué de cette manière par les Almagres. Comme il ouït le bruit de ceux qui poursuivoient le marquis, il monta par l'escalier afin de secourir son maître ou de mourir avec lui; mais comme il le vit déjà mort, il lui vint dans la pensée de fermer les portes au verrou, pour enfermer les meurtriers et appeler la justice, ce qu'il ne put exécuter, parce qu'il sortit en même temps un des conjurés, qui, se doutant du dessein de l'esclave, le tua. Du côté du marquis il y en eut sept de tués, et parmi eux un serviteur de François de Chaves. Cela fait, les

Almagres vinrent à la place publique avec leurs épées toutes sanglantes, et se mirent à publier leur victoire.

Au bruit de la mort du marquis toute la ville fut en alarme. Les uns alloient criant : « Qu'on « prête main forte au roi, l'on tue le marquis ! » et les autres : « C'est fait du tyran, il a perdu la « vie, et la mort de don Diego d'Almagre est « vengée ! » Durant cette confusion et ce tumulte, les uns et les autres accoururent pour soutenir leur parti, ce qui causa beaucoup de tumulte, de querelles, et même la mort de plusieurs personnes, outre qu'il y en eut plusieurs de blessées. Les partisans du marquis ayant appris sa mort se retirèrent ensuite. Alors ceux du Chili, accompagnant à la place publique don Diego d'Almagre le jeune, crioient avec de de grands applaudissements « qu'il n'y avoit « point d'autre roi que lui dans tout le Pérou. » En effet, après que cette émeute fut calmée, il se fit reconnoître par tous les ordres de la ville pour gouverneur du pays, sans qu'il y eût personne qui l'osât contredire; car quoique les bourgeois fussent presque tous du parti contraire, cependant ils n'osoient dire mot ni s'opposer à ce que les victorieux demandoient. Ensuite de cela, il déposa de leurs charges les officiers de justice, pour y en mettre d'autres de sa faction. Il se saisit des plus puissants et des plus riches habitants de la ville des Rois, parce

qu'ils étoient du parti contraire au sien, et même il se rendit maître de toute la ville. Il s'empara de l'or et de l'argent qu'on avoit mis à part pour les droits du roi, qui faisoient une somme considérable, et en fit de même des biens de ceux qui étoient morts ou des absents. Il avoit un extrême besoin de toutes ces choses pour en assister les siens, qui étoient réduits, comme j'ai dit, à une nécessité extrême. Il déclara Jean de Rada son lieutenant-général, et fit capitaines Jean Tello de Guzman, natif de Séville, Christophe Sotelo, François de Chaves, proche parent de celui qui fut tué avec le marquis, les guerres civiles ayant cela d'effroyable qu'elles arment les frères contre les frères; et il nomma plusieurs autres officiers.

Le bruit de cette révolution, qui fut aussitôt semé de toutes parts, attira dans la ville des Rois tout ce qu'il y avoit dans le pays d'Espagnols infortunés, et qui vivoient en vagabonds ne sachant que devenir; si bien que don Diego mit en peu de temps plus de deux cents hommes sur pied. Après s'être ainsi fortifié, il envoya des députés par toutes les villes du Pérou, comme à Cusco, à Arequepa, aux Charcas, le long de la côte de la mer, à Truxillo, et bien avant dans le pays de Chachapuyas, pour commander absolument aux habitants qu'ils eussent à le recevoir pour gouverneur de tout cet empire. En effet il y eut une ou deux villes qui

obéirent plus par crainte que par amour, n'ayant pas des forces pour résister à cinquante hommes que don Diego leur envoya ; mais les autres se défendirent, comme on le verra en son lieu.

Jean de Rada, qui faisoit absolument au nom de don Diego toutes les choses que nous avons dites, sans daigner faire part du butin à ses autres compagnons ni aux capitaines qui s'étoient trouvés à la mort du marquis, attira leur haine sur lui, par le mécontentement qu'ils en eurent, et il se joignit à eux tous les autres principaux qui résolurent de le tuer. Durant cette commune rébellion, ils étranglèrent François de Chaves, principal chef de la ligue, et tuèrent plusieurs de ses partisans, entre autres Antoine d'Orihuela, natif de Salamanque, quoiqu'il ne fût que nouvellement arrivé d'Espagne. Ils se portèrent à cela, ayant appris que par le chemin il les avoit appelés tyrans; et quoiqu'il les regardât comme tels, craignant pour sa vie et voulant la mettre à couvert, il se rangea dans leur parti. Entre les officiers que don Diego envoya le long de la côte pour prendre possession des villes en son nom, faire des levées pour l'exécution de son dessein, et tirer des chevaux et des armes des principaux seigneurs qu'il avoit pour ennemis et qui favorisoient le parti contraire, un cavalier qu'on appeloit Garcia d'Alvarado n'étoit pas des moins

remarquables. Il fut à Truxillo, où il ôta l'intendance à Diego de Mora, quoiqu'il fût un des lieutenants de don Diego d'Almagre, pour avoir su qu'il donnoit avis de tout ce qui se passoit à Alfonse d'Alvarado, qui étoit du parti des Pizarres.

De plus, dans la ville de Saint-Michel, il fit trancher la tête à François de Vozmediane et à Hernand de Villegas, ce qu'il accompagna de plusieurs autres inhumanités. Dans Huanucu il fit mourir Alfonse de Cabreca, qui lui étoit suspect, non seulement pour avoir été maître d'hôtel du marquis don François Pizarre, mais parce qu'il entretenoit des intelligences avec d'autres pour s'enfuir avec eux et se jeter dans le parti du roi. Un autre ministre de don Diego, qu'on appeloit Diego Mendez, fut au pays des Charcas, dans la ville de la Plata, qu'il trouva dépeuplée, parce que les habitants s'en étoient allés, les uns par un côté et les autres par l'autre, au rendez-vous qu'ils s'étoient donné dans la ville de Cusco, pour se joindre avec ceux du parti du roi, comme il sera dit en son lieu. Cependant Diego Mendez, se servant de l'occasion, prit dans cette ville-là une grande quantité d'or, que les habitants avoient caché et laissé entre les mains de leurs sujets Indiens, qui sont ordinairement si lâches que la moindre menace est capable de leur faire découvrir tout ce qu'ils savent.

Il saisit encore plus de soixante mille livres de fin argent, tiré des mines de Porco; car celles de Potosi n'étoient pas encore découvertes. Il confisqua, au profit de don Diego d'Almagre, les grandes richesses du marquis don François Pizarre, avec les biens et les corps des Indiens ses vassaux. Il en fit autant de ceux du capitaine Diego de Royas, de Peransurez, de Gabriel de Royas, de Garcillasso de la Vega, et de tous les autres principaux de la même ville, qu'il savoit être amis des Pizarres. Il envoya un autre agent dans la province de Chachacuya, où s'acheminoit Alfonse d'Alvarado pour empêcher qu'elle ne se mutinât. Dès que celui-ci eut vu les lettres de provision de don Diego et celles qu'il lui écrivoit en particulier, par lesquelles il lui faisoit de grandes menaces s'il le contredisoit, pour toute réponse il fit arrêter le messager, et exhorta cent Espagnols qu'il avoit avec lui de le suivre et de combattre sous son drapeau pour le service du roi. Don Diego, ayant appris cela, ne se rebuta point pourtant, et ne laissa pas de lui envoyer d'autres messagers pour tâcher de le gagner; mais il ne voulut jamais obéir, et il répondit courageusement « qu'il ne le recevroit point « pour gouverneur s'il n'en avoit un comman- « dement exprès de Sa Majesté; qu'il étoit bien « assuré que cela n'arriveroit point, et qu'avec « l'aide de Dieu et de ses gens il espéroit

« venger bientôt la mort du marquis et châ-
« tier les insolences commises contre l'autorité
« du roi. » La situation du pays ne contribua pas peu à rendre Alfonse d'Alvarado si ferme dans son devoir, parce qu'il est naturellement fortifié par ses hautes montagnes, comme nous l'avons dit ailleurs; tellement qu'encore qu'il n'eût pas beaucoup de monde, il se promettoit de tenir bon et de se défendre jusqu'à ce qu'il en vînt d'autres du parti des Pizarres, et qu'étant joints ensemble ils en pussent mieux servir l'empereur. Il attendit donc quel seroit le succès; et cependant il leva le plus de gens qu'il put par toute la côte, où nous le laisserons pour parler des autres qui firent la même chose que lui.

Les députés, qui étoient pourvus des lettres de créance et du pouvoir que leur donna don Diego d'Almagre, allèrent de sa part à Cusco, mais ils se gardèrent bien de faire les insolences qu'ils avoient faites aux autres villes; car quoiqu'ils ne manquassent pas de partisans dans celle-ci, cependant le roi y en avoit incomparablement plus, et même les siens étoient tous riches, puissants et des principaux du pays. Ceux de don Diego, au contraire, n'étoient que de chétifs soldats, entrés depuis peu dans le pays, où ils ne demandoient pas mieux que de semblables révoltes pour en pouvoir profiter.

Cette ville avoit en ce temps-là parmi ses prin-

cipaux officiers ce même Diego de Silva dont je me souviens d'avoir autrefois parlé, qui étoit fils de Félician de Silva, natif de Ciudad Rodrigo, et qui fut depuis mestre-de-camp de Gonzale Pizarre.

Aussitôt que ceux-ci eurent vu les lettres de provision, pour ne pas irriter ceux du parti de don Diego, et pour empêcher qu'ils ne se portassent à quelque révolte, ils répondirent, avec tout le corps de ville, en termes fort modérés, ne voulant pas s'engager à obéir, ni aussi contredire ouvertement. Ils dirent que pour une action si solennelle il falloit nécessairement que don Diego leur envoyât un pouvoir plus ample, et que dès qu'il l'auroit fait, ils le recevroient pour gouverneur. Leur dessein n'étoit pourtant pas de le faire, mais de gagner du temps, de faire venir ceux de leur parti, qui étoient la plupart aux mines d'or de leurs départements, n'y ayant presque personne dans toute la juridiction de Cusco qui n'ait de ces mines.

CHAPITRE XI.

Précautions des principaux de Cusco pour le service du roi. — Celle de don Diego pour ses propres intérêts. — Vaca de Castro est député d'Espagne pour juger de ce qui s'est passé au Pérou.

Gomez de Tordoya ni les principaux du conseil de Cusco n'étoient point à la ville quand les lettres de provision y arrivèrent de la part de don Diego d'Almagre; Tordoya se divertissoit à la chasse, il y avoit sept ou huit jours, et quelques uns de ses gens allèrent l'avertir de ce qui se passoit. Quand il en eut vu la relation dans une lettre qui lui fut donnée, et qu'il eut appris la mort du marquis dont il étoit intime ami, le déplaisir qu'il en eut fut si grand, qu'il tordit le cou à un faucon qu'il avoit sur le poing, en disant ces paroles : « Il ne faut plus désormais penser à se divertir; ce n'est plus un temps de chasse, mais de guerre, où on ne doit parler que de feu et de sang. » Il voulut donner à connoître par là que cet événement ne pouvoit être suivi que de grandes rébellions et de cruels massacres. Il marcha sans aucun délai droit à la ville, où il n'entra que de nuit, pour ne pas donner de l'ombrage aux ennemis. D'abord il communiqua de cette affaire avec les principaux

du conseil, auxquels il dit « qu'il trouvoit à « propos de faire venir ceux d'Arequepa, des « Charcas, et de toute la contrée qui depuis « Cusco s'étendoit vers le midi, pour joindre « ensemble les Espagnols qui s'y trouveroient « épars; qu'il n'étoit plus question que de choi- « sir ceux qu'on enverroit pour messagers de « cet avis, et que pour lui il s'offroit de tout son « cœur d'être du nombre des courriers. »

Après que l'affaire fut ainsi conclue, il sortit de Cusco cette même nuit, et s'en alla chercher le capitaine Nuño de Castro, qui étoit alors à quinze lieues de la ville, dans son département d'Indiens. Ils dépêchèrent des courriers à Pedro d'Ansurez et à Garcillasso de la Vega, qu'ils avertirent de tout ce qui étoit arrivé jusqu'alors, pour les obliger à venir promptement à Cusco, afin de s'y joindre au plus tôt aux partisans de Sa Majesté, et de témoigner en cette occasion qu'ils lui étoient bons et fidèles sujets.

Cet ordre étant donné, Gomez de Tordoya se remit en chemin, et avec toute la diligence possible il alla chercher le capitaine Pedro Alvarez Holguin, qui, avec plus de cent Espagnols, avoit pris la route du Collao, du côté du levant, pour y découvrir quelques terres d'Indiens qu'on n'avoit pas encore conquises. Il fit tant de diligence qu'il le rencontra, et lui rendit compte de la mort du marquis et du dessein de don Diego d'Almagre, qui étoit de se faire

gouverneur de cet empire-là. Il le supplia de se ranger du parti de ceux qui vouloient s'y opposer, et de ne point refuser sa juste demande dans une occasion de si grande importance, où il s'agissoit de servir Dieu et le roi; de vouloir être chef de ceux qui se joindroient ensemble pour la défense de cette cause; et il s'offrit le premier à être le moindre de ses soldats.

Pedro Alvarez fut bien aise de se voir traité si obligeamment par l'offre qu'on lui faisoit d'un emploi qui ne lui pouvoit être que fort honorable dans une cause si juste; de sorte qu'à l'heure même il déploya l'étendard pour Sa Majesté, envoyant aux Charcas et à ceux d'Arequepa divers courriers pour leur faire savoir son intention, qui étoit de faire filer peu à peu jusqu'à Cusco ce qu'il avoit de gens, et de s'en aller devant avec eux, afin de donner moyen aux autres, qui viendroient après lui, de le joindre avant qu'il entrât dans la ville. Les courriers rencontrèrent en chemin plusieurs de ceux qui venoient d'Arequepa et des Charcas, tout le pays étant en émeute sur le bruit qu'on faisoit courir confusément touchant la mort du marquis.

Ceux d'Arequepa et des Charcas se joignirent à Pedro Alvarez Holguin, et se rendirent à Cusco, au nombre d'environ deux cents. Ceux du parti de don Diego s'en étant aperçus

commencèrent d'appréhender qu'on ne leur fît quelque mauvais traitement; ce qui fut cause que plus de cinquante d'entre eux s'enfuirent de nuit, dans l'intention d'aller joindre don Diego. Les capitaines Nuño de Castro et Fernand Bachicao les poursuivirent un peu après avec vingt carabins, et, par une embuche qu'ils leur dressèrent s'étant saisis d'eux, les ramenèrent à Cusco sans leur faire aucun mal. Pedro Alvarez Holguin arriva cependant à la ville avec une compagnie d'élite et des principaux cavaliers. Les communautés de Cusco les reçurent avec beaucoup de joie, et à l'heure même il fut proposé, tant par le conseil de la ville que par ceux qui venoient d'arriver, d'élire un général, parce què Pedro Alvarez Holguin ne fut pas plus tôt entré dans Cusco qu'il renonça à la charge de capitaine. Ils furent assez de temps à faire cette élection, à cause de la diversité des voix qui ne pouvoient pas bien s'accorder ensemble, non par aucune animosité qu'ils eussent, mais à cause qu'ils ne savoient à qui donner la préférence, parce qu'il y avoit quantité de cavaliers égaux en valeur et en qualité qui méritoient cette charge. Mais enfin, du commun consentement de ceux de la ville et des nouveaux venus, Pedro Alvarez Holguin fut élu capitaine-général du Pérou et intendant de la justice, jusqu'à nouvel ordre de l'empereur. Cependant, faute de gouverneur nommé

par Sa Majesté, ceux du conseil et de la ville de Cusco, capitale de cet empire-là, avoient le droit de créer des ministres, tant pour la guerre que pour la justice. Ils choisirent pour mestre-de-camp Gomez de Tordoya; pour capitaine de cavalerie, Garcillasso de la Vega; Pedro Ansurez, Nuño de Castro et Fernand Bachicao pour l'infanterie; Martin de Roblez fut fait enseigne de la colonelle.

Ayant pourvu à ces charges, ils déclarèrent la guerre à don Diego d'Almagre, pour les frais de laquelle ceux de Cusco promirent de rembourser à Sa Majesté toutes les dépenses que Pedro Alvarez Holguin se trouveroit avoir faites des deniers royaux, en cas que Sa Majesté ne tînt ces deniers pour bien employés; pour assurance de quoi, ils s'offrirent d'obliger non seulement leurs biens, mais encore leurs personnes. Ceux des Charcas et d'Arequepa firent encore les mêmes offres, se montrant tous si ardents et si prompts à servir le roi, que plus de trois cent cinquante hommes, tant capitaines que soldats d'élite, se trouvèrent joints ensemble : ces troupes étant composées de cent cinquante chevaux, de cent arquebusiers et de cent piquiers. Pedro Alvarez Holguin, ayant appris qu'Alfonse d'Alvarado faisoit des levées pour Sa Majesté dans le pays des Chachapuyas, en eut une extrême joie, aussi bien que ses gens, parce qu'ils appréhendoient que toute la

contrée de Rimac, jusqu'à Quito, ne fût pour don Diego d'Almagre. Ils surent encore qu'il alloit en personne à Cusco, pour donner bataille, et qu'il avoit avec lui plus de huit cents hommes. Les capitaines tinrent conseil là-dessus, et conclurent qu'il ne falloit pas l'attendre à Cusco mais aller joindre Alfonse d'Alvarado par le chemin de la montagne, tant pour empêcher qu'il ne rencontrât don Diego d'Almagre, que pour assembler les amis et les partisans du marquis qui étoient épars en cette même montagne où ils cherchoient à se mettre en sûreté.

Ayant pris cette résolution, ils sortirent de Cusco, où ils laissèrent ceux qu'ils jugèrent inutiles pour la guerre, sous prétexte qu'ils mettoient la ville sous leur garde et en leur disposition. Ils y laissèrent aussi pour gouverneurs les officiers de justice que nous avons ci-devant nommés. Cela fait, ils se mirent en campagne, tous bien armés et en fort bon ordre, faisant marcher leurs coureurs devant, avec dessein de combattre don Diego s'ils ne pouvoient se saisir de lui autrement.

Pendant que ces choses se passoient dans Cusco, don Diego d'Almagre et ses capitaines ne demeuroient point oisifs dans la ville des Rois. Ils furent avertis, par des lettres secrètes que leurs confidents leur envoyèrent, de tout ce que Pedro Holguin avoit fait, et la résolution

qu'il avoit prise de marcher du côté de la montagne pour aller joindre par là Alfonse d'Alvarado, n'ayant pas assez de gens pour lui résister. Don Diego ayant consulté ses capitaines, ils trouvèrent à propos d'aller à la rencontre de Pedro Holguin, et pour cet effet il envoya quérir à l'instant Garcia d'Alvarado, l'un de ses principaux chefs, qui étoit allé faire des levées par le bas de la côte de Truxillo. Ce capitaine reçut les ordres de don Diego dans le temps qu'il s'étoit proposé d'entrer au pays des Chachapuyas, pour y attaquer Alfonse d'Alvarado, croyant avoir de l'avantage sur lui. Don Diego sortit donc de la ville des Rois pour aller contre Pedro d'Alvarez Holguin. Il avoit avec lui trois cents cavaliers, tous bien équipés; six vingts arquebusiers et plus de cent soixante piquiers, qui faisoient en tout près de six cents hommes, tous gens d'élite, et parmi lesquels étoient plusieurs cavaliers de ceux qui étoient avec don Diego quand il tua le marquis. Avant que de commencer sa marche, pour ne laisser aucun ennemi derrière lui et empêcher que ceux de la faction du marquis ne prissent pour chefs ses fils, comme ceux du parti de son père l'avoient pris, il s'avisa de les chasser du pays, aussi bien que ceux de Gonzale Pizarre. Ensuite, pour tâcher de savoir si le marquis n'avoit point laissé quelque trésor secret, il fit mettre à la question Antoine Picado, son secrétaire; mais

voyant qu'il ne confessoit rien, il commanda qu'on le pendit, se vengeant ainsi de l'affront qu'il avoit autrefois reçu de lui par la médaille dont j'ai parlé ci-devant. En allant à Cusco, il fit garder à ses gens un très bon ordre le long du chemin, où je suis d'avis de le laisser, et Pedro Alvarez Holguin dans le sien, pour parler des ordres que Sa Majesté Impériale donna en Espagne, ayant appris ce qui s'étoit passé dans le Pérou jusqu'à la mort de don Diego d'Almagre le vieux. L'empereur nomma donc le licencié Vaca de Castro, qui étoit de son conseil, pour aller informer sur la mort de don Diego d'Almagre, et lui donna ordre de n'innover aucune chose au gouvernement du marquis, et qu'en cas qu'il vînt à mourir il eût à prendre possession de sa charge.

Cet excellent homme, qui mérita bien ce titre par les actions que nous verrons de lui ci-après, étoit né dans la ville de Léon, de la famille des Vaca de Castro, et des Guignon, surnoms d'ancienne noblesse, dont il y en a plusieurs autres dans cette ville royale. S'étant embarqué a Séville pour faire voile au Pérou, il eut de si grandes traverses sur cette mer du Nord, qu'il arriva plus tard qu'il n'avoit crû à Nombre de Dios, d'où il prit la route de Panama. Là il se mit dans un vaisseau assez beau, mais qui n'étoit pas si bien équipé ni si bon voilier qu'il falloit pour un voyage de cette importance ; aussi,

quand ils furent quelques lieues en mer, ils furent contraints de relâcher à la côte la plus proche, à cause du vent, qui leur fut si contraire qu'ils perdirent une ancre, ce qui fit que le navire, emporté par les courants, alla donner dans le golfe qu'ils appellent *la Gorgonne*, du nom de son île ; lieu si dangereux, que lorsqu'un vaisseau y est une fois jeté, il est fort difficile qu'il s'en puisse tirer, principalement s'il prend sa route vers le Pérou. Vaca de Castro fit faire à ses mariniers toutes les diligences imaginables pour sortir de ce golfe ; mais voyant qu'elles ne servoient de rien, et qu'il ne pouvoit continuer sa route par mer, il résolut d'aller par terre. Ce chemin fut long et fort pénible, parce qu'il lui fallut passer des montagnes et des rivières très dangereuses, incommodé qu'il étoit, et manquant même de vivres. Ce retardement fut cause en partie de ce que don Diego d'Almagre hâta la vengeance de la mort de son père, s'imaginant que Sa Majesté en différoit la punition.

Vaca de Castro arriva enfin sur la frontière de Quito, où Pedro de Puelles étoit lieutenant de Gonzale Pizarre. Aussitôt qu'il se vit dans un pays annexé à son gouvernement, et qu'il sut ce qui se passoit dans le Pérou, il dépêcha des courriers de toutes parts, pour faire savoir que Sa Majesté lui avoit donné ordre de prendre possession du gouvernement. En même temps

il envoya des commissions par toutes les villes du Pérou, et nomma pour juges les plus gens de bien et les moins intéressés dans l'un et l'autre parti.

CHAPITRE XII.

Ceux de Rimac et de plusieurs autres contrées reçoivent pour gouverneur Vaca de Castro. — Stratagème de Pedro Alvarez, et sa jonction avec Alfonse d'Alvarado.

Entre les lettres de créance et de provision que le licencié Vaca de Castro envoya de part et d'autre, il y en eut une particulière pour F. Thomas de Saint-Martin, provincial de l'ordre de Saint-Dominique, comme aussi pour François de Barroinuevo et Jérôme d'Aliaga. Le licencié leur ordonnoit qu'en attendant son arrivée, ils prissent le soin du gouvernement de la ville de Rimac et de quelques autres.

Les dépêches furent données dans le couvent de Saint-Dominique quelques jours après que don Diego fut sorti de la même ville; et quoique le P. provincial en fût absent, don Diego l'ayant mené avec lui pour autoriser son entreprise par le moyen d'une personne de cette considération, ceux du conseil ne laissèrent pas

de s'assembler de nuit, si bien que d'un commun consentement ils obéirent tous aux lettres de mandement, recevant pour gouverneur de cet empire le licencié Vaca de Castro, et pour son lieutenant Jérôme d'Aliaga, la teneur des lettres le portant ainsi. Cela ne fut pas plus tôt fait, que les principaux s'enfuirent à Truxillo, craignant don Diego, qui n'étoit guère loin de là. En effet, dès qu'il eut appris ce nouveau soulèvement de la ville, il fut sur le point d'aller fondre sur elle, de la saccager, la démolir et y mettre le feu, pour se venger de ce qu'en moins de rien elle avoit ainsi quitté son parti. Mais la crainte qu'il eut que tandis qu'il s'amuseroit à cela, Pedro Alvarez Holguin ne vînt à passer, l'en empêcha, parce que son principal but étoit de lui défendre le passage. Il se remit donc à poursuivre Holguin, et trouva que ce n'étoit pas une petite affaire ; car d'abord que les nouvelles furent venues en son armée, que le gouverneur de Sa Majesté étoit dans le pays, plusieurs des principaux s'enfuirent, et entre autres le P. provincial, Jean de Saavedra, le commissaire Yllen Suarez de Carvajal, d'Aguero et Gomez d'Alvarado. Malgré tous ces contre-temps, don Diego ne laissa pas d'aller plus avant ; mais ce qui redoubla son chagrin, fut qu'en même temps Jean de Rada, son lieutenant, tomba malade. Cet accident fut fâcheux pour lui, et le mit dans un étrange embarras, parce qu'il n'osoit le quit-

ter, de peur qu'il ne fût tué par ses ennemis, et qu'il ne pouvoit pas non plus marcher avec lui. Il fit néanmoins tout ce qu'il put pour aller à la rencontre de Pedro Alvarez, souhaitant passionnément de le trouver.

Cependant Alvarez eut des nouvelles certaines que l'ennemi approchoit, et qu'il le surpassoit de beaucoup en nombre de troupes ; ce qui fit que, pour n'exposer pas les siens à un danger apparent, et pour conserver son armée, qui toute petite qu'elle étoit ne laissoit pas d'importer fort au service de Sa Majesté, il assembla ses capitaines, qu'il pria de ne pas combattre ouvertement don Diego, mais de l'amuser par quelque tour de souplesse et par quelque stratagème. Pour cette fin, ils choisirent vingt cavaliers des plus considérables d'entre eux, qui eurent ordre de marcher devant en diligence, comme s'ils eussent été les coureurs de l'armée, et de faire en sorte de prendre quelque soldat de don Diego. Ces cavaliers partirent aussitôt, et firent si bien qu'ils se saisirent de trois espions des ennemis. Pedro Alvarez en fit pendre deux en même temps ; et tâchant d'attirer l'autre par de grandes promesses, il l'assura qu'outre le le bien qu'il lui feroit à l'avenir, il lui donneroit à présent trois mille livres d'or, s'il vouloit retourner au camp de don Diego pour gagner quelques-uns de ses amis, afin qu'ils se jetassent dans son parti, et le secourussent dans

le combat qu'il avoit résolu de donner dès le point du jour, et du côté d'orient, contre l'armée de don Diego d'Almagre. Il lui dit encore qu'il iroit à l'ennemi par cet endroit de la montagne où il y a toujours de la neige, qui est un chemin dont le passage le pourroit rendre moins suspect; qu'il assurât ses amis des mêmes promesses qu'il lui faisoit, et qu'il les récompenseroit tous en les comblant de grâces et de bienfaits, comme le méritoit le service qu'ils rendroient en cette occasion à l'empereur son maître. Après ces belles promesses, ils lui firent jurer fidélité, et l'obligèrent par serment de ne découvrir ces choses à personne.

Le soldat s'en alla trouver don Diego, qui ne sut pas plus tôt que les ennemis avoient fait pendre les deux autres et renvoyé libre celui-ci sans aucune cause légitime, qu'il le soupçonna, le prit, et lui fit donner la question. Le soldat confessa le secret qu'ils lui avoient communiqué, et don Diego, voyant que ce soldat faisoit le métier d'espion double, commanda qu'on le pendît; mais il ne laissa pas néanmoins d'ajouter foi à ses paroles, et c'étoit ce que ses ennemis demandoient. Il s'alla donc mettre avec ses gens au passage de la montagne, où ils faillirent à geler de froid durant trois jours qu'ils y furent; et cependant il donna le temps à Pedro Alvarez Holguin de passer en toute sûreté. Don Diego d'Almagre alla quelques lieues après

lui ; mais voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, il marcha du côté de Cusco : de cette manière, Pedro Alvarez trouva le moyen de suivre son chemin, ce qu'il fit aussi, et alla joindre Alfonse d'Alvarado. Leur jonction se fit avec un mutuel contentement, et une joie d'autant plus grande, qu'eux et leurs gens étoient presque tous les premiers qui avoient mis le pied dans le pays avec don Pedro d'Alvarado ; tellement qu'ils se regardoient depuis comme compagnons et même comme frères.

Ils écrivirent d'un commun consentement au licencié Vaca de Castro, auquel ils rendirent compte du succès qu'ils avoient eu, le suppliant qu'il se hâtât de venir à eux, parce que sa présence leur étoit entièrement nécessaire. Vaca de Castro cependant, après avoir dépêché les courriers dont nous avons parlé ci-dessus, s'en alla droit à la ville de Quito, pour joindre ceux qui auroient pris leur marche par là. Il fut reçu par Laurens d'Aldana, lieutenant du marquis à Quito, et par Pedro de Puelles, qui l'étoit aussi de Gonzale Pizarre. Le capitaine Pedro de Vergara, qui s'en alloit à la conquête de la province de Pacamuru, que les Espagnols appellent Bracamoros, le fut recevoir aussi, abandonnant une ville qu'il avoit fortifiée pour se défendre contre don Diego d'Almagre, en cas qu'il y vînt ou qu'il envoyât des gens contre lui. Avant que Vaca de Castro sortît de Quito,

il envoya Pedro de Puelles à Truxillo, afin que dans cette ville, et sur toute la frontière, il eût à faire les préparatifs pour la guerre. Il envoya aussi Gomez de Royas dans la ville de Cusco, avec ordre exprès, qu'il autorisa par les lettres qu'il lui mit en main, de faire en sorte avec ceux de Cusco qu'ils le reçussent pour gouverneur. Il y alla si vite, qu'il se rendit dans la ville plus tôt que don Diego d'Almagre, qui fut obligé de séjourner quelque temps à Sausa à cause de la maladie de Jean de Rada, qui mourut depuis en cette même province. Gomez de Royas fut très bien reçu à Cusco, où, dès qu'il eut montré les lettres de provision, Vaca de Castro fut admis pour gouverneur sans aucune difficulté, parce que les habitants de cette ville-là avoient toujours persisté dans le service de Sa Majesté, et dans l'obéissance où Pedro Alvarez Holguin les avoit laissés.

Vaca de Castro, étant sorti de Quito, prit le chemin de Truxillo, où il vint au-devant de lui plusieurs gentilshommes qui étoient dispersés dans le pays, et plusieurs soldats aussi, qui vouloient servir Sa Majesté. Pedro Alvarez et ses gens, qui étoient déjà dans Truxillo, trouvèrent bon d'envoyer devant deux hommes exprès pour aller, au nom de tous, rendre obéissance au gouverneur de Sa Majesté, car c'est ainsi que nous l'appellerons désormais. Ils nommèrent pour cette ambassade Gomez de Tor-

doya et Garcillasso de la Vega. Le gouverneur fut ravi de les voir, et encore plus joyeux de ce que son parti se fortifioit si bien de jour en jour, qu'avec ceux qu'il avoit joints à son arrivée à Truxillo il avoit plus de deux cents soldats, parmi lesquels étoient les déserteurs du parti de don Diego d'Almagre, savoir : le P. provincial, Yllen Suarez de Carvajal, Gomez d'Alvarado, Jean de Saavedra, et Diego d'Aguero, qui étoient des principaux du pays, sans y comprendre plusieurs autres qui firent comme eux. On les reçut à Truxillo avec les réjouissances qui sont ordinaires aux gens de guerre, c'est-à-dire au bruit des tambours, des trompettes, des fifres, et des salves d'aquebusades, et non pas avec des solennités qui se pratiquent en temps de paix, parce qu'il était question de la guerre plutôt que des lois.

CHAPITRE XIII.

Le gouverneur nomme des capitaines, envoie son armée devant, et pourvoit à plusieurs autres choses nécessaires au service de Sa Majesté. — Mort de Christophe de Sotelo et de Garcia d'Alvarado.

Pedro Alvarez Holguin, ses capitaines et ses soldats, renouvelèrent encore la protestation d'obéissance au gouverneur, par un acte so-

lennel et public, qu'ils lui en firent par écrit; remettant de plus toute l'armée en sa puissance, et les capitaines leurs charges en ses mains. Les officiers de justice en firent de même, et furent très bien reçus du gouverneur, qui les confirma de nouveau dans tous les offices de paix et de guerre qu'ils avoient auparavant. Il nomma six capitaines de cavalerie, qui furent Pedro Alvarez Holguin, Alfonse d'Alvarado, Pedro Ansurez, Gomez d'Alvarado, Garcillasse de la Vega et Pedro de Puelles. En même temps il fit trois capitaines d'arquebusiers, savoir : Pedro de Vergara, Nuño de Castro et Jean Vellez de Guevare. Ce dernier étoit homme de lettres, mais fort bon soldat, et si ingénieux qu'il avoit lui-même contribué beaucoup à faire les arquebuses des soldats de sa compagnie. Il donna des preuves en ce temps-là, et même depuis, de son savoir dans les lettres; car, durant les révoltes de Gonzale Pizarre, dont il sera parlé ci-après, étant élu pour officier de justice, il paroissoit jusqu'à midi en homme de lettres, vaquoit aux affaires, et donnoit audience aux parties; puis l'après midi il se faisoit voir en soldat, vêtu d'un habit de couleur, en broderie d'or et d'argent, avec une plume à son chapeau, et une arquebuse sur son épaule, dont il s'exerçoit avec ses gens à tirer au blanc. Voilà ce qu'en dit Augustin de Zarate (chap. 4, liv. 5), ce qui fait voir que les charges de la milice et de la justice ne sont pas incompatibles, et

qu'elles peuvent être exercées par une même personne qui en est capable. Le gouverneur choisit encore pour capitaine d'une compagnie de piquiers Fernand Bachicao, et pour sergent-major François de Carvajal, qui fut depuis mestre-de-camp de Gonzale Pizarre. Dans la distribution de ces charges, il n'oublia point Gomez de Tordoya, qu'il fit son mestre-de-camp, se réservant pour soi-même l'étendard royal, pour faire la charge de général. Sous la conduite de tous ces officiers, il envoya devant son armée, où il y avoit en tout sept cents hommes, à savoir trois cent soixante-dix arquebusiers, cent soixante piquiers; le reste étoit cavalerie. Pedro de Puelles eut ordre de battre l'estrade avec trente chevaux, pour voir s'il ne découvriroit point l'ennemi, et de s'en aller par la montagne jusqu'à Sausa, où il le devoit attendre, parce que son intention étoit de prendre le chemin de la côte pour s'en aller à la ville des Rois. Il voulut encore que Diego de Mora demeurât un de ses lieutenants, et qu'il fît en même temps la charge de capitaine.

Ayant ainsi pourvu à tout, il alla à la ville des Rois, où il fit la jonction des gens de guerre, qui venoient à lui de toutes parts; puis y ayant laissé pour son lieutenant François de Barrionuevo, et pour capitaine de marine Jean Pedro de Guevare, il prit la route de Sausa, pour joindre ceux qu'il avoit envoyés devant. Il or-

donna qu'en cas que don Diego d'Almagre vînt à la ville des Rois, Jean Pedro de Guevare et François de Barrionuevo fissent embarquer dans les vaisseaux qui étoient au port les femmes et les enfants des habitants, avec tout ce qui s'y trouveroit de gens inutiles, de peùr que l'ennemi ne les traitât mal.

Nous le laisserons en chemin pour parler des dissensions qui survinrent depuis entre les Almagres; car alors la discorde ne se contentoit pas de mettre le feu entre ceux de l'une et de l'autre faction, il falloit encore que l'envie s'en mêlât, et qu'elle aidât à semer de la zizanie et à répandre le sang des principaux, cette furie ayant accoutumé d'en user ainsi.

Don Diego d'Almagre, comme nous avons dit ci-dessus, marchant vers Cusco, mit à la place de Jean de Rada, qui étoit mort, Christophe de Sotelo et Garcia d'Alvarado, qu'il choisit pour ses principaux conseillers et ses plus proches ministres, leur donnant après lui la première autorité dans son armée. Il envoya devant Christophe de Sotelo avec des gens d'élite, et leur ordonna d'aller à Cusco, de prendre possession de cette place-là, et de la réduire si bien à sa dévotion qu'elle lui ouvrît ses portes à son arrivée. Sotelo ne manqua point d'exécuter ses ordres et d'entrer dans Cusco, ayant trouvé la ville hors de défense et dépourvue de gens qui lui pussent résister. La première chose qu'il fit fut d'in-

terdire les officiers de justice que Pedro Alvarado y avoit laissés, et d'en mettre d'autres de son parti à leur place; ensuite il fit provision de vivres autant qu'il lui fut possible, car ces pauvres Indiens se les ôtoient de la bouche pour en assister les deux partis.

Don Diego étant arrivé à Cusco y fit quantité de poudre excellente, parce qu'en ce quartier le salpêtre est incomparablement meilleur qu'en aucun autre endroit du Pérou; il y fondit quelques pièces d'artillerie, par l'invention et l'industrie de certains Levantins (c'est ainsi qu'on nomme les Grecs dans les Indes), qui l'assistèrent très volontiers, pour l'amour de Pierre de Candie. Ces mêmes Levantins, assistés par les orfévres indiens, firent encore plusieurs morions et corselets d'argent et de cuivre fondus ensemble, qui se trouvèrent fort bons.

Cependant le prince Manco Inca, qui s'étoit banni volontairement dans les montagnes, se souvenant de l'amitié qu'il avoit eue pour don Diego d'Almagre le vieux, voulut assister son fils dans cette occasion. Comme il avoit emporté avec lui plusieurs sortes d'armes, comme cottes de mailles, cuirasses, casques, lances, épées, selles d'armes, et autres dépouilles que les Indiens avoient gagnées sur les Espagnols qu'ils avoient tués durant le siége de Cusco, il l'en pourvut en si grande quantité, qu'il s'y trouva des cuirasses seules jusqu'au nombre de deux

cents. Mais parmi tant de bonnes fortunes qui favorisaient don Diego, la discorde, qui a coutume de se mêler dans les plus grandes prospérités, troubla la sienne par deux accidents tragiques qui arrivèrent alors. Christophe de Sotelo et Garcia d'Alvarado, qui étoient chefs et membres principaux de son armée, au lieu de s'unir ensemble et de s'accorder pour mieux faire exécuter leurs ordres, se querelloient à tout propos pour la moindre chose que ce fût. Il ne leur restoit donc plus rien qu'à se déclarer ouvertement ennemis, parce qu'ils l'étoient déjà dans l'âme, et l'étoient si bien qu'il ne se pouvoit rien ajouter à leur haine. L'occasion s'en présenta un jour qu'ils se querellèrent en place publique, et leur querelle alla si loin, qu'encore que ce ne fût pas d'abord leur dessein, le malheur voulut pourtant que Garcia d'Alvarado tuât Christophe de Sotelo; et comme ils avoient tous deux quantité d'amis, il y en eut plusieurs qui accoururent au bruit de cette querelle, où la dissension se trouva si grande, qu'il y eût eu beaucoup de personnes tuées si don Diego ne fût accouru. Il tâcha d'abord de pacifier ce différend par de belles paroles, et ne laissa pas toutefois d'être fort fâché de la mort de Christophe de Sotelo; mais il dissimula alors son chagrin le mieux qu'il put, et en différa la punition à un autre temps plus favorable. Toutefois, quelque précaution qu'il prît à se dégui-

ser, il ne put empêcher que Garcia d'Alvarado ne s'en aperçût et que son procédé ne lui donnât de l'ombrage : aussi, appréhendant le malheur qui le menaçoit, et ne sachant par quel moyen apaiser don Diego, il se tenoit sur ses gardes. Mais comme il vit que toutes ses précautions ne lui servoient de rien, et que tôt ou tard don Diego se vengeroit de lui, il résolut de le tuer, espérant que le gouverneur lui pardonneroit facilement cette mort, et qu'elle lui feroit oublier ses fautes passées, et celles de ses amis. Il s'entretint donc avec eux sur la manière dont il pourroit venir à bout de son dessein, et ils demeurèrent d'accord que don Garcia d'Alvarado feroit un repas où il inviteroit don Diego, et qu'il le pourroit ainsi tuer aisément avec le secours de ses amis. Ils prirent jour pour ce festin, où don Diego ne voulut point refuser d'aller, pour ne pas faire paroître l'animosité qu'il tenoit cachée. Néanmoins il ne conjectura rien de bon de cela, et fit semblant de se trouver mal au jour assigné, afin que son indisposition lui servît d'excuse. Augustin de Zarate dit sur cela ce qui suit (liv. 4, ch. 14) :

« Garcia d'Alvarado voyant cela, et toutes ses affaires étant bien disposées et dans l'état où il les souhaitoit pour l'exécution de son dessein, il résolut d'aller lui-même, bien accompagné de plusieurs de ses amis, pour presser don Diègue de venir. En allant, il trouva sur le

chemin un nommé *Martin Carrillo*, à qui il dit où il alloit. Celui-ci lui répondit que s'il vouloit suivre son conseil il n'y iroit pas, parce qu'il étoit persuadé qu'il s'exposeroit beaucoup, et qu'infailliblement on le feroit tuer ; un soldat lui dit encore à peu près la même chose; mais nonobstant tout cela il continua son chemin. En arrivant au logis de don Diègue, il le trouva couché sur un lit de repos, et dans une chambre voisine il y avoit des gens armés, qu'on y avoit secrètement postés à dessein. Garcias d'Alvarado étant entré avec ceux qui le suivoient dans la chambre de don Diègue, il lui dit : « J'espère que votre indisposition ne sera rien, « monsieur ; il faut faire un peu d'effort et vous « lever pour tâcher de vous divertir, cela ne « peut que vous être bon et utile pour votre « santé : vous mangerez si peu qu'il vous plaira, « mais au moins vous nous servirez de chef, et « nous aurons le plaisir de vous avoir à notre « tête. » Don Diègue répondit qu'il le vouloit, puisqu'il témoignoit le souhaiter si fortement, et s'étant levé incontinent il se fit donner un manteau, ayant déjà sa cotte d'armes, son épée et son poignard. Ils se mirent donc en devoir de sortir, Garcias d'Alvarado marchant devant don Diègue : alors Jean d'Herrada, qui étoit aussi du complot, accompagné de plusieurs autres, tenant la porte, la ferma, et se jetant sur Garcias d'Alvarado il lui cria : « Vous êtes pris,

« monsieur. » Don Diègue en même temps tirant son épée en donna un coup à Garcias et le blessa, en disant qu'il ne falloit point le prendre prisonnier, mais le tuer : incontinent Jean Balsa, Alfonse de Saavedra, Diègue Mendez, frère de Rodrigue Orgognos, et plusieurs autres qui étoient dans l'embuscade, en sortirent et le percèrent de tant de coups qu'il mourut sur-le-champ. La nouvelle en étant sue en ville y causa des murmures et quelques mouvements qui auroient pu avoir des suites fort fâcheuses, si don Diègue ne s'étoit incontinent rendu à la place, où il apaisa le peuple autant qu'il lui fut possible ; sa présence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado se retirèrent, etc. »

Ceci se rapporte à peu près à ce que dit François Lopez de Gomare, où je renvoie le lecteur. L'autre soldat, que Zarate ne nomme point, qui avertit Garcias d'Alvarado de ne point aller chez don Diego, s'appeloit Augustin Solado. Il faut remarquer en passant que ç'a été par mégarde qu'on a dit que Jean de Rada avoit fermé la porte, puisqu'il étoit mort à Sausa.

CHAPITRE XIV.

Don Diego d'Almagre va chercher le gouverneur. — Gonzale Pizarre sort de la Cannelle après y avoir beaucoup souffert.

Quelques jours après que le tumulte causé par la mort de Garcias d'Alvarado fut apaisé, don Diego résolut de marcher contre le gouverneur Vaca de Castro, afin de lui faire voir qu'il ne le craignoit point, et qu'au contraire c'étoit à lui à le craindre, à cause du nombre de ses troupes; car son armée étoit composée de huit cents Espagnols, dont il y avoit deux cents arquebusiers, deux cent cinquante piquiers, sans y comprendre les hallebardiers, et deux cent cinquante cavaliers armés de cuirasses, de cottes de mailles et de harnois même nouvellement forgés : ce qui fait dire à Gomare (ch. 149) « que les gens d'Almagre étoient plus lestes et mieux armés que n'avoient jamais été ceux de son père et de Pizarre; qu'il avoit pour soutenir ses forces quantité de bonne artillerie en laquelle il se fioit fort, et grand nombre d'Indiens, etc. » Cet auteur ajoute un peu plus bas « qu'il fit Jean de Balsa général de son armée, et Pedro Doniate mestre-de-camp, etc. »

Avec ces forces, don Diego d'Almagre s'en alla à la poursuite du gouverneur Vaca de Castro, en intention de lui donner bataille. Il fit cinquante lieues avant que d'entrer dans la province qu'on appelle *Vilca*, d'où l'armée royale, à ce qu'on lui dit, n'étoit éloignée que de trente lieues. Nous les laisserons les uns et les autres pour revenir à Gonzale Pizarre, que nous avons laissé avec ses gens exposé à des dangers incomparablement plus grands, puisqu'ils avoient contre eux des rivières impétueuses, des lacs et des marais qu'on ne pouvoit passer à gué, et des montagnes presque inaccessibles, couvertes d'arbres d'une prodigieuse grosseur, comme il est remarqué par Gomare (chap. 85), qui, dans la relation de la découverte que Vincent Yañez Pinçon fit de ce pays, ayant raconté ses diverses aventures, dit, pour conclusion de tous ces prodiges, « que ceux qui découvrirent ces terres les premiers portèrent de l'écorce de certains arbres, à peu près semblable à la cannelle, et la peau d'un de ces animaux qui portent leurs petits sur leur estomac, dans une manière de poche que la nature leur a donnée, et qu'ils disoient avoir vu des arbres si gros qu'il eût fallu plus de seize hommes pour en embrasser un seul, et contoient cela pour une merveille surprenante. Outre ces difficultés et ces obstacles, Gonzale Pizarre avoit aussi à résister à la faim, cruelle ennemie des hommes,

dont elle a fait mourir un nombre incroyable dans ces terres inhabitables. »

Nous avons dit que Gonzale Pizarre, ayant résolu de retourner au Pérou, quitta la rivière, tournant du côté du septentrion, et marcha par des pays montagneux, où il rencontroit toujours de nouvelles traverses; de sorte que lui et les siens étoient contraints, la plupart du temps, de se faire un passage à force de bras, encore avoient-ils bien de la peine, à cause de la faiblesse où ils étoient, parce qu'ils ne se nourrissoient que d'herbes et de racines sauvages. Quand ils rencontroient des lacs et des marais qu'ils pouvoient passer à gué, les plus forts d'entre eux chargeoient les malades sur leurs épaules; et Gonzale Pizarre et ses capitaines donnoient eux-mêmes l'exemple. Ils firent ainsi plus de trois cents lieues. La faim qu'ils souffrirent fut si grande, que pour y résister ils furent contraints de manger jusqu'au dernier de leurs chevaux, après avoir déjà mangé les lévriers et les autres chiens qu'ils menoient, animaux qui ont servi beaucoup dans la conquête des Indes, ainsi que nous l'avons remarqué dans notre *Histoire de la Floride*. Je dirai bien davantage, c'est qu'au rapport de Gomare (chap. 144), il y en eut qui furent tentés de manger leurs compagnons morts, suivant la coutume des barbares de ces montagnes.

Ce n'étoit pas une de leurs moindres peines que de manquer de sel. Zarate dit (liv. 4, ch. 5) qu'ils faisoient quelquefois plus de deux cents lieues de chemin sans en pouvoir trouver; ce qui leur causoit une grande corruption d'humeurs, et de cette corruption naissoit une si grande faiblesse, qu'ils ne pouvoient ni travailler ni marcher; tellement qu'ils pourrissoient tout en vie, et s'infectoient les uns les autres de puanteur, comme je l'ai remarqué dans l'*Histoire de la Floride*. Ces misères s'augmentoient par les grandes incommodités de la pluie, qui pourrit tous leurs habits, si bien qu'ils furent contraints d'aller nus. Que s'ils retiroient quelque avantage de se trouver dans un pays fort chaud, il leur étoit d'ailleurs extrêmement incommode, parce qu'ils étoient obligés de marcher à tous moments par des endroits tout pleins de ronces et d'épines qui leur déchiroient la peau et les mettoient tout en sang.

Ainsi la faim, la misère et les travaux que Gonzale Pizarre et ses gens souffrirent causèrent la mort aux quatre mille Indiens qui partirent pour la découverte de ces terres, et par conséquent aussi à ce brave Indien qui ôta les lances aux deux cavaliers dont j'ai fait mention ailleurs, et qui étoit si tendrement aimé de Gonzale qu'il pleura sa mort comme il eût fait celle de l'un de ses frères. Il périt aussi dans ce

malheureux voyage deux cent dix Espagnols, de trois cent quarante qui l'entreprirent, sans y comprendre les cinquante soldats que François d'Orellana leva. Les cent quatre-vingts qui restèrent en vie, après avoir traversé trois cents lieues de montagnes, arrivèrent dans un pays plus découvert et moins marécageux, où ils trouvèrent plusieurs bêtes fauves, dont ils tuèrent quelques unes à coups d'arbalète et d'arquebuse, employant à cette chasse le peu qui leur étoit resté de poudre. Des peaux de ces animaux sauvages ils en firent des espèces de caleçons extrêmement courts, et dans ce misérable équipage ils arrivèrent sur la frontière de Quito, où ils rendirent grâces à Dieu de les avoir délivrés de si grands travaux et de si effroyables dangers. Et comme ils n'en pouvoient plus de faim, quand ils se mettoient à table c'étoit avec une si grande envie de se rassasier, qu'il falloit qu'eux-mêmes se prescrivissent leur portion pour ne pas se rendre malades. Il s'en trouvoit d'autres qui ne pouvoient manger comme ils eussent voulu, parce que leur estomac étoit si accoutumé à l'abstinence et au jeûne, qu'ils ne pouvoient supporter les viandes.

Ceux de Quito furent incontinent avertis de leur arrivée, et ce fut un assez grand chagrin pour eux de ne les pouvoir assister comme ils eussent voulu, parce que les guerres de don Diego

d'Almagre, où les principaux de leurs habitants s'en étoient allés, avoient à moitié dépeuplé leur ville. Ceux qui s'y trouvèrent firent un effort pour envoyer à Gonzale Pizarre et à ses gens des habits dont ils avoient besoin plus que de toute autre chose. Mais pour les raisons que je viens de dire, ils n'en purent avoir que six complets, encore fallut-il que plusieurs y contribuassent et que chacun fournît quelque chose. Ces habits furent réservés pour Gonzale Pizarre et pour cinq autres de sa suite. Ils leur envoyèrent aussi une douzaine de chevaux, n'en pouvant avoir davantage, ceux qui étoient allés servir Sa Majesté contre don Diego d'Almagre les ayant tous emmenés. Avec ces chevaux, ils envoyèrent quantité de vivres à Gonzale Pizarre, auquel ils eussent donné, s'ils eussent pu, tous les mets les plus délicieux du monde; car ce cavalier étoit si bien dans l'esprit d'un chacun, qu'il n'y en avoit point de plus aimé que lui dans tout le Pérou : aussi est-il vrai qu'il le méritoit bien.

La ville nomma douze des principaux habitants pour l'aller complimenter de leur part, et lui faire leur petit présent. Ces députés le trouvèrent à plus de trente lieues de la ville, où les uns et les autres se reçurent avec tant de tendresse qu'ils en répandirent des larmes de joie. Gonzale et ses gens firent d'autant plus de caresses à ceux de Quito, qu'ils ne croyoient pas

jamais les revoir, après tant de travaux qu'ils avoient soufferts; et d'un autre côté ceux de la ville pleuroient de les voir dans un si triste état, et d'apprendre que leurs compagnons qui manquoient étoient les uns morts de faim, et les autres demeurés en vie sur les montagnes, pour n'avoir pas la force de s'en tirer.

CHAPITRE XV.

Gonzale Pizarre, entré dans Quito, écrit au gouverneur et lui offre sa personne et ses gens. — Réponse du gouverneur. — Parti qu'il veut faire à don Diego d'Almagre.

GONZALE Pizarre, ses capitaines et ses soldats, reçurent avec beaucoup de reconnoissance le présent que ceux de Quito leur envoyoient; mais voyant qu'il n'y avoit des habits et des chevaux que pour les capitaines, « ils ne voulurent, dit Zarate (liv. 4, chap. 5), se servir ni des uns ni des autres, pour garder une parfaite égalité, et supporter la fatigue entière et jusqu'au bout comme les moindres soldats, afin de les consoler et de gagner leur affection par là. Ils entrèrent dans la ville de Quito le matin, et d'abord ils allèrent droit à l'église

entendre la messe et rendre grâces à Dieu de les avoir délivrés de tant de misères. »

Zarate oublie une chose bien remarquable qu'il me souvient d'avoir ouï dire à des personnes dignes de foi qui l'avoient vue ; c'est que les douze députés de Quito qui avoient apporté le présent à Gonzale Pizarre, voyant que ni lui ni ses capitaines n'avoient pas voulu s'habiller ni monter à cheval, et qu'ils étoient résolus d'entrer dans la ville tout nus comme ils étoient, s'avisèrent d'en faire de même et de les accompagner dans cette entrée sans avoir non plus qu'eux ni habits ni souliers. Ils entrèrent donc tous de compagnie dans la ville, en aussi mauvais équipage les uns que les autres, et ceux de Quito surent fort bon gré à leurs députés d'en avoir agi ainsi. Après la messe où ils allèrent d'abord, ils reçurent Gonzale Pizarre avec tout l'empressement qu'ils purent, témoignant beaucoup de joie de le voir en vie avec ses gens. Ils firent leur entrée dans Quito vers le commencement de juin, l'an 1542, ayant été à leur voyage deux ans et demi; quoique, manque de bons mémoires, un auteur ait dit qu'ils n'y furent que dix-huit mois. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Quito, où chacun s'équipa le mieux qu'il put. Gonzale Pizarre apprit cependant la mort du marquis son frère, la rébellion de don Diego d'Almagre, et sa désobéissance contre les ordres de Sa Majesté. Il sut aussi

l'arrivée de Vaca de Castro, nommé pour gouverneur de ce grand empire, et qu'il alloit poursuivre don Diego d'Almagre, assisté de tous les amis et confidents du feu marquis son frère. Il crut qu'il étoit de son devoir de ne point laisser échapper une si bonne occasion de servir Sa Majesté et d'aller joindre son armée, où la plupart des soldats avoient été ses compagnons dans les guerres passées. Pour cet effet il écrivit au gouverneur des lettres fort obligeantes, par lesquelles, après lui avoir rendu compte de son voyage, il s'offrit à le servir avec ses gens comme le moindre de ses soldats.

Le gouverneur lui répondit aussitôt, loua son courage et son zèle pour le service de Sa Majesté; et pour ce qui le regardoit en particulier, il l'assura qu'il étoit très content de l'offre qu'il lui faisoit tant de sa personne que de celle de ses gens, qu'il savoit être infatigables à la guerre; mais qu'il le prioit et lui commandoit même, au nom de Sa Majesté, de vouloir demeurer à Quito pour s'y reposer, lui promettant de le faire venir lorsqu'il seroit temps et qu'on auroit besoin de lui pour le service de l'empereur.

Le gouverneur ne voulut pas que Gonzale Pizarre allât à l'armée, pour plusieurs raisons assez considérables. Comme il ne désespéroit pas de réduire don Diego d'Almagre à quelque accommodement, il étoit bien aise

d'en éloigner les obstacles pour n'en venir pas à une bataille, parce que, voyant ces deux partis fort irrités, il appréhendoit la ruine entière de l'un et de l'autre.

Il lui sembloit d'ailleurs que si Gonzale Pizarre venoit à l'armée, don Diego n'accepteroit jamais et ne daigneroit pas même écouter aucune des conditions qu'on lui pourroit offrir; outre qu'il n'oseroit pas non plus se mettre sous le pouvoir du gouverneur, crainte que Gonzale Pizarre ne se vengeât de lui, sachant bien qu'étant aimé généralement d'un chacun il gouverneroit tout dans l'armée.

C'étoit là l'intention du gouverneur, qui, toute plausible qu'elle paroissoit, ne laissoit pas pourtant de choquer quelques esprit malicieux, qui disoient « qu'on appréhendoit que si Gonzale « Pizarre venoit au camp, il n'y fût élu général « d'un commun consentement, n'y ayant per- « sonne qui ne lui voulût du bien, outre que « son humeur portée à la guerre et son grand « courage le rendoient digne de cette charge. » Gonzale ne laissa pas d'obéir au mandement du gouverneur, et demeura à Quito jusqu'à la fin de cette guerre.

Ceux à qui on avoit donné en charge les fils du marquis et de Gonzale Pizarre eurent ordre aussi de ne bouger des villes de Saint-Michel et de Truxillo, le gouverneur leur ordonnant de ne point mener leurs pupilles dans la ville

des Rois qu'ils n'eussent des ordres particuliers sur cet article-là; leur remontrant que, pour être en paix et en sûreté, il valoit mieux pour eux de se tenir loin que de s'approcher. Les médisants conclurent malicieusement qu'il le faisoit exprès pour les éloigner de lui, quoiqu'ils ne fussent que des enfants.

Après ces ordres, le gouverneur marcha vers Huamanca, ayant appris que don Diego approchoit de cette ville-là, où il désiroit passionnément d'entrer, parce que cette place passoit pour forte, étant environnée d'un marais qui en rendoit l'approche difficile. Il s'avisa pour cet effet d'envoyer devant le capitaine Castro avec ses arquebusiers, afin de se saisir d'un côteau fort rude qui est sur le chemin que les Indiens appellent *Farcu* et les Espagnols *Parcos*.

Cependant, comme le gouverneur passoit outre, on lui vint dire que don Diego étoit entré dans la place, ce qui le fâcha beaucoup, voyant qu'il avoit gagné l'avantage du lieu. D'ailleurs ses gens, qu'il faisoit marcher à la file, n'étoient pas encore tous venus; c'est pourquoi Alfonse d'Alvarado alla au-devant d'eux et les pressa si fort de marcher, qu'ils arrivèrent enfin où étoit le gouverneur. Ils furent toute la nuit sous les armes, parce qu'ils apprirent que don Diego n'étoit qu'à deux lieues de là; mais le lendemain ils surent par leurs coureurs qu'on leur avoit donné une fausse alarme, et que l'ennemi étoit

loin de la ville. Cette nouvelle leur mit un peu l'esprit en repos, et les obligea d'aller à Huamanca, où le gouverneur ne fut pas long-temps, parce qu'il ne trouvoit pas qu'en cas qu'il en fallût venir à une bataille, comme on l'appréhendoit, il fût à propos de la donner dans ce lieu-là, où la cavalerie, dont il avoit plus grand nombre que don Diego et dont il espéroit de se prévaloir beaucoup, ne pouvoit pas bien agir. Il sortit donc de la ville et alla camper dans une campagne appelée Chupas, d'où il envoya deux députés à l'ennemi, l'un nommé François Dydiacaez, et l'autre Diego Mercado, qui lui dirent « que le gouverneur offroit à don Diego, « au nom de Sa Majesté, de lui pardonner tout « le passé, si posant les armes il se vouloit mettre sous l'étendard royal, et qu'en ce cas-là « on l'assureroit d'une récompense ». Don Diego répondit « qu'il accepteroit le parti, « pourvu que le pardon fût général tant pour « lui que pour les siens, et qu'on lui voulût « donner de plus le gouvernement du nouveau « royaume de Tolède, les mines d'or et les « départements d'Indiens que feu son père avoit « eus ».

Ce qui obligea don Diego de faire cette folle demande, c'est qu'un prêtre qui demeuroit à Panama lui dit qu'on croyoit pour sûr dans cette ville-là que Sa Majesté l'avoit remis en grace; qu'elle vouloit de plus qu'il eût le gou-

vernement de la nouvelle Tolède, qui étoit à Cusco; et qu'au reste il méritoit bien quelque douceur pour de si bonnes nouvelles.

Il l'assura encore que Vaca de Castro avoit peu de troupes, et que celles qu'il avoit étoient mal équipées et mal contentes. Quoique ces choses ne fussent pas vraisemblables, don Diego ne laissa pas d'y ajouter foi, parce qu'elles lui étoient favorables; si bien qu'enflé de courage il fit la réponse que j'ai dit, se persuadant que le gouverneur, manque de forces suffisantes, lui accorderoit ce qu'il voudroit.

Vaca de Castro ayant envoyé les députés susdits dépêcha par un autre chemin un soldat qu'on appeloit Alfonse Garcia, avec des lettres de provision et de créance adressées à plusieurs capitaines et cavaliers principaux, par lesquelles il leur promettoit le pardon du passé et de grands départements d'Indiens. Ce messager s'habilla en Indien afin d'être moins connu, et s'éloigna le plus qu'il put des grands chemins pour ne rencontrer personne; mais comme il avoit neigé tous les jours précédents, les coureurs de don Diego, qui étoient toujours alertes, s'aperçurent de la trace que ses pieds avoient faite; si bien que, le suivant à la piste, ils l'attrapèrent enfin et le remirent entre les mains de don Diego avec toutes ses dépêches. On ne sauroit croire, à ce qu'en disent Gomare (chap. 150) et Zarate (liv. 4, chap. 16), com-

bien il fut fâché de ce stratagème qu'on lui jouoit; ce qui lui fit dire « qu'il n'étoit pas séant « à des cavaliers ni à des ministres de l'empe- « reur de parler d'accommodement d'un côté, « et de l'autre d'envoyer sous main des gens « pour faire soulever ses troupes ». Ensuite il fit pendre le messager, tant pour s'être déguisé que pour avoir été trouvé saisi de lettres factieuses; puis, en la présence même des députés de l'empereur, il commanda à ses gens de se tenir prêts pour la bataille. Il promit de plus à quiconque tueroit un des ennemis qu'il auroit un département d'Indiens, la confiscation de ses biens, de ses domestiques, et même celle de sa femme. Cela fait, il répondit au gouverneur « qu'il ne lui obéiroit jamais pendant qu'il « auroit avec lui les plus grands de ses ennemis, « qui étoient Pedro Alvarez Holguin, Alfonse « d'Alvarado, Gomez de Tordoya, Jean de « Saavedra, Garcillasso de la Vega, Yllen Sua- « rez de Carvajal, Gomez d'Alvarado, et tous « les autres cavaliers qui tenoient pour le parti « des Pizarres ».

Don Diego fit cette réponse pour ôter au gouverneur toute espérance d'accommodement, n'étant pas possible que s'il éloignoit de lui les principaux de sa faction il pût lui seul combattre. Il lui fit encore dire « qu'il ne devoit point « compter qu'aucun de ses soldats le quittât; « qu'ils étoient tous résolus de se battre coura-

« geusement et de défendre le pays contre tout « le monde ; qu'en un mot il le verroit par ex« périence s'il le vouloit attendre, et qu'il par« toit sur-le-champ pour l'aller trouver. » En effet il n'y manqua pas, et il alla droit au gouverneur avec dessein de lui donner bataille ; ce que non seulement lui, mais tous les siens désiroient, étant tous fâchés du tour qu'on leur avoit joué. Ils se fortifièrent même dans le service et dans l'amitié de don Diego, bien loin de l'abandonner, disant d'une commune voix que le gouverneur leur en pourroit bien faire autant et violer la parole qu'il leur auroit donnée ; ce qui les fit résoudre de mourir tous les armes à la main, sans vouloir ouïr parler d'accommodement. Il y a pourtant apparence qu'ils n'en auroient pas refusé un moyennant un pardon, sans la prise du messager de don Diego.

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro et don Diego d'Almagre rangent leurs troupes en ordre pour combattre. — Commencement de la bataille, et la mort de Pierre de Candie.

Le gouverneur s'aperçut que la réponse de don Diego d'Almagre avoit rebuté de la bataille

la plupart des siens, parce qu'ils étoient tous alarmés et même scandalisés de ce que Sa Majesté n'avoit point approuvé celle des Salines, Fernand Pizarre étant détenu dans une étroite prison pour l'avoir donnée, ce qui leur faisoit appréhender de tomber dans un semblable malheur. Pour remédier à cet inconvénient, en cherchant un prétexte légitime, il voulut qu'on informât de la vie de don Diego d'Almagre, qui avoit tué le marquis et plusieurs autres personnes, confisqué les biens d'autrui pour se les approprier, donné des départements d'Indiens sans commission de Sa Majesté, mis des troupes sur pied et défié le gouverneur au combat à la tête de son armée. Le gouverneur prononça sa sentence en présence de tous les siens, par laquelle « il le déclara atteint et convaincu du « crime de lèse-majesté, et condamna lui et « ceux de sa suite à perdre la vie et les biens ».

Cette sentence donnée, il demanda aux capitaines et aux soldats de son armée qu'ils eussent à lui prêter main-forte pour l'exécuter en qualité de ministre de Sa Majesté et de gouverneur de cet empire-là; et comme il lui sembla qu'après la réponse désespérée de don Diego d'Almagre et sa rébellion manifeste, ce seroit une folie de lui parler davantage d'accommodement, il fit tenir ses troupes prêtes pour le combattre.

Il les harangua ensuite et leur dit « qu'ils

« considérassent bien qui il étoit, d'où il venoit « et pour qui il combattoit; que la possession « de ce grand empire dépendoit de leur cou- « rage et du noble effort qu'ils feroient en cette « occasion, où ni lui ni eux ne pouvoient sau- « ver leur vie s'ils étoient vaincus; qu'au con- « traire, s'ils demeuroient victorieux, outre le « contentement qu'ils auroient d'avoir servi le « roi comme ils y étoient obligés en qualité de « fidèles sujets, ils se rendroient maîtres des « biens de leurs ennemis et de leurs départe- « ments d'Indiens, et que ceux à qui ils n'en seroit « point tombé en partage, il les recommande- « roit à Sa Majesté, qui ne vouloit avoir ces « terres que pour les donner à ceux qui l'au- « roient fidèlement servi ». Il ajouta « qu'il « voyoit bien que ces exhortations n'étoient « pas nécessaires pour animer de si braves ca- « valiers et de si vaillants soldats; que c'étoit « plutôt à eux à l'encourager lui-même par leur « exemple, qu'il suivroit toujours très volon- « tiers, ne demandant pas mieux que de mar- « cher à la tête de l'avant-garde et de rompre « sa lance le premier ».

Ils répondirent tous « qu'ils se laisseroient « tailler en pièces plutôt que d'être vaincus, et « que chacun en son particulier combattroit en « homme de cœur pour remporter la victoire ». Ensuite les capitaines prièrent instamment le gouverneur de ne se point mettre à la tête de

l'avant-garde, parce que de sa conservation dépendoit celle de toute son armée; mais qu'il feroit mieux de se tenir à l'arrière-garde avec trente cavaliers pour observer les ennemis, et envoyer du secours à ceux qui en auroient besoin. Le gouverneur donna les mains à ce qu'ils vouloient, et consentit à être des derniers, quoiqu'il désirât passionnément de commander à l'avant-garde.

Ils se tinrent tous sous les armes, n'attendant plus que don Diego, qu'ils savoient être à deux lieues de là. Le lendemain il arriva des coureurs qui dirent qu'il n'étoit qu'à demi-lieue, et qu'il hâtoit sa marche dans l'intention de donner bataille, ce qui obligea le gouverneur à ranger ses troupes dans l'ordre qu'il vouloit qu'elles tinssent. L'étendard royal étoit à droite, où commandoit Alfonse d'Alvarado, porté par Christophe de Barrientos. Pedro Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcillasso de la Vega, Pedro Ansurez, capitaines de cavalerie, étoient à la gauche de l'infanterie. Les uns et les autres, comme dit Zarate (liv. 4, ch. 18), marchoient dans un bel ordre à la tête de leur compagnie. Au milieu des deux escadrons de cavalerie, marchoient les capitaines Pedro de Vergara et Jean Velez de Guevare avec l'infanterie. Nuño de Castro marchoit devant avec ses arquebusiers, pour commencer la charge et se retirer ensuite du côté de la cava-

lerie. Vaca de Castro demeura à l'arrière-garde, se tenant un peu éloigné pour observer les ennemis et envoyer du secours où le besoin le requerroit, comme il fit très à propos.

Pedro Alvarez Holguin portoit sous ses armes une casaque de damas blanc découpée, disant, pour railler les ennemis « qu'ils avoient accoutumé de tirer au terrain, mais qu'ils ne « s'entendoient point à donner au blanc ». Le gouverneur s'occupoit à voir s'il ne découvriroit point don Diego d'Almagre, qui parut enfin dans une plaine, d'où il s'alla poster sur une éminence, hors de la portée du canon de l'armée royale. Son sergent-major, qu'on appeloit Pedro Suarez, qui savoit fort bien son métier, ayant réconnu l'avantage que la situation du lieu lui donnoit sur les ennemis, rangea d'un côté la cavalerie, et de l'autre l'infanterie, avec leur général Jean Balsa, leur mestre-de-camp Pedro d'Oñate, et leurs capitaines Jean Telles de Gusman, Diego Mendez, Jean d'Oña, Martin de Bilbao, Diego de Hojeda, et Malavez. Ils avoient tous des compagnies fort lestes, et dont les soldats ne demandoient qu'à en venir aux mains pour gagner le pays et se faire des vassaux. Le sergent-major dressa ses batteries, commandées par Pierre de Candie, à la tête de ces escadrons, et les pointa du côté d'où ses ennemis le pouvoient combattre. Après cela, il s'en alla droit à don Diego, et le trouva dans

un gros de troupes avec neuf ou dix cavaliers qui lui servoient comme de gardes. « Votre sei- « gneurie, lui dit-il, a ses gens en si bon ordre, « et tant d'avantage soit pour la nature du « lieu, soit pour la force de son artillerie, « que pour venir à bout de ses ennemis, sans y « employer ni lance ni épée, elle n'a qu'à se « tenir dans le poste où elle est; car je suis bien « assuré que, de quelque part qu'ils puissent « venir, ils seront mis en déroute, sans avoir « le moyen de s'approcher jusqu'à la portée « d'une arquebuse. » Il faut remarquer que lorsque les gens de don Diego commencèrent à se ranger en bataille, il étoit déjà si tard qu'il n'y avoit pas encore deux heures de jour.

Ceux de Vaca de Castro ne furent pas bien d'accord s'ils devoient combattre ou non ce jour-là. Mais François de Carvajal, sergent-major, qui avoit beaucoup d'expérience, leur dit « qu'il ne falloit point différer plus long-temps « la bataille, quand même on devroit combattre « de nuit; que de faire autrement, ce seroit « donner du courage aux ennemis et l'ôter aux « leurs, plusieurs desquels, voyant cette lâ- « cheté, s'iroient jeter dans le parti de don « Diego. »

Toutes ces considérations firent résoudre à la bataille le gouverneur, qui dit agréablement « qu'il eût bien voulu alors avoir le même pou- « voir qu'eut autrefois Josué de commander au

« soleil ». Ils marchèrent donc contre l'escadron de don Diego, qui fit à l'instant jouer son artillerie. Mais François de Carjaval, qui connut fort bien que s'ils alloient droit à l'ennemi ils seroient fort endommagés, fit prendre une autre route à ses gens, à la faveur d'un coteau qui les mettoit à couvert. Par ce chemin-là, ils entrèrent dans une rase campagne, où ils sembloient devoir être fort exposés au canon de l'ennemi ; mais Pierre de Candie, qui commandoit son artillerie, la faisoit tirer de telle sorte d'en haut que les coups n'en étoient nuisibles à personne. Don Diego s'en étant aperçu alla à lui et le tua sur-le-champ. Cela fait il se jeta en bas de son cheval, et transporté de rage d'avoir été lâchement trahi par ce capitaine, il monta sur une pièce de canon qu'il pointa lui-même, et y fit mettre le feu sans qu'il en bougeât. Le boulet donna dans l'armée de Vaca de Castro et tua dix-sept personnes. Il est sûr que si Diego d'Almagre s'étoit tenu dans son poste il auroit remporté la victoire, comme Pedro Suarez, son sergent-major, l'en avoit assuré, et qu'il ne la perdit que par la trahison de son capitaine. Il faut savoir sur cela que Pierre de Candie, considérant que Fernand Pizarre, qui l'avoit offensé, comme nous l'avons dit en son lieu, étoit prisonnier en Espagne, que d'ailleurs le marquis, du pouvoir duquel il s'étoit servi, ne vivoit plus, et qu'ainsi il s'étoit vengé

de l'un et de l'autre, se mit dans l'esprit que, puisqu'il y avoit un nouveau gouverneur dans le pays, ce seroit très mal fait à lui que de laisser perdre le fruit des services qu'il avoit rendus en aidant à conquérir cet empire, et qu'il valoit mieux se résoudre à servir Sa Majesté. Il fit savoir son dessein au gouverneur par un homme exprès qu'il lui envoya secrètement pour lui dire qu'il n'appréhendât point l'artillerie, que c'étoit lui qui la commandoit, et qu'il feroit en sorte que ses gens n'en recevroient aucun dommage; ce qu'il accomplit en effet, et ce fut la principale raison qui détermina le gouverneur à donner bataille.

CHAPITRE XVII.

Continuation de la bataille des Chupas. — Déroute des Almagres. — Victoire du gouverneur et fuite de don Diego.

Les capitaines de Sa Majesté et le sergent-major Carvajal, voyant l'effet du canon et que leur infanterie en étoit alarmée, se mirent à l'avenue du sentier que le boulet avoit fait, et firent tenir leurs gens serrés; ensuite ils firent donner avec furie et abandonnèrent même leur

« geusement et de défendre le pays contre tout « le monde ; qu'en un mot il le verroit par ex- « périence s'il le vouloit attendre, et qu'il par- « toit sur-le-champ pour l'aller trouver. » En effet il n'y manqua pas, et il alla droit au gouverneur avec dessein de lui donner bataille ; ce que non seulement lui, mais tous les siens désiroient, étant tous fâchés du tour qu'on leur avoit joué. Ils se fortifièrent même dans le service et dans l'amitié de don Diego, bien loin de l'abandonner, disant d'une commune voix que le gouverneur leur en pourroit bien faire autant et violer la parole qu'il leur auroit donnée ; ce qui les fit résoudre de mourir tous les armes à la main, sans vouloir ouïr parler d'accommodement. Il y a pourtant apparence qu'ils n'en auroient pas refusé un moyennant un pardon, sans la prise du messager de don Diego.

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro et don Diego d'Almagre rangent leurs troupes en ordre pour combattre. — Commencement de la bataille, et la mort de Pierre de Candie.

Le gouverneur s'aperçut que la réponse de don Diego d'Almagre avoit rebuté de la bataille

la plupart des siens, parce qu'ils étoient tous alarmés et même scandalisés de ce que Sa Majesté n'avoit point approuvé celle des Salines, Fernand Pizarre étant détenu dans une étroite prison pour l'avoir donnée, ce qui leur faisoit appréhender de tomber dans un semblable malheur. Pour remédier à cet inconvénient, en cherchant un prétexte légitime, il voulut qu'on informât de la vie de don Diego d'Almagre, qui avoit tué le marquis et plusieurs autres personnes, confisqué les biens d'autrui pour se les approprier, donné des départements d'Indiens sans commission de Sa Majesté, mis des troupes sur pied et défié le gouverneur au combat à la tête de son armée. Le gouverneur prononça sa sentence en présence de tous les siens, par laquelle « il le déclara atteint et convaincu du « crime de lèse-majesté, et condamna lui et « ceux de sa suite à perdre la vie et les biens ».

Cette sentence donnée, il demanda aux capitaines et aux soldats de son armée qu'ils eussent à lui prêter main-forte pour l'exécuter en qualité de ministre de Sa Majesté et de gouverneur de cet empire-là; et comme il lui sembla qu'après la réponse désespérée de don Diego d'Almagre et sa rébellion manifeste, ce seroit une folie de lui parler davantage d'accommodement, il fit tenir ses troupes prêtes pour le combattre.

Il les harangua ensuite et leur dit « qu'ils

« considérassent bien qui il étoit, d'où il venoit
« et pour qui il combattoit ; que la possession
« de ce grand empire dépendoit de leur cou-
« rage et du noble effort qu'ils feroient en cette
« occasion, où ni lui ni eux ne pouvoient sau-
« ver leur vie s'ils étoient vaincus ; qu'au con-
« traire, s'ils demeuroient victorieux, outre le
« contentement qu'ils auroient d'avoir servi le
« roi comme ils y étoient obligés en qualité de
« fidèles sujets, ils se rendroient maîtres des
« biens de leurs ennemis et de leurs départe-
« ments d'Indiens, et que ceux à qui il n'en seroit
« point tombé en partage, il les recommande-
« roit à Sa Majesté, qui ne vouloit avoir ces
« terres que pour les donner à ceux qui l'au-
« roient fidèlement servi ». Il ajouta « qu'il
« voyoit bien que ces exhortations n'étoient
« pas nécessaires pour animer de si braves ca-
« valiers et de si vaillants soldats ; que c'étoit
« plutôt à eux à l'encourager lui-même par leur
« exemple, qu'il suivroit toujours très volon-
« tiers, ne demandant pas mieux que de mar-
« cher à la tête de l'avant-garde et de rompre
« sa lance le premier ».

Ils répondirent tous « qu'ils se laisseroient
« tailler en pièces plutôt que d'être vaincus, et
« que chacun en son particulier combattroit en
« homme de cœur pour remporter la victoire ».
Ensuite les capitaines prièrent instamment le
gouverneur de ne se point mettre à la tête de

l'avant-garde, parce que de sa conservation dépendoit celle de toute son armée; mais qu'il feroit mieux de se tenir à l'arrière-garde avec trente cavaliers pour observer les ennemis, et envoyer du secours à ceux qui en auroient besoin. Le gouverneur donna les mains à ce qu'ils vouloient, et consentit à être des derniers, quoiqu'il désirât passionnément de commander à l'avant-garde.

Ils se tinrent tous sous les armes, n'attendant plus que don Diego, qu'ils savoient être à deux lieues de là. Le lendemain il arriva des coureurs qui dirent qu'il n'étoit qu'à demi-lieue, et qu'il hâtoit sa marche dans l'intention de donner bataille, ce qui obligea le gouverneur à ranger ses troupes dans l'ordre qu'il vouloit qu'elles tinssent. L'étendard royal étoit à droite, où commandoit Alfonse d'Alvarado, porté par Christophe de Barrientos. Pedro Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcillasso de la Vega, Pedro Ansurez, capitaines de cavalerie, étoient à la gauche de l'infanterie. Les uns et les autres, comme dit Zarate (liv. 4, ch. 18), marchoient dans un bel ordre à la tête de leur compagnie. Au milieu des deux escadrons de cavalerie, marchoient les capitaines Pedro de Vergara et Jean Velez de Guevare avec l'infanterie. Nuño de Castro marchoit devant avec ses arquebusiers, pour commencer la charge et se retirer ensuite du côté de la cava-

lerie. Vaca de Castro demeura à l'arrière-garde, se tenant un peu éloigné pour observer les ennemis et envoyer du secours où le besoin le requerroit, comme il fit très à propos.

Pedro Alvarez Holguin portoit sous ses armes une casaque de damas blanc découpée, disant, pour railler les ennemis « qu'ils avoient ac-« coutumé de tirer au terrain, mais qu'ils ne « s'entendoient point à donner au blanc ». Le gouverneur s'occupoit à voir s'il ne découvriroit point don Diego d'Almagre, qui parut enfin dans une plaine, d'où il s'alla poster sur une éminence, hors de la portée du canon de l'armée royale. Son sergent-major, qu'on appeloit Pedro Suarez, qui savoit fort bien son métier, ayant réconnu l'avantage que la situation du lieu lui donnoit sur les ennemis, rangea d'un côté la cavalerie, et de l'autre l'infanterie, avec leur général Jean Balsa, leur mestre-de-camp Pedro d'Oñate, et leurs capitaines Jean Telles de Gusman, Diego Mendez, Jean d'Oña, Martin de Bilbào, Diego de Hojeda, et Malavez. Ils avoient tous des compagnies fort lestes, et dont les soldats ne demandoient qu'à en venir aux mains pour gagner le pays et se faire des vassaux. Le sergent-major dressa ses batteries, commandées par Pierre de Candie, à la tête de ces escadrons, et les pointa du côté d'où ses ennemis le pouvoient combattre. Après cela, il s'en alla droit à don Diego, et le trouva dans

un gros de troupes avec neuf ou dix cavaliers qui lui servoient comme de gardes. « Votre sei-« gneurie, lui dit-il, a ses gens en si bon ordre, « et tant d'avantage soit pour la nature du « lieu, soit pour la force de son artillerie, « que pour venir à bout de ses ennemis, sans y « employer ni lance ni épée, elle n'a qu'à se « tenir dans le poste où elle est; car je suis bien « assuré que, de quelque part qu'ils puissent « venir, ils seront mis en déroute, sans avoir « le moyen de s'approcher jusqu'à la portée « d'une arquebuse. » Il faut remarquer que lorsque les gens de don Diego commencèrent à se ranger en bataille, il étoit déjà si tard qu'il n'y avoit pas encore deux heures de jour.

Ceux de Vaca de Castro ne furent pas bien d'accord s'ils devoient combattre ou non ce jour-là. Mais François de Carvajal, sergent-major, qui avoit beaucoup d'expérience, leur dit « qu'il ne falloit point différer plus long-temps « la bataille, quand même on devroit combattre « de nuit; que de faire autrement, ce seroit « donner du courage aux ennemis et l'ôter aux « leurs, plusieurs desquels, voyant cette lâ-« cheté, s'iroient jeter dans le parti de don « Diego. »

Toutes ces considérations firent résoudre à la bataille le gouverneur, qui dit agréablement « qu'il eût bien voulu alors avoir le même pou-« voir qu'eut autrefois Josué de commander au

« soleil ». Ils marchèrent donc contre l'escadron de don Diego, qui fit à l'instant jouer son artillerie. Mais François de Carjaval, qui connût fort bien que s'ils alloient droit à l'ennemi ils seroient fort endommagés, fit prendre une autre route à ses gens, à la faveur d'un coteau qui les mettoit à couvert. Par ce chemin-là, ils entrèrent dans une rase campagne, où ils sembloient devoir être fort exposés au canon de l'ennemi ; mais Pierre de Candie, qui commandoit son artillerie, la faisoit tirer de telle sorte d'en haut que les coups n'en étoient nuisibles à personne. Don Diego s'en étant aperçu alla à lui et le tua sur-le-champ. Cela fait il se jeta en bas de son cheval, et transporté de rage d'avoir été lâchement trahi par ce capitaine, il monta sur une pièce de canon qu'il pointa lui-même, et y fit mettre le feu sans qu'il en bougeât. Le boulet donna dans l'armée de Vaca de Castro et tua dix-sept personnes. Il est sûr que si Diego d'Almagre s'étoit tenu dans son poste il auroit remporté la victoire, comme Pedro Suarez, son sergent-major, l'en avoit assuré, et qu'il ne la perdit que par la trahison de son capitaine. Il faut savoir sur cela que Pierre de Candie, considérant que Fernand Pizarre, qui l'avoit offensé, comme nous l'avons dit en son lieu, étoit prisonnier en Espagne, que d'ailleurs le marquis, du pouvoir duquel il s'étoit servi, ne vivoit plus, et qu'ainsi il s'étoit vengé

de l'un et de l'autre, se mit dans l'esprit que, puisqu'il y avoit un nouveau gouverneur dans le pays, ce seroit très mal fait à lui que de laisser perdre le fruit des services qu'il avoit rendus en aidant à conquérir cet empire, et qu'il valoit mieux se résoudre à servir Sa Majesté. Il fit savoir son dessein au gouverneur par un homme exprès qu'il lui envoya secrètement pour lui dire qu'il n'appréhendât point l'artillerie, que c'étoit lui qui la commandoit, et qu'il feroit en sorte que ses gens n'en recevroient aucun dommage; ce qu'il accomplit en effet, et ce fut la principale raison qui détermina le gouverneur à donner bataille.

CHAPITRE XVII.

Continuation de la bataille des Chupas. — Déroute des Almagres. — Victoire du gouverneur et fuite de don Diego.

Les capitaines de Sa Majesté et le sergent-major Carvajal, voyant l'effet du canon et que leur infanterie en étoit alarmée, se mirent à l'avenue du sentier que le boulet avoit fait, et firent tenir leurs gens serrés; ensuite ils firent donner avec furie et abandonnèrent même leur

canon pour avoir moins d'embarras dans le combat.

Les capitaines de don Diego d'Almagre, comme gens qui n'entendoient pas leur métier, voyant que les ennemis couroient en foule contre eux, se mirent incontinent à crier : « Qu'ils « viennent ces poltrons qui, cherchant à ga- « gner de l'honneur, croient nous surprendre, « et s'imaginant que nous les craignons, parce « que nous ne daignons pas bouger, nous veu- « lent combattre en lâches! A eux! à eux! nous « ne saurions plus souffrir cet affront! » Ces paroles, proférées tout haut par ces braves, obligèrent don Diego à passer outre avec ses gens, qui le firent avec tant d'imprudence qu'ils s'allèrent mettre devant leur propre artillerie. Pedro Suarez voyant cela en fut si fâché, que s'adressant à don Diego il lui dit tout haut : « Monseigneur, si vous eussiez voulu garder « l'ordre que j'avois prescrit et suivre mon con- « seil, vous eussiez assurément gagné la vic- « toire, au lieu que vous la perdrez pour vous « être laissé gouverner par le caprice d'autrui. « Pour moi, je ne suis pas d'avis d'être aujour- « d'hui du nombre des vaincus ; et puisque « votre seigneurie ne veut pas que je sois vic- « torieux dans son armée, il faut que je voie si « je le serai dans celle de l'ennemi. » En disant ces paroles il monta à cheval et s'en alla trouver Vaca de Castro, qu'il sollicita de donner sans

relâche sur les ennemis, lui rendant compte de leur désordre et de l'étrange embarras où ils s'étoient mis eux-mêmes.

Vaca de Castro commanda que ses gens hâtassent leur marche, et sur la seule relation de Pedro de Suarez, François de Carvajal se tint déjà pour victorieux; ce qui fit que, comme s'il eût triomphé de l'ignorance des ennemis, il posa sa cotte de maille et son casque, et dit à ses gens « qu'ils ne devoient pas appréhender « le canon, puisqu'il ne donnoit point sur lui « qui étoit aussi gros que deux ».

En même temps un homme de grande naissance, qui étoit dans la cavalerie, voyant que les deux partis étoient prêts à en venir aux mains, se détacha de l'escadron de Vaca de Castro en disant tout haut : « Messieurs, je suis de « ceux du Chili, et il n'y a personne qui ne « sache que, du vivant de don Diego d'Almagre « le vieux, je fus avec lui dans le combat; si bien « que comme je ne suis point maintenant avec « les Almagres, aussi n'est-il pas raisonnable « que je me déclare contre eux. » Après avoir dit cela, il se détacha de l'escadron et se mit dans un lieu où il y avoit un prêtre nommé Fernand de Luco, parent de celui qui avoit été compagnon des deux gouverneurs Almagre et Pizarre. Ce prêtre tenoit compagnie à un pauvre cavalier malade, qui, n'étant pas en état de combattre, regardoit faire les autres. Cepen-

dant tous ceux de l'armée blâmèrent la poltronnerie de ce beau cavalier, qui voulut sauver sa vie en disant qu'il n'étoit ni de l'un ni de l'autre parti. Les cavaliers de Vaca de Castro furent sur le point de le tuer, et ils l'auroient fait assurément s'il ne se fût jeté entre le prêtre et le malade, et n'eût ainsi empêché les soldats de faire leur décharge, parce qu'ils craignirent de ne pas tirer assez juste.

Les troupes de Vaca de Castro hâtèrent si bien leur marche, qu'à la fin elles gagnèrent le haut où étoit don Diego avec les siens, qui étoient presque tous détachés de leurs rangs. Les arquebusiers de don Diego firent une furieuse décharge sur eux, ce qui causa beaucoup de dommage à l'infanterie. Le mestre-de-camp Gomez de Tordoya y reçut trois coups d'arquebuse, dont il mourut à deux jours de là. Le capitaine Nuño de Castro y fut aussi dangereusement blessé, et plusieurs autres y perdirent la vie. François de Carvajal l'ayant aperçu commanda à la cavalerie de donner. Ce commandement ne fut pas plus tôt fait qu'elle chargea celle de don Diego, si bien qu'il se fit un rude combat qui dura assez long-temps sans que l'on pût reconnoître de quel côté penchoit la victoire. Pierre Alvarez Holguin y fut tué d'un coup d'arquebuse pour s'être fait remarquer entre les autres par son habit blanc. L'infanterie de Vaca de Castro combattit aussi vaillamment, et

gagna même le canon, dont les ennemis ne pouvoient s'aider ou pour s'être mis devant, ou à cause de leur mauvais ordre.

Les uns et les autres s'opiniâtrèrent si fort au combat, qu'encore qu'il fût nuit ils ne laissèrent pas de se harceler sans se connoître par d'autres enseignes que par les noms de *Chili* et de *Pachacamac*, qui étoient comme le mot du guet dont ils se servoient pour dire les Pizarres et les Almagres; comme en effet ces noms leur demeurèrent depuis. Le nombre des morts, du côté de la cavalerie, fut d'autant plus grand que les cavaliers, après avoir rompu leurs lances, se servirent de leurs épées, puis de leurs massues et de leurs haches. Ils s'acharnoient d'autant plus à remporter la victoire, qu'ils savoient que les vainqueurs demeureroient maîtres de cet empire et de ses grandes richesses, et qu'au contraire les vaincus les perdroient avec la vie. La nuit étoit déjà fort avancée, et il y avoit quatre heures que le combat duroit sans qu'on vît encore aucune apparence de le terminer, quand le gouverneur et ses trente cavaliers s'avisèrent de donner du côté gauche de l'escadron de don Diego, où les ennemis étoient en plus grand nombre; ils les chargèrent vigoureusement, et ce fut comme un nouveau combat, où les Almagres se défendirent d'abord assez bien. Ils furent pourtant contraints de lâcher le pied, si bien que le gouverneur les mit en déroute après

avoir perdu dix ou douze des siens, dont les principaux furent les capitaines Ximenes, Mercado de Medina et Nuño de Montalvo. Quoique les gens de don Diego se trouvassent les plus foibles, on ne laissoit pas de part et d'autre de crier : *Victoire ! victoire !* Don Diego, entendant cela, joua de son reste avec le peu de gens qu'il avoit et fit des merveilles, s'étant mêlé parmi les ennemis dans le dessein de mourir les armes à la main. Il s'en démêla pourtant sans être ni tué ni même blessé ; il est vrai qu'il étoit armé avantageusement, outre que les ennemis ne le reconnurent pas, et que d'ailleurs, comme dit Gomare, il combattoit aussi courageusement qu'on pût faire.

Comme la victoire penchoit du côté du gouverneur, cela fut cause que les plus considérables du parti de don Diego se mirent à crier : « Je suis un tel, et moi un tel, qui ai tué le « marquis. » De sorte qu'ils moururent ainsi combattant en désespérés, et se firent tailler en pièces ; plusieurs aussi se sauvèrent à la faveur de la nuit, quittant leurs écharpes blanches et en prenant de rouges, qu'ils ôtoient à ceux qu'on avoit tués du côté de Vaca de Castro.

Don Diego d'Almagre, voyant que la victoire lui avoit échappé des mains et que la mort même le fuyoit, se retira de la mêlée avec six des siens, qui furent Diego Mendez, Jean Rodrigues Barragan, Jean de Guzman, et trois autres dont j'ai

oublié les noms. Il s'en alla droit à Cusco, où pensant ne chercher pas la mort, que ses ennemis ne lui avoient pu donner, il la trouva parmi ses propres créatures, qui étoient dans les principales charges de la justice et de la milice; car il ne fut pas plus tôt arrivé à la ville qu'il fut fait prisonnier par Rodrigo de Salazar, son lieutenant, et par Antoine Ruys de Guevare, qu'il avoit fait juge ordinaire dans la même ville. Non contents de cela, ils prirent encore ceux de sa suite, afin qu'il ne se pût rien ajouter à leur cruauté. Augustin de Zarate le remarque (liv. 4, ch. 19). Voici ses paroles : « Ainsi finit l'autorité et le gouvernement de don Diego, qui, s'étant vu un jour seigneur et maître du Pérou, se vit arrêter le lendemain par des officiers qu'il avoit créés et établis de sa main, qui en usèrent ainsi de leur propre mouvement et sans en avoir reçu l'ordre de personne. Cette bataille se donna le 16 de septembre de l'an 1542. »

Comme il étoit nuit quand le licencié Vaca de Castro gagna cette victoire, il ne la tenoit pas pour bien assurée, parce qu'on entendoit encore quelques personnes qui combattoient dans la campagne; de sorte que ne sachant où étoit don Diego, et d'ailleurs appréhendant qu'il ne se mît en état de lui pouvoir nuire, il commanda, suivant l'ordre de son sergent-major, que les cavaliers et les fantassins se tinssent

toujours sous les armes et en état de combattre, jusqu'à ce qu'ils fussent assurés de la victoire.

CHAPITRE XVIII.

Noms des principaux cavaliers qui se trouvèrent dans cette bataille et celui des morts. — Le châtiment des coupables et la mort de don Diego d'Almagre.

Le gouverneur employa une partie de la nuit à louer le courage tant de ses capitaines que que de ses autres cavaliers et soldats, auxquels il disoit « qu'il ne pouvsit assez estimer leur « valeur dans le combat et leur zèle ardent au « service de leur roi ». Il publioit les bonnes actions que quelques particuliers, qu'il nommoit par leur nom, avoient faites en sa présence, donnant par là des preuves de leur affection et de leur fidélité pour le marquis don François Pizarre, en s'exposant avec tant de courage aux périls du combat pour ne pas laisser impuni le meurtre commis en sa personne. Il loua de même la prodigieuse vaillance de don Diego et les grands efforts qu'il avoit faits dans la mêlée pour venger la mort de son père, ajoutant à cela que ces merveilles étoient au-

dessus de son âge, ayant à peine atteint sa vingtième année. Il n'oublia pas aussi quelques capitaines de don Diego qui avoient agi en gens de cœur; mais il admira particulièrement l'adresse et la bonne conduite de François de Carvajal, qui sans crainte des coups d'arquebuse ni du canon même, marchant toujours à la tête des siens, avoit fourni du secours où il étoit nécessaire. Comme le gouverneur étoit posté de manière à pouvoir remarquer tout ce qui se passa dans le combat, il put voir et remarquer les particularités comme il les rapporta l'une après l'autre. Les principaux qui du côté du roi se signalèrent dans cette bataille furent le mestre-de-camp Gomez de Tordoya, le commissaire Yllen Suarez de Carvajal et son frère Benoît de Carvajal, Jean Jules de Hojeda, Thomas Vasquez, Laurens d'Aldana, Jean de Saavedra, François de Godoy, Diego Maldonato, qui fut depuis surnommé *le Riche;* Jean de Salas, frère de l'archevêque de Séville, inquisiteur-général; Valdez de Salas, Alfonse de Loaïza, frère de l'archevêque de la ville des Rois; Jérôme de Loaïza, Jean de Pancorvo, Alfonse Mazuela, Martin de Menezes, Jean de Figueroa, Pedro Alfonse Carrasco, Diego de Truxillo, Alfonse de Sotto; Antoine de Quiniones, avec son frère Suero de Quiniones et son cousin Pedro de Quiniones, vieux soldat d'Italie, tous trois proches parents du gouverneur;

Gaspar Iara, Diego Ortiz de Guzman; Garcia de Melo, qui perdit la main droite au combat; Pedro de los Rios et son frère Diego de los Rios, natifs de Cordoue; François d'Ampuero, don Pedro Puerto Carrero, Pedro de Hinoyosa, Diego Centeno, Alfonse de Hinoyosa, Jean Alfonse Palomino; don Gomez de Luna, cousin-germain de Garcillasso de la Vega; Gomez d'Alvarado, Gaspar de Royas, Melchior Verdugo, Lopé de Mendoza, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Jérôme d'Aliaga; Nicolas et Jérôme de Ribera, qu'on appeloit autrement, pour les distinguer l'un d'avec l'autre, Ribera le jeune et Ribera le vieux.

Il n'y eut point d'homme considérable dans tout le Pérou, qui, pour la défense du parti de Sa Majesté, ne se rencontrât dans cette bataille. Trois cents Espagnols du parti du roi y demeurèrent sur la place. Il y en eut moins dans le parti contraire, et cette bataille fut d'autant plus sanglante qu'elle fut fort opiniâtrée par les capitaines, dont il y en eut peu qui échappassent. Il y eut plus de quatre cents blessés, et plusieurs même y furent gelés et comme perclus de leurs membres à cause de l'extrême violence du froid. Toutes ces remarques sont de Gomare (chap. 150), qui dit que du côté de don Diego il y eut environ deux cents soldats tués; et ce n'est pas sans raison qu'il appelle cette bataille *carnassière*, puisque de mille cinq cents hom-

mes qu'il y avoit en tout, il s'en trouva cinq cents de tués et autant de blessés. Il est vrai que de ces derniers il n'y en eut que cent du côté de don Diego, et que les autres quatre cents étoient du parti du roi. Un des soldats de Sa Majesté s'acharna si fort dans ce combat, qu'après la victoire même il ne laissa pas de faire main basse sur les *Almagres;* de sorte qu'en ayant tué de sa main jusqu'à onze, il le publioit hautement en disant « qu'en tel et tel endroit « on lui avoit volé onze mille pezos, et qu'il se « croyoit vengé, puisqu'il avoit mis à mort onze « de ses ennemis ».

Il se passa cette nuit quantité d'autres événements semblables; et la raison pourquoi il y eut plusieurs blessés qui gelèrent de froid fut la grande avarice des Indiens, qui les dépouillèrent tout nus, sans respecter ni l'un ni l'autre parti. Les vainqueurs ne purent aussi ravoir leurs blessés, qui l'étoient si furieusement qu'on ne pouvoit les panser ni les mettre à couvert, parce que le bagage n'étoit pas encore arrivé; si bien qu'ils passèrent presque toute la nuit au serein, car on ne put dresser que deux tentes, qui furent pour Gomez de Tordoya, Pedro Ansurez, Gomez d'Alvarado, Garcillasso de la Vega et d'autres capitaines, qui étoient si dangereusement blessés qu'on ne croyoit pas qu'ils en pussent réchapper. Les Indiens ne pardonnoient pas non plus aux fuyards qu'ils ne cessoient de

poursuivre, n'y ayant rien qu'on n'entreprenne sur les vaincus. Ils tuèrent par les chemins Jean de Balza et dix ou douze soldats de sa suite; ils en firent autant en plusieurs autres endroits, où ils ôtèrent la vie à quantité d'Espagnols, auxquels il ne servit de rien de s'enfuir du combat.

Le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, le gouverneur envoya chercher les blessés et prit le soin de les faire panser. Il fit aussi enterrer les morts dans quatre ou cinq grandes fosses, où ils les jetèrent tous, à la réserve de Pedro Alvarez Holguin, de Gomez de Tordoya, de Vargas et d'autres chefs principaux, dont les corps furent portés à Huamanca et y furent ensevelis. Il y eut plus de cent cavaliers et environ soixante fantassins qui s'enfuirent de la bataille et qui se réfugièrent dans cette dernière ville. Mais les habitants, devenus insolents par la victoire, se jetèrent sur eux aussitôt et les dévalisèrent tous, leur ôtant leurs chevaux et leurs armes, que les vaincus leur cédoient très volontiers, ne se rendant que pour avoir la vie sauve. Parmi ceux que l'on enterroit on trouva par hasard les corps de Martin Bilbao d'Arbolanca, de Hinoyeros et de Martin Carrillo, qui étoient les mêmes qui crioient dans le combat qu'ils avoient tué le marquis. Quoiqu'ils fussent morts, on ne laissa pas d'en faire justice. Ils furent écartelés, et leurs quartiers furent traînés par la ville, un crieur marchant devant pour en faire savoir la cause.

On en agit de même envers tous les autres qui s'étoient soulevés contre le roi.

Le jour suivant le gouverneur fut à Huamanca, où il trouva que le capitaine Diego de Royas avoit fait trancher la tête à Jean de Guzman et à Podro d'Oñate, mestre-de-camp de don Diego. Le gouverneur remit le châtiment des autres coupables au licencié de la Gama, qui fit aussi couper le cou aux principaux officiers de don Diego qu'il trouva prisonniers dans Huamanca, qui furent Diego de Hoces et Antoine de Cardonas. Il fit pendre aussi Jean Perez, François Pecez, Jean Diente, Martin Soto, et avec eux trente des plus coupables, se contentant de bannir les autres en diverses contrées du royaume.

Comme cette exécution se faisoit dans Huamanca, le gouverneur apprit que don Diego étoit prisonnier à Cusco. Il y alla d'abord, et n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il fit exécuter la sentence qu'il avoit donnée contre lui avant la bataille, ne voulant pas perdre le temps à le faire de nouveau, quoique Zarate dise le contraire. Il eut la tête tranchée au même lieu que son père, et par le même bourreau, qui le dépouilla de ses habits, comme il avoit dépouillé son père des siens : il est vrai qu'il ne les eut pas tous, parce qu'un homme qui se trouva là lui donna de l'argent pour payer ses culottes, son pourpoint et sa chemise qu'il lui laissa. Son corps fut ex-

posé presque tout le jour à la vue du monde, ensuite on le porta au couvent de Notre-Dame de la Merci, où on l'ensevelit à côté du tombeau de son père; où, selon quelques uns, on le jeta dans la même fosse, sans le couvrir d'autre chose que de ce qui se trouva sur lui, et sans autre office que quelques messes qu'on fit dire pour son âme des aumônes qui furent données pour cela.

Voilà quelle fut la fin de don Diego d'Almagre le jeune, qui fut si approchante de celle de son père, qu'il sembla que la fortune voulût que leur sort fût absolument le même. Le père et le fils eurent tous deux le même nom, le même courage, la même hardiesse à la guerre, la même prudence et le même conseil dans la paix; étant certain qu'encore que le fils ne fût qu'à la fleur de son âge, il ne manquoit point d'esprit, d'adresse et de conduite, ayant été dès son enfance instruit avec beaucoup de soin. La perte de l'un et de l'autre arriva par deux batailles qui furent données un samedi.

Don Diego d'Almagre le jeune étoit le meilleur métis qui naquît jamais, s'il eût obéi au ministre de son roi. Il étoit beau de visage, bien fait de sa personne, bon cavalier, en un mot il fut grand dommage que sa rébellion lui coûtât la vie. Il la finit chrétiennement, et marqua beaucoup de repentance des fautes qu'il avoit commises. Après sa mort, on fit pendre Jean Rodri-

guez Barragan, un enseigne nommé Enriquez, et huit autres factieux qui devoient aller voir don Diego à Cusco. Gomez Perez, Diego Mendez et un autre de leurs camarades s'enfuirent de la prison ; et craignant de ne pouvoir trouver aucun lieu de sûreté dans tout le Pérou, ils s'allèrent cacher dans les montagnes où le prince Manco Inca s'étoit retiré. Cinq autres en firent de même, et cherchèrent un asile chez l'Inca, qui les reçut civilement, mais qui fut enfin mal payé par de si mauvais hôtes, l'un d'eux l'ayant tué, comme nous le dirons ci-après.

CHAPITRE XIX.

Paix établie dans le Pérou par le bon gouvernement du licencié Vaca de Castro. — Cause essentielle des troubles de ce royaume-là.

Tout ce grand empire fut en paix et dans une parfaite tranquillité, tant par la mort de don Diego d'Almagre le jeune et de ses principaux officiers, que par le bannissement de ceux qui étoient moins coupables. On ne parla plus ni du nom ni de la faction des Almagres dans le pays. Le licencié Vaca de Castro, qui étoit un des plus habiles hommes de son temps, le gouverna avec une intégrité merveilleuse, et au

commun contentement des Espagnols et des Indiens, ayant fait des ordonnances très-utiles aux uns et aux autres, dont les Indiens particulièrement furent fort satisfaits, disant que ses lois étoient tout-à-fait conformes à celles de leurs rois Incas. Il distribua les départements d'Indiens à ceux qui s'en étoient rendus dignes par les services qu'ils avoient rendus au roi durant la guerre; il en donna d'autres plus considérables à ceux qui en avoient de médiocres, en les tirant d'une ville pour les établir dans une autre. Il y eut alors plusieurs seigneurs qui du pays des Charcas vinrent à Cusco, du nombre desquels fut Garcillasso de la Vega, lequel, comme j'ai dit ci-devant, quitta la province de Tapacry pour celle de Quechua, de la nation Cotanera et Huamapallpa. Quoique tout le monde tombât d'accord que le gouverneur agissoit équitablement dans les partages qu'il faisoit, il ne laissa pas d'y avoir quelques personnes qui, croyant mériter les meilleurs départements qui fussent dans le Pérou, dirent tout haut qu'on les avoit oubliées. De ce nombre fut un cavalier qu'on appeloit Fernand Mogollon, originaire de la ville de Badajoz, dont nous avons fait mention dans notre *Histoire de la Floride* (liv. 1, chap. 3). Celui-ci, croyant qu'il méritoit beaucoup pour les grands services qu'il avoit rendus dans les conquêtes des nouvelles terres, et pour s'être comporté en homme de cœur à la bataille

des Chupas, comme Vaca de Castro l'avoit remarqué lui-même, sans que néanmoins il lui fût échu aucun département d'Indiens, s'en alla trouver le gouverneur et lui dit : « Monseigneur, « votre seigneurie saura, s'il lui plaît, que tous « vivent en ce pays aux dépens de Mogollon, « puisqu'ils lui ôtent ce qui lui appartient de droit. « Il n'y a que lui qui meure de faim, après « s'être trouvé à la découverte de la Floride et « à d'autres conquêtes très-importantes à la cou« ronne d'Espagne, et tout nouvellement à la « bataille des Chupas, sous l'étendard de votre « seigneurie. Il est donc très raisonnable, ce me « semble, qu'elle se souvienne de moi, s'il lui plaît, « puisque je n'ai point oublié de servir Sa Ma« jesté. » Le gouverneur, voyant que sa demande étoit juste, lui donna un département d'Indiens, qui n'étoit pas des plus grands ; et pour remédier aux plaintes des autres mécontents, et des pauvres soldats, qui étoient en grand nombre, il les envoya, eux et leurs capitaines, à l'imitation du marquis don François Pizarre, à la conquête de nouvelles terres dans ce pays-là, afin qu'après avoir été gagnées et peuplées, elles servissent à l'avenir de nouveaux départements d'Indiens.

Le capitaine Pedro de Vergara eut ordre de retourner dans la province de Pacamuru, où il étoit allé, quand il fut mandé pour venir servir le roi en cette dernière guerre, d'où il emmena

quantité de fort bons hommes. Diego de Rojas, Nicolas de Heredia, et Philippe Guttierrez, furent envoyés dans la province que ceux du pays appellent *Mussu*, et les Espagnols les *Moxos*, où ils menèrent plusieurs bons soldats, qui souffrirent tous beaucoup dans ce voyage. Le gouverneur trouva aussi à propos que Gonzale de Montroy s'en allât au royaume du Chili, pour y secourir le capitaine-général Pedro de Valdivia qui étoit allé conquérir ce pays-là. Il envoya pareillement dans la province de Mullupampa le capitaine Jean Perez de Guevare, pour la conquérir s'il pouvoit, après l'avoir découverte lui-même, et appris, par diverses relations, qu'il y avoit là, du côté du levant, quantité d'autres contrées fort vastes, entre les rivières d'Orellana, Maragnan et de la Plata. Il apprit aussi que ce pays-là étoit presque inhabitable, à cause de ses grandes montagnes et de ses larges marais; que parmi le peu d'Indiens qui demeuroient là il n'y avoit ni civilité ni religion, qu'ils étoient si brutaux qu'ils se mangeoient l'un l'autre, et le pays si chaud qu'ils alloient tout nus.

Le licencié Vaca de Castro, ayant ainsi débarrassé de soldats et de nouveaux venus tout le pays qu'on nomme Pérou, qui depuis Quito jusqu'aux Charcas a plus de sept cents lieues de longueur, se vit délivré des importunités et des chagrins qu'ils lui donnoient; de sorte que

depuis il gouverna le royaume en paix et au gré des habitants, qui lui donnoient des applaudissements continuels. Avant que de faire les lois dont il a été parlé, il fit venir les Curacas et les vieux capitaines, et s'instruisit avec grand soin de l'ordre et du gouvernement de leurs rois défunts, recueillant de leurs avis ce qui lui sembloit le meilleur et pour la conservation des Espagnols et pour l'accroissement des Indiens. Il fit venir ensuite Gonzale Pizarre, qui n'avoit bougé de Quito; et l'ayant particulièrement loué des grands travaux qu'il avoit soufferts dans les conquêtes, il l'assura, de la part de Sa Majesté, qu'il en seroit récompensé; ensuite il l'envoya chez lui, au département d'Indiens qu'il avoit aux Charcas, lui disant qu'il allât un peu goûter le repos, qu'à l'avenir il eût soin de sa santé, et qu'il prît garde à son bien.

Les Indiens, se voyant délivrés des troubles et des guerres que deux factions contraires avoient allumées aux dépens des biens et des vies de ceux du pays, dont il étoit péri plus d'un million cinq cent mille hommes, comme le remarque Gomare, s'adonnèrent tous à cultiver leurs terres, dont ils recueillirent des provisions en grande abondance. Cependant, par la diligence des Espagnols, on découvrit plusieurs riches mines d'or en divers endroits du Pérou. Les plus précieuses furent celles qui se trouvèrent dans la province de Callahuya, que les

Espagnols appellent Calavaya, d'où ils tirèrent quantité de fin or, à vingt-trois et vingt-quatre carats, comme on le tire encore aujourd'hui, mais non pas en si grande abondance. A l'occident de Cusco, en la province de Quechuya, qui est peuplée de plusieurs nations du même nom, dans la contrée qu'ils nomment Huallaripa, ils découvrirent d'autres mines d'or, non pas si fin que celui de Callahuya, mais qui néanmoins étoit de vingt carats, et en si grande quantité, que je me souviens qu'après la découverte de ces mines, les Indiens vassaux du seigneur à qui elles étoient échues en partie, lui apportoient tous les samedis deux milles livres d'or en poudre. Ils appellent ainsi celui qu'ils tirent comme ils le trouvent, qui ressemble à la limaille des métaux; il est vrai qu'il y en a qui n'est pas si menu, et qui est à peu près comme du son, parmi lequel se trouvent encore quelques grains qu'ils nomment pepins, ou pour mieux dire graines, comme peuvent être celles des melons ou des citrouilles, qui valent trois, quatre, cinq et six ducats, plus ou moins, selon qu'elles se rencontrent. D'une si grande quantité d'or, il en revenoit beaucoup aux fonderies pour le quint de Sa Majesté, qui étoit un trésor innombrable, vu que de cinq marcs le roi en avoit un, le même droit s'observant sur toutes les marchandises qui venoient d'Espagne.

Sous un gouverneur si chrétien et si zélé au

service de Dieu et du roi, tout le Pérou jouissoit d'une grande prospérité, et se pouvoit dire un des plus florissants empires du monde, principalement dans la doctrine de la foi catholique; car les Espagnols ne se lassoient point de la prêcher, et les Indiens étoient fort soigneux de l'apprendre, parce qu'ils connoissoient visiblement qu'elle contenoit plusieurs choses que leurs rois Incas leur avoient enseignées dans leur loi naturelle.

Dans ce haut comble de biens, tant spirituels que temporels, dont les Espagnols du Pérou et les Indiens jouissoient, l'ennemi commun du genre humain fit jouer tout à coup de furieuses machines pour troubler de si bons succès. Il suscita ses ministres, qui sont l'ambition, l'envie, la convoitise, l'avarice, la colère, l'orgueil, la discorde et la tyrannie, afin que chacun en son particulier empêchât la conversion de ces gentils, ce qui étoit de toutes les choses celle dont ce tyran infernal s'affligeoit le plus, d'autant qu'il perdoit par là les âmes qu'il avoit gagnées, et qui lui étoient tributaires. Dieu le permit ainsi par ses jugements secrets, et pour la punition de plusieurs, comme on l'éprouva depuis. Quelques personnes, sous prétexte d'être zélées pour le bien commun des Indiens, sans considérer les grands inconvénients et les maux qu'elles causoient par leur imprudence, proposèrent au conseil royal des Indes que, pour

le bien commun des deux empires, le Mexique et le Pérou, il falloit faire d'autres lois et de nouvelles ordonnances. Un religieux appelé F. Barthélemi de las Casas, qui du temps qu'il étoit prêtre séculier avoit été dans les îles de Barlovento et dans le Mexique, s'opiniâtra sur cela plus que qui que ce soit. Étant depuis entré dans le cloître, il s'avisa de proposer plusieurs choses qu'il dit être nécessaires pour le salut des âmes et l'accroissement des droits du roi ; sur quoi nous rapporterons ce qu'en ont écrit François Lopez de Gomare, chapelain de Sa Majesté Impériale (chap. 152), et Augustin de Zarate, contrôleur et trésorier général des droits royaux dans le Pérou (liv. 5, chap. 1); à quoi j'ajouterai ce qu'un autre auteur, nommé Diego Fernand, en a dit dans son *Histoire des Indes*. Je cite ces auteurs, n'aimant pas à rapporter de moi-même des choses si odieuses, comme sont la plupart de celles qu'on est contraint nécessairement de dire pour ne démentir pas la vérité. Je rapporterai donc mot à mot ce qu'ils ont dit dans les matières odieuses ; dans tout le reste je les commenterai seulement, soit en expliquant ce qui s'y trouvera de confus, soit en ajoutant ce qu'ils n'auront pas écrit, et que je saurai être véritable, comme l'ayant appris de ceux qui se sont trouvés à ces soulèvements ; car, comme je n'avois que quatre ans quand le vice-roi Blasco Nuñez Vela vint au Pérou, j'ai

connu plusieurs de ceux dont il est fait mention dans l'histoire.

Je parlerai donc premièrement des grands désordres que ces ordonnances causèrent dans le Mexique, et du bon succès qu'elles eurent par la prudence et le sage conseil du juge député pour les faire exécuter; puis je reviendrai au Pérou, et raconterai succinctement les disgrâces, les ruines et les morts qui arrivèrent dans ce pays-là, par la rigueur et l'imprudence du vice-roi qu'on envoya pour les y établir et pour être gouverneur de cet empire. Quoique les événements du Mexique ne soient point de notre histoire, je ne laisserai pas de les rapporter ici, pour faire voir combien en ont été différentes les suites, quoique ce ne fût qu'un même sujet. Les grands princes, les rois et les monarques pourront apprendre par là, puisque c'est l'histoire qui leur fournit les exemples pour bien gouverner leurs sujets, à ne permettre jamais qu'on fasse des lois si rigoureuses, ni qu'on établisse des juges si sévères, qu'ils obligent et forcent même leurs sujets à perdre le respect et l'obéissance qu'ils leur doivent; car c'est souvent la raison pourquoi ils se donnent à d'autres princes pour en être gouvernés. Nous devons d'autant moins être surpris de cela, que l'histoire ancienne et moderne, tant sacrée que profane, nous enseigne par divers exemples que jamais aucun royaume ne s'est révolté con-

tre son souverain pour en avoir été bien traité, mais bien pour ses cruautés et ses tyrannies. Il n'en faut point d'autre preuve que le Pérou, qui, pour la rigueur qu'on y exerça, fut sur le point de se perdre et de s'aliéner de la couronne d'Espagne.

CHAPITRE XX.

Lois et ordonnances faites à la cour d'Espagne pour le gouvernement des deux empires du Mexique et du Pérou.

Frère Barthélemi de las Casas étant venu de la nouvelle Espagne, l'an 1539, et arrivé à Madrid où la cour étoit alors, se mit incontinent à publier, non seulement dans ses sermons, mais dans ses discours familiers, qu'il étoit grand défenseur des Indiens et fort zélé pour leur commun bien. Mais quoiqu'il avançât et soutînt même des choses qui sembloient bonnes et saintes en elles-mêmes, il s'y trouvoit néanmoins je ne sais quoi de fort rude, et qui en rendoit l'exécution extrêmement difficile. Il les proposa dans le grand conseil des Indes, où elles furent rejetées par la prudence du bon cardinal de Séville, don Garcia de Loaisa, qui présidoit dans ce conseil, et qui avoit fort

long-temps gouverné les Indes. Comme il avoit plus de connoissance de ce pays que ceux qui l'avoient conquis et qui l'habitoient, il ne voulut jamais consentir à la demande de F. Barthélemi. Celui-ci ne laissa pas de persister dans son dessein, qu'il tint caché jusqu'à l'an 1542, que l'empereur Charles-Quint revint en Espagne, d'un fort long voyage qu'il avait fait, par la France, dans le Pays-Bas et en Allemagne. Ce grand prince, qui étoit très zélé, se persuada facilement ce que le frère lui proposa, parce qu'il lui dit qu'il étoit engagé en conscience de faire travailler aux nouvelles lois et à l'exécution des ordonnances qu'il soutenoit devoir être faites pour le commun bien des Indiens. Sa Majesté Impériale, ayant entendu ce religieux, fit assembler ses conseils, et plusieurs prélats en qui la capacité et l'intégrité de vie se trouvoient jointes ensemble. L'affaire étant donc proposée et mise en délibération alla si avant, qu'enfin la demande de F. Barthélemi eut lieu. Cela se passa pourtant contre les sentiments du cardinal ci-dessus nommé, de l'évêque de Lugo, don Juan Suarez de Carvajal, du grand commandeur François de los Cobos, secrétaire de Sa Majesté, de don Sébastien Remirez, évêque de Cuença, et président à Valladolid après l'avoir été à Saint-Dominique et au Mexique, et de don Garcia Mauriquez, comte d'Ozoruo et président d'Ordenez, lequel, comme dit Gomare, avoit

eu long-temps de grands emplois dans les affaires des Indes, en l'absence du cardinal don Garcia de Loaisa. Tous ces excellents hommes, qu'une longue expérience avoit rendus capables des plus grandes négociations des Indes, contredirent les nouvelles ordonnances. L'empereur néanmoins, comme dit Gomare (chap. 52), les signa dans Barcelonne le 20 novembre de l'an 1542, et la bataille des Chupas, entre le gouverneur Vaca de Castro et don Diego d'Almagre le jeune, fut donnée le 15 de septembre de la même année, deux mois et cinq jours avant que les ordonnances fussent signées. Nous en produirons ici quatre seulement, dont les auteurs font mention ; ce sont les suivantes, qui me semblent convenir à notre histoire.

La première ordonnance fut, qu'après la mort des conquérants, les départements d'Indiens dont Sa Majesté les auroit pourvus ne passeroient pas entre les mains de leurs femmes ni de leurs enfants, mais qu'ils reviendroient au roi, qui donneroit aux enfants quelque portion du revenu qui en proviendroit.

La seconde, qu'on n'imposeroit point de charges excessives aux Indiens, et que même on ne les obligeroit à porter les fardeaux que dans les lieux où on seroit destitué des moyens de faire autrement; qu'ils seroient payés de leurs journées; qu'on ne les contraindroit point de travailler aux mines ni à la pêche des

perles, et qu'on fixeroit les tributs qu'ils devoient payer aux Espagnols.

La troisième, qu'on ôteroit non seulement les commanderies et les départements d'Indiens qu'avoient les évêques, les hôpitaux et les monastères, à ceux qui auroient été ou qui seroient présidents, auditeurs et syndics, mais aussi à leurs lieutenants et autres officiers tant de la justice que des droits royaux, qui ne pourroient à l'avenir avoir sous leur sujétion aucun Indien, quand même ils déclareroient vouloir renoncer à leurs charges.

La quatrième, que tous les seigneurs et commandeurs (1) du Pérou qui auroient été dans le parti de François Pizarre, ou de don Diego d'Almagre, ne pourroient plus avoir d'Indiens à leur service pour en être seigneurs. Ordonnance, comme dit Diego Fernandez, par laquelle presque personne ne pouvoit avoir ni biens ni sujets dans le pays; et même les hommes de qualité, soit dans la nouvelle Espagne, soit dans le Pérou, en étoient aussi frustrés par la troisième loi, parce qu'ils avoient été presque tous officiers de justice ou des droits royaux, dans les charges de présidens, de juges, de lieutenants et de contrôleurs ou syndics: de sorte que ces deux seules lois, qui s'étendoient par toutes les Indes, étoient comme des filets à

(1) Ce mot se doit entendre de ceux qui avoient des Indiens sous eux.

tout prendre, qui dépouilloient ainsi des revenus et des terres ceux qui en étoient en possession.

Mais pour mieux entendre ces ordonnances, il est à propos que nous disions quelque chose de l'intention et du motif qu'eurent ceux par l'avis desquels elles se firent, ou qui en furent les auteurs.

Il faut donc savoir, touchant la première ordonnance, que pour récompenser les premiers conquérants des Indes, on les gratifia de plusieurs départements d'Indiens, pour en jouir leur vie durant, et après eux leur aîné, ou leur fille aînée s'ils n'avoient point d'enfants mâles. Depuis, en considération de ce qu'il leur fut enjoint de se marier, parce qu'on jugea qu'étant dans leur ménage ils auroient plus de soin de cultiver la terre et de vivre en paix, sans se mêler ni de factions ni de nouveautés, on ajouta à ce bienfait une nouvelle grâce, qui fut qu'à faute de fils la femme en pourroit jouir successivement sa vie durant.

La seconde ordonnance, qui veut qu'on ne puisse imposer aucune charge excessive aux Indiens, fut pareillement acceptée, parce qu'on fit croire qu'on ne les payoit point de leurs journées. Ceux qui avancèrent ceci eurent quelque raison, puisqu'en effet ils le pouvoient dire de quelques Espagnols en particulier qui n'avoient pas la conscience trop bonne, mais

non pas de tous en général; car il y en avoit plusieurs qui les payoient de leur travail, et qui les traitoient comme leurs propres enfants. Ainsi ce n'étoit pas leur faire grand tort, et leur ôter leur gain, d'ordonner aux Espagnols qu'on ne leur donnât aucun travail sans les payer.

Quant à ce qui est défendu par la loi, de faire travailler les Indiens au mines, il n'est pas besoin que je dise rien là-dessus, mais que je m'en rapporte aux Indiens mêmes, qui par l'ordre exprès du gouverneur, dans la présente année 1611, travaillent aux mines de Potosi et à celles de vif-argent dans la province de Huanca. Il est bien certain que l'Espagne ne tireroit point cette grande quantité d'or et d'argent qui lui vient tous les ans de ce grand empire, si ces gens discontinuoient d'y travailler.

Pour ce qui est de la taxe des tributs qu'ils devoient donner à leurs seigneurs, j'avoue que cette ordonnance ne fut point mauvaise, aussi la reçut-on avec applaudissement lorsque le président Pedro de la Gasca en fit la taxe au Pérou : c'est de quoi je fus témoin oculaire. Quant au service personnel, j'ai dit qu'en ceci particulièrement ils se trompèrent au rapport qu'ils en firent, étant véritable qu'à chaque seigneur on donnoit, pour une partie du tribut, quelque nombre d'Indiens pour le service de sa maison ; et outre le département principal, on leur assignoit encore quelques villages de qua-

rante, cinquante ou soixante feux, dont les habitants étoient obligés au service qu'ils appeloient personnel, qui consistoit à pourvoir la maison de leurs maîtres de bois, d'eau, et d'herbes pour leurs chevaux, car alors il n'y avoit point de paille : voilà tout le tribut qu'ils leur donnoient. Que s'il arrivoit qu'ils n'eussent aucun de ces hameaux à leur donner pour leur service personnel, ils commandoient en tel cas à ceux du principal département que, pour une partie du tribut, ils eussent à donner des Indiens aux autres pour le service susdit ; à quoi ils consentoient volontiers. Aussi le président Gasca, voyant qu'en ceci particulièrement les seigneurs et leurs vassaux s'accordoient fort bien, et ne se rebutoient point de l'ordonnance, il la laissa comme elle étoit, et n'en voulut point faire mention.

Pour la troisième loi, elle sembla si raisonnable, qu'ils avouèrent tous qu'on ne leur faisoit point de tort de leur ôter la possession des départements, parce qu'en les donnant l'intention des gouverneurs ne fut nullement de sortir des bornes de la commission qu'ils avoient de Sa Majesté, qui portoit, comme j'ai dit ailleurs, que la jouissance de ces départements ne fût que durant la vie de deux personnes. Or il est certain que les monastères, les prélatures et les hôpitaux étant à perpétuité, ce n'étoit point leur faire injustice que de les partager

comme les conquérants de ces deux empires.

Le surplus de la troisième et de la quatrième ordonnance s'expliquera ci-après, dans le récit des querelles et des dissensions qui en arrivèrent.

CHAPITRE XXI.

Officiers qui furent envoyés dans le Mexique et au Pérou pour faire exécuter les ordonnances. — Description de la ville impériale du Mexique.

A TOUTES ces ordonnances on ajouta que l'audience de Panama seroit abolie ; qu'il y en auroit une autre nouvelle dans les confins de Guatimala et de Nizarragua, dont toute la province de terre ferme releveroit.

L'on résolut en même temps qu'il y auroit dans le Pérou une autre chancellerie, composée de quatre auditeurs, et d'un président qui porteroit le titre de vice-roi et de généralissime ; qu'on enverroit dans la nouvelle Espagne un homme capable, et tel qu'on aviseroit, pour y faire une visite générale ; qu'il auroit pouvoir de régler la justice à Méxique, de communiquer avec tous les évêques ; d'ouïr les officiers des droits royaux, d'examiner l'état de leur rési-

dence, et de pourvoir généralement à toutes les juridictions de ce royaume-là.

Toutes ces patentes et lettres de provision furent expédiées avec les ordonnances, qui étoient en tout plus de quarante. On envoya le plus tôt qu'on put dans le Mexique et au Pérou plusieurs copies de ces ordonnances et de ces lettres, dont les principaux seigneurs et les autres habitants de ces deux empires furent si mécontents et si scandalisés, qu'au rapport des trois historiens susnommés, ils commencèrent dès-lors à prendre des mesures pour s'y opposer.

Sa Majesté Impériale nomma pour visiteur-général don François Tello de Sandoval, natif de Séville, qui avoit été inquisiteur de Tolède, et qui étoit alors du conseil royal des Indes, personnage prudent et de grande probité. Il eut ordre exprès de s'en aller en la nouvelle Espagne avec ces lois et ces ordonnances, pour les faire mettre à exécution dans cet empire.

L'empereur choisit de plus pour gouverneur et vice-roi des royaumes et des provinces du Pérou, Blasco Nuñez Vela, de la ville d'Avila, qui étoit alors commissaire-général des douanes de Castille. Zarate, parlant de lui (liv. 4, ch. 24), le loue fort, et dit « que Sa Majesté l'avoit reconnu pour un homme de capacité et d'expérience, tant dans cette charge qu'en d'autres emplois qu'il avoit exercés auparavant dans les

villes de Malaga et de Cuença; et de plus pour un homme droit qui rendoit exactement justice sans aucun égard pour personne, exécutant ponctuellement les ordres du roi, et sans aucun détour ».

Sa Majesté nomma encore pour auditeurs et conseillers de la justice du Pérou, le licencié Diego de Sepeda, qui étoit alors auditeur aux îles de Canarie; Lison de Texeda, juge de la noblesse dans la cour royale de Valladolid; le licencié Alvarez, avocat dans la même cour, et Pedro Ortiz de Zarate, qui étoit grand-prévôt de Ségovie. Ces quatre officiers étoient tous hommes de lettres. L'empereur voulut aussi qu'Augustin de Zarate, secrétaire du conseil royal, fût trésorier et commissaire-général de ses finances dans tous ses royaumes et provinces de terre ferme. Pour cet effet, les ordonnances lui furent mises en main, afin qu'après qu'on auroit établi la chambre de justice dans la ville des Rois, où Sa Majesté entendoit que ses députés résidassent, on eût à les faire observer comme lois inviolables, ainsi qu'il étoit porté au bas de la patente. Voilà ce qu'en dit Diego Fernandez, ce qui se rapporte à peu près à ce qu'en dit Augustin de Zarate. Ces lettres de provision furent données au mois d'avril de l'an 1543.

Nous dirons à présent en peu de paroles le bonheur que ces ordonnances causèrent dans le

Mexique, et raconterons ensuite les grands malheurs qu'elles apportèrent au Pérou, car elles furent fatales à tous ceux de cet empire-là, tant Espagnols qu'Indiens.

Au mois de novembre de la même année, le vice-roi, ses auditeurs et ses autres ministres, avec le visiteur don François Tello de Sandoval, s'embarquèrent à San-Lucar de Barrameda. La flotte étoit de cinquante-deux vaisseaux, tous lestes et en fort bon équipage ; si bien qu'allant de conserve avec un bon vent, ils furent mouiller en douze jours aux îles de Canarie, d'où, après s'être rafraîchis, ils remirent à la voile et prirent des routes différentes, les uns à droite pour aller dans la nouvelle Espagne, et les autres à gauche du côté du Pérou.

Mais laissant le vice-roi sur mer, je dirai en peu de mots ce qui arriva au visiteur-général dans le royaume du Mexique, et renverrai ceux qui en voudront savoir davantage à l'ample relation que don Fernandez Palentin a faite du voyage de ce visiteur, que je ne donnerai ici qu'en abrégé. Au mois de février de l'an 1544, il aborda à Saint-Jean de Ulva, d'où il fut à Vera-Cruz et continua sa route jusqu'au Mexique. Il eut le bonheur dans ce voyage d'être reçu dans toutes les villes par où il passoit avec tout le respect, toutes les soumissions et tout le bon accueil qu'il auroit pu souhaiter. Ceux de la ville de Mexique, au contraire, sachant les ordon-

nances qu'il leur apportoit et qu'il étoit déjà près de la ville, résolurent entre eux, comme dit Diego Fernandez, « de lui témoigner combien « sa venue les affligeoit, et de s'en aller au-de- « vant de lui tout couverts de boue; mais le « vice-roi don Antoine de Mendoça, qui sut « leur dessein, empêcha qu'ils ne l'exécutassent; « au contraire, il ordonna qu'ils eussent tous à « le recevoir avec de grandes démonstrations « de joie, et il les y incita par son exemple, « étant sorti accompagné de tous ceux du con- « seil royal, des officiers de justice, des com- « munautés de la ville et des députés tant du « clergé que de la noblesse, parmi laquelle il « se trouva plus de six cents cavaliers, tous ri- « chement vêtus, qui le furent recevoir à demi- « lieue de la ville. Le vice-roi et le visiteur se « reçurent obligeamment, et tous les autres en « firent de même. Après les compliments, ils « allèrent au monastère de Saint-Dominique, « où le R. P. dom Jean Cumarraga, premier « évêque du Mexique, vint recevoir le visiteur « et sa suite. Un peu après, il se sépara d'avec « le vice-roi et prit son logement dans ce mo- « nastère. Ce que j'ai dit jusqu'ici est tiré de « Diego Fernandez, qui fait ensuite la descrip- « tion de la ville de Mexique, que je ferai aussi « avec lui, parce qu'étant Indien je suis pas- « sionnément amoureux des grandeurs de cette « ville, qui ne fut pas moins admirable autre-

« fois que l'ancienne Rome. Elle est bâtie sur « un lac, comme Venise sur la mer, ayant comme « elle un grand nombre de ponts. Quoique l'eau « de ce lac paroisse la même partout, elle ne « l'est pourtant pas, car dans un endroit elle est « amère et salée, et au contraire elle est douce « dans l'autre et fort bonne à boire. La salée « croît et décroît, et la douce est plus haute, « si bien qu'il n'y a que la bonne qui tombe « dans la mauvaise.

« Cette partie du lac qui est salée a cinq lieues « de largeur et huit de longueur ; la douce en a « presque autant.

« On voit ordinairement sur ce lac cent mille « petits bateaux, que ceux du pays appellent « *acalez* et les Espagnols *canoas*, à peu près « comme des huches, et qui sont grands ou « petits selon les arbres dont ils sont faits.

« Elle avoit en ce temps-là sept cents grandes « maisons en forme d'hôtels, bâties de bonne « pierre de taille. Ces maisons sont d'ordinaire « sans toit, mais elles ont de bonnes terrasses, « où l'on peut marcher dessus.

« Les rues y sont pavées, extrêmement droites, « et si larges qu'il n'y en a point où sept cava- « liers ne puissent aller de front avec leurs ron- « daches et leurs lances sans s'embarrasser. « Dans le palais de l'audience royale il y a neuf « basse-cours, un fort beau jardin, et une place « si vaste qu'on y peut à l'aise courir les tau-

« reaux ; ainsi il n'est pas surprenant qu'il pût « loger en même temps dans ce palais, sans in- « commodité, le vice-roi don Antoine de Men- « doça, le visiteur don François Tello de San- « doval, trois auditeurs, et le trésorier ou le « maître des comptes.

« Il y a dans le même enclos la prison royale, « la fonderie pour les cloches et pour le canon, « et la maison de la Monnoie.

« Ce palais a quatre différentes avenues, « dont l'une répond à la rue appelée Tacuba, « l'autre à celle de Saint-François, la troisième, « qui est par-derrière, à la Grande-Rue, et la « quatrième regarde à la place où l'on court les « taureaux. En un mot, pour faire voir com- « bien ce palais est vaste, je n'ai qu'à dire que « dans son enclos il y a jusqu'à quatre-vingts « grandes portes de plusieurs maisons habitées « par les principaux du pays.

« Les Indiens de cette ville-là font leur de- « meure dans deux quartiers appelés Saint- « Jacques et Mexique, où peuvent loger à « présent deux cent mille Indiens. Ils entrent « dans cette ville et en sortent par quatre chaus- « sées, dont l'une, qui regarde le midi, est « celle par où entra Fernand Cortez ; l'autre a « une lieue et les autres en ont moins. »

Il faut remarquer que dans l'endroit où Fernandez dit qu'il y avoit en ce temps-là sept cents fort grandes maisons, il eût parlé plus

juste, ce me semble, s'il avoit dit sept cents parcs ou grands enclos, comme cela se prouve amplement par la relation qu'il fait lui-même de l'hôtel où logeoient le vice-roi et le visiteur, outre lesquels les auditeurs et les autres officiers de justice y demeuroient encore; et que là même étoit la prison royale et la fonderie pour y faire du canon et des cloches. Le même auteur le montre aussi quand il parle de la vaste étendue de tout le palais. « Car il est si ample, dit-il, qu'en toutes les avenues qui se vont rendre aux rues et à la place il y a quatre-vingts portes, etc. » On peut voir aisément combien il falloit que les logis d'alors fussent grands, puisque celui-ci se pouvoit plutôt appeler un parc qu'une maison, et ainsi des autres à proportion. On peut donc dire de cette ville impériale du Mexique qu'elle est, sinon la première, du moins une des principales villes de l'univers : ce qu'il me souvient d'avoir ouï dire à un cavalier flamand qui, ayant vu les plus célèbres villes du vieux monde, fit un voyage exprès au nouveau pour voir celle de Mexique. Je passe sous silence les particularités qu'il me dit sur son voyage où il employa quatorze ans, pour ne pas faire une trop longue digression.

CHAPITRE XXII.

Ceux du Mexique appellent des nouvelles ordonnances. — Trouble qu'elles causent, apaisé par le visiteur.

Le lendemain que le visiteur fut entré dans la ville de Mexique il y eut un murmure général parmi tous les habitants, qui disoient tout haut « qu'il n'étoit venu dans le pays que pour y éta- « blir de nouvelles lois ». Sur quoi les uns et les autres parloient de son arrivée en différents termes, selon leur passion.

Ils firent une assemblée publique où ils proposèrent les remèdes qu'ils devoient apporter à ce mal, en se plaignant du grand tort qu'on leur faisoit. Enfin ils demeurèrent d'accord d'appeler de ces nouvelles ordonnances devant le visiteur même. Toute cette nuit-là et le lendemain, qui étoit un jour de dimanche, les députés de la ville, les officiers des droits royaux et les seigneurs principaux ne parlèrent d'autre chose que de cette affaire-là. Le lundi matin ils s'assemblèrent, et les officiers de la ville, suivis du greffier et de quantité de personnes, s'en allèrent au couvent des Dominicains, où ils portèrent leur appel en bonne et due forme. La foule y fut si grande, qu'encore que le mo-

nastère fût spacieux il ne l'étoit pas assez pour tant de monde. Le visiteur ne parut point d'abord, appréhendant que leur insolence ne se portât plus avant; mais enfin il se fit voir avec un visage serein et s'approcha pour leur donner audience. Ils lui parlèrent incontinent du sujet de son voyage, et alors il reprit en termes fort doux les députés de la ville, et leur dit « qu'il « n'avoit pas encore présenté sa commission ni « le pouvoir qu'il avoit, qu'ainsi ils ne pou« voient point être assurés de la cause de sa ve« nue; qu'il s'étonnoit fort de l'appel qu'ils fai« soient sans connoissance de cause; qu'il les « prioit de se retirer et de nommer pour dépu« tés de la ville deux ou trois juges, qui le vins« sent trouver sur le soir pour traiter de cette « affaire, sur laquelle il les écouteroit et leur ré« pondroit ».

Ils se retirèrent donc et nommèrent pour députés le procureur-général, deux juges, un greffier, et avec eux Michel Lopez de Legaspy qui devoit parler pour les communautés. Ces députés allèrent trouver le visiteur à deux heures après midi, qui leur fit un fort bon accueil; du moins ils le jugèrent ainsi à sa mine. Il les fit passer dans sa chambre, où d'abord il les reprit de l'émeute qu'ils avoient faite le matin, et leur fit voir combien leur faute étoit grande et les inconvénients qui s'en pouvoient ensuivre contre le service de Dieu et du roi. Il ajouta

« qu'il n'étoit pas venu pour ruiner le pays, « mais pour les assister en tout ce qu'il pour« roit; qu'il se porteroit pour intercesseur en« vers Sa Majesté en leur faveur; qu'il lui écri« roit au long touchant la suspension des « ordonnances, et qu'il les assuroit de ne tra« vailler jamais à l'exécution des plus rigou« reuses. »

Ces raisons les persuadèrent si bien qu'ils se retirèrent fort contents et ne firent depuis aucune diligence sur la commission pour laquelle on les avoit députés. Le peuple s'apaisa aussi et n'eut plus les inquiétudes qu'il avoit eues. Quelques jours se passèrent dans ce calme jusqu'au lundi 24 de mars, qui fut celui qu'on choisit pour publier les nouvelles lois en présence du vice-roi, du visiteur et de tous les officiers de justice. A la fin de la publication le procureur-général de la ville, voulant prendre la parole au nom du public et fendant la presse, s'adressa au visiteur pour lui présenter une requête; cependant plusieurs des assistants donnèrent manifestement à connoître qu'ils se scandalisoient fort de ce qu'on les vouloit ainsi violenter en leur liberté: ce qui fut cause que le visiteur, appréhendant quelque tumulte, s'excusa le mieux qu'il put, leur témoignant d'être bien fâché de ce qu'il avoit été forcé de faire publier ces ordonnances; et il leur promit de ne passer aucun des articles qui se trou-

veroient être au préjudice des conquérants et des principaux habitants, et de tenir tout ce qu'il avoit promis aux députés du corps de la ville.

Il leur fit connoître ensuite le chagrin qu'il avoit de ce qu'ils n'avoient pas toute la confiance qu'ils devoient avoir en lui, et leur fit des protestations, qu'il accompagna de serments solennels qu'eux-mêmes ne désiroient pas tant que lui l'avancement et le bien de tous ceux de la nouvelle Espagne.

Pour les en mieux assurer, il leur jura derechef « qu'il écriroit amplement au roi « en faveur des conquérants du pays et « de ceux qui l'auroient peuplé ; qu'il feroit en « sorte que Sa Majesté ne leur diminueroit rien « des revenus qu'ils avoient, et que les traités « qu'ils auroient faits demeureroient en leur « entier ; jusque-là même qu'il ne tiendroit pas « à lui qu'ils ne fussent confirmés de nouveau « dans leurs priviléges, qu'on ne leur fît de nou- « velles grâces, et que tout ce qu'il y auroit de « vacant dans le pays ne leur fût entièrement « partagé ». L'évêque du Mexique appuya le mieux qu'il put ces protestations, parce qu'il étoit affligé de voir la ville si triste et si désolée ; de sorte que pour remettre l'esprit des habitants, il les convia tous pour le lendemain 25 mars, jour de l'Annonciation de la Vierge, à se trouver dans la grande église, où il prêcheroit et où le visiteur diroit la messe.

Le lendemain matin, le vice-roi, les auditeurs, les députés et tous les autres principaux de la ville se trouvèrent dans la grande église, où le visiteur dit la messe et l'évêque du Mexique prêcha. Dans sa prédication il rapporta plusieurs passages de l'Écriture-Sainte, touchant l'affliction présente, et traita cette matière avec tant d'esprit, que tous les assistants en furent fort consolés. Ils commencèrent dès-lors à se rassurer un peu, et à traiter de cette affaire avec plus de vigueur qu'auparavant. Pour en hâter le succès, le procureur-général et les officiers députés visitoient souvent don François Tello, et conféroient ensemble des moyens qu'ils pourroient trouver pour remédier à cela. Après plusieurs conférences, ils nommèrent par son avis deux religieux des plus considérables et deux députés, au nom des trois ordres du royaume, pour aller vers l'empereur qui étoit alors en Allemagne, occupé à la guerre qu'il faisoit aux luthériens. Le visiteur s'offrit d'écrire par eux à Sa Majesté, afin de lui faire entendre combien la suspension de ses ordonnances étoit importante au service de Dieu et au sien, comme encore à la paix et à la commune conservation de l'empire du Mexique, et au contraire les grands dommages et les inconvénients qu'apporteroit l'exécution de ces nouvelles lois.

Il ne promit rien qu'il n'accomplît ponctuellement; car dans la relation qu'il fit à l'empe-

reur tant de son voyage que de ce qui s'étoit passé à son arrivée dans la nouvelle Espagne, il l'avertit de plusieurs choses touchant la déclaration et l'exécution des ordonnances susdites, y ajoutant en particulier ce qui lui sembloit devoir être augmenté ou retranché sur chacune de ces lois. Dans cette relation, il y avoit un ample discours en faveur des conquérants du pays et de ceux qui l'avoient peuplé, et sur la nécessité qu'il y avoit de leur faire avoir des départements d'Indiens en récompense de leurs services ; il blâmoit extrêmement les gouverneurs de n'avoir pas dispensé les départements avec la circonspection et l'équité qu'il y falloit apporter. Cela étoit suivi de 25 articles contenant les conditions qui regardoient ceux auxquels on donneroit des Indiens pour vassaux, tant pour la conservation du pays que pour l'accroissement des habitants, et ces articles étoient presque tous en faveur des conquérants.

Les députés s'embarquèrent avec ces lettres, et prirent la route de Castille, et avec eux plusieurs autres personnes pour se garantir de la rigueur des nouvelles ordonnances. Quelques jours après qu'elles furent publiées, le visiteur tâcha peu à peu d'en faire mettre à exécution quelques unes ; ce qu'il n'entreprit pourtant qu'après y avoir mûrement pensé, et il se servit pour cela des moyens qui lui semblèrent le moins difficiles. Ainsi fut exécutée la troisième

sur les officiers du roi qui étoient alors en service, et non pas sur ceux qui l'avoient été, ni sur leurs lieutenants non plus. Il les destitua de leurs charges et leur laissa les Indiens ; au contraire, il ôta les leurs aux prélats, aux hôpitaux et aux monastères, de quoi il rendit compte aussitôt à Sa Majesté Impériale.

Les procureurs députés, les religieux et les officiers qui étoient partis de la nouvelle Espagne, arrivèrent heureusement en Castille, d'où ils s'acheminèrent en Allemagne pour y traiter des affaires avec l'empereur ; ce qu'ils ne firent qu'après avoir posé leurs habits religieux pour en prendre d'autres, parce que dans ce pays-là l'hérésie persécutoit fort les religieux et les autres gens d'église. Ils réussirent fort bien dans leur négociation, de sorte qu'après avoir eu leurs expéditions signées de la main du roi, ils écrivirent par la première flotte qui partit pour la nouvelle Espagne, où ils firent savoir tous ces bons succès, et les grâces que Sa Majesté leur avoit faites par la recommandation du visiteur.

Après qu'on eut reçu ces dépêches à Mexique et qu'on les eut lues dans l'assemblée de la maison de ville, le secrétaire et les autres officiers allèrent trouver le visiteur. Ils l'abordèrent alors avec un visage bien différent de celui qu'ils avoient quand ils lui signifièrent qu'ils appeloient de ces ordonnances. Ils lui

rendirent de très humbles grâces pour la lettre qu'il lui avoit plu d'écrire en leur faveur, et lui montrèrent les patentes de Sa Majesté, par lesquelles il lui étoit expressément enjoint de travailler à la suspension des nouvelles lois, et d'en surseoir l'exécution jusqu'à ce qu'il y eût là-dessus un nouvel ordre. Dans ces mêmes lettres, il étoit encore porté que Sa Majesté auroit soin touchant le partage des terres en faveur de ceux qui les auroient conquises et peuplées. En effet, par la première flotte qui vint, l'empereur donna pouvoir à don Antoine de Mendoza de distribuer tout ce qu'il y auroit de vacant dans le pays. On ne parla plus dans cette ville que de jeux de canes, de courses de taureaux, et de réjouissances solennelles à cause de ces bonnes nouvelles. Ce qui les confirma davantage dans l'espérance qu'ils avoient déjà qu'on seroit soigneux d'exécuter ponctuellement ce qui étoit porté par les patentes du roi touchant la suspension de ces nouvelles lois, c'est qu'un des conquérants, marié dans le pays et pourvu d'un département d'Indiens, étant venu à mourir sans laisser d'enfants, le vice-roi et le visiteur mirent sa femme en possession tant du département que des Indiens du défunt. Les autres seigneurs en furent extrêmement contents, parce qu'ils étoient toujours en doute si l'on exécuteroit ces ordonnances.

Don François Tello de Sandoval, ayant fait dans la nouvelle Espagne ce que nous venons de dire et toutes les autres choses qui lui furent commandées par l'empereur, s'en retourna en Castille, où Sa Majesté le fit depuis président des cours royales de Grenade et de Valladolid, et chef du conseil royal des Indes; et l'évêché d'Osma venant à vaquer, elle l'en pourvut au mois de décembre de l'an 1566.

Tout ce que nous avons dit dans ces derniers chapitres ne regardant que l'établissement des ordonnances dans le Mexique, il faut présentement parler des malheurs qu'elles causèrent au Pérou, qui furent si grands, que ceux qui en ont écrit n'en ont pas dit la dixième partie. Aussi, il seroit difficile de raconter les calamités où furent exposées des personnes de tout âge et de tout sexe dans un pays de sept cents lieues d'étendue.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Ce livre contient le voyage de Blasco Nuñez Vela au Pérou, et ce qu'il fit devant et après son arrivée. — Les désordres causés par les nouvelles ordonnances. — La réception faite au vice-roi. — L'emprisonnement de Vaca de Castro. — Les dissensions entre le vice-roi et ses officiers. — La mort du prince Manco Inca. — L'élection de Gonzale Pizarre pour procureur-général. — Les levées de gens de guerre faites par le vice-roi. — La prise de Vaca de Castro. — La rébellion de Pedro de Puelles et de plusieurs autres, suivie de la mort d'Yllen Suarez de Carvajal. — La sortie de prison du vice-roi. — La proclamation de Pizarre pour gouverneur du Pérou. — Les guerres entre l'un et l'autre. — Les stratagèmes joués au vice-roi par Gonzale Pizarre et à Diego Centeno par François de Carvajal, jusqu'à son entière défaite. — La bataille de Quito et la mort du vice-roi.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que fit Blasco Nuñez Vela dès qu'il fut entré en terre ferme et sur les confins du Pérou.

Après avoir narré dans le troisième livre de notre histoire les prospérités et les bons succès du royaume du Mexique, causés par la pru-

dence, par les sages avis et par la grande modération du visiteur don François Tello de Sandoval, il est juste, ce me semble, que nous rapportions ici les disgrâces, les calamités et les morts arrivées dans l'empire du Pérou par les rigueurs excessives et par les autres mauvaises qualités du vice-roi Blasco Nuñez Vela; car ce fut lui qui, malgré les avis de ses propres officiers, voulut que les ordonnances nouvelles fussent mises à exécution, sans considérer que cela préjudicioit au service de son roi. Il faut savoir qu'après que les deux flottes du Pérou et du Mexique se furent séparées au golfe des Dames, le vice-roi continua sa navigation, et se rendit à Nombre de Dios le 10 janvier de l'an 1544. De là il prit la route de Panama, d'où, dès qu'il y fut arrivé, il fit sortir quantité de domestiques indiens, et les renvoya en diverses provinces du Pérou, d'où les Espagnols les avoient tirés. Plusieurs trouvèrent ce procédé fort étrange, y ayant peu d'apparence d'ôter ces Indiens à leurs maîtres après les avoir instruits et faits chrétiens, outre qu'ils n'y consentoient eux-mêmes que par force. Pour détourner le vice-roi de cette pensée, ils lui en parlèrent souvent, et lui dirent que cela n'étoit utile ni pour le service de Dieu ni pour celui de Sa Majesté, puisqu'on savoit bien que sa principale intention étant de faire les Indiens catholiques, cela ne se pouvoit pas tant qu'ils seroient sous

la puissance de leurs caciques ; outre que personne n'ignoroit que si quelque Indien, après s'être converti, tomboit entre les mains de son cacique, c'étoit une victime qu'il sacrifioit au diable. Qu'au reste ce procédé choquoit directement l'intention de Sa Majesté, qui vouloit, par un mandement exprès, que les Indiens fussent libres. Mais le vice-roi avoit peu d'égard à ces remontrances, et ne pouvoit souffrir que ceux qu'il avoit trouvés à Panama demeurassent en cette province-là.

La réponse qu'il fit fut que l'empereur le vouloit ainsi, et partant qu'il n'en seroit point autrement ; de sorte qu'à l'heure même il commanda à tous les Espagnols qui auroient des domestiques indiens, qu'ils eussent à les renvoyer à leurs propres frais. Il fallut obéir à ce mandement : ainsi il se trouva jusqu'à trois cents Indiens qui furent réduits à quitter leurs maîtres. Il les fit incontinent embarquer, afin d'être portés au Pérou ; mais il en mourut dans le voyage faute de vivres.

Blasco Nuñez fut vingt-deux jours à Panama, pendant lesquels les auditeurs s'informèrent au long de ce qui se passoit au Pérou. Ils apprirent deux choses entre autres, dont la principale regardoit les dommages que les ordonnances devoient causer aux conquérants du pays, et l'extrême danger qu'il y auroit à les vouloir mettre à exécution dans un temps auquel le licencié

Vaca de Castro, ayant donné bataille à don Diego d'Almagre le jeune, lui avoit fait trancher la tête après la victoire, et où, plus de trois cent cinquante soldats étant demeurés sur la place, ceux qui étoient restés s'attendoient tous à être récompensés des grands services qu'ils avoient rendus à Sa Majesté. Ces nouvelles surprirent un peu les auditeurs, qui néanmoins, après avoir bien considéré l'affaire et l'humeur du vice-roi, ne le voulurent point presser là-dessus, trouvant plus à propos d'attendre leur arrivée au Pérou, où peut-être il seroit plus traitable quand il auroit connu la nature du pays et de ses habitants. Mais comme la moindre chose l'alarmoit, fâché de ce qu'ils lui avoient déjà dit, il résolut de partir avec eux, leur jurant qu'il leur feroit voir en peu de temps quel homme il étoit, et qu'avant leur arrivée au Pérou ils y trouveroient les ordonnances établies. Et comme dans ce temps-là le licencié Zarate étoit malade, le vice-roi ne voulut point partir sans le voir. Il le fut donc visiter, et alors le licencié lui dit « que puisqu'il avoit résolu de « s'en aller sans eux, il le supplioit très-instamment de n'agir dans le Pérou que par la « douceur, et de ne parler point d'y faire exécuter aucune ordonnance qu'après que l'audience « royale seroit établie dans la ville des Rois et « qu'il seroit mis en possession de son gouvernement; que sa puissance le rendroit alors

« plus considérable, et lui donneroit le moyen « de travailler à l'exécution des lois qu'il jugeroit « les plus convenables, soit pour le bien de Sa « Majesté, soit pour le bon gouvernement et la « commune conservation de ceux du pays ; qu'il « se souvînt, au reste, que parmi ces lois il y en « avoit de trop rudes, et d'autres qui ne conve- « noient point au pays, et qu'il devoit en in- « former Sa Majesté, afin que si elle vouloit « absolument qu'elles subsistassent, il se mît en « devoir d'en venir à bout, ce qui ne lui seroit « pas si malaisé qu'auparavant parce qu'il au- « roit alors plus de pouvoir dans le Pérou, et « qu'avec cela ce seroit lui-même qui établiroit « dans les villes les juridictions et les officiers. »

Ce discours ne plut point au vice-roi, et au lieu d'en profiter il jura derechef qu'il feroit passer les ordonnances sans y changer quoi que ce fût, et sans y apporter aucun délai. Après cette réponse, il s'embarqua seul, ne voulant attendre ni les auditeurs ni pas un de leur suite, quelque prière qui lui fût faite. Le 4 de mars, il fut prendre terre au port de Tumbez, d'où il continua sa route par terre, au grand déplaisir des habitants ; car à mesure qu'il passoit d'une ville à l'autre, il y faisoit publier les ordonnances, mettant à la taxe la plupart des vassaux indiens, et ôtant les autres aux seigneurs au profit de Sa Majesté. Il en fit autant à Pioura et à Truxillo, où pendant l'exécution des nouvelles lois il ne

voulut jamais recevoir aucune requête. Les principaux du pays avoient beau lui dire que cela ne pouvoit se faire sans connoissance de cause et sans que l'audience royale fût établie, puisque l'empereur l'entendoit ainsi dans l'une des ordonnances, où il disoit en termes exprès « que « pour les faire exécuter il envoyoit un vice-roi « et quatre auditeurs ». Toutes ces raisons ne le touchoient point, tellement qu'au lieu d'écouter ceux qui les disoient, il les intimidoit par sa mauvaise humeur et par ses menaces. Cependant il n'y avoit personne qui ne perdît courage et qui ne s'affligeât de voir que ces lois étoient si rigoureuses qu'elles ne pardonnoient à personne, et s'étendoient généralement sur tous, ce qu'ils ne savoient déjà que trop à leur grand regret : car dès le moment que le vice-roi aborda la côte du Pérou, il envoya devant des hommes exprès dans la ville de Cusco et à celle des Rois, pour y signifier ses lettres patentes et le pouvoir qu'il avoit, afin que ces villes eussent à le recevoir, et que le licencié Vaca de Castro se démît de son gouvernement pour le lui céder. Déjà même, avant que cette nouvelle vînt à la ville des Rois, on y savoit l'élection que l'empereur avoit faite de Blasco Nuñez Vela et le contenu de toutes ces ordonnances, par le moyen d'une copie qui s'en étoit faite; de sorte que les communautés avoient déjà député pour cette même affaire don Antoine de Ribera et Jean

Alfonse Palomin, avec l'ordre exprès d'aller trouver le licencié Vaca de Castro, qui étoit alors à Cusco. Le licencié avoit reçu des lettres d'Espagne qui l'avertissoient de la nomination de Blasco Nuñez Vela et des nouvelles ordonnances, ces lettres lui ayant été apportées d'Espagne en grande diligence par Diego d'Aller, qui avoit autrefois été à son service. J'ai tiré ceci de Diego Fernandez Palentin, mais tous les autres historiens disent la même chose.

CHAPITRE II.

Vaca de Castro va à la ville des Rois et renvoie ceux qui l'accompagnoient.—Désordres causés par les ordonnances, et ce qu'on en disoit publiquement.

Le gouverneur Vaca de Castro, ayant su que le vice-roi Blasco Nuñez Vela étoit dans le pays, et qu'il faisoit exécuter à toute rigueur les ordonnances qu'il avoit apportées sans vouloir entendre personne ni admettre aucune requête, fut d'avis de pourvoir à la sûreté de son parti. Pour cette fin, il trouva à propos d'aller à la ville des Rois pour y recevoir Blasco Nuñez, sans avoir égard à l'ambassade que don Antoine de Ribera et Jean Alfonse Palomin lui avoient

faite de la part des communautés de Rimac, et sans vouloir écouter ce que lui disoient les députés de l'assemblée de Cusco et les autres seigneurs d'Indiens, qui venoient à lui de toutes parts pour tâcher de lui persuader de ne point recevoir le gouverneur, et d'appeler, au nom de tous, de ces nouvelles ordonnances pour être trop rigoureuses, comme encore de l'élection qu'on avoit faite d'un vice-roi. Ils alléguoient pour principales raisons « son insuffisance et « son humeur insupportable, qualités incompa-« tibles avec une charge comme celle de vice-« roi, dont il se rendoit indigne pour ne vou-« loir pas administrer la justice ni même donner « audience aux sujets de Sa Majesté, envers les-« quels il se montroit impitoyable sur la moin-« dre chose ». Ils lui dirent de plus « que s'il ne « vouloit point se charger de cette commission, « il s'en trouveroit quelque autre qui ne refuse-« roit point de l'accepter ».

Cependant il ne se parloit d'autre chose dans le Pérou que de l'humeur trop impérieuse du vire-roi et de l'excessive sévérité qu'il apportoit à l'exécution de ces ordonnances, qui mettoient en désordre tous ceux du pays. Le licencié Vaca de Castro consentit à ce qu'on demandoit de lui, mais il ne laissa pas de se préparer pour aller à la ville des Rois. Il fut accompagné dans ce voyage de plusieurs seigneurs d'Indiens et de divers soldats demeurant à Cusco, car tous les

bourgeois l'aimoient si fort que, s'il l'eût voulu permettre, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui ne l'eût suivi très volontiers. Par le chemin, les lettres de provision lui furent signifiées de la part du vice-roi, afin qu'il eût à lui céder le gouvernement du royaume et à le mettre en sa place. Vaca de Castro obéit ponctuellement et se démit de sa charge; mais avant que de signer sa démission, il pourvut de plusieurs départements d'Indiens diverses personnes qu'il en jugea dignes pour les bons services rendus à Sa Majesté : ce qu'aucun ne pouvoit savoir mieux que lui, qui avoit été témoin oculaire de la plupart; et quant aux autres, il prit le soin de s'informer s'ils avoient bien servi avant son arrivée.

Ceux qui apportèrent ces patentes racontèrent en particulier le procédé du vice-roi en l'établissement des ordonnances, et comme ayant ôté aux Espagnols leurs domestiques indiens il les avoit fait embarquer pour le Pérou, contre leur volonté propre et malgré celle de leurs maîtres; qu'outre cela, à Saint-Michel, à Tumpiz, à Truxillo, il avait mis à la taxe quelques départements, et ôté les autres à leurs possesseurs, pour les annexer aux droits du roi, conformément aux ordonnances, sans vouloir écouter ni prières ni raisons, disant pour toute réponse que Sa Majesté l'ordonnoit ainsi. Cette nouvelle troubla si fort ceux qui accompa-

gnoient Vaca de Castro, que plusieurs d'entre eux s'en retournèrent à Cusco, sans se détacher pourtant du parti du gouverneur, disant qu'ils n'osoient paroître ni se présenter devant un homme si rude comme étoit le vice-roi, de peur qu'il ne les fît tous pendre, et qu'ils aimoient mieux d'attendre la venue des auditeurs et l'établissement d'une audience royale, afin d'y faire ouïr leurs raisons et de pouvoir demander justice. Mais quelque chose qu'ils dissent pour pallier leur sentiment, il ne laissoit pas de paroître sur leurs visages qu'ils s'en alloient fort fâchés dans leur âme. Cela parut bientôt après, lorsque arrivés à Huamanca ils y prirent l'artillerie qui étoit demeurée là depuis la défaite de don Diego d'Almagre, et la firent transporter à Cusco. Gaspar Rodriguez fut le premier qui s'en avisa, et il fit assembler une grande quantité d'Indiens pour l'enlever. Vaca de Castro, ne sachant rien de cette mauvaise action, poursuivit son chemin. Il rencontra un ecclésiastique nommé Baltazar de Loaisa, qui, par affection envers lui, s'avisa de l'avertir que dans la ville des Rois on ne trouvoit pas bon qu'il y vînt accompagné de tant de gens et à main armée. Le licencié pria donc ceux qui étoient demeurés avec lui de se retirer chez eux, comme en effet plusieurs s'en retournèrent. Mais comme il y en eut qui refusèrent de le quitter, il les pria de vouloir au moins poser les lances et les arque-

buses qu'ils portoient, parce qu'alors on ne marchoit guère sans ces armes-là; ce qui fut une coutume qu'on observa depuis assez long-temps.

Les ayant posées, ils continuèrent leur route, et deux ou trois jours après ils arrivèrent dans la ville des Rois. Vaca de Castro y fit son entrée, accompagné de Laurens d'Aldana, de Pedro de los Rios, du licencié Benoît de Carvajal, de don Alfonse de Montemajor et de Fernand Bachicao. Ils furent tous reçus avec de grandes démonstrations de joie, mais on ne laissoit pas pourtant de voir sur les visages un chagrin secret que causoient les nouvelles ordonnances et la sévérité du vice-roi, si opposée à la douceur de celui à la charge duquel il succédoit. Vaca de Castro dépêcha en même temps son maître d'hôtel, appelé Jérôme de la Serenne, et son secrétaire Pedro Lopez de Cassala, avec des lettres au vice-roi, par lesquelles, après l'avoir complimenté sur sa bien-venue, il lui faisoit offre de sa personne et de son bien pour le service de Sa Majesté et de sa seigneurie.

Mais tandis que ces choses se passèrent, durant le voyage de Vaca de Castro depuis la ville de Cusco jusqu'à celle des Rois, il en arriva d'autres plus fâcheuses du côté du vice-roi, le long du chemin qu'il prit par la côte de Tumpiz, d'où il se rendit à Rimac; car dans tous les lieux qu'il jugea propres à y établir les or-

donnances, il ne manqua point de le faire à toute rigueur, sans vouloir entendre aucune des raisons qu'on lui disoit en faveur des conquérants de ce grand empire, alléguant toujours la même chose, qui étoit « que son roi le com« mandoit ainsi et qu'il lui vouloit obéir ».

Cette réponse irritoit toujours plus les principaux seigneurs et les autres habitants du royaume, parce que, comme dit Diego Fernandez, ils se trouvoient tous intéressés dans ces nouvelles ordonnances, depuis le plus grand jusqu'au moindre. Aussi fulminoient-ils contre elles, disant que ceux qui avoient conseillé à Sa Majesté d'y faire travailler étoient les uns envieux de la prospérité des conquérants du Pérou, et les autres de vrais hypocrites, qui, pour leurs intérêts propres, avoient comme contraint l'empereur de les signer, et d'envoyer pour l'établissement un juge si opiniâtre et si rigoureux, qu'il ne vouloit donner audience à personne, comme le remarque Gomare au chapitre 55, qu'il en a fait exprès, et que j'abrégerai ici.

«Blasco Nuñez, dit-il, étant entré dans Truxillo, au grand regret des Espagnols, y fit d'abord publier les ordonnances, faire les taxes touchant les tributs et affranchir les Indiens, avec défense de les faire travailler par force et sans les payer, ôtant aux seigneurs le plus de vassaux qu'il put pour le profit du roi. Toutes les communautés de la ville appelèrent de ces ordon-

nances, à la réserve de celle des taxes et de cette autre qui portoit « qu'on ne pourroit pas con-« traindre les Indiens au travail », approuvant l'une et l'autre. Mais sans avoir égard à l'appel il imposa de nouvelles peines aux officiers de justice qui ne feroient pas exécuter les ordonnances, disant toujours qu'il avoit un mandement très exprès de l'empereur de les faire exécuter, sans accepter ni appel ni opposition quelconque. Il avoua pourtant « qu'ils avoient « quelque raison de se fâcher de ces ordon-« nances, mais que c'étoit à eux à former leurs « plaintes par-devers Sa Majesté, à laquelle ils « pouvoient envoyer des députés, et qu'en tel « cas il lui écriroit que ceux qui lui avoient con-« seillé de faire ces lois avoient été très mal in-« formés». Cependant il ne se relâcha en rien de son obstination et de sa rigueur accoutumée. Les principaux seigneurs et les autres habitants voyant cela commencèrent à se laisser aller au désespoir. Les uns disoient qu'ils abandonneroient leurs femmes, et peut-être l'eussent-ils fait si cela leur eût servi à quelque chose, car plusieurs d'entre eux s'étoient mariés à leurs maîtresses, qu'ils avoient débauchées du service de leurs dames, pour y avoir été contraints sous peine de perdre leurs biens; les autres qu'il leur vaudroit mieux n'avoir ni enfants ni femme que de manquer de commodités pour les entretenir, comme il arriveroit si on leur ôtoit leurs

esclaves qui les nourrissoient de leur travail. Quelques uns aussi demandoient que les esclaves qu'on leur ôtoit leur fussent payés, puisqu'ils les avoient achetés dans le quint du roi, et plusieurs ne feignoient point de dire que leurs services et leurs travaux ne pouvoient pas être plus mal employés, puisqu'en leur extrême vieillesse il falloit qu'ils se servissent eux-mêmes. Il y en avoit aussi qui montroient leurs mâchoires toutes dégarnies de dents pour n'avoir mangé que du maïs rôti durant la conquête du Pérou, et d'autres qui découvroient les cicatrices qui leur étoient restées des coups de pierre et des prodigieuses morsures de lézards, qui, dans la découverte de ces terres, avoient failli les engloutir. Les conquérants se plaignoient encore de ce qu'après avoir employé leurs biens et répandu leur sang pour la conquête du Pérou, l'empereur leur ôtoit ce peu de vassaux dont il les avoit gratifiés. Les soldats de même disoient qu'ils se garderoient bien à l'avenir de se donner autant de peine qu'ils en avoient eue à la découverte de ces terres, puisqu'on leur faisoit perdre l'espérance d'avoir des Indiens sous eux, et que, pour suppléer à ce défaut, ils voleroient à droite et à gauche partout où ils pourroient mettre la main.

« Les lieutenants et les autres officiers du roi ne pouvoient souffrir non plus d'être privés de leurs départements sans avoir maltraité les In-

diens, après avoir eu cette récompense, non pas en pur don, mais pour leurs travaux et leurs services. Les religieux de même et les autres ecclésiastiques avouoient franchement qu'il leur étoit impossible de servir dans leurs églises, puisqu'en leur ôtant leurs revenus on leur ôtoit aussi de quoi vivre. Mais celui de tous qui déclama le plus haut, et contre le vice-roi, et contre le roi même, fut F. Pierre Muñez de la Merci, qui disoit hardiment « que Sa Majesté « payoit fort mal ceux qui l'avoient si bien servie; « qu'il y avoit plus d'intérêt que de sainteté dans « ses lois, puisqu'elles vouloient que les es- « claves fussent vendus sans en rendre l'argent « à leurs maîtres, et qu'elle souffroit avec cela « que l'on annexât au domaine du roi les biens « des églises, des hôpitaux et des monastères, « et les terres qu'on avoit données aux conqué- « rants après les avoir gagnées ». De toutes ces choses, la plus insupportable étoit que, sous prétexte d'accroître les droits du roi, ils imposoient un double tribut aux pauvres Indiens, à qui ces impôts et ces extorsions tiroient les larmes des yeux. » Les paroles de Gomare s'étendent jusqu'ici.

CHAPITRE III.

Ce qu'on disoit dans le Pérou de ceux qui avoient conseillé de faire les nouvelles ordonnances, et particulièrement contre le licencié Barthélemi de las Casas.

Ces peuples, poussant plus loin leur imprudence, faisoient mille contes contre ceux qui avoient conseillé de faire les nouvelles ordonnances. Ils en vouloient surtout à F. Barthélemi de las Casas, qui est le même que Diego Fernandez met au nombre des vieux conquérants des Indes, qu'ils savoient être celui qui avoit imaginé et sollicité l'établissement de ces lois. Pour se venger de lui, ils lui reprochoient ses extravagances, sa prétendue conquête de l'île Cumana, de plus, les disgrâces d'un grand nombre d'Espagnols, arrivées par les fausses relations et par les vaines promesses qu'il avoit faites à l'empereur et aux étrangers ses sujets d'accroître les revenus de Sa Majesté, et d'envoyer en Espagne quantité d'or et de perles, tant aux Flamands qu'aux Bourguignons qui étoient en cette cour-là; car y ayant dans le Pérou plusieurs Espagnols qui avoient aidé autrefois à conquérir diverses îles jointes à celles

de Barlovento, qui avoient connu F. Barthélemi de las Casas avant qu'il fût moine, ils publioient de lui beaucoup d'événements dignes de blâme, et entre autres ce qui lui étoit arrivé dans la conversion qu'il avoit promis de faire des Indiens de l'île Cumana. Lopez de Gomare décrit cet événement si naïvement dans son Histoire, que je me trompe fort s'il n'en a eu les mémoires de quelqu'un de ces premiers conquérants. Je rapporterai ici ce que cet auteur a écrit dans le chapitre 77.

« Dans le temps que les monastères de Cu-
« mana et de Chirivichi fleurissoient le plus, le
« licencié Barthélemi de las Casas étoit prêtre à
« Saint-Dominique. Après avoir loué plusieurs
« fois la fertilité du pays, l'humeur de ses ha-
« bitants et la grande quantité de perles qui s'y
« trouvoit, il vint en Espagne, où il demanda
« à l'empereur d'être fait chef de cette île, s'en-
« gageant d'accroître de beaucoup les revenus
« de Sa Majesté, au lieu que les autres gou-
« verneurs des Indes les diminuoient et ne fai-
« soient que le tromper. Jean Rodriguez de Fon-
« dezeca, le licencié Louis Sapata et le secrétaire
« Lope de Conchillos, qui connoissoient fort
« bien les Indes, le contredirent dans l'informa-
« tion qu'ils firent de lui, le déclarant incapable
« d'exercer la charge qu'il avoit demandée,
« parce qu'il étoit ecclésiastique, et qu'il ne
« connoissoit pas le pays et les choses qui en

« dépendoient. Pour lever ces obstacles, il eut « recours à la faveur d'un nommé de la Quaul, « premier valet de chambre de l'empereur, et « à celle de quelques autres gentilshommes fla- « mands et bourguignons; tellement qu'il ob- « tint sa demande, sous le spécieux prétexte du « bien commun de la chrétienté, ayant fait « croire qu'il convertiroit lui seul plus d'Indiens « que tous les autres ensemble, et qu'il enri- « chiroit le roi par la grande quantité de perles « qu'il enverroit en Espagne. En effet, il y en « venoit alors en telle abondance, que la seule « femme de Xeures en avoit cent soixante-dix « marcs, provenus du quint de Sa Majesté. « Barthélemi de las Casas, hâtant sa navigation « pour l'île Cumana, n'attendoit plus qu'après « des manœuvres pour les mener avec lui, di- « sant qu'ils ne feroient pas tant de mal que des « soldats escrocs, avares et désobéissants. Mais « ce ne fut pas assez de les avoir, il demanda « qu'on en fît des chevaliers aux éperons d'or « et à la croix rouge, différente de celle de Ca- « latrave, et qu'outre cela on les anoblît en « leur donnant les mêmes franchises qu'aux « gentilshommes. On lui fournit à Séville, aux « dépens de Sa Majesté, l'équipage et les vais- « seaux dont il avoit besoin, où il s'embarqua « avec trois cents manœuvres, et arriva à l'île « Cumana dans le temps que Gonzale d'Ocampo « y faisoit travailler à la citadelle qu'on appeloit

« le fort de Tolède. Il lui fâcha fort d'y trouver « avec ce cavalier quantité de soldats espagnols « que l'amiral y avoit envoyés par l'avis des of- « ficiers de l'amirauté, et de voir que le pays « étoit tout autre qu'il ne l'avoit dépeint à la « cour. A son arrivée, il présenta ses lettres de « provision, demandant qu'on lui laissât le pays « libre, afin qu'il pût le peupler et le gouverner « à sa mode. Gonzale d'Ocampo répondit qu'il « ne refusoit pas d'obéir, mais qu'il ne le pou- « voit faire sans l'exprès commandement du « gouverneur et des auditeurs de Saint-Domi- « nique, qui l'envoyoient là. Cependant, « comme il le connoissoit depuis long-temps, il « se moquoit sans cesse de lui et de ses nou- « veaux chevaliers, qui portoient des croix « comme celle de saint Benoît.

« Ces railleries déplaisoient fort au licencié, « qui néanmoins dissimuloit, et ne laissoit pas « de se chagriner de toutes les vérités qu'on lui « disoit. Ne pouvant entrer dans le fort de To- « lède, il fit, assez près du lieu où fut autre- « fois le monastère de Saint-François, une mai- « son de bois et de terre, où il logea ses « manœuvres, et y mit ce qu'il avoit d'armes, de « munitions et de vivres. Cela fait, il s'en alla « former sa plainte à Saint-Dominique, où « Gonzale alla aussi; je ne sais si ce fut au sujet « du licencié, ou pour le mécontentement qu'il « avoit reçu de quelques uns de ses compa-

« gnons, qui y furent tous après lui. Le fort de « Tolède se trouva par ce moyen abandonné, et « les nouveaux chevaliers en demeurèrent maî- « tres. Mais les Indiens, fort joyeux de voir ces « dissensions entre les Espagnols, prirent leur « temps et attaquèrent valeureusement ces « champions dorés, qu'ils taillèrent presque « tous en pièces. Quelques uns trouvèrent de « quoi s'embarquer, ce qui fut un bonheur « pour eux, parce que, de tous les autres Es- « pagnols, il n'en resta pas un seul en vie dans « la côte des Perles.

« Après cet événement tragique, Barthélemi « de las Casas, sachant la mort de ses amis et « considérant d'ailleurs la dépense inutile qu'il « avoit faite au roi, se fit religieux à Saint-Do- « minique; mais il ne put, par ce moyen, ni « accroître les rentes du roi, ni anoblir ses « manœuvres, ni envoyer des perles aux Fla- « mands. »

Ceux du Pérou disoient qu'il s'étoit fait moine de peur que Sa Majesté ne commandât qu'on le punît pour les fausses relations qu'il avoit faites de l'île Cumana sans l'avoir vue et sans la connoître, et que pour faire restitution à Sa Majesté des frais de son embarquement il lui avoit proposé ces ordonnances, et en avoit poursuivi l'exécution sous prétexte d'être fort zélé pour le bien des Indiens, mais que les effets de ce prétendu zèle avoient assez témoigné que c'é-

toit un fourbe. Diego Fernandez dit que l'empereur le fit évêque de Chuapa, qui est dans le Mexique, mais qu'il n'osa jamais aller prendre possession de cet évêché, à cause des grands désordres qu'il avoit causés dans les Indes. Il me souvient que l'an 1562 je le rencontrai à Madrid, où il me donna ses mains à baiser, ayant ouï dire que j'étois né aux Indes; mais il ne me tint pas de longs discours quand il sut que j'étois du Pérou et non pas du Mexique.

CHAPITRE IV.

Raisons qu'alléguoient les habitants du Pérou contre les nouvelles ordonnances. — Préparatifs qui se font pour la réception du vice-roi.

Pour mieux comprendre d'où procédoient les plaintes et les mécontentements publics des habitants du Pérou au sujet des nouvelles ordonnances, il faut savoir que dans le Mexique et au Pérou même on observoit une coutume bien remarquable, et qui n'étoit pas encore abolie quand j'en partis, les offices n'étant pas encore donnés pour la vie. En chaque ville d'Espagnols, on élisoit quatre cavaliers des principaux et des plus honnêtes gens pour officiers de la

douane royale, et pour garder le quint revenant au roi de ce qu'on tiroit d'or et d'argent des mines du pays, ce qui fut le premier tribut que les rois catholiques imposèrent à tout le Nouveau-Monde. Il y avoit dans cette douane quatre officiers principaux, à savoir, un trésorier, un maître des comptes, un commissaire et un contrôleur, qui devoient non seulement recevoir le quint du roi, mais faire payer encore les tributs que donnoient les Indiens lorsqu'ils venoient à vaquer par la mort de leurs maîtres, pour rapporter le tout au profit de Sa Majesté.

Outre ces officiers, on créoit tous les ans, dans chaque ville des Espagnols, deux juges ordinaires, un juge criminel avec son lieutenant, et six, huit ou dix commissaires, tant plus que moins, selon l'étendue de la ville, sans les autres officiers qu'on élisoit selon qu'il sembloit nécessaire pour le bien public.

Sous ce titre d'officiers, comme il est porté par la troisième ordonnance, étoient encore compris les gouverneurs, les présidents et autres ministres de justice avec leurs lieutenants; de sorte que, par ladite ordonnance, il étoit dit qu'on ôteroit les Indiens à tous ceux qui auroient exercé lesdits offices, ou qui les exerçoient effectivement.

Ceux que cette ordonnance regardoit objectoient les raisons suivantes : « Nous avons, disoient-ils, gagné cet empire à nos propres frais,

« et même au péril de nos vies, et agrandi la « couronne d'Espagne de quantité de provinces « et de royaumes qu'elle possède aujourd'hui. « Pour récompense de ces services, l'on nous « a donné pour vassaux les Indiens que nous « avons présentement, et l'on nous les a donnés « pour deux vies (1) seulement, au lieu que ces « gratifications devoient être à perpétuité comme « en Espagne. Avec tout cela, néanmoins, on « nous les ôte maintenant, et toute la raison « qu'on allègue est qu'on nous a élus pour être « officiers des droits royaux, administrateurs de « la justice et intendants de la police des villes. « Que si dans tous ces offices nous avons fait « notre devoir en gens de bien, sans que per- « sonne se plaigne de nous, quelle apparence « y a-t-il de nous ôter maintenant nos Indiens, « sous prétexte de nous laisser jouir de nos char- « ges? Cela n'est qu'un leurre assurément pour « nous mieux attirer, afin de nous ôter à l'avenir « ce que nous aurons gagné. Ainsi, dans le mi- « sérable état où nous sommes réduits, il nous « eût mieux valu être voleurs, adultères et as- « sassins, que de vivre en hommes d'honneur, « puisque les ordonnances ne parlent point au « préjudice des méchants, mais à celui des gens « de bien. »

Ceux qui se trouvoient condamnés par la

(1) Pour celle du possesseur et de l'héritier.

quatrième loi, qui vouloit qu'on privât de leurs vassaux indiens tous ceux qui se seroient engagés dans les deux factions tant des Pizarres que des Almagres, parloient encore plus librement; et cela n'est pas surprenant, puisqu'il s'ensuivoit, comme dit Diego Fernandez, que cette ordonnance venant à s'exécuter, aucun ne pouvoit avoir dans tout le Pérou ni biens ni vassaux.

Ils répondoient « qu'on ne les devoit point « blâmer d'avoir obéi à deux gouverneurs de « Sa Majesté, puisque l'un et l'autre l'étoient « de droit, et qu'ils n'avoient agi que par leurs « ordres; qu'ils n'avoient rien entrepris contre « la couronne d'Espagne, mais seulement tra-« vaillé pour satisfaire leurs querelles et les « animosités particulières que le diable leur avoit « inspirées touchant le partage de leurs gou-« vernements; que si les uns pour avoir man-« qué méritoient de perdre leurs biens, il s'en-« suivoit de là qu'on ne devoit pas confisquer « ceux des autres pour avoir dignement servi le « roi; et partant, que de condamner également « ceux des deux partis à être dépouillés de toutes « les commodités, c'étoit plutôt imiter Néron et « ses semblables que procurer l'avancement des « sujets ».

Ils disoient ensuite mille maux et mille choses étranges contre les auteurs de ces ordonnances, qui par leurs artifices avoient d'abord persuadé à

l'empereur de les signer, puis de les faire exécuter à toute rigueur, sous prétexte que son service le requéroit ainsi. Là-dessus ils disoient « que s'il « leur fût arrivé de se trouver à la conquête du « Pérou, et de souffrir les peines que les conqué- « rants de ce pays avoient souffertes, au lieu de « faire de telles lois, ils se seroient déclarés contre « elles». Pour autoriser leurs raisons, ils produisoient quantité d'histoires, tant anciennes que modernes, semblables à celles des guerres que les Pizarres et les Almagres avoient allumées. « Cer- « tes, disoient-ils, si durant les troubles advenus « en Espagne entre les deux rois don Pedro le « Cruel et don Henrique son frère, ceux qui ac- « coururent pour les servir, comme firent les prin- « cipaux seigneurs avec les aînés des maisons, et « qui les servirent en effet jusqu'à la mort de l'un « d'eux, il eût fallu qu'après la fin de cette guerre « les successeurs de la couronne eussent ôté leurs « états et leurs héritages à ceux qui avoient suivi « l'un ou l'autre parti, qu'est-ce qu'ils n'eussent « point dit, et qu'est-ce que n'eussent point fait « encore les plus puissants de toute l'Espagne ?» A cet exemple ils ajoutoient celui des guerres entre la Castille et le Portugal, touchant les droits de succession de celle qu'ils appelérent Beltraneja, deux fois déclarée princesse de Castille, dans le parti de laquelle s'étoient jetés plusieurs seigneurs du pays, que la reine dona Isabelle appeloit traîtres. Ce que le duc d'Albe ayant une

fois ouï, « Votre Altesse, dit-il, peut bien prier « Dieu que nous demeurions vainqueurs, car, « s'ils le sont, il se trouvera que nous serons « nous-mêmes les traîtres». Ils disoient encore plusieurs autres choses; ensuite ils en vinrent à des querelles entre eux, et ces querelles eurent de très-fâcheuses suites, que je passe sous silence pour revenir au vice-roi Blasco Nuñez.

Comme il continuoit son chemin vers la ville des Rois, il reçut les députés que lui envoyoit Vaca de Castro, dont il fut extrêmement satisfait; aussi leur fit-il un fort bon accueil, et il les dépêcha le plus tôt qu'il put, afin qu'ils s'en retournassent à la ville des Rois, où ils ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils y racontèrent avec combien de sévérité le vice-roi faisoit exécuter les ordonnances, dans le dessein qu'il avoit de les établir par tout le Pérou.

Cette nouvelle alluma un nouveau feu dans la ville des Rois, dans celle de Cusco et généralement par tout le royaume. Tous étoient d'avis de ne point recevoir le vice-roi ni les ordonnances non plus, parce que, dès qu'il seroit entré dans leur ville et qu'il les auroit publiées, ils se trouveroient dépourvus et de vassaux indiens et de toutes commodités. Ils disoient de plus qu'outre la perte de leurs Indiens, expressément portée par les ordonnances, elles contenoient tant d'autres choses et tant de mandements insupportables, qu'ils ne pourroient

jamais empêcher qu'on ne leur ôtât leurs biens, et peut-être même leurs vies; car, concluoient-ils, il n'est pas impossible que pour le même sujet pour lequel ils nous ravissent nos Indiens, qui est pour nous être trouvés à la guerre des Pizarros et des Almagres, ils ne nous fassent perdre la tête : ce que nous ne devons pas souffrir, quand même nous serions des esclaves.

Toutes ces raisons, quoiqu'il y en eût de très impertinentes dont ils s'entretenoient dans la ville des Rois, firent une si forte impression sur les esprits, que les habitants furent presque dans la résolution de ne point recevoir le vice-roi. Mais le commissaire Yllen Suarez de Carvajal et Diego d'Aguero, leurs principaux chefs, qui étoient également affectionnés et estimés de tous pour leurs bonnes qualités, les apaisèrent par leurs raisons. Il fut donc résolu entre eux de lui faire la plus belle et la plus magnifique entrée qu'il leur seroit possible, pour voir si par leurs services, leurs soumissions et leurs très humbles hommages, ils ne pourroient point fléchir son humeur impérieuse; car tout leur dessein étoit de le réduire par ce moyen à les écouter dans leurs justes plaintes, et à les maintenir dans leurs anciennes franchises, suivant les lois que les rois catholiques et l'empereur même avoient faites en faveur des conquérants du Nouveau-Monde; lois, à la vérité, qui étoient plus avantageuses que les autres à ceux du Pérou,

en considération des grandes richesses et de la vaste étendue de cet empire.

Après cette résolution, ils firent provision de toutes sortes de galanteries, comme de belles livrées, de riches habits et de précieux joyaux, pour s'en parer le jour que le vice-roi feroit son entrée dans leur ville. Cependant ni Yllen Suarez de Carvajal ni Diego d'Aguero ne purent empêcher qu'on ne murmurât contre eux à tout moment. On leur reprochoit d'avoir persuadé et sollicité cette réception du vice-roi pour leur profit particulier, à cause que l'un, pour être commissaire de la douane royale, l'autre pour avoir eu du commandement pendant les guerres, avoient perdu leurs vassaux indiens, et qu'ainsi ce qu'ils en faisoient n'étoit pas tant pour le service de l'empereur que pour leurs intérêts particuliers.

Cependant le vice-roi continuoit toujours son chemin, ne laissant perdre aucune occasion de faire mettre à exécution quelque partie des ordonnances, selon les lieux où il se trouvoit. Étant arrivé à la vallée du Huaura, il n'y trouva ni provisions de bouche, ni aucun Indien de service; et quoiqu'on en dût attribuer la principale faute à ceux de la ville des Rois, le devoir desquels étoit de donner ordre que les chemins par où le vice-roi devoit passer ne fussent point dépourvus de vivres, il ne s'en prit néanmoins qu'à un homme particulier, nommé Antoine So-

lar, natif de Medina del Campo, et alors habitant de la ville des Rois, auquel appartenoit cette vallée. Il conçut d'abord une très grande haine contre lui, mais elle devint encore plus grande lorsque, regardant sa maison, il aperçut que sur la muraille, qu'on n'appelle pas sans raison *le papier des fous*, on avoit écrit ces paroles : « Je ne m'épargnerai point de faire du « pis que je pourrai pour ôter du monde qui- « conque viendra pour me mettre hors de mon « bien et de ma maison. » Il dissimula pourtant alors une partie de son chagrin; mais il ne manqua pas de s'en venger, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE V.

Entrée du vice-roi, suivie de l'emprisonnement de Vaca de Castro. — Récit des désordres publics.

Quelque peine que prît le vice-roi de dissimuler son chagrin, il ne laissoit pas toutefois de le ressentir très vivement. Après s'être bien entretenu dans sa mélancolie, il arriva finalement à trois lieues de la ville de Rimac, où il trouva plusieurs cavaliers qui étoient venus au-devant de lui, et entre autres le licencié Vaca de Castro avec l'évêque dom Jérôme de Loaisa.

Comme leur dessein étoit de l'accompagner à son entrée dans la ville, il les reçut avec un visage fort serein, principalement l'évêque et le licencié Vaca de Castro, et ils marchèrent de compagnie, le vice-roi s'entretenant avec eux de la beauté de la campagne et de la fertilité de cette vallée.

Quand ils furent près de la rivière, ils trouvèrent Garcidias d'Arias, qu'on avoit élu évêque de Quito, avec ceux du chapitre de cette église-là et le reste du clergé, qui le saluèrent tous avec beaucoup de soumission et de grandes démonstrations de joie; et plus près de la ville, ils rencontrèrent les principaux députés et les plus considérables de la noblesse. Alors, comme le remarquent les trois auteurs susnommés, Yllen Suarez de Carvajal, premier député de tout le corps, reçut le serment du vice-roi, au nom de la ville, qu'il maintiendroit les conquérants du Pérou dans leurs priviléges et leurs franchises, sans diminuer en rien les gratifications et les récompenses que Sa Majesté leur avoit faites, et qu'outre cela il leur rendroit justice touchant ce qu'ils avoient à dire sur le fait des ordonnances. Mais comme on trouva qu'il y avoit de l'équivoque dans le serment qu'il fit, par lequel il jura simplement de faire tout ce qui lui sembleroit convenable tant au service du roi qu'au bien du public, cela donna sujet à plusieurs de dire tout haut « que son

« serment n'étoit qu'artifice et que tromperie ». Voilà ce qu'en dit Diego Fernandez.

Les ayant peu satisfaits dans leur demande, il fut cause que tous les habitants, ecclésiastiques et séculiers, s'attristèrent extrêmement, et qu'ils changèrent en déplaisirs secrets toutes les marques de joie qui avoient paru jusqu'alors sur leurs visages. Ils voulurent néanmoins aller, comme l'on dit, jusqu'au bout, et pour faire plus d'honneur au vice-roi ils le mirent sous un riche dais. Les principaux juges, qui en soutenoient les bâtons, étoient vêtus de robes de velours cramoisi doublées en satin blanc. Toute la ville retentissoit du bruit des cloches, et l'on n'entendoit qu'instruments de musique dans les rues, qu'on avoit jonchées de feuillages et embellies de plusieurs arcs-de-triomphe faits de diverses sortes de fleurs entremêlées, en quoi les Indiens excellent, comme nous avons dit ailleurs. Cependant, quelque agréable que semblât être cette magnificence, on l'eût plutôt prise pour une pompe funèbre que pour une entrée de vice-roi, tant il y avoit de silence et de tristesse intérieure parmi tous ceux qui s'y trouvoient présents.

Le vice-roi fut ainsi conduit dans la grande église, et après l'adoration du Saint-Sacrement on l'accompagna jusqu'au palais du marquis don François Pizarre, où il fut logé avec tout son train. Mais le jour suivant, ayant appris le bruit

qu'avoient fait dans Cusco ceux qui, sortis de cette ville-là pour accompagner le licencié Vaca de Castro, y étoient retournés depuis, il appréhenda, comme dit Zarate et les autres auteurs avec lui, « que ce concurrent de sa gloire n'eût prêté la main à cette mutinerie, ou plutôt que lui-même ne l'eût causée; si bien que pour empêcher qu'il n'en vînt plus avant il le fit mettre dans la prison publique, et même saisir ses biens ».

« Quoique ceux de la ville fussent assez mal avec Vaca de Castro, ils ne laissèrent pas toutefois d'aller parler pour lui au vice-roi, à qui ils remontrèrent « qu'il n'y avoit aucune apparence « de laisser un homme de cette condition, qui « avoit été leur gouverneur et du conseil du « roi, dans une prison publique; que, quand « même il seroit destiné à avoir le lende- « main la tête tranchée, on le pouvoit loger « plus honnêtement et avec non moins de sû- « reté ». Le gouverneur, touché de ces paroles, le fit transporter dans la maison du roi, après qu'il eut donné pour cautions de la somme de cent mille écus les principaux habitants de Lima. Ceux de la ville des Rois ne voyoient ces injustices qu'avec un extrême déplaisir, si bien qu'ils faisoient tantôt de secrètes assemblées, et tantôt, sortant de la ville les uns après les autres, ils prenoient le chemin de Cusco, où le vice-roi n'avoit pas encore été reçu. »

Ces paroles de Zarate sont tout-à-fait semblables à celles de Diego Fernandez, qui ajoute « que Vaca de Castro ne bougea de la prison publique », et dit ce qui suit :

« Ceux de la ville des Rois faisoient à tout moment des assemblées secrètes où ils s'entretenoient des grands maux qui menaçoient le pays et ceux qui l'avoient conquis, disant qu'il ne falloit plus parler ni de liberté, ni de richesses, ni de domination sur autrui; que les conquérants des Indes avoient maintenant tout perdu; qu'on ne devoit espérer autre chose, sinon que tout le pays seroit désormais désert et iroit toujours en décadence; que l'on ne pouvoit en façon quelconque souffrir ce que l'empereur vouloit, ni penser non plus à découvrir de nouvelles terres, à conserver celles qu'on avoit découvertes, à les peupler d'habitants, et à maintenir le commerce dans tout le pays. » Dans ces communs désordres, où la confusion et la crainte se glissoient partout, à peine savoient-ils à quoi se résoudre. Quelques uns des principaux néanmoins essayoient de remédier à ce mal, et sous prétexte de rendre visite au vice-roi, ils l'entretenoient doucement, croyant de le pouvoir adoucir ou lui faire relâcher quelque chose de sa rigueur ordinaire, quand il sauroit l'état déplorable du pays et la mauvaise disposition de ses habitants. D'autres aussi, qui étoient un peu plus hardis, lui représentoient

quelques uns de ces inconvénients avec le plus de modération qu'ils pouvoient y apporter, parce qu'ils savoient qu'il se piquoit au dernier point quand on touchoit cette matière. Mais tout cela leur servoit si peu, qu'au lieu d'en être touché il entroit incontinent en fougue, jetoit sa canne et rompoit là-dessus, sous prétexte de vouloir absolument accomplir la volonté de son prince. De cette manière, il ne vouloit ni écouter personne ni répondre aux plaintes qu'on lui faisoit, ce qui lui suscitoit toujours de nouveaux ennemis.

Quelque temps après qu'il eut fait son entrée dans la ville des Rois, trois de ses auditeurs, qu'il avoit laissés derrière, arrivèrent avec le licencié Zarate, qui faisoit le quatrième, et qui étoit demeuré malade à Truxillo. Il résolut alors d'établir l'audience royale dans la même maison où il étoit logé, comme un lieu qui lui sembla le plus commode de tous pour sa belle situation et pour la beauté de son édifice. Il ordonna que, pour mémoire de la nouvelle juridiction qui s'introduisoit dans le pays, on eût à faire une magnifique réception au sceau du roi; en effet, on le reçut avec beaucoup de pompe, car après l'avoir mis dans un riche coffre sous une belle couverture de toile d'or, il fut porté sur un cheval superbement harnaché, et sous un dais dont les bâtons étoient portés par les principaux officiers de la ville vêtus de robes de velours

rouge, avec la même cérémonie qu'on a coutume de recevoir en Espagne la personne du roi, un des officiers menant le cheval en main.

On commença ensuite la séance des états pour l'expédition des affaires du gouvernement et l'établissement de la justice. Les apparences firent juger que le pays en seroit plus considérable, et déjà même les moins pourvus des biens de la fortune s'en réjouissoient entre eux, les pauvres étant ordinairement plus enclins que les riches à la pluralité des juridictions, à cause qu'ils s'imaginent d'en être mieux maintenus. Mais le commun ennemi des hommes, jetant déjà les fondements de la ruine du vice-roi, qui alloit ainsi semant le désordre dans un pays où la guerre venoit de se terminer, attisa ce feu de la dissension à force de le souffler. Il mit mal ensemble le vice-roi et les auditeurs. Tout le royaume, par conséquent, se ressentit de cette division, qui ne venoit que de l'humeur obstinée du vice-roi, qui vouloit que les ordonnances passassent à quelque prix que ce fût, sans daigner recevoir la requête de la communauté de Lima, ni celle des députés des autres villes. Ainsi le rapporte Diego Fernandez Palentin (chap. 10), le sentiment duquel est que l'esprit d'erreur et de mensonge abusoit le vice-roi, en l'empêchant de connoître les grands désordres que son opiniâtreté causoit dans le royaume.

Mais le diable ne se contenta pas d'allumer ce feu de la division entre le vice-roi et les conquérants du pays, il voulut que les étincelles en volassent plus avant, et que les quatre auditeurs qu'on lui avoit donnés pour conseillers en ressentissent les effets eux-mêmes. Il ne tenoit pas à eux que le vice-roi n'allât plus doucement qu'il ne faisoit dans l'exécution des ordonnances; ces hommes sages et désintéressés, qui prévoyoient les choses de loin, venant à considérer que le seul bruit de ces nouvelles lois avoit fort ému les esprits de ceux du pays, inféroient de là l'inévitable ruine qu'elles y causeroient à la fin, n'y ayant pas d'apparence qu'un royaume qui avoit à peine posé les armes, après une dangereuse guerre, pût jamais souffrir que son repos fût troublé par tant de rigueurs qu'on exerçoit contre lui. Ils en disoient donc leurs sentiments au vice-roi, et tâchoient, le plus doucement qu'ils pouvoient, de le porter à quelque modération; mais au lieu de leur en avoir obligation, il en prit de l'ombrage contre eux et les soupçonna de s'être laissés suborner et corrompre. Cependant les uns et les autres en venoient quelquefois à des paroles piquantes; et comme l'intention qu'avoit le vice-roi de ne se point relâcher de la publication de ces ordonnances alloit en augmentant de jour en jour, le chagrin et les murmures de ceux contre qui elles étoient augmentoient de même. Ils considéroient d'un côté,

comme dit Diego Fernandez, « que le vice-roi ne vouloit en rien démordre de leur exécution, et de l'autre que l'empereur étoit si éloigné d'eux qu'il ne pouvoit point remédier à leurs maux; à quoi se mêloit encore l'appréhension qu'ils avoient de ne pouvoir jamais rentrer dans leurs biens après qu'on leur auroit une fois ôté leurs départements d'Indiens : ce qui leur en rendoit la perte si sensible, que la seule imagination de cet accident suffisoit pour les faire entrer en frénésie, n'y ayant parmi eux que désordre, que confusion et qu'extravagance. Cette maladie ne travailloit pas seulement le peuple, elle s'attaquoit encore au vice-roi lui-même. Il voyoit que les habitants se soulevoient, que plusieurs s'enfuyoient de lui, et qu'ils étoient presque tous en alarme, tellement que ses propres inquiétudes naissoient des leurs et lui faisoient faire ainsi mille extravagances. »

CHAPITRE VI.

Haine secrète entre les auditeurs et le vice-roi découverte. — Lettres écrites au vice-roi par le prince Manco Inca et par les Espagnols qui étoient avec lui.

La discorde ne se contenta pas de s'être glissée dans l'âme du vice-roi et des auditeurs qu'on

lui avoit donnés pour adjoints, elle voulut se montrer à découvert, et remit en mémoire au gouverneur les mots qu'il avoit lus sur une muraille de la maison d'Antoine Solar, et soupçonnant, comme j'ai remarqué ailleurs, que lui-même les avoit écrits ou fait écrire, il l'envoya quérir. Se voyant seul avec lui, comme le rapportent Zarate et Diego Fernandez, il l'accusa d'abord d'avoir dit contre lui certaines paroles très impertinentes et qui ne lui plaisoient pas, et en même temps ayant fait fermer les portes du palais, il appela un de ses chapelains auquel il commanda de le confesser, son dessein étant de le faire pendre à l'un des piliers de la galerie qui regardoit la place. Antoine Solar ne se voulut point confesser, et cette contestation dura si long-temps que le bruit en fut semé par la ville, et vint même jusqu'aux oreilles de l'archevêque de la ville des Rois, qui, avec plusieurs personnes de qualité, alla prier le vice-roi de suspendre cette exécution, ce qu'il leur accorda pour ce jour-là, et fit cependant mettre en prison Antoine Solar. Cette première fougue étant passée, il ne jugea pas à propos de le faire pendre, et le tint en prison deux mois tout entiers sans qu'il y eût ni enquête ni autre forme de procès contre lui. Sur ces entrefaites, il arriva qu'un samedi les auditeurs furent à la prison, où, bien informés du fait, et même priés en faveur d'Antoine Solar, ils le visitèrent, lui deman-

dant le sujet de son emprisonnement. Solar répondit qu'il n'en savoit rien, comme en effet il ne se trouva aucune information contre lui dans le greffe; et le juge interrogé là-dessus ne sut que répondre, sinon que par l'ordre exprès du vice-roi on l'avoit mis dans cette prison.

Le lundi suivant, les auditeurs rapportèrent au vice-roi « qu'ils avoient trouvé dans la prison « Antoine Solar, sans qu'il y ait eût contre lui « aucune poursuite; que lui seul étoit sa partie, à « ce qu'on disoit, et que s'il ne se trouvoit point « d'autres preuves pour justifier son emprisonnement, suivant l'ordre de la justice ils ne « pouvoient moins faire que de le tirer de ce « lieu-là ».

Le vice-roi leur répondit « qu'il l'avoit non « seulement fait prendre, mais encore voulu faire « pendre, tant pour les beaux mots qu'il avoit « écrits sur la muraille de sa maison de campa- « gne que pour certaines indignités par lui « commises au mépris de sa personne; qu'au « reste, bien qu'il n'eût pas daigné se mettre en « peine d'en avoir des témoignages ni des preu- « ves, néanmoins, en qualité de vice-roi, « il le pouvoit saisir et même le faire mourir, « sans être obligé de leur rendre compte de cette « action ». Les auditeurs repartirent « qu'il n'y « avoit ni gouverneur ni vice-roi qui se pussent « dire tels, s'ils n'agissoient suivant la justice et « conformément aux lois du royaume ». Ils se

séparèrent sur ce différend, et le samedi suivant, dans la visite qui se fit des prisonniers ils firent sortir Antoine Solar auquel ils donnèrent leur logis pour prison, et le relâchèrent entièrement à la visite suivante. Le vice-roi prit cela pour un affront, et fut si irrité contre les auditeurs, qu'ayant cherché les occasions de se venger d'eux, il en trouva une. Il sut que chacun d'eux en particulier avoit pris son logement dans trois des plus riches maisons de la ville, où on leur fournissoit, et à leurs gens, des provisions de bouche et d'autres choses qui leur étoient nécessaires, tellement qu'il se mit dans l'esprit de leur ôter cette commodité; car quoiqu'au commencement il l'eût trouvé bon lui-même, ce n'avoit été, disoit-il, que pour un temps limité et en attendant qu'ils eussent meublé des logis pour y demeurer; de sorte que ce terme lui semblant expiré, il leur envoya dire « qu'ils eussent à se pourvoir de logis, et à ne « plus vivre aux dépens des bourgeois; que « cela ne se pouvoit faire sans les fouler, et que « Sa Majesté ne l'entendoit pas ainsi. Qu'au reste « il n'approuvoit nullement qu'ils souffrissent, « en allant par la ville, que les gens d'affaires « et même les principaux habitants les accom- « pagnassent. »

Les auditeurs répondoient à cela « qu'on ne « pouvoit pas trouver en tout temps des maisons « à louer, et qu'il falloit nécessairement attendre



« que les baux de quelques unes fussent finis; « qu'au reste à l'avenir ils mangeroient à leurs « propres dépens, sans vouloir en aucune sorte « être à charge aux sujets de Sa Majesté; mais « qu'à l'égard de marcher par les rues dans la « compagnie des bourgeois, ils ne croyoient pas « que ce fût une chose ni criminelle, ni défen- « due, ni même en aucune manière contraire à la « bienséance, d'autant plus qu'ils avoient vu sou- « vent en Espagne les conseillers de Sa Majesté, « dans quelque tribunal que ce fût, en user de « la sorte ». Ces divisions s'entretenoient ainsi et alloient si loin, qu'ils ne manquoient jamais de se nuire quand l'occasion s'en présentoit. Le licencié Alvarez le témoigna bien un jour, s'étant avisé de faire prêter serment à un procureur sur un bruit qui couroit de lui qu'il avoit fourni à Diego Alvarez, beau-frère du vice-roi, certaine quantité d'or, pour lui faire donner la nomination d'un office par le vice-roi, qui s'offensa fort de ce procédé.

Ce dernier article est rapporté par Augustin de Zarate, et se trouve entièrement conforme au témoignage de Diego Fernandez, qui ajoute : « Le vice-roi et les auditeurs sembloient avoir formé deux partis tout-à-fait opposés l'un à l'autre. D'ailleurs, Antoine Solar ne fut pas plus tôt sorti de prison que, pour rendre le vice-roi plus odieux, il fit tout ce qu'il put contre lui. Il faisoit secrètement assembler les habitants du pays,

et disoit des choses contre Blasco Nuñez qui ne lui étoient jamais tombées dans la pensée, à quoi néanmoins on ne laissoit pas d'ajouter foi, parce qu'ils le haïssoient tous si fort qu'il ne se pouvoit rien ajouter à leur haine. Aussi, à son occasion, ceux de la ville des Rois avoient en si grande horreur le nom de roi, que les Romains ne le haïrent jamais davantage après que Tarquin le Superbe eut été chassé de Rome. Néanmoins Blasco Nuñez Vela fut le premier qui prit au Pérou ce titre et cette marque d'honneur éminente. »

Le docteur Gonzale d'Yllescas, dans son *Histoire des Papes*, parlant de l'empire du Pérou et de ce qui s'étoit passé dans les guerres, appelle insupportable l'humeur de ce vice-roi, et en dit les paroles suivantes : « Après que Vaca de Castro fut nommé gouverneur du Pérou, où il maintint la paix parmi tous ces peuples durant le temps de sa charge, qui fut d'un an et demi, on y envoya pour prendre sa place Blasco Nuñez Vela, cavalier des principaux d'Avila, qui y alla pour y porter certaines ordonnances très rigoureuses, mais qui ne l'étoient pas tant que celui qui les devoit mettre à exécution, etc. » Ce docteur tranche nettement en peu de paroles ce que tous nos historiens en général n'ont pu ni osé dire en tout ce qu'ils ont écrit sur cette matière.

Tandis que ces choses se faisoient dans la

ville des Rois, il s'en passa d'autres encore plus grandes dans des lieux où il s'en falloit beaucoup que l'ambition, l'envie, la tyrannie et le désir de régner et de commander eussent le même ascendant et le même empire qu'ils avoient en cette ville. La discorde pourtant ne laissa pas d'y trouver place et de troubler le repos commun jusqu'à mettre à mort le pauvre prince Manco Inca, dans un désert où il s'étoit banni volontairement après s'être vu privé de son empire, pour la jouissance duquel il y avoit eu tant de cruelles guerres et tant de sanglants massacres.

Pour mieux s'éclaircir de la disgrâce de ce prince, il faut savoir que Diego Mendez, Gomez Perez et six autres Espagnols qui s'échappèrent, comme j'ai dit ci-devant, de la prison de Cusco, de la persécution des Pizarres leurs ennemis et de la justice que vouloit faire d'eux le licencié Vaca de Castro, qui avoit châtié les plus coupables de la mort du marquis don François Pizarre, furent avertis par le moyen de l'Inca de l'arrivée du nouveau gouverneur et des grandes dissensions qu'il y avoit dans tout le pays, où il venoit, à ce qu'on disoit, pour y faire de nouveaux châtiments et changer les réglements qui regardoient la façon de vivre des Espagnols ; chose qu'en effet le prince Manco Inca pouvoit savoir, ne se passant point de jour qu'il n'en-

voyât quelques uns de ses vassaux pour avoir des nouvelles.

Diego Mendez et ses compagnons, bien aises de la venue du vice-roi, persuadèrent à l'Inca de lui écrire, et avec cela ils lui demandèrent la permission de sortir de cette solitude pour aller servir Sa Majesté. L'Inca, s'imaginant, comme ils le lui faisoient accroire, que sa lettre prépareroit l'esprit du vice-roi à lui rendre sinon tout son empire, à tout le moins une bonne partie, lui écrivit là-dessus, et les Espagnols en firent de même pour leurs affaires particulières, lui demandant pardon du passé, et un sauf-conduit pour aller servir sa seigneurie en tout ce qu'elle voudroit les employer.

Gomez Perez fut député ambassadeur de l'Inca, et accompagné de dix ou douze Indiens que le prince lui avoit donnés pour l'assister, il se présenta devant le vice-roi, lui donna ses lettres, et lui fit un ample récit tant de l'état présent du prince que du dessein qu'il avoit de le servir. Une si bonne nouvelle réjouit le vice-roi, qui, après avoir accordé aux Espagnols une amnistie du passé, répondit aux lettres de l'Inca en termes magnifiques, et qui l'assuroient d'autant plus de son affection, qu'il savoit qu'en quelque occasion qui se présentât, ou de paix ou de guerre, ce ne lui seroit pas un petit support que d'avoir ce prince en sa compagnie. Avec cette réponse, Gomez Perez

s'en alla trouver le prince et ses compagnons, qui furent tous extrêmement aises des bonnes nouvelles qu'il leur apporta, et se résolurent d'aller trouver le vice-roi là où il seroit; mais la mauvaise fortune de Manco Inca ne le permit pas, comme nous verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Mort du prince Manco Inca. — Dissensions des Espagnols, causées par les ordonnances.

Le prince Manco Inca, pour se divertir avec les Espagnols, avoit fait faire un beau jeu de boule, par leur avis même, parce que les Indiens n'y jouoient point dans leur pays avant que les Espagnols y vinssent. Il s'y exerçoit souvent avec Gomez Perez, qui, étant fort grossier et fort incivil, avoit cette mauvaise coutume que toutes les fois qu'il jouoit avec l'Inca, il contestoit avec lui sur la mesure des boules et pour la moindre chose que ce fût. Cela déplaisoit fort à ce prince, mais pour ne pas paroître le mépriser, il ne laissoit pas de jouer avec lui comme avec l'homme le plus civil et le moins capricieux de la troupe. Il arriva donc un jour

entre autres que Gomez Perez poussa la brutalité encore plus loin qu'il n'avoit jamais fait, s'imaginant qu'à cause des faveurs qu'il avoit reçues depuis peu du vice-roi, et dans l'espérance qu'il avoit de sortir bientôt de ce lieu-là, il pouvoit traiter avec l'Inca comme avec quelqu'un des domestiques indiens que ce prince lui avoit donnés; tellement qu'en une partie qu'ils avoient faite, ne trouvant pas bien son compte, il sortit des bornes du respect, et s'obstina si fort à tenir tête au prince, qu'il le contraignit à lui donner un soufflet et un coup de poing à l'estomac, en lui disant: « Ote-toi de là, regarde à « qui tu parles! » Gomez Perez qui étoit fort prompt à se mettre en colère, sans appréhender ni sa propre ruine ni celle de ses compagnons, leva en même temps la main dont il tenoit la boule, qu'il lança droit à la tête de l'Inca qui tomba roide mort par l'extrême violence de ce coup. Les Indiens qui étoient présents se voulurent jeter aussitôt sur Gomez Perez; mais il s'enfuit dans leur logis avec les autres Espagnols, où l'épée à la main ils empêchèrent que ceux qui les poursuivoient ne pussent entrer. Les Indiens voyant qu'ils ne pouvoient entrer mirent le feu à la maison, d'où les Espagnols sortirent pour n'être pas brûlés. Mais en se sauvant de l'embrasement, ils ne purent éviter les flèches des Indiens dont ils les percèrent comme des bêtes sauvages, avec tout le ressen-

timent que pouvoient avoir des gens furieux et désespérés de la mort de leur prince. Après qu'ils les eurent tués, peu s'en fallut qu'ils ne les mangeassent, tant leur rage étoit grande : de manière que pour l'assouvir ils résolurent de les brûler et d'en jeter la cendre dans la rivière, afin qu'il ne restât plus rien de leurs corps; mais ils changèrent d'avis et les abandonnèrent aux bêtes farouches, ne croyant pas de les pouvoir mieux punir.

Ainsi mourut le pauvre prince Manco Inca, par la main de ceux auxquels il avoit sauvé la vie et fait tous les bons traitements qu'ils eussent pu désirer, sans que ni son exil volontaire, ni ces hautes montagnes naturellement fortifiées qu'il avoit choisies pour son asile, le pussent garantir de la furie d'un frénétique qui lui ôta misérablement la vie. François Lopez de Gomare décrit cette mort d'une autre façon; mais elle se passa comme je viens de le dire. J'en puis parler avec certitude, ayant eu la relation de cette malheureuse action des Incas qui s'y trouvèrent présents. Je me souviens même de l'avoir ouï raconter à ma mère par ses parents, qui allèrent avec l'Inca Sayri Tupac, fils de ce prince infortuné, quand il sortit de ces rudes montagnes par l'ordre exprès du vice-roi don André Hurtado de Mendoza.

Notre commun ennemi, voyant tant d'occasions présentes et si favorables à son intention,

qui étoit de faire cesser ou du moins discontinuer la prédication du saint Evangile dans ce grand et riche empire du *Pérou*, ne les voulut pas laisser perdre : tellement qu'il envoya aussôt ses ministres, afin que par des raisons, ou fausses ou colorées, ils missent le feu dans tous les coins du royaume, quelque éloignés qu'ils fussent, et qu'ainsi l'on n'y parlât de la doctrine chrétienne non plus que de la paix et de l'union qu'on y avoit vu régner durant le gouvernement du licencié Vaca de Castro. Le lieu qu'il trouva le plus propre de tous pour y faire soulever entièrement les mécontents, à cause des ordonnances, étoit la ville de Cusco, parce qu'il y avoit jusqu'à quatre-vingts habitants tous pourvus de bons départements d'Indiens, et ce fut là particulièrement qu'il fit agir la malice et la furie de ses ministres. Avant que de passer outre, il faut se souvenir, comme nous l'avons dit au commencement, que les copies qui furent faites des ordonnances courant par tout le Pérou alarmèrent tous les conquérants, qui appréhendoient d'être dépossédés au premier jour et de leurs vassaux indiens et de leurs richesses. Ce qui augmentoit cette crainte et ce scandale public, c'étoit le naturel sévère du vice-roi, qui ne vouloit point absolument qu'aucune ville lui présentât de requête sur le fait des ordonnances, dans le dessein qu'il avoit de les faire exécuter à toute

rigueur. Les villes de Huamanca, d'Arequepa, de Chuquisaca et de Cusco, qui n'avoient pas encore reçu le vice-roi, s'imaginèrent qu'en élisant un procureur général qui parlât pour toutes quatre, et par conséquent pour tout le royaume, puisque cette élection se faisoit à Cusco qui en étoit la ville capitale, ils pourroient détourner la ruine dont ils étoient menacés. Ces communautés s'écrivirent donc les unes aux autres touchant la nomination d'une personne qui eût les qualités requises pour une si haute entreprise, et après avoir jeté les yeux de tous côtés, elles ne trouvèrent point d'homme plus capable de cette députation que Gonzale Pizarre. Car laissant à part ce que la naissance lui donnoit comme frère du marquis don François Pizarre, personne ne pouvoit ignorer qu'il n'eût contribué par sa valeur à la conquête du pays. On savoit d'ailleurs que sa vertu ne le faisoit pas moins connoître que sa condition, qu'elle lui avoit acquis l'amitié d'un chacun, et que pour toutes ces causes, sans qu'il fût besoin que le royaume le nommât, il étoit obligé de se rendre protecteur et défenseur tant des Indiens que des Espagnols de tout cet empire.

Les principaux de ces quatre villes écrivirent à Gonzale Pizarre, qui étoit alors à son département dans la province des Charcas. Ils le prièrent de venir promptement à Cusco, afin d'aviser avec eux aux moyens qu'ils pourroient

tenir pour remédier à leurs maux, lui représentant qu'il n'y avoit pas moins d'intérêt que les autres, et qu'au contraire il y perdroit plus que tous, puisque, outre la perte qu'il feroit de son département d'Indiens, il y avoit ordre exprès de Sa Majesté de lui faire trancher la tête, et que le vice-roi même s'en étoit vanté plusieurs fois.

Gonzale Pizarre, ayant lu ces lettres, fit autant d'argent qu'il put de son bien et de celui de son frère, puis s'en alla droit à Cusco avec dix ou douze de ses amis. Tous ceux de la ville, comme dit Zarate (liv. 5, chap. 4), le reçurent avec des applaudissements universels. Cependant on apprenoit tous les jours quelques nouvelles de la conduite du vice-roi par ceux qui, sortis de la ville des Rois, se réfugioient à Cusco, où ils enchérissoient toujours par-dessus la vérité pour mieux irriter les habitants contre les ordonnances. Il se fit plusieurs assemblées, tant des juges et des autres officiers de la ville que des principaux habitants, qui mirent tous en délibération ce qu'ils devoient faire sur la venue du vice-roi. Les uns disoient qu'il le falloit recevoir, et, touchant les ordonnances, envoyer des députés à Sa Majesté pour y donner ordre; les autres, qu'après qu'il seroit une fois entré dans la ville et qu'il y auroit mis à exécution les ordonnances, comme il avoit déjà fait ailleurs, il leur ôteroit leurs départements d'Indiens, où ils pourroient difficilement

rentrer quand ils en seroient dehors. Enfin ils demeurèrent d'accord d'élire Gonzale Pizarre procureur-général de Cusco, et Diego Centeno, député par la ville de la Plata, son substitut; ensuite ils conclurent « que Gonzale Pizarre, en « qualité de procureur-général, iroit à la ville « des Rois pour y appeler des ordonnances de- « vant l'audience royale. Il fut mis d'abord en « délibération s'il meneroit avec lui des gens de « guerre, et après y avoir bien pensé l'affir- « mative l'emporta ». L'on prit sur cela divers prétextes pour colorer cette action, qui furent « que le vice-roi avoit déjà fait battre le tam- « bour dans la ville des Rois, sous prétexte « qu'il le faisoit pour la punition de ceux qui « s'étoient saisis de l'artillerie; que c'étoit un « homme si rigoureux et si rude, qu'il exécutoit « les ordonnances sans en admettre l'appel, « sans appointer aucune requête et sans vou- « loir qu'on s'adressât à l'audience royale, quoi- « que des officiers lui fussent donnés pour ad- « joints afin d'exécuter avec eux ce qui seroit « juste; qu'au reste il s'étoit vanté plusieurs fois « d'avoir un mandement exprès de Sa Majesté « de faire trancher la tête à Gonzale Pizarre, à « cause des révoltes passées et de la mort de « don Diego ». D'autres encore, qui traitoient cette affaire plus finement, prenoient pour excuse l'armement des gens de guerre qui devoient aller joindre l'Inca, et que Gonzale Pi-

zarre pouvoit rencontrer sur le chemin de la ville des Rois, où il s'en alloit; si bien que pour se défendre des surprises de ce prince irrité, il falloit nécessairement qu'il eût des forces avec lui. Quelques uns, plus hardis, et qui parloient sans déguisement, disoient qu'on avoit levé ces troupes pour les opposer aux embûches du vice-roi, qu'on regardoit comme un homme artificieux, ennemi de toute justice, et auquel il ne faisoit pas bon se fier. Il se trouvoit même des hommes de lettres qui, faisant informer de toutes ces choses pour preuve desquelles ils ne manquoient pas de témoins, leur soutenoient qu'il n'y avoit pas de mal en ceci, qu'ils le pouvoient faire équitablement et repousser la force par la force, ou même empêcher la violence d'un juge qui agissoit plus de force que de droit. Toutes ces raisons examinées, il fut résolu que Gonzale Pizarre leveroit des troupes, et plusieurs des principaux de Cusco s'offrirent à le servir tant de leur personne que de leurs biens, jusque-là même qu'il y en eut quelques uns qui dirent tout haut « qu'ils perdroient leur âme en cette demande». Voilà ce que j'ai tiré d'Augustin de Zarate. Ce qui suit est de François Lopez de Gomare.

CHAPITRE VIII.

Continuation des désordres. — Lettres écrites à Gonzale Pizarre par les communautés des quatre villes. — Il est élu procureur-général du Pérou et lève des gens pour les mener avec lui à la ville des Rois.

Plusieurs des conquérants du Pérou écrivirent tant de choses à Gonzale Pizarre, qu'ils l'engagèrent à quitter le pays des Charcas où il étoit, et le firent aller à Cusco, après que Vaca de Castro fut allé à la ville des Rois. A son arrivée, il fut visité de plusieurs personnes de distinction, qui le prièrent de s'opposer aux ordonnances que Blasco Nuñez avoit apportées, et qu'il faisoit exécuter sans considération quelconque; d'y procéder par voie d'appel, ou même d'y employer la force s'il en étoit besoin, et de se vouloir déclarer leur chef, l'assurant qu'ils s'armeroient tous et le suivroient en quelque lieu qu'il les voulût mener. Gonzale, soit qu'il le fît pour les éprouver ou peut-être pour se justifier, leur dit « qu'il les prioit fort « de le dispenser de cet emploi, puisque s'op- « poser aux ordonnances, et même par voie « de requête, c'étoit choquer l'intention de « l'empereur, qui entendoit absolument qu'elles

« fussent exécutées ; qu'ils se souvinssent, au « reste, que les guerres qui s'entreprenoient à « la volée avoient un succès pénible et une fin « incertaine ; qu'en un mot, il ne vouloit point « leur plaire au préjudice du roi, ni accepter « la charge de procureur, non plus que celle « de général ». Pour le persuader, ils lui représentèrent plusieurs choses qui ne tendoient qu'à justifier leur dessein. Les uns disoient « que la conquête des Indes étant juste, ils pou-« voient aussi avec justice avoir pour esclaves « les Indiens pris à la guerre » ; les autres « que « l'empereur ne pouvoit légitimement leur ôter « les terres et les vassaux qu'il leur avoit une « fois donnés ; et quand même cela seroit, que « le terme de la donation n'étoit pas encore ex-« piré, outre qu'elle tenoit lieu de douaire à « plusieurs, pour en avoir été pourvus à condi-« tion de se marier ». Quelques uns encore avançoient « qu'il leur étoit permis de prendre « les armes pour la défense de leurs vassaux et « de leurs franchises, comme il l'avoit été à la « noblesse de Castille d'armer pour la conser-« vation de sa liberté, après avoir assisté ses « princes à recouvrer leurs royaumes usurpés « par les Maures ; et que pour eux, ils n'étoient « pas moins considérables pour avoir tiré le « Pérou d'entre les mains des idolâtres ». Ils ajoutoient tous ensemble, pour conclusion, « qu'ils ne croyoient pas que, pour appeler des

« ordonnances, ils en dussent être en peine,
« ni même, disoient quelques uns, pour s'op-
« poser à ce qu'elles ne fussent pas mises à
« exécution, puisque rien ne les obligeoit de
« droit à y consentir et à les recevoir pour lois».
Mais toutes ces raisons ne servoient de rien pour persuader celui qui ne les vouloit pas seulement écouter. Outre tout cela, ils reprochoient à Blasco Nuñez d'être naturellement farouche, ennemi de la puissance des riches, cruel dans les exécutions, et toujours prêt à soutenir les Almagres; qu'il avoit fait pendre un prêtre dans Tumbez et écarteler un domestique de Gonzale Pizarre pour s'être déclarés contre don Diego d'Almagre; qu'il avoit ordre exprès de faire mourir Pizarre avec ceux qui l'avoient suivi à la bataille des Salines; et, pour conclusion, que c'étoit un homme sans raison, qui défendoit de boire du vin, d'user de sucre et d'épiceries, de s'habiller de soie, et de se faire porter en litière (1).

Quoique Gonzale Pizarre parût s'opposer à son élection, il ne laissa pas d'être bien aise de se voir procureur et capitaine-général, se proposant, ainsi que dit le proverbe, et comme il le désiroit aussi « d'entrer par la manche, et de « sortir par le collet ». Comme donc les com-

(1) *Hamaca*. Nous n'avons point d'autre mot en françois ; c'est proprement un lit portatif fait en manière de filet, dont les Indiens usent d'ordinaire.

munautés de Cusco, celles de Huamanca, de la Plata et autres, l'eurent choisi pour leur procureur-général, et les soldats pour leur capitaine, avec une pleine autorité qu'ils lui donnèrent sur eux, il prêta serment à l'heure même, suivant les formalités en tel cas requises.

Ensuite de cela, il déploya la bannière; fit battre le tambour, se saisit de l'or des coffres du roi et s'empara des armes qu'on avoit gagnées à la bataille des Chupas. Il en équipa jusqu'à quatre cents hommes, tant à pied qu'à cheval, au grand scandale de plusieurs et des principaux même, qui se repentirent de ce qu'ils avoient fait, voyant que Gonzale Pizarre, ayant, comme l'on dit, pris la main, ne leur donnoit seulement que le doigt. Ils ne révoquèrent pas pourtant les choses passées, quoique plusieurs d'entre eux eussent protesté secrètement contre le pouvoir qu'ils lui avoient donné, et entre autres Altamirano, Maldonato et Garcillasso de la Vega.

Ce que je viens de dire est le sentiment de Lopez de Gomare, dont j'ai suivi le sens mot à mot; mais ni lui ni les autres auteurs ne me semblent pas avoir été bien informés touchant l'endroit où ils disent que ceux de Cusco s'engagèrent ouvertement dans la rébellion; car il est certain que lorsqu'ils nommèrent procureur-général Gonzale Pizarre, ce ne fut nullement leur dessein de l'envoyer à main armée, mais seule-

ment comme procureur des fidèles vassaux qui avoient conquis cet empire-là pour l'agrandissement de la couronne d'Espagne, qui se promettoient que si on leur faisoit droit, on ne refuseroit point de les recevoir en leur demande, non pas même dans le tribunal le plus inaccessible qui fut jamais.

Ce fut là au commencement l'intention des communautés des quatre villes dont j'ai parlé ci-devant, qui, pour cet effet, envoyèrent leurs députés avec un plein pouvoir d'agir en leur nom. Mais l'étrange humeur du vice-roi, et les nouvelles qu'on apportoit toujours à Cusco de la manière insupportable dont il gouvernoit, furent cause que Gonzale Pizarre ne voulut point se fier à des papiers ni à des lois écrites, bien qu'elles lui fussent favorables, et qu'il chercha sa sûreté dans les armes.

Après donc qu'on l'eut nommé procureur-général de cet empire, et qu'il eut bien considéré que, pour traiter avec le vice-roi de la modération des ordonnances qu'il faisoit exécuter avec tant de rigueur, pour se mettre à couvert de ses embûches et empêcher qu'il ne lui pût faire couper le cou, il devoit prendre ses sûretés, il résolut d'avoir une compagnie de deux cents soldats qui fussent comme gardes de sa personne. Il la leva secrètement et sans nommer aucun capitaine, de peur qu'il ne semblât se porter à la rébellion et s'opposer à la justice

royale, les principaux de la ville, et même tous les bourgeois, lui ayant représenté « que « leur intention ni celle des autres habitants « de ce grand empire n'étoit nullement de ré- « sister par les armes à ce que Sa Majesté com- « mandoit par ses ordonnances, mais bien d'y « faire apporter quelque tempérament par leur « soumission et leur très humble requête; qu'ils « avoient tant de bon droit de leur côté, qu'ils « ne pensoient pas que leur prince refusât ja- « mais de leur accorder leur juste demande, et « partant qu'ils le prioient de vouloir congédier « ses gens, et d'aller à cette commission comme « procureur du pays et non comme capitaine, « leur dessein étant de se tenir toujours dans « l'obéissance comme fidèles vassaux, ainsi « qu'ils le protestoient publiquement ».

Gonzale Pizarre répondit à ce discours « que « puisqu'ils savoient si bien l'humeur du vice- « roi, et qu'il s'étoit vanté souvent d'avoir ordre « exprès de lui faire trancher la tête, il s'éton- « noit fort de ce qu'ils le vouloient ainsi envoyer « à la boucherie les mains liées; qu'il aimoit « mieux renoncer à cette charge que de courir « à une mort certaine, et qu'ainsi il s'en dé- « mettoit très-volontiers, et s'en retourneroit « en sa maison où il attendroit ce que le vice- « roi voudroit faire de lui; qu'en un mot il « trouvoit plus à propos d'en user ainsi que de

« l'irriter pour se garantir de la perte de sa vie, « dont il étoit menacé. »

Ceux de Cusco et les députés des autres villes furent ébranlés par la force de ces paroles, et ainsi ne pouvant nier que, vu le cruel procédé du gouverneur qui ne se relâchoit point de sa rigueur ordinaire, Gonzale Pizarre n'eût grande raison, ils lui permirent d'avoir des gardes, et ils prirent pour prétexte qu'il ne menoit avec lui des gens de guerre que pour se garantir des embûches du prince Manco Inca, ayant à passer près des montagnes où il s'étoit exilé. Il leva, dit Gomare, plus de quatre cents hommes, tant cavaliers que fantassins; aussi ceux de Cusco, qui n'entendoient pas qu'il dût avoir de si grandes forces, se repentirent de l'avoir élu, parce qu'assisté de tant de gens il sembloit plutôt se déclarer rebelle que demander justice, ce qui fut cause que les trois qui sont nommés par Gomare protestèrent de nullité, et avec eux plusieurs autres dont il sera parlé ci-après.

Cependant Gonzale Pizarre ne s'endormit point et fit toutes les diligences imaginables, selon qu'il le jugeoit nécessaire à l'exécution de son dessein. Il dépêcha des courriers dans tous les endroits où il y avoit des Espagnols, et non seulement aux trois villes susdites, mais encore aux bourgs particuliers et aux départements d'Indiens. Il traitoit fort civilement ceux à qui il écrivoit, et ses paroles étoient appuyées de

bonnes et de fortes raisons, car il offroit ses biens, sa personne et tout ce qui dépendoit de lui ou qui en pourroit dépendre à l'avenir. Ces offres firent soupçonner et croire à la fin qu'il prétendoit faire renaître le droit qu'il avoit au gouvernement du Pérou; car, comme le remarquent les trois historiens, le marquis don François Pizarre, son frère, lui en avoit obtenu la survivance par un brevet de l'empereur, qui portoit « que Sa Majesté donnoit ce gouvernement au marquis durant sa vie, et à celui « qu'il nommeroit son héritier après sa mort». Ce qui prouve que les départements d'Indiens étoient pour deux vies.

CHAPITRE IX.

Gonzale Pizarre sort de Cusco avec une armée. — Armement du vice-roi, qui fait prisonniers Vaca de Castro et plusieurs autres des principaux.

Cette prétention qu'avoit Gonzale Pizarre lui fit faire de si grands préparatifs, qu'il donnoit à connoître visiblement qu'il n'alloit pas en commission, mais à la guerre. Pour mieux découvrir son dessein, il envoya François d'Almendraz sur le chemin de la ville des Rois, afin

qu'avec les vingt soldats qu'il lui donna et les Indiens qui lui prêteroient main-forte aux lieux où il se trouveroit, il empêchât qu'aucun des habitants de Cusco, ni de ceux qui viendroient de Rimac, ne passassent. Cela fait, il prit tout l'or et tout l'argent qui se trouva dans la caisse du roi; il en fit autaut des biens des défunts et de ceux qu'on avoit mis en dépôt, qu'il prit par forme d'emprunt pour le paiement et la subsistance de ses troupes. Il commanda qu'on tînt prête l'artillerie que Gaspar Rodriguez et ses compagnons avoient transportée de Huamanca à Cusco, qui étoit fort bonne et en quantité. Il se pourvut encore abondamment de poudre, ayant la commodité d'y faire travailler, d'autant plus grande que le meilleur salpêtre qui soit en tout le royaume est aux environs de Cusco. Il créa aussi plusieurs officiers, dont les principaux furent Alfonse de Toro, qu'il fit mestre-de-camp; don Pedro Portocarrero fut fait capitaine de cavalerie; Pedro Sermenio eut le commandement d'une compagnie d'arquebusiers; Jean Velez de Guevare et Diego Gumiel eurent chacun une compagnie de piquiers. Fernand Bachicao fut nommé capitaine de l'artillerie, composée de vingt pièces de campagne extrêmement bonnes; et ce fut ce même Bachicao, dit Zarate, qui fit des provisions de poudre, de boulets et d'autres munitions nécessaires.

Pendant ces préparatifs, Gonzale Pizarre tâ-

choit de justifier ou de colorer le mieux qu'il pouvoit, tant en public qu'en particulier, la cause d'une si mauvaise entreprise. Il disoit « que lui et ses frères avoient découvert ce pays-« là, l'avoient conquis et rangé sous la domi-« nation de Sa Majesté en exposant leurs vies et « aux dépens de leurs biens; que l'Espagne « s'enrichissoit tous les jours de l'or et de l'ar-« gent qu'on en tiroit, comme chacun le savoit « très-bien, et que cependant, après la mort du « marquis, l'empereur n'avoit donné le gou-« vernement de ce pays ni à son fils ni à lui, « quoique cela dût être selon le traité qui s'en « étoit fait; qu'au contraire, au lieu de ces ré-« compenses, il leur envoyoit ôter tous leurs « biens, n'y ayant aucun qui d'une manière ou « d'autre ne fût compris dans ces ordonnances; « que Blasco Nuñez Vela, à qui on en avoit « commis l'exécution, la faisoit faire avec une « rigueur insupportable, n'écoutant ni requê-« tes ni supplications, et ne leur donnant pour « réponse que des paroles dures et injurieuses; « qu'ils étoient eux-mêmes témoins de ce qu'il « disoit et de plusieurs autres choses de même « nature; qu'enfin on disoit publiquement que « le vice-roi avoit ordré de lui faire trancher la « tête, à lui qui n'avoit jamais rien fait contre le « service de Sa Majesté, mais au contraire lui avoit « toujours été très-fidèle, comme cela étoit de no-« toriété publique; que pour toutes ces raisons

« il avoit résolu, du consentement de la ville de « Cusco, d'aller lui-même à celle des Rois pour y « appeler des ordonnances devant l'audience « royale, puis envoyer à l'empereur des députés « au nom de tout le royaume, pour l'éclaircir de « la vérité de ce qui se passoit, ne doutant pas que « Sa Majesté en étant bien informée n'y apportât « les remèdes convenables; que si néanmoins « elle ne le faisoit pas, il les laisseroit dans la li- « berté de se soumettre au joug qu'on leur vou- « loit imposer. Qu'à l'égard de son voyage et de « sa comparution devant le vice-roi, les menaces « de ce ministre et les troupes qu'il avoit assem- « blées faisoient assez clairement connoître « qu'il n'y avoit aucune sûreté pour lui ni pour « ceux qui iroient avec lui, à moins qu'ils ne « fussent en état de se défendre contre sa vio- « lence; qu'ainsi on avoit jugé à propos qu'il « levât de son côté des troupes pour l'accom- « pagner, sans qu'il y eût pour cela la moindre « intention du monde de faire aucun mal à per- « sonne, à moins qu'on ne l'attaquât. Qu'il les « prioit donc de le suivre dans ce voyage et « d'observer exactement dans leur marche les « règles et les ordres de la guerre. Qu'enfin lui « et ses gentilshommes qui étoient avec lui les ré- « compenseroient libéralement de leurs peines, « comme de braves soldats qui leur auroient « aidé à travailler utilement à la conservation de « leurs biens. » Ce discours, par lequel Gonzale

Pizarre tâchoit de persuader à ses troupes la justice de sa cause et la droiture de ses intentions, ne fut pas sans effet; tous s'offrirent de le suivre et de le défendre courageusement et jusqu'à la mort. Il sortit donc ainsi de Cusco, accompagné de tous les habitants de la ville. Voilà ce que dit Augustin de Zarate.

Avec ces préparatifs et plus de cinq cents hommes de guerre, sans y comprendre vingt mille Indiens de service, douze mille desquels suffisoient à peine pour le transport et la marche du canon, Gonzale Pizarre prit le chemin de la ville des Rois, afin d'y faire, comme il disoit, la charge de procureur-général. Il arriva à Sacsahuana, à quatre lieues de la ville, où nous le laisserons pour dire ce qui se passa entre le vice-roi et ses gens, tant dans la même ville qu'en plusieurs autres contrées.

Bien que le vice-roi Blasco Nuñez Vela eût pris possession du trône et du gouvernement de ce grand empire, cependant il ne possédoit tranquillement ni l'un ni l'autre, à cause de la haine que lui attiroit son extrême rigueur dans la publication des ordonnances royales. Pour se mettre à couvert de quelque attentat qu'on eût pu faire sur sa personne, et pour donner plus d'éclat à sa dignité, il commanda au capitaine Diego d'Urbin de lever cinquante arquebusiers pour le suivre partout, comme dit Gomare. Cependant on osoit si peu lui parler de

la suspension des ordonnances, qu'encore que le corps de la ville lui eût présenté dans une requête diverses raisons pour lesquelles on le prioit de les suspendre, il n'en voulut jamais rien faire, ainsi que le remarque Zarate. Il leur promit néanmoins « qu'après qu'il les auroit fait « mettre à exécution il en écriroit ses senti-« ments à l'empereur, et qu'il diroit les raisons « pour lesquelles il importoit à son service et à « la conservation de ceux du pays qu'elles fus-« sent révoquées; qu'en effet il avouoit fran-« chement qu'elles n'étoient pas moins domma-« geables à Sa Majesté qu'à tout le royaume du « Pérou, et que si ceux qui les avoient faites « eussent bien su l'état des affaires présentes, « ils n'eussent jamais conseillé à l'empereur de « les faire; qu'au reste, s'ils vouloient envoyer « des députés à la cour d'Espagne, il écriroit « avec eux à Sa Majesté ce qui lui sembloit de-« voir être fait pour prévenir beaucoup d'in-« convénients, auxquels il se promettoit que le « roi donneroit ordre; mais que pour lui il ne « pouvoit entendre parler de suspendre l'exécu-« tion, puisqu'il lui falloit achever comme il « avoit commencé, pour n'avoir pas ordre de « faire autre chose ». Tout ceci est d'Augustin de Zarate, qui continue de la sorte, à quoi les autres auteurs se conforment :

« Pendant tout ce temps-là, les passages pour « aller à Cusco étoient si bien gardés que, ni

« par le moyen des Indiens ni par celui des « Espagnols, on ne pouvoit avoir aucune nou- « velle de ce qui s'y passoit. On avoit seulement « appris que Gonzale Pizarre étoit venu dans « cette ville, et que tous ceux qui s'étoient en- « fuis de Los Reyes et de plusieurs autres en- « droits s'y étoient aussi rendus sur le bruit de « la guerre. Là-dessus le vice-roi et les audi- « teurs conjointement expédièrent des mande- « ments, par lesquels ils ordonnoient à tous les « habitants de Cusco et à ceux des autres villes « qu'ils eussent à reconnoître et recevoir Blasco « Nuñez pour vice-roi, et se rendissent à la « ville de Los Reyes avec leurs armes et leurs « chevaux pour lui offrir leur service. Tous « ces mandements se perdirent par les che- « mins; néanmoins celui qui étoit pour la ville « de la Plata y fut enfin porté, en vertu duquel « Louis de Ribera et Antoine Alvarez, conjoin- « tement avec les autres officiers du lieu, re- « çurent Blasco Nuñez pour vice-roi avec « beaucoup de solennité et de démonstrations « de joie; puis, pour témoigner leur soumis- « sion et leur obéissance aux ordres qu'ils « avoient reçus, on équipa très-bien vingt-cinq « cavaliers, autant que cette ville en pouvoit « faire, pour les envoyer au vice-roi. Celui qui « les conduisoit étoit le capitaine Louis de Ri- « bera. Ils prirent donc le chemin de Los « Reyes, marchant par des lieux déserts et écar-

« tés, de peur que Gonzale Pizarre ne leur fît
« couper les passages et ne les fît arrêter en
« chemin. Il y eut aussi quelques particuliers,
« habitants de Cusco, qui reçurent ces mande-
« ments, en conséquence desquels quelques
« uns se rendirent auprès du vice-roi pour lui
« offrir leurs service, comme on le dira ci-
« après. Comme les choses en étoient là, le
« vice-roi eut des nouvelles certaines de ce qui
« se passoit à Cusco. Cela l'obligea à employer
« tous ses soins pour augmenter le nombre de
« ses troupes en faisant de nouvelles levées,
« ce qu'il pouvoit aisément faire ayant bien de
« l'argent, parce que le licencié Vaca de Castro
« avoit fait embarquer plus de cent mille écus
« qu'il avoit tirés de Cusco pour envoyer à Sa
« Majesté, dont le vice-roi se saisit et l'employa
« au paiement des troupes. Il fit capitaines de
« cavalerie don Alfonse de Montemayor et Die-
« gue Alvarez de Cueto, son beau-frère; capi-
« taines d'infanterie, Martin de Robles et Paul de
« Menesez; et d'arquebusiers, Gonzale Diaz de
« Pignera. Il donna le commandement de toutes
« ses troupes à Vela Nuñez, son frère, et fit
« Diegue d'Urbina mestre-de-camp-général, et
« Jean d'Aguire sergent-major. Le nombre de
« ses troupes étoit de six cents hommes de
« guerre, sans compter les bourgeois; il y avoit
« cent cavaliers, deux cents arquebusiers, et
« le reste étoit des piquiers. Il fit faire une

« grande quantité d'arquebuses, tant de fer que
« de la fonte de quelques cloches qu'il ôta pour
« cela de la grande église. Il faisoit aussi fort
« souvent faire l'exercice à ses troupes, et quel-
« quefois donner de fausses alarmes pour s'as-
« surer de la disposition où étoient les esprits,
« parce qu'on croyoit que la plupart ne sui-
« voient pas ses ordres de bon cœur et n'étoient
« pas fort bien intentionnés pour son service.
« Il eut alors quelque soupçon que le licencié
« Vaca de Castro, à qui il avoit depuis peu
« donné la ville pour prison, avoit quelque in-
« telligence et entretenoit quelque négociation
« secrète avec ses créatures et les gens qui lui
« étoient affectionnés. Un jour donc, à l'heure
« du dîner, il fit donner une fausse alarme,
« faisant dire que Gonzale Pizarre venoit et
« qu'il étoit déjà fort près; et comme les troupes
« furent assemblées sur la place, il envoya Die-
« gue Alvarez de Cueto, son beau-frère, qui
« prit prisonnier Vaca de Castro; en même
« temps il fit aussi prendre par des huissiers
« don Pedro de Cabrera, son beau-père Fer-
« nand Mexia de Guzman, le capitaine Laurens
« d'Aldana, Melchior Ramirez et son frère Bal-
« tazar Ramirez, et les fit tous transporter du
« côté de la mer, les faisant mettre sur un vais-
« seau, dont il nomma pour capitaine Jérôme
« de Zurbano, qui étoit de Bilbao. Peu de jours
« après il fit mettre en liberté Laurens d'Al-

« dana, et envoya don Pedro et Fernand Mexia
« à Panama, Melchior et Baltazar Ramirez à Ni-
« zarragua, et pour Vaca de Castro il le laissa
« prisonnier dans le vaisseau, sans que jamais
« on déclarât à aucun d'eux de quoi il étoit ac-
« cusé, sans information et sans aucune pro-
« cédure juridique. »

CHAPITRE X.

Deux des principaux d'Arequepa amènent au vice-roi deux vaisseaux appartenant à Gonzale Pizarre.—Seigneurs de Cusco qui s'enfuient de son armée.

Le vice-roi étoit dans cette inquétude et ces embarras, lorsqu'il arriva une chose qui lui remit un peu l'esprit et qui lui fit beaucoup de plaisir. Ce fut qu'il vint se rendre à lui deux des principaux habitants de la ville d'Arequepa, dont l'un s'appeloit Jérôme de Cerna et l'autre Alfonse de Cacerez. Pour exécuter leur dessein, ils se saisirent de deux vaisseaux que Gonzale Pizarre avoit dans le port de cette ville, et dont il prétendoit se servir pour flanquer son artillerie et pour se rendre maître de la mer, chose de grande importance pour lui; mais ces deux bourgeois, ayant suborné les mariniers, firent

voile à la ville des Rois, où Blasco Nuñez les reçut à bras ouverts, parce qu'il jugea par là qu'il ne devoit espérer que de bons succès, puisque les forces de son ennemi commençoient déjà à se rendre à lui.

Il arriva cependant une chose qui déplut à Gonzale Pizarre, que nous avons laissé à Sacsahûana. Les principaux seigneurs de Cusco qui étoient sortis avec lui, voyant qu'il y avoit du malentendu dans cet armement, leur intention étant d'aller demander justice avec toutes sortes de soumissions et non pas les armes à la main, se résolurent enfin d'exécuter ce qu'ils avoient déjà proposé sécrètement entre eux, à savoir, de s'enfuir de l'armée de Pizarre.

Les plus considérables furent Gabriel de Royas, Garcillasso de la Vega, Jean de Saavedra, Gomez de Royas, Jérôme Costilla, Pierre del Barco, Martin de Florence, Jérôme de Soria, Gomez de Leon, Pierre Maniarez, Louis de Leon, le licencié Carvajal, Alfonse Perez d'Esquinel, Pierre Pizarre et Jean Ramirez. Voilà ceux que nomment Zarate et Fernandez; les autres, qu'ils ont oubliés, furent les suivants : Jean Jules de Hojeda, Diego de Silva, Thomas Vasquez, Pierre Alfonse Carrasco, Jean de Pancorvo, Alfonse de Inoyosa, Antoine de Quinionez, Alfonse de Loaisa, Martin de Menesez, Mancio Serra de Lequizamo, François de Villefort, Jean de Figueroa, Pierre de los Rios et

son frère Diego de los Rios, Alfonse de Sotto, Diego de Truxillo, Gaspar Jara, et quelques autres dont les noms m'ont échappé de la mémoire, faisant en tout le nombre de quarante, dont j'ai connu plusieurs.

Tous ceux-ci abandonnèrent Gonzale Pizarre pour s'en retourner à Cusco, d'où, après s'être pourvus de ce qu'ils avoient besoin pour leur voyage, ils s'en allèrent en diligence à Arequepa, où ils croyoient trouver les deux navires de Gonzale Pizarre, desquels ils prétendoient s'emparer et s'embarquer dessus pour aller à la ville des Rois servir Sa Majesté. Mais étant arrivés à Arequepa, ils se trouvèrent tous prévenus par la diligence d'Alfonse de Cacerez et de Jérôme de la Cerna, qui étoient déjà au port de la ville des Rois.

Se voyant ainsi frustrés de leurs espérances, ils se trouvèrent fort embarrassés, car ils ne savoient quelle route prendre, appréhendant que Gonzale Pizarre ne se fût saisi et des avenues de la plaine et de celles de la montagne. Enfin ils résolurent d'aller par mer à la ville des Rois, et de faire pour cette fin une grande barque qui les y portât. Ils employèrent quarante jours à ce travail, qui ne leur réussit point, parce qu'ils n'avoient ni les matériaux ni les ouvriers nécessaires pour en venir à bout. Ainsi ils ne purent se fier à cette barque, à moins que de se mettre au hasard de couler à fond

avec elle. Ils conclurent donc qu'il valoit encore mieux s'exposer au péril de tomber entre les mains de leurs ennemis, et aller à la ville des Rois le long de la côte. En effet, ils eurent le bonheur de trouver le chemin libre ; mais à leur arrivée dans la ville, ils apprirent que l'on s'étoit saisi de la personne du gouverneur, et qu'on l'avoit mis dans un vaisseau pour le faire conduire en Espagne. On le verra plus au long par la suite de l'histoire.

Si ces gens étoient arrivés plus tôt et qu'ils ne se fussent pas amusés à faire cette barque, qui leur fut inutile, il est très certain que les affaires se seroient passées tout autrement. Car dès qu'on auroit vu dans la ville des Rois que les principaux seigneurs de Cusco abandonnoient Gonzale Pizarre et se venoient rendre à Blasco Nuñez, les bourgeois se seroient rassurés de la peur qu'ils avoient de Pizarre et ne se seroient point saisis du vice-roi, car ce fut la crainte seule qui les y porta, comme les auteurs le remarquent, ce qui arriva avant que Gonzale Pizarre fût arrivé à Rimac. Comme donc ces transfuges trouvèrent qu'il étoit pris et même embarqué, ils se dispersèrent, qui çà qui là, pour tâcher de mettre leur vie à couvert, et quelques uns même, dont nous parlerons ci-après, ne bougèrent de la ville.

Gonzale Pizarre se crut perdu dès qu'il se vit abandonné de ceux à qui il se fioit le plus,

et qui donnoient le principal lustre à son armée, ce qui fit, comme disent les historiens, qu'il résolut en lui-même de s'en retourner aux Charcas, ou de s'en aller au Chili avec cinquante de ses amis qu'il connoissoit assez pour s'assurer qu'ils l'assisteroient jusqu'à la mort. Il auroit exécuté ce dessein, sans les nouvelles qu'il eut que Pedro de Puelles le venoit joindre pour le servir dans son armée. Cela lui fit si bien reprendre courage, que pour témoigner qu'il ne craignoit rien il s'en alla droit à Cusco, ôtant à ceux qui l'avoient abandonné leurs domestiques indiens qu'il prit pour lui-même. Ensuite il donna à Pedro de Puelles ceux de Garcillasso de la Vega, la maison duquel fut en si grand danger d'être brûlée par les soldats, qu'il y en eut un qui prit un tison pour y mettre le feu, mais un de ses camarades, plus raisonnable que lui, l'en empêcha. Au lieu du feu, ils en vinrent au pillage, qui fut si grand, qu'ils n'y laissèrent que les murailles. Ils en firent sortir même tous les Indiens de service, tant hommes que femmes, et leur défendirent d'y rentrer jamais, sous peine de la vie. Nous restâmes dedans au nombre de huit personnes, savoir : ma mère, ma sœur, moi et une servante qui aima mieux hasarder de perdre la vie que de nous quitter. Jean d'Alcobaza, mon gouverneur, et son fils Diego d'Alcobaza, un de ses frères et une Indienne de service qui, non plus

que l'autre, ne voulut jamais abandonner son maître, y restèrent aussi.

Ce qui sauva la vie à Jean d'Alcobaza fut sa grande probité, qui le faisoit connoître partout pour un homme franc et qui ne s'intéressoit nullement aux intrigues du monde. Pour ce qui est de ma mère et de moi, c'étoit fait de nous assurément, et par conséquent de tous les autres, si dans le temps qu'on nous vouloit tuer il ne fût survenu quelques personnes qui empêchèrent cet acte tragique. C'étoient des amis de mon père, qui, quoiqu'ils fussent du parti de Gonzale Pizarre, ne laissèrent pas de se déclarer tels. « Que nous ont fait ces enfants? di« rent-ils; voulez-vous qu'ils soient garants des « actions des vieillards? » La faim nous eût fait perdre bientôt après la vie que ces gens nous avoient sauvée, sans l'assistance des Incas et des Pallas nos parents, qui, par des voies secrètes, nous envoyoient à toute heure du jour de quoi manger, mais en si petite quantité que cela pouvoit à peine suffire à notre nourriture.

Outre cette assistance, nous en reçûmes encore une autre en particulier d'un gentilhomme qu'on appeloit Jean d'Escobar, qui n'avoit alors aucun département d'Indiens, mais à qui le licencié Castro en donna un depuis, le mariant à la fille de Vasco de Guevare et de doña Marie Henriquez. Ce cavalier, qui demeuroit alors dans la maison d'Alfonse de Meza, vis-à-vis de

celle de mon père, touché de pitié pour nous, et sachant que nous n'avions pas de quoi pourvoir à notre nourriture, pria Jean d'Alcobaza, mon gouverneur, de m'amener tous les jours dîner et souper avec lui. Nous acceptâmes ces offres pour le dîner seulement, afin de n'ouvrir pas les portes à une heure indue, dans l'extrême appréhension où nous étions qu'on ne nous vînt couper la gorge à tout moment, parce qu'à tout moment nous en étions menacés. Fernand Bachicao, capitaine de l'artillerie, redoubloit encore notre crainte, parce qu'il lui prenoit quelquefois des fantaisies de tirer de son logis sur le nôtre qui étoit à l'opposite, tellement qu'il ne tenoit pas à lui qu'à force de canonnades il ne le démolît; mais il se trouva que nous eûmes encore des amis qui intercédèrent pour nous de leur propre mouvement. Ils en firent de même des maisons qui appartenoient aux autres fuyards, qui ne furent pas pourtant battues si rudement que la nôtre; car les ennemis de mon père se voulurent venger de lui particulièrement parce qu'il avoit été un des auteurs de cette fuite, et Gabriel de Royas l'autre, qui fut exempt néanmoins de cette violence, parce qu'il avoit sa maison à Chuquisaca, ville de la province de la Plata.

Après avoir fait ainsi piller les maisons de ceux qui s'étoient déclarés pour le vice-roi, Gonzale Pizarre reprit le chemin de la ville des

Rois pour recevoir Pedro de Puelles et ceux qu'il menoit avec lui. Il fut long-temps en chemin avant d'arriver à Huamanca, à cause qu'il falloit du temps pour transporter l'artillerie. Comme Jérôme de la Cerna et Alfonse de Caceres, étant arrivés à la ville des Rois dans les deux navires dont j'ai parlé ci-devant, dirent d'abord au vice-roi, entre autres choses, qu'on avoit élu pour procureur-général de cet empire Gonzalo Pizarre, qui pour cet effet levoit des troupes, et faisoit de grands préparatifs d'artillerie et de munitions de guerre pour aller à la ville des Rois. Blasco Nuñez et les auditeurs furent extrêmement surpris de cette nouvelle, car à cause qu'on gardoit les avenues des chemins, comme nous avons dit ci-devant, ils n'avoient rien pu savoir autre chose touchant Gonzale Pizarre, sinon qu'il étoit venu des Charcas à Cusco. Dès qu'ils apprirent qu'il faisoit des levées, ils dépêchèrent des courriers aux quatre villes afin qu'elles eussent à recevoir pour vice-roi Blasco Nuñez Vela, et qu'ensuite elles envoyassent à la ville des Rois des procureurs exprès pour demander qu'on leur fît justice touchant les choses dont ils avoient à se plaindre. « Alors, comme dit Gomare (chapitre 158), le vice-roi envoya Thomas de Saint-Martin à Gonzale Pizarre, pour l'assurer qu'il n'étoit chargé de la part de l'empereur d'aucune commission contre lui; qu'au contraire, l'empe-

reur le vouloit récompenser de ses services, et qu'ainsi il le prioit de ne se mettre point en peine, et de le venir trouver pour traiter ensemble de cette affaire-là. » Venons maintenant à la rébellion de Pierre de Puelles.

CHAPITRE XI.

Pierre de Puelles se jette dans le parti de Gonzale Pizarre, et plusieurs autres font de même.

Outre les lettres de provision envoyées par le vice-roi aux quatre villes dont j'ai parlé ci-devant, et le messager qu'il dépêcha vers Gonzale Pizarre, il fit savoir d'un autre côté à Pierre de Puelles qu'il eût à venir servir le roi. Sur quoi Diego Fernandez (chap. 16) et Augustin de Zarate (liv. 5, chap. 7) disent tous deux la même chose. Voici leurs propres paroles.

« Quand le vice-roi fut reçu en la ville de Los Reyes, Pierre de Puelles, qui étoit de Séville, lui vint baiser les mains et lui faire ses soumissions. Il étoit alors lieutenant du gouverneur Vaca de Castro dans la ville de Guanuco. Comme il y avoit long-temps qu'il étoit dans les Indes, on l'estimoit beaucoup par l'expérience

qu'il avoit de ce pays-là. Le vice-roi le confirma donc dans son emploi de lieutenant de Guanuco par une nouvelle commission de sa part, et le renvoya dans cette ville, en lui donnant ordre d'en tenir prêts tous les habitants, afin qu'en cas de besoin ils fussent en état de se rendre auprès de lui avec leurs armes et leurs chevaux, aussitôt qu'ils en recevroient l'ordre de sa part. Pierre de Puelles fit ce que le vice-roi lui avoit ordonné, et non seulement il tint prêts et en état les gens de la ville, mais il retint même quelques soldats qui y étoient venus de la province des Chachapuyas avec Gomez de Soliz et Bonifas. Il attendoit ainsi les ordres du vice-roi, qui, quand il crut qu'il étoit temps, lui envoya Jérôme de Villegas de Burgos, avec une lettre pour Pierre de Puelles, par laquelle il lui ordonnoit de le venir incessamment trouver avec tous ses gens. Quand Villegas fut arrivé à Guanuco, ils consultèrent ensemble sur cette affaire, et après l'avoir bien examinée, ils crurent que s'ils alloient trouver le vice-roi et prenoient son parti, ils pourroient faire pencher entièrement la balance de son côté, et le faire réussir heureusement dans ce qu'il entreprenoit; et qu'après cela, quand il auroit défait et vaincu Gonzale Pizarre, ne trouvant plus d'opposition, il feroit exécuter les ordonnances à toute rigueur, ce qui leur seroit à tous d'un préjudice extrême, puisque si on ôtoit les In-

diens à ceux qui en avoient, non seulement les bourgeois à qui ils appartenoient en recevroient du préjudice, mais aussi les soldats, puisque quand on auroit ôté les Indiens aux bourgeois qui en avoient, ils ne seroient plus en état de fournir comme ils faisoient à la subsistance des gens de guerre. Ils convinrent donc tous de passer au service de Gonzale Pizarre, et partirent incontinent pour l'aller trouver et se rendre à lui. Le vice-roi fut aussitôt averti de la chose par un capitaine indien nommé Yllatopa; il regarda cela comme un fâcheux contre-temps, et en eut beaucoup de chagrin. Pour tâcher d'en prévenir le mal, après y avoir pensé, il crut qu'on pourroit couper chemin à ceux qui l'abandonnoient ainsi pour se jeter dans le parti de ses ennemis, en faisant occuper les passages de la vallée de Xauxa, par où ces déserteurs devoient nécessairement passer. Il donna donc ordre à Vela Nuñez, son frère, de prendre quarante hommes armés à la légère, et de s'avancer promptement pour couper le passage à Pierre de Puelles et à ses gens; il envoya aussi, avec Vela Nuñez, Gonzale Diaz, capitaine d'arquebusiers; et des quarante hommes il y en avoit trente de sa compagnie, les dix autres furent des parents et des amis de Vela Nuñez qui voulurent bien l'accompagner dans ce voyage. Afin qu'ils fussent en état de faire plus de diligence, le vice-roi fit acheter des deniers royaux

trente-cinq mulets, qui coûtèrent plus de douze mille ducats. Ils partirent donc de Los Reyes, tous en bon équipage, et firent vingt lieues de chemin jusqu'à Guadachili. Là on apprit qu'ils avoient formé le dessein de tuer Vela Nuñez, et de se rendre à Gonzale Pizarre. Voici comment la chose se découvrit. Quelques coureurs, qui alloient devant, rencontrèrent à quatre lieues de Guadachili, en la province de Pariacaca, frère Thomas de Saint-Martin, provincial des Dominicains, que le vice-roi avoit envoyé à Cusco pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement avec Gonzale Pizarre. Un soldat espagnol qui étoit d'Avila, voyant ce provincial, le tira à part, et lui dit en secret le complot qu'on avoit fait contre Vela Nuñez, afin qu'il l'en avertît et qu'il pût prendre ses précautions, parce qu'autrement ils le tueroient infailliblement la nuit suivante. Le provincial ayant reçu cet avis se pressa fort pour avancer chemin, ramenant avec lui les coureurs qu'il avoit rencontrés, parce qu'il leur apprit que toute leur diligence seroit inutile, et que Pierre de Puelles et ses gens avoient passé par Xauxa il y avoit déjà deux jours, et qu'ainsi il leur seroit impossible de les joindre. Quand ils furent arrivés à Guadachili, il dit la même chose à tous les autres, les assurant qu'il ne leur serviroit de rien de continuer leur route; puis il avertit Vela Nuñez en particulier du péril qui

la menaçoit, afin qu'il se mît en sûreté. Nuñez ayant reçu cet avis en fit part à quatre ou cinq de ses amis et de ses parents qui l'accompagnoient dans cette course ; si bien que le soir ils firent sortir leurs chevaux comme pour les mener à l'abreuvoir, puis ils se jetèrent promptement dessus et se sauvèrent à la faveur de l'obscurité, ayant le provincial pour conducteur et pour guide. Quand on sut qu'ils s'en étoient allés, Jean de la Tour, Pierre Hita, George Griégo et les autres soldats qui étoient du complot, s'en allèrent pendant la nuit au corps-de-garde, et mettant à tous les soldats qui y étoient l'arquebuse dans la poitrine, ils les obligèrent à leur promettre de s'en aller avec eux. Presque tous le promirent et l'exécutèrent, et en particulier le capitaine Diaz. On lui fit le même traitement qu'aux autres, et même on le traita plus rigoureusement en apparence, comme si on eût craint quelque chose de sa part, car on lui lia les mains. Cependant on croit qu'il étoit du complot, et que même il en étoit le chef. La plupart des gens de la ville des Rois ne doutoient presque pas qu'il ne fît ce qu'il fit en effet, parce qu'il étoit gendre de Pierre de Puelles contre qui on l'envoyoit, et on ne voyoit guère d'apparence qu'étant bien avec son beau-père, il voulût servir d'instrument pour le faire prendre. Ils partirent donc ainsi, tous montés sur les mulets qui avoient

coûté si cher, et s'en allèrent se rendre à Gonzale Pizarre, qu'ils trouvèrent près de Huamanca. Pierre de Puelles avec ses gens y étoit arrivé deux jours avant eux, et y avoit trouvé tout le monde si étonné et si découragé par la froideur que Gaspar Rodriguez et ceux de son parti commençoient à faire paroître, que s'il eût tardé trois jours à venir, vraisemblablement toute l'armée de Pizarre se seroit dissipée. Mais Puelles, tant par le renfort qu'il leur amenoit que par ce qu'il leur dit, leur fit reprendre cœur, et les fit résoudre à continuer leur voyage, les assurant que si Gonzale Pizarre avec ses troupes ne vouloit pas aller, il iroit lui seul avec les siennes, et qu'il espéroit être assez fort pour prendre le vice-roi et le chasser du pays, tant il y étoit haï. Pierre de Puelles étoit accompagné de près de quarante cavaliers et de vingt arquebusiers. Les uns et les autres achevèrent de se confirmer dans la résolution de continuer leur voyage, par l'arrivée de Gonzale Diaz et de sa compagnie. Vela Nuñez cependant se rendit à la ville des Rois, et fit savoir au vice-roi ce qui s'étoit passé; il en fut touché comme la chose le méritoit, voyant que ses affaires commençoient à prendre un assez méchant tour. Le lendemain Rodriguez Nigno, fils de Fernand Nigno, juge de police de Tolède, et trois ou quatre autres qui n'avoient pas voulu suivre Gonzale Diaz, se rendirent à Los Reyes. On leur avoit fait mille

avanies parce qu'ils n'avoient pas voulu suivre les autres ; on leur avoit ôté leurs armes, leurs chevaux, et jusqu'à leurs habits. Ainsi Rodriguez Nigno se rendit avec un méchant pourpoint et un vieux haut-de-chausse, sans bas, n'ayant que de méchants souliers de corde dans les pieds, et un bâton à la main, étant venu à pied dans ce bel équipage. Le vice-roi le reçut avec beaucoup d'affection, louant sa fidélité et sa constance, et lui disant « qu'il paroissoit « plus grand et plus noble, couvert de ces mé- « chants haillons, quand on considéroit la rai- « son pourquoi il les portoit, que n'auroient pu « le faire paroître sans cela les habits les plus « magnifiques. »

Les deux auteurs susnommés racontent en mêmes termes ce que je viens de dire, et Diego Fernandez Palentin y ajoute ce qui suit :

« Le vice-roi ne sut pas plus tôt ce qui s'étoit passé qu'il en fut extrêmement fâché, jugeant bien par là du mauvais succès et de l'entière décadence de ses affaires. Pour se venger d'une si grande lâcheté comme étoit celle que lui avoit faite le capitaine Gonzale Diaz, en qui il se fioit entièrement et qui néanmoins lui avoit faussé sa parole, comme il vit qu'en son absence il ne pouvoit faire justice autrement, il fit traîner son drapeau par toute la ville en présence des capitaines et des soldats. Il commanda même que tous les sergents et enseignes

tant de la compagnie de Gonzale Diaz que des autres eussent à déchirer son drapeau avec la pointe des armes qu'ils se trouveroient en main, au mépris et à la honte du capitaine absent.

« Il n'est pas croyable combien cette action-là fut sensible à Gomez d'Estacio, enseigne de la compagnie de Gonzale Diaz, et à tous ses autres camarades. Mais ce qui déplut encore fort à Gomez fut que le vice-roi voulut que lui-même traînât son drapeau : ce qui fit qu'en son âme il se déclara dès-lors contre lui et se voua d'inclination à Gonzale Pizarre. Comme les uns étoient fâchés de l'action de Gonzale Diaz, de laquelle ils disoient qu'il avoit été justement puni en son honneur, d'autres aussi s'en réjouissoient, aussi bien que de ce que la puissance du vice-roi diminuoit à mesure que celle de Gonzale Pizarre augmentoit ; car ils ne désiroient rien tant que sa chute et de le voir honteusement chassé du pays : et ainsi quelque chose qu'il pût faire, ils l'expliquoient toujours en mauvaise part ; ce qu'il étoit contraint de dissimuler, encore qu'il ne l'ignorât point. »

Pendant que ces choses se passoient, les mécontents parloient en fort mauvais termes contre ceux qui avoient conseillé au vice-roi d'envoyer le capitaine Gonzale Diaz contre son beau-père, puisque, comme disent les historiens, ils n'étoient pas mal ensemble. Ils blâmoient aussi le vice-roi d'avoir suivi ce conseil

sans considérer les grands inconvénients qui en pouvoient arriver; au contraire, ils disoient à l'avantage de Gomez Estacio, enseigne de Gonzale Diaz, qu'on lui avoit fait grand tort de lui faire traîner son propre drapeau, n'ayant nullement trempé à la trahison de son capitaine. Voilà comme ils se plaisoient à médire du vice-roi, à cause de sa grande rigueur à exécuter les ordonnances, qui entretenoit la haine qu'ils avoient conçue contre lui.

CHAPITRE XII.

Amnistie accordée à Gaspar Rodriguez et à ses amis. — Sa mort et celle des autres.

Pour mieux expliquer ce que les historiens disent tous de Gaspar Rodriguez, qu'Augustin de Zarate nomme quelquefois Gaspar de Royas, il faut savoir qu'il étoit frère du capitaine Peransurez de Campo Redondo, qui fut à la bataille de Chupas et par la mort duquel il hérita de son département d'Indiens, dont le gratifia le licencié Vaca de Castro. Ce cavalier fut le même qui fit transporter à Cusco l'artillerie de Huamanca, et qui par cette action obligea fort

Gonzale Pizarre et le mit dans ses intérêts; mais depuis, le voyant abandonné de ses meilleurs amis, il résolut de l'abandonner aussi pour ne succomber pas sous un parti si mal appuyé. Il se trouvoit pourtant bien embarrassé parce qu'il ne savoit comment s'y prendre pour faire sa paix avec le vice-roi, dont l'humeur vindicative lui faisoit appréhender de l'aller trouver sans avoir des sûretés. Il dit donc son dessein à quelques uns de ses amis, qu'il engagea à venir avec lui afin de mieux fléchir Blasco Nuñez quand il verroit que les plus considérables du parti de Gonzale Pizarre l'auroient quitté. Ils demeurèrent d'accord entre eux qu'il falloit demander une amnistie au vice-roi et un sauf-conduit pour l'aller servir. Pierre de Puelles les trouva dans ces dispositions quand il arriva, et c'est le commun sentiment que s'il eût tardé encore trois jours à venir, les gens de Gonzale Pizarre se fussent eux-mêmes mis en déroute. Quoique Gaspar Rodriguez et ses amis vissent assez le nouveau secours qui arrivoit à Pizarre, ils ne laissèrent pas de persister dans leur dessein. Ils le découvrirent à un prêtre qu'on appeloit Baltasar de Loaisa, qu'ils prièrent d'aller à la ville des Rois pour demander au vice-roi une amnistie et un sauf-conduit pour eux, et lui rendre compte tant de la qualité que du nombre de ceux qui le viendroient servir, par le moyen desquels et de ceux qui s'étoient en-

fuis Gonzale Pizarre seroit entièrement défait.

Baltasar de Loaisa se déroba secrètement du camp de Gonzale Pizarre, qui, en étant averti, envoya d'abord des hommes pour tâcher de se saisir de lui; mais ils ne purent l'attraper, parce qu'il prit un chemin détourné. Il vint à Rimac, où il fut fort bien reçu du vice-roi, à cause des bonnes nouvelles qu'il lui apporta, quoiqu'il eût déjà appris l'intention de Gaspar Rodriguez et de ses amis par Jérôme de la Cerna. Le vice-roi même l'avoit publié hautement pour encourager ses gens par là. Baltasar de Loaisa obtint donc le pardon qu'il demandoit, d'où s'ensuivit, comme dit Zarate, dont nous avons suivi le sentiment pour l'avoir cru plus véritable que celui des autres à cause qu'il fut présent à cette action, que toute la ville en eut incontinent connoissance. Plusieurs des principaux, et en général tous ceux qui s'intéressoient, quoique secrètement, pour Gonzale Pizarre, en furent extrêmement fâchés, parce que leur intérêt demandoit qu'il vînt à bout de son entreprise. Croyant donc pour sûr que la fuite de ces gens seroit cause de la déroute de l'armée de Gonzale, et qu'ainsi le vice-roi ne trouveroit plus d'opposition pour l'exécution des ordonnances, ils en furent extrêmement affligés et pensèrent comment ils pourroient y remédier. Baltasar de Loaisa étant sorti de la ville des Rois avec les dépêches qu'il avoit obtenues, quelques uns

des principaux chefs, assistés des soldats, résolurent d'aller après lui pour lui ôter ses dépêches, ce qui étoit d'autant plus facile qu'il n'avoit pour toute compagnie que Fernandez de Savallos.

La nuit suivante, vingt cavaliers partirent pour le poursuivre, dont les principaux furent don Baltasar de Castille, fils du comte de la Gomere; Laurens Mexia, Rodrigue de Salazar, le même qui prit à Cusco don Diego d'Almagre le jeune; Diego de Carvajal, surnommé le Galant, et Pierre Martin de Sicile, autrement dit Pedro Martin de Dombenit. Ils firent tant de diligence, que Loaisa n'avoit pas encore fait quarante lieues quand ils se saisirent de lui. Ils lui ôtèrent ses dépêches et les envoyèrent d'abord à Gonzale Pizarre. Ceci arriva au mois de septembre de l'année 1544. Pizarre les ayant reçues les communiqua le plus secrètement qu'il put au capitaine François de Carvajal, qu'il avoit un peu auparavant fait son mestre-de-camp, à la place d'Alfonse de Tauro qui étoit malade. Il découvrit aussi cette affaire à quelques autres capitaines et aux principaux de son camp qui n'étoient point compris parmi ceux qui avoient demandé le sauf-conduit. Les uns par une haine particulière, les autres par envie, et les autres par un désir d'avoir de meilleurs départements, conseillèrent à Gonzale Pizarre de faire un si bon exemple de ceci, que tous

les autres en fussent épouvantés et apprissent à ne causer plus à l'avenir de semblables révoltes. Il fut donc résolu qu'on feroit mourir Gaspar de Royas, Philippe Guttierrez, fils d'Alfonse Guttierrez, trésorier de Sa Majesté, demeurant dans la ville de Madrid, et Darias Maldonato, cavalier de Galice. Ces deux derniers s'étoient arrêtés deux ou trois jours dans la ville de Huamanca, sous prétexte de donner ordre à certaines choses touchant leur voyage. Gonzale Pizarre envoya le capitaine Pierre de Puelles avec un certain nombre de cavaliers pour se saisir d'eux, et les ayant arrêtés à Huamanca, il leur fit trancher la tête. Pour Rodriguez, comme il étoit capitaine dans la même armée, où il commandoit environ deux cents piquiers, et qu'avec cela il n'étoit pas moins considérable pour sa naissance que pour ses richesses, ils n'osèrent point exécuter ouvertement en sa personne ce qu'ils avoient projeté. Ils s'avisèrent donc d'user d'un stratagème assez adroit. Gonzale Pizarre fit tenir prêts cent cinquante arquebusiers de la compagnie de Sermeño et mettre en état l'artillerie, et ensuite il fit appeler tous les capitaines sous prétexte de leur vouloir communiquer certaines dépêches qu'il disoit avoir reçues de la ville des Rois.

Quand ils furent tous assemblés, et entre autres Gaspar Rodriguez, Gonzale Pizarre, le voyant hors d'état de se défendre, parce qu'on

tenoit sa tente assiégée, contre laquelle on avoit pointé toute l'artillerie, sortit, feignant qu'il s'en alloit à une autre affaire. Alors le mestre-de-camp Carvajal s'en alla droit à Gaspar Rodriguez sans faire semblant de rien, et se saisissant tout à coup de la garde de son épée il la tira du fourreau, et lui dit « qu'il falloit se con« fesser, parce qu'on alloit l'exécuter à mort »; et en même temps on fit venir un prêtre. Gaspar Rodriguez fut quelque temps sans vouloir se confesser, offrant de se justifier de quelque faute qu'on lui pût imputer; mais tout cela n'empêcha pas qu'on ne lui tranchât la tête.

Ces exécutions sanglantes étonnèrent tous les gens de guerre et ceux en particulier qui se sentoient coupables de la même chose pour laquelle on avoit fait mourir les autres. Ce fut là la première action tyrannique de Pizarre. Quelques jours après, don Baltasar et ses compagnons arrivèrent au camp et amenèrent Baltasar de Loaisa et Fernand Savallos. L'opinion commune est que Gonzale Pizarre, ayant su le jour de leur arrivée, envoya le mestre-de-camp Carvajal sur le chemin par où ils devoient venir, avec ordre exprès de les faire pendre; mais le bonheur pour eux fut qu'au lieu de suivre le grand chemin ils en prirent un autre où ils s'égarèrent; si bien que le mestre-de-camp ne les put rencontrer. Ils furent enfin menés à Gonzale Pizarre, qui fut sollicité par tant de per

sonnes de leur sauver la vie, qu'il la leur sauva en effet, renvoyant à pied Loaisa sans aucune provision, et se faisant suivre dans l'armée par Fernand Savallos. Voilà ce qu'en dit Zarate (liv. 5, chap. 11).

De ce que je viens de dire l'on peut inférer que la ruine entière de Gaspar Rodriguez et de ceux qui furent exécutés avec lui vint du sauf-conduit qu'ils demandèrent, croyant de mettre leur vie en sûreté. Il faut remarquer avec Gomare (chap. 164) « que cette distinction du vice-roi d'avoir donné un sauf-conduit à tous, à la réserve de Pizarre, de François de Carvajal, du licencié Benoît de Carvajal et de quelques autres, irrita si fort Pizarre et son mestre-de-camp, qu'à cause de cela ils firent pendre Gaspar Rodriguez et Philippe Guttierrez avec quelques autres. »

CHAPITRE XIII.

Mort du commissaire Yllen Suarez de Carvajal, et désordre qu'elle cause dans tout le Pérou.

Tandis que tous ces actes sanglants s'exécutoient au camp de Gonzale Pizarre, il arriva dans la ville des Rois une chose déplorable,

que Gomare rapporte en ces termes (ch. 159) : « Louis Garcia Saint-Mames, qu'on avoit laissé pour agent à Xauxa, apporta certaines lettres en chiffres du licencié Benoît de Carvajal au commissaire Suarez son frère. Le vice-roi, qui n'aimoit pas le commissaire, eut quelque soupçon de ces chiffres, et montra les lettres aux auditeurs, auxquels il demanda s'il n'y avoit point là de quoi le faire pendre. Il lui répondirent que non, et qu'auparavant il en falloit savoir le contenu. Ils firent venir pour cet effet Yllen Suarez, qui, sans s'étonner des paroles rudes dont on se servit en lui parlant, se mit à lire les lettres, le licencié Jean Alvarez y prenant soigneusement garde. Il y étoit parlé des gens de guerre, du dessein de Pizarre et de ceux qui étoient mal avec lui; mais pour lui, il disoit qu'il ne manqueroit pas d'aller trouver le vice-roi pour le servir, comme il le lui disoit. Après cet éclaircissement, on lui demanda l'alphabet pour déchiffrer la lettre, qui se trouva tout-à-fait conforme à ce qu'il venoit de lire. Ensuite le licencié Carvajal arriva dans Lima deux ou trois jours après que Blasco Nuñez fut pris, sans savoir la mort du commissaire. »

Quoique cet éclaircissement dût suffire au vice-roi pour lui ôter tout ombrage contre le commissaire, cependant il n'eut point de repos qu'il n'eût commis la plus cruelle action qu'on pût imaginer, qui fut la mort du commissaire.

Aussi causa-t-elle plus d'appréhension et d'horreur que toutes les autres exécutions tragiques que Gonzale Pizarre avoit fait faire dans son camp, en sorte que de part et d'autre on ne manqua point de sujet de s'attrister. Cette mort arriva la nuit avant la fuite de don Baltazar de Castille et des autres nommés ci-devant. Les trois auteurs la racontant presque d'une même manière, nous rapporterons ici ce qu'en dit Augustin de Zarate, et suppléerons aux choses qu'il a omises, par le moyen des autres auteurs. Voici ses paroles :

« Pour revenir maintenant à la suite de notre histoire, il faut voir ce qui se passoit à Los Reyes. Le départ de don Baltazar de Castro et de ses compagnons pour aller à la poursuite de Loaïsa, n'avoit pu être si secret qu'il ne fût venu à la connoissance du capitaine Diegue d'Urbina, mestre-de-camp général du vice-roi, qui, faisant la ronde par la ville, et étant allé à la demeure de quelques uns de ceux qui s'en étoient enfuis, et n'y ayant trouvé ni leurs armes, ni leurs chevaux, ni leurs Indiens, ni leurs valets, cela lui fit soupçonner la vérité. Il alla donc trouver le vice-roi qui étoit au lit, et l'assura que la plupart des habitants de la ville s'en étoient enfuis, parce que lui-même le croyoit en effet ainsi. Le vice-roi en fut ému, comme la chose le méritoit; il se leva promptement, fit battre le tambour, et ayant fait venir ses capitaines, il

leur donna ordre de visiter promptement toutes les maisons de la ville, ce qui ayant été fait, on reconnut ceux qui manquoient. On trouva que Diegue de Carvajal, Jérôme de Carvajal et François Escovedo, neveux du commissaire Yllen Suarez de Carvajal, étoient du nombre des absents. Le vice-roi le soupçonnoit déjà d'être partisan de Gonzale Pizarre, et de le favoriser dans ses entreprises; il ne douta donc pas que ses neveux ne fussent partis par ses ordres, ou tout au moins qu'il n'eût eu connaissance de leur départ, d'autant plus qu'ils demeuroient à la même maison que lui, bien qu'à la vérité ils pussent sortir par une porte différente et éloignée de la principale sortie de cette maison. Pour s'éclaircir de ses soupçons, le vice-roi envoya Vela Nuñez, son frère, avec quelques arquebusiers, pour prendre le commissaire et le lui amener. En arrivant chez lui, ils le trouvèrent au lit; ils le firent habiller et l'emmenèrent au logis du vice-roi, qu'ils trouvèrent vêtu et armé, couché sur un lit de repos, parce qu'il n'avoit presque pas dormi toute la nuit. Quelques uns qui étoient présents disent qu'à peine le commissaire étoit entré dans la chambre, que le vice-roi se leva brusquement et lui dit ces paroles: « Traître, tu as donc envoyé « tes neveux au service de Gonzale Pizarre! » Le commissaire lui répondit : « Ne m'appelez « point traître, monseigneur, car à la vérité je



« ne le suis pas. » Le vice-roi répliqua en jurant : « Tu es traître au roi. » Le commissaire répliqua aussi de son côté, en faisant le même jurement : « Monseigneur, je suis aussi bon et aussi « fidèle serviteur du roi que vous. » Le vice-roi, en colère de la hardiesse et de la liberté avec laquelle cet homme lui répondoit, mit la main à l'épée et s'approcha de lui. Quelques uns disent qu'il lui en donna un coup dans la poitrine et le blessa. Le vice-roi a toujours soutenu qu'il ne l'avoit point frappé, mais que ses valets et ses hallebardiers, voyant l'insolence de ce commissaire et la fierté avec laquelle il répondoit à leur maître, ne l'avoient pu souffrir et l'avoient tué sur-le-champ à coups de hallebarde et de pertuisane, sans lui donner le temps de se confesser ni de proférer une seule parole. Aussitôt après, le vice-roi fit emporter le corps pour l'enterrer ; mais comme ce commissaire étoit fort aimé, il n'osa le faire passer par la grande cour de son hôtel, où il y avoit toutes les nuits cent soldats de garde, craignant que cela ne causât quelque bruit et quelque scandale. Il le fit descendre par une galerie qui donnoit sur la place, où quelques Indiens et quelques nègres le reçurent et l'enterrèrent dans une église voisine sans l'ensevelir et sans aucune cérémonie, mais tout ainsi qu'il étoit vêtu d'une longue robe d'écarlate.

« Trois jours après, quand les auditeurs pri-

rent le vice-roi prisonnier, comme on le dira bientôt, une des premières choses qu'ils firent fut d'examiner les circonstances de la mort du commissaire. Ils commencèrent donc les informations et les procédures par là. On vérifia qu'à la mi-nuit on l'avoit enlevé de chez lui et conduit au logis du vice-roi, et que depuis il n'avoit plus reparu; puis on fit déterrer le corps et visiter les blessures. Quand le bruit de cette mort fut répandu par la ville, tout le monde en fut scandalisé, parce qu'il n'y avoit personne qui ne sût que le commissaire avoit toujours favorisé les affaires du vice-roi, et surtout qu'il avoit employé sa peine et ses soins afin qu'on le reçût dans la ville de Los Reyes, contre le sentiment de la plupart des magistrats du lieu. La mort du commissaire arriva la nuit du dimanche au lundi, le treizième jour du mois de septembre de l'an mil cinq cent quarante-quatre. » Diego Fernandez, ayant dit la même chose, ajoute (chap. 17) ce qui suit :

« Ils en descendirent le corps par une galerie, et l'ensevelirent dans un des coins de l'église qui étoit tout proche. Mais après que l'impétueuse fougue du vice-roi fut passée, et que la colère eut fait place à la raison, il fut fort affligé de s'être porté à cette extrémité, jusque-là même qu'on dit qu'il en répandit des larmes. Il fit venir ensuite les principaux habitants de la ville, auxquels il jura, pour se justifier,

qu'il avoit eu un légitime sujet de se porter à ces extrémités, attribuant la cause de sa mort à sa réponse indiscrète. Il conclut qu'ils ne devoient pas s'en scandaliser si fort, et que, soit qu'il eût fait bien ou mal, il en rendroit compte à Dieu et à son roi. Ce discours irrita encore davantage ceux de la ville, et leur fit naître la pensée de s'assurer du vice-roi à l'occasion de cette mort, ce qui fut à la vérité un spécieux prétexte, etc.»

Gomare dit « que le commissaire s'étant voulu justifier de ce dont on l'accusoit, il reçut deux coups de poignard du vice-roi qui se mit à crier en même temps : « Qu'on le tue! qu'on le tue! » et qu'alors ses serviteurs étant accourus au bruit achevèrent de le tuer en effet, quoique quelques uns jetassent des hardes sur lui pour l'empêcher ». Ce même historien ajoute (chap. 159) « qu'un étrange désordre s'ensuivit de la mort du commissaire Yllen Suarez, parce qu'il étoit un des principaux du pays, et qu'elle mit tellement le peuple en alarme, que plusieurs habitants de Lima abandonnèrent de nuit leurs propres maisons. Le vice-roi même en fut si épouvanté, qu'après avoir fait le coup, il dit franchement aux auditeurs que cette mort seroit cause de la sienne, reconnoissant la faute qu'il avoit faite, etc. » Aussi acheva-t-elle de le faire haïr d'un chacun; car ses gens même eurent une si grande aversion pour lui, et tant de peur qu'il ne leur jouât quelque mauvais tour après

le meurtre qu'il avoit commis en la personne d'Yllen Suarez, qu'ils le fuyoient tous et évitoient de le rencontrer. Au contraire, ses ennemis profitoient de ses extravagances, qui leur servoient à les confirmer dans la mauvaise opinion qu'ils avoient conçue de lui, et à les justifier dans l'esprit de tout le monde.

CHAPITRE XIV.

Démarches du vice-roi sur la venue de Gonzale Pizarre dans la ville des Rois.

Après que Gonzale Pizarre eut reçu le secours que lui amena Pierre de Puelles, et que ceux qui avoient abandonné le vice-roi se furent joints à lui, il marcha plus courageusement et avec plus d'assurance qu'à l'accoutumée, mais plus lentement aussi, à cause de l'embarras de l'artillerie; car comme elle étoit portée sur les épaules des Indiens, par des lieux extrêmement rudes et des coteaux où on ne pouvoit monter ni descendre qu'avec beaucoup de peine, il ne pouvoit pas faire de grandes journées. Cependant le vice-roi, sachant que l'ennemi approchoit de jour en jour, et que pour lui, plus il alloit en avant, plus il mécontentoit

ceux du pays par l'exécution des ordonnances, ne savoit quelle résolution prendre ; car quoique ses gens dissimulassent, ils le servoient néanmoins avec tant de froideur, que leur mécontentement paroissoit à découvert. Après avoir bien considéré toutes ces choses, et que la haine qu'on avoit conçue contre lui s'envenimoit toujours plus, il s'avisa, mais trop tard, de changer de batterie et de suspendre l'exécution des ordonnances, s'imaginant d'éteindre par ce moyen le feu qu'il avoit allumé ; et qu'ôtant à Gonzale Pizarre le titre de procureur-général, il lui ôteroit aussi ses gens de guerre, qui se dissiperoient de part et d'autre ; ce qui mettroit fin aux troubles du pays. Fernandez dit « qu'il déclara publiquement cette suspension, en attendant que l'empereur, après en être dûment informé, en ordonnât comme bon lui sembleroit » ; ce qui est conforme au sentiment de Gomare (chap. 158), qui en parle ainsi :

« Blasco Nuñez fut extrêmement fâché que Gonzale Pizarre eût tant d'armes, tant d'artillerie et tant de bons hommes de guerre. Ce qui fut cause qu'il suspendit les ordonnances pour deux ans, en attendant que l'empereur en disposât autrement. Néanmoins, par les conventions de ce traité, il protesta qu'il ne faisoit cette suspension que par force, et qu'à mesure que les troubles du pays seroient pacifiés, il ne laisseroit pas d'exécuter les ordonnances ; ce

qui le rendit encore plus odieux à tout le monde. Après cela, par un mandement exprès qui fut signifié par des crieurs publics, il donna le pouvoir à toutes sortes de personnes de tuer Gonzale Pizarre et ceux de sa suite, promettant à ceux qui le tueroient ses biens, ses départements et ce qu'il se trouveroit avoir eu d'Indiens de service; proposition qui fâcha fort les habitants de Cusco et qui ne plut pas à tous ceux de Lima. En effet, il donna dès l'heure même quelques départements qui étoient échus à Pizarre. »

Quoiqu'il ne fût presque plus temps d'accorder la suspension des ordonnances, elle n'eût pas laissé néanmoins d'être agréable à plusieurs, s'il y eût apporté quelque sorte de modération, sans en venir à de fâcheuses extrémités. Mais la nouvelle de la suspension se trouvant jointe à la protestation qu'il fit, tous ceux qui le surent en furent plus irrités qu'auparavant, parce qu'ils virent clairement que de la manière qu'il s'opiniâtroit à faire exécuter les ordonnances il n'étoit pas possible qu'ils ne fussent tous entièrement ruinés; ainsi ils furent plus obstinés qu'auparavant dans leur rébellion, et résolurent de ne point se désister de leur demande, dût-il leur en coûter la vie. Blasco Nuñez fut surpris de voir que ce qui les devoit apaiser les irritoit davantage, et que ses gens, manquant de cœur, penchoient du côté de Gonzale Pizarre, dont il avoit mis la tête à prix,

sous prétexte du commun bien de ceux du pays. Toutes ces choses le firent résoudre de demeurer dans la ville et d'y soutenir un siége, sans aller attendre l'ennemi en rase campagne.

Cette résolution prise, il fortifia la ville, barricada les rues, fit faire des canonnières, et se pourvut abondamment de vivres pour avoir de quoi subsister si le siége étoit long. Mais comme il apprit que les forces de Gonzale Pizarre augmentoient de jour en jour, et que ses gens irrités ne lui promettoient rien de bon, il s'avisa de quitter la ville des Rois pour s'en aller à Truxillo, qui en est éloignée d'environ quatre-vingts lieues. Il lui vint en pensée de faire embarquer les femmes des habitants, afin qu'elles allassent par mer, tandis que ses gens iroient par terre le long de la côte. Mais avant que de se mettre en chemin, il voulut dépeupler et démanteler la ville, en abattre les moulins et ruiner entièrement tout ce dont l'ennemi pourroit tirer avantage. Il eut même dessein de faire soulever les Indiens de la côte et de les envoyer plus avant dans le pays, parce qu'il lui sembla que Gonzale Pizarre, ne trouvant ni de quoi subsister ni aucun Indien de service, romproit son armée et se désisteroit de son entreprise.

Il communiqua son dessein aux auditeurs, qui s'y opposèrent ouvertement, en lui remontrant « que le siége royal ne se pouvoit transporter de

« cette ville en une autre; que le roi l'enten-
« doit ainsi; et que pour eux ils ne le pouvoient
« suivre, ni permettre qu'aucun abandonnât sa
« maison ». De cette manière les auditeurs et le vice-roi rompirent ensemble, et formèrent deux factions contraires. Les habitants se montrèrent plus enclins à suivre le parti des officiers que celui de Blasco Nuñez, parce qu'ils y étoient obligés à cause des bons offices que leur rendoient les auditeurs, en ne voulant pas permettre qu'on embarquât ni leurs femmes ni leurs filles, de peur qu'elles ne fussent exposées à la merci des soldats et des gens de marine.

Après que le vice-roi eut conféré long-temps avec les auditeurs et qu'il se fut séparé d'eux sans rien résoudre, il voulut mettre à exécution ce qu'il s'étoit imaginé, à savoir, d'aller par mer et d'envoyer par terre son frère Vela Nuñez avec les troupes. Pour ce même effet, comme le remarque Zarate (liv. 5, chap. 8), « il commanda Diego Alvarez de Cueto, avec quelque nombre de cavaliers, lui donnant ordre de prendre les enfants du marquis don François Pizarre et de les conduire à la mer, puis de les mettre dans un navire et demeurer pour les garder eux et le licencié Vaca de Castro; donnant pour cela à Cueto le commandement de la flotte, parce qu'il craignoit que don Antoine de Ribera et sa femme, qui avoient la charge et le soin de don Gonzale et de ses frères, ne les cachas-



sent. Cela fit beaucoup de bruit, le peuple s'en émut et encore plus les auditeurs, mais particulièrement le licencié Zarate, qui alla supplier le vice-roi avec de grandes instances de retirer dona Francisca d'un lieu où elle ne pouvoit demeurer avec bienséance parmi des matelots et des soldats, étant comme elle étoit une demoiselle belle et richeet qui commençoit à être grande. Non seulement il ne put rien obtenir là-dessus, mais de plus le vice-roi lui dit assez ouvertement ce qu'il avoit résolu de faire et lui déclara son intention de se retirer. »

En recueillant ce que chaque auteur dit là-dessus en particulier, on trouvera que les auditeurs, ennuyés du procédé du vice-roi, donnèrent ordre à Martin de Roblez, un de ses capitaines, de se saisir de sa personne, et l'assurérent que le service du roi le vouloit ainsi pour pacifier cet empire et terminer les dissensions que le gouvernement du vice-roi y causoit. Cela n'empêcha pas qu'avant de passer outre, ce capitaine ne voulût avoir pour sa décharge un ordre exprès signé par les auditeurs, qui le lui donnèrent, à condition de n'en point parler jusqu'à ce qu'il en fût temps. Ils en ajoutèrent un autre, par lequel il étoit expressément enjoint aux principaux de la ville et à tous les habitants de ne rien faire de ce qu'ordonnoit le vice-roi, de ne pas abandonner leurs maisons, ni leurs femmes non plus que l'on vouloit em-

barquer, et de prêter main-forte à Martin de Roblez pour l'exécution d'une entreprise qui regardoit le service de l'empereur et le bien du pays. Ce mandement fut encore tenu secret jusqu'à ce qu'il fût temps de le publier.

Durant ce désordre des deux partis, ceux du pays étoient si troublés et si confus qu'ils ne savoient de quel côté se tourner. Le respect qu'ils devoient à leur prince les portoit à suivre le parti du vice-roi, mais leur intérêt propre, qui leur faisoit appréhender qu'en cas que le vice-roi se trouvât le plus fort on leur ôtât leurs départements d'Indiens, les obligeoit à se ranger du côté des auditeurs, parce qu'en ce qui regardoit l'exécution des ordonnances ils avoient des sentiments contraires à ceux de Blasco Nuñez.

Ils passèrent tout le jour dans ces irrésolutions; et le vice-roi, pour mettre à couvert sa personne de tout ce que les auditeurs pourroient ordonner contre lui, assembla ses gens et ses capitaines, qu'il fit tenir en garde jusqu'à minuit. Cependant les auditeurs, voyant qu'il faisoit tenir ainsi ses soldats sous les armes et qu'il en avoit près de lui plus de quatre cents, eurent peur qu'il ne les envoyât prendre, ce qui les obligea de prier leurs amis particuliers de venir à leur secours; mais ils se trouvèrent en trop petit nombre et par conséquent peu capables de résister au vice-roi. Les uns et les autres néan-

moins, s'étant enfermés dans la maison du licencié Sepeda, s'y fortifièrent le mieux qu'ils purent et résolurent de se bien défendre si l'on venoit pour les arrêter. Comme ils étoient dans ces appréhensions, un des principaux d'entre eux, que Gomare appelle François d'Escobar, natif de Sahagun, les voulant rassurer, leur dit : « Courage, messieurs, sortons en pleine rue, « aidons-nous de nos armes et mourons en « hommes au lieu de nous laisser surprendre « enfermés comme des poules. » Piqués de ces paroles, ils allèrent tous sur la place, craignant pourtant toujours d'être pris. Cependant le contraire arriva, à cause qu'il se trouva que le vice-roi, qui avoit passé la plus grande partie de la nuit parmi les gardes, s'étoit enfin retiré chez lui, à la sollicitation de ses principaux officiers. Ce qui fut cause qu'eux et les soldats eurent plus de liberté, et qu'alors deux d'entre les capitaines, savoir Martin de Roblez et Pierre de Vergara, suivis de leurs compagnies, furent trouver les auditeurs pour leur offrir leurs services. Ces derniers en attirèrent d'autres qui voulurent être de la partie, tellement qu'à la porte du vice-roi il n'y eut plus personne qui pût défendre son logis, à la réserve de cent soldats qui étoient en dedans et qu'il avoit pris pour sa garde.

CHAPITRE XV.

Emprisonnement du vice-roi et succès qui s'en ensuivirent sur mer et sur terre.

Quoique les auditeurs pussent tirer de grands avantages des secours qui les avoient joints et de ceux qui les alloient joindre à toute heure, ils appréhendoient pourtant de faire arrêter le vice-roi, parce qu'on leur avoit dit qu'il étoit très bien fortifié sur la place et résolu de les faire prendre eux-mêmes. Ils allèrent donc sur la place pour se délivrer de la crainte où ils étoient, justifier leur cause et attirer de plus en plus du monde à la défense de leur parti. Ils firent, dans cette vue, publier les lettres de mandement dont il a été parlé, le contenu desquelles ne fut ouï que de peu de gens, à cause du grand bruit de la foule. « Les auditeurs, dit Zarate (liv. 5, chap. 8), qui étoient présents quand le vice-roi fut pris, étant venus à la place, on commença à tirer quelques coups d'arquebuse de dessus le corridor du vice-roi, ce qui chagrinant fort les soldats qui accompagnoient les auditeurs, ils résolurent d'attaquer

le palais du vice-roi, d'y entrer par force et de tuer tous ceux qui leur voudroient résister. » Les auditeurs les apaisèrent et les retinrent; puis ils envoyèrent F. Gaspar de Carvajal, supérieur des Dominicains, et Antoine de Roblez, frère de Martin Roblez, pour dire de leur part au vice-roi « qu'ils ne demandoient autre chose « de lui, sinon qu'il ne les fît point embarquer « par force et contre l'ordre donné par Sa Ma- « jesté, et que sans se mettre en défense il se « rendît à la grande église, où ils alloient l'at- « tendre, parce qu'autrement il mettroit en pé- « ril et lui-même et tous ceux de sa suite ». Pendant que ces députés allèrent trouver le vice-roi, les cent gardes qui étoient à la porte s'allèrent jeter dans le parti des auditeurs sans vouloir attendre davantage; de sorte que les autres soldats, voyant l'entrée de la cour libre, s'y jetèrent et se mirent à piller les chambres des officiers qui donnoient sur cette cour.

Dans ce temps-là le licencié Zarate sortit de chez lui pour aller trouver le vice-roi; il rencontra les auditeurs en chemin, et voyant que la foule l'empêchoit d'aller plus avant, il les suivit jusqu'à l'église. Le vice-roi cependant, ayant ouï ce que lui dirent les députés et voyant que son palais étoit plein de soldats, que les siens même, en qui il se fioit le plus, l'avoient abandonné, s'en alla à l'église où étoient les auditeurs et se remit entre leurs mains. Ils le

menèrent, armé comme il étoit d'une cuirasse et d'une cotte de mailles, à la maison du licencié Sepeda. Ce fut alors qu'ayant aperçu parmi les auditeurs le licencié Zarate, il lui dit : « Quoi! vous aussi, que je croyois si fort de « mes amis et en qui j'avois tant de confiance, « vous contribuez à me faire prendre prison- « nier! » Zarate répondit « que quiconque lui « avoit dit cela mentoit, et que personne n'i- « gnoroit qui étoient ceux qui l'avoient fait « prendre ».

Après que ceci fut passé, on donna ordre de faire embarquer le vice-roi pour l'envoyer en Espagne, parce qu'ils appréhendoient que Gonzale Pizarre ne le fît mourir s'il lui tomboit entre les mains, ou que quelques uns des plus proches d'Yllen Suarez ne le tuassent pour venger la mort de leur parent, et qu'après tout, de quelque manière que l'affaire arrivât, on en rejetteroit toujours la faute sur eux. Ils craignoient d'ailleurs que s'ils l'envoyoient seul il ne remît pied à terre et ne vînt fondre sur eux; de sorte que, parmi ces ombrages et ces soupçons, ils se trouvoient si embarrassés qu'ils ne s'entendoient pas les uns les autres et sembloient être fâchés de ce qu'ils avoient fait. Ils ne voulurent pas néanmoins en demeurer là, et après qu'ils eurent élu pour capitaine-général le licencié Sepeda, ils prirent le chemin de la mer dans la résolution d'y embarquer le vice-

roi; ce qu'ils ne purent faire pourtant, parce que Diego Alvarez Cueto, général de l'armée navale, voyant cette foule de gens qui venoient et qui menoient prisonnier le vice-roi, envoya Jérôme Curbano, capitaine de vaisseau, dans une frégate où il y avoit quelques arquebusiers et quelques petites pièces d'artillerie, avec ordre exprès de ramasser tout ce qu'il trouveroit de chaloupes pour les mener à bord de l'amiral. Cependant il fit sommer les auditeurs de remettre en liberté le vice-roi, mais ils ne voulurent pas seulement l'écouter et ne lui répondirent qu'à coups d'arquebuse qu'ils lui tirèrent de dessus terre, à quoi il répondit de son côté de la même manière, puis il remit à la voile. Les auditeurs firent embarquer alors un nombre de soldats dans quelques chaloupes pour aller dire à Cueto qu'il eût à leur remettre la flotte avec les enfants du marquis, et qu'ils lui remettroient le vice-roi avec un navire, parce qu'autrement il courroit risque de perdre la vie.

Gaspar de Carvajal fut chargé de cette commission, par le consentement même du vice-roi; tellement qu'il s'embarqua pour aller trouver Alvarez Cueto, à qui il dit le sujet qui l'amenoit là. Diego Alvarez, en présence du licencié Vaca de Castro, lequel, comme nous avons dit, étoit prisonnier dans le même navire, voyant le péril où se trouvoit le vice-roi, renvoya dans la même chaloupe les enfants du marquis avec don An-

toine et sa femme. Les auditeurs ne firent pourtant pas alors ce qu'ils avoient promis, et menaçoient de faire couper la tête au vice-roi si on ne leur livroit la flotte. Le capitaine Vela Nuñez, frère du vice-roi, fit plusieurs allées et venues pour cela; mais jamais les capitaines des vaisseaux n'y voulurent consentir. Les auditeurs s'en retournèrent donc à la ville avec le vice-roi, environné d'une bonne garde. Cependant ceux de l'armée de mer, ayant appris que les auditeurs et les autres capitaines de leur parti avoient résolu de mettre un grand nombre d'arquebusiers dans des chaloupes pour entrer dans les vaisseaux, ils avisèrent à ce qu'ils devoient faire pour l'empêcher. Les auditeurs avoient déjà fait faire de grandes offres à Jérôme Curbano pour l'obliger à leur livrer les vaisseaux; ce qu'il pouvoit faire beaucoup mieux que Cueto, parce qu'à cet égard il étoit beaucoup plus maître que lui sur la flotte, ayant à sa dévotion tous les soldats et les mariniers qui étoient Biscaïens; mais il avoit été impossible de le fléchir. Les capitaines des navires prirent donc la résolution de sortir du port de Los Reyes, et de croiser cette côte en attendant des nouvelles d'Espagne et un ordre de Sa Majesté sur ce qu'ils auroient à faire. Ils considéroient qu'il y avoit dans la ville des Rois et par tout le royaume quantité de serviteurs et de créatures du vice-roi, avec un grand nombre d'autres per-

sonnes qui ne trempoient point dans l'action qu'on venoit de faire, et que tous les jours plusieurs de ceux qui étoient affectionnés au service de Sa Majesté se venoient rendre à eux. Leurs vaisseaux étoient passablement armés ; il y avoit dix ou douze canons de fer, quatre pièces de bronze et plus de quarante quintaux de poudre ; ils avoient aussi plus de quatre cents quintaux de biscuit, cinq cents mesures de maïs chacune de six boisseaux, et une grande quantité de chair salée ; de sorte qu'avec ces provisions ils avoient de quoi subsister long-temps. Pour de l'eau, on ne pouvoit les empêcher d'en prendre en quelque lieu de la côte qu'ils voulussent aborder. Mais, parce qu'ils n'avoient que vingt-cinq soldats, qu'ils manquoient de matelots pour pouvoir gouverner dix navires, et que d'ailleurs il n'étoit pas sûr pour eux d'en laisser quelques uns dans le port de peur qu'on ne s'en servît pour les poursuivre, le lendemain de la prison du vice-roi ils en brûlèrent quatre des moindres, deux barques de pêcheurs qui étoient échouées, et avec les six vaisseaux qui leur restoient ils mirent à la voile. Les quatre où ils avoient mis le feu furent entièrement consumés, parce qu'il n'y eut pas moyen d'y entrer pour l'éteindre ; les deux barques furent sauvées avec peu de dommage. Les vaisseaux s'en allèrent mouiller au port de Guavra, qui est à dix-huit lieues de celui des Rois, afin de s'y

pourvoir de bois et d'eau douce dont ils avoient besoin, et ils emmenèrent avec eux le licencié Vaca de Castro, et résolurent d'attendre à Guavra quelle suite auroit la prison du vice-roi. Les auditeurs en étant avertis, et considérant que les vaisseaux ne s'éloignoient pas beaucoup de ce port-là pour attendre une occasion de faire un effort pour la délivrance du vice-roi, ils résolurent d'envoyer des gens par mer et par terre pour tâcher de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fût. Pour cela, ils donnèrent ordre à Diego Garcia d'Alfaro, habitant de la ville des Rois, qui étoit fort entendu dans les choses qui regardent la marine, de faire radouber et équiper les deux barques qui étoient échouées. Après que cela fut fait, Alfaro lui-même se mit dedans avec trente arquebusiers et s'en alla en descendant la côte. On envoya aussi par terre don Jean de Mendoça et Ventura Veltran avec quelques soldats. Les uns et les autres ayant appris que les vaisseaux étoient à l'ancre devant Guavra, Diegue Garcia se mit de nuit, avec ses deux barques, derrière un fanal qui étoit dans le port, fort près des vaisseaux, sans que néanmoins on le pût voir, et en même temps ceux qui étoient sur terre commencèrent à tirer. Ceux des vaisseaux crurent que c'étoient quelques amis du vice-roi qui vouloient s'embarquer, ainsi ils envoyèrent Vela Nuñez à terre dans une chaloupe pour s'informer de ce qui

se passoit. Il approcha de terre sans pourtant sortir de sa chaloupe; alors Diegue Garcia, s'étant approché, fit faire feu et pressa si fort Nuñez qu'il fut contraint enfin de se rendre. On envoya incontinent faire savoir à Cueto ce qui se passoit, en l'assurant que s'il ne vouloit pas remettre la flotte entre les mains des auditeurs on feroit mourir le vice-roi et Vela Nuñez. Cueto, craignant qu'on n'exécutât effectivement cette menace, remit la flotte, contre le sentiment de Jérôme Curbano, qui n'y auroit jamais consenti s'il eût été présent; mais deux jours avant que Diegue Garcia arrivât, il avoit mis à la voile avec le vaisseau qu'il commandoit et s'en étoit allé du côté de terre ferme, parce que Cueto lui avoit donné ordre d'aller vers le bas de la côte et de se saisir de tous les vaisseaux qu'il rencontreroit, afin que les auditeurs ne s'en pussent servir. Aussitôt que la flotte fut partie de Los Reyes, on craignit que les parents et amis du commissaire ne tuassent le vice-roi comme ils avoient en effet dessein de le faire, c'est pourquoi on résolut de le transporter dans une île qui est à deux lieues de là. On le mit donc sur une de ces barques faites de roseaux secs, que les Indiens nomment *heneca*, avec vingt hommes pour le garder; après cela, quand les auditeurs surent ce qui s'étoit passé à l'égard de la flotte et comment ils en étoient maîtres, ils prirent la résolution d'envoyer le vice-

roi avec une information dressée contre lui. Ils convinrent donc avec le licencié Alvarez, qui étoit un des quatre auditeurs, qu'il emmeneroit le vice-roi prisonnier en Espagne. On lui donna pour cela huit mille écus, et on fit toutes les dépêches nécessaires, que le licencié Zarate ne signa point. Alvarez s'en alla par terre jusqu'à Guavra, où on fit conduire le vice-roi par mer dans une des barques de Diegue Garcia, et là on le lui mit entre les mains. Il mit aussitôt à la voile avec trois navires, sans attendre les dépêches de l'audience qui n'étoient pas encore arrivées. On ramena le licencié Vaca de Castro, toujours prisonnier sur le même vaisseau, au port des Rois.

Tout ce que nous venons dire est tiré de Zarate (liv. 5, chap. 11), que nous avons suivi comme en étant mieux informé, parce qu'il étoit présent quand le vice-roi fut arrêté. Pour les autres auteurs, nous ne les avons suivis que lorsqu'ils disent quelques particularités qu'Augustin de Zarate a omises.

CHAPITRE XVI.

Ce qui arriva après que le vice-roi eut été arrêté.—Conspiration faite à Rimac contre les auditeurs.— Ses suites et la délivrance du vice-roi.

Gomare, ayant rapporté dans son histoire, quoique assez confusément, les choses que je viens de dire, ajoute (chap. 161) ce qui suit, que nous rapportons pour faire voir dans quel comble d'affliction se trouva alors le pauvre vice-roi.

Ceux qui le conduisoient pour le faire embarquer le traitoient fort mal en paroles, lui disant qu'il recevroit le salaire des injustes ordonnances qu'il avoit apportées; qu'on l'eût adoré dans le Pérou s'il y fût venu sans les y vouloir faire passer; et qu'en faisant arrêter un tyran comme lui ils rendoient à leur pays la liberté qu'on vouloit lui ôter. Ces reproches et ces outrages durèrent jusqu'à ce qu'ils le remirent, après l'avoir désarmé, entre les mains de Sepeda, sous la garde du licencié Niño. Comme Blasco Nuñez couchoit avec Sepeda et qu'il mangeoit même avec lui, il appréhendoit qu'on ne l'empoisonnât; ce qui fut cause que la première

fois qu'il se mit à la table de Sepeda, où se trouvèrent Christophe de Barrientos, Martin de Roblez, le licencié Niño et quelques autres personnes considérables, il lui demanda « s'il « pouvoit manger en sûreté ». Sepeda, surpris de cette demande, lui répondit : « Monsieur, « croyez-vous que, si j'en voulois à votre vie, « je ne trouverois pas le moyen de me défaire « de vous sans bruit? Assurez-vous que je ne « suis point homme à commettre une pareille « action; mangez en toute sûreté, et pour vous « tirer hors de peine, je veux moi-même faire « essai des viandes. » Il le fit aussi durant tout le temps que le vice-roi fut dans sa maison.

Pendant ce temps-là, F. Gaspar de Carvajal alla trouver un jour Blasco Nuñez et lui dit « qu'il se confessât, que les auditeurs le vou- « loient ainsi ». Le vice-roi lui demanda si Sepeda s'étoit trouvé présent quand cet ordre avoit été donné. Carvajal répondit « que non, et qu'il « n'y avoit eu que les trois autres seigneurs ». Nuñez fit donc appeler Sepeda, et se plaignit à lui de ce procédé; mais Sepeda le rassura de cette crainte, lui déclarant que lui seul avoit ce pouvoir-là, parce qu'ils avoient partagé les commissions entre eux. Sur cela, Blasco Nuñez se mit à l'embrasser et le baisa même sur la joue, en la présence de Carvajal.

« Tandis que le vice-roi étoit dans l'île dont on a parlé, Alfonse de Montemajor et ceux qui

étoient allés avec lui à la poursuite de Loaïsa retournèrent à Los Reyes, comme le remarque Augustin de Zarate (liv. 5, chap. 9). Les auditeurs les firent arrêter et désarmer, et les envoyèrent prisonniers, avec quelques capitaines du vice-roi et ceux qui étoient venus de Cusco, en la maison du capitaine Martin de Roblez et dans celles de quelques bourgeois de la ville. Ces prisonniers étoient persuadés que si le vice-roi étoit en liberté, il seroit en état de s'opposer à la venue de Gonzale Pizarre et d'empêcher les désordres et le mal qu'on en craignoit, tant au préjudice des intérêts de Sa Majesté qu'au dommage du pays. Ils concertèrent donc entre eux de s'assembler, de prendre les armes, de retirer le vice-roi de l'île où il étoit encore alors, de lui rendre la liberté et de le rétablir dans sa charge; et de plus, s'il se trouvoit nécessaire pour l'exécution de ce dessein, de faire arrêter les auditeurs, ou, au cas qu'on ne le pût, de les tuer. Ils résolurent donc de le faire, puis de prendre possession de la ville au nom de Sa Majesté. Il leur eût été facile, par les moyens qu'ils avoient concertés, d'exécuter la chose selon leur projet, si un soldat ne l'eût découvert à Sepeda, qui, sans perdre de temps, de concert avec les autres auditeurs, fit prendre les principaux auteurs de ce complot, qui étoient Alfonse de Montemajor, Pablo de Menesez, Alfonse de Cacerez, Alfonse de Barrionuevo et quelques au-

tres. Ils firent toutes les diligences en cela comme dans une affaire de grande conséquence et où ils étoient si intéressés; ainsi il firent donner la question à quelques uns des prisonniers, qui eurent assez de fermeté et de patience pour ne rien confesser. Il est vrai pourtant qu'Alfonse de Barrionuevo avoua une partie de l'affaire, dans l'espérance que les auditeurs s'en contenteroient et ne le feroient pas tourmenter davantage. Barrionuevo, sur sa confession, fut d'abord condamné à perdre la tête, mais ensuite on se contenta de lui faire couper la main droite. » Voilà ce qu'en dit Zarate.

Nous ajouterons à ceci que les auditeurs convainquirent quantité d'autres personnes qui trempoient dans cette conjuration, et qui, par conséquent, avoient mérité la mort. Mais pour empêcher les nouvelles séditions que cette action sanglante pouvoit causer, et pour satisfaire aussi aux instantes prières des principaux de la ville des Rois, on se contenta de condamner Alfonse de Barrionuevo à ce que nous avons dit ci-dessus, et de chasser de la ville Alfonse de Montemajor, qu'ils bannirent avec ses autres complices en diverses contrées du côté du septentrion. Ces factieux s'allèrent joindre depuis au vice-roi, qu'ils accompagnèrent et servirent dans tous les événements où il se trouva; ce qui fit que plusieurs d'entre eux se trouvèrent plus en peine que lui. Augustin de Zarate,

ayant raconté cette conspiration, continue son histoire et ajoute ceci :

« Après toutes ces résolutions, on fit savoir à Gonzale Pizarre tout ce qui s'étoit passé, espérant que cela l'obligeroit à congédier ses troupes. On se trompoit beaucoup, car il étoit fort éloigné de cette pensée, croyant que tout ce qu'on disoit et tout ce qu'on faisoit, même la prison du vice-roi, étoit un faux bruit ou un jeu joué pour l'obliger à congédier les troupes, et après cela le prendre et le faire punir quand ils le verroient seul; il marchoit donc toujours en ordre et même avec plus de précaution qu'auparavant.

« Cependant le licencié Alvarez avoit mis à la voile, emmenant le vice-roi et ses frères. Dès le premier jour de leur navigation, il alla trouver le vice-roi dans sa chambre pour lui témoigner qu'il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé, et qu'il souhaitoit de se réconcilier avec lui. Cet auditeur avoit véritablement été le principal promoteur de tout ce qui s'étoit fait contre le vice-roi, et celui qui avoit le plus contribué à sa prison et à la punition de ceux qui cherchoient à le rétablir dans sa liberté et dans son gouvernement. Alvarez lui dit donc « que quand « il avoit accepté la charge de l'emmener, il ne « l'avoit fait que dans le dessein de lui rendre « service, et pour le tirer des mains de Sepeda « et l'empêcher de tomber dans celles de Gon-

« zale Pizarre, qu'on attendoit dans peu à Los « Reyes. Pour lui mieux persuader la sincérité « de ses intentions, il lui déclara que dès ce « moment il étoit en pleine liberté ; que de plus « il lui remettoit le commandement du vaisseau « et se mettoit lui-même entre ses mains et en « sa puissance, le suppliant très humblement « de lui pardonner tout ce qui s'étoit passé, « tant à l'égard de sa prison que de toutes les « autres choses qui étoient arrivées depuis, « d'autant plus qu'il lui assuroit la liberté et la « vie. » En même temps il commanda à dix hommes qu'on lui avoit donnés pour la garde du vice-roi de lui obéir au lieu de le tenir prisonnier. Le vice-roi lui sut fort bon gré de la faveur qu'il lui faisoit ; il l'accepta et prit le commandement du vaisseau ; mais il ne fut pas longtemps à maltraiter Alvarez de paroles. Ils continuèrent cependant leur route le long de la côte jusqu'à Truxillo, où il leur arriva ce qu'on dira ci-après. » Tout ceci est de Zarate, qui continue de cette sorte.

CHAPITRE XVII.

Requête des auditeurs à Gonzale Pizarre, et succès infortuné de ceux qui l'abandonnèrent.

« Dès que le licencié Alvarez eut mis à la voile, on jugea à Los Reyes qu'il étoit de concert avec le vice-roi, tant par quelques indices qu'il en donna avant de s'embarquer, que parce qu'il partit sans attendre les dépêches que les auditeurs devoient lui envoyer le lendemain, et qui avoient été retardées d'un jour à cause que Zarate n'y donnoit pas son consentement. Les auditeurs furent fort sensibles à cela, surtout quand ils pensoient qu'Alvarez avoit été le premier auteur de la prison du vice-roi, celui qui y avoit le plus contribué et donné tous les ordres nécessaires pour cela. Tandis qu'ils étoient encore là-dessus en quelque incertitude et en attente pour savoir la vérité du fait, ils jugèrent à propos d'envoyer vers Gonzale Pizarre pour lui faire savoir ce qui s'étoit passé. Ils lui représentoient aussi « qu'en conséquence de leurs « provisions et des ordres exprès qu'ils avoient « de Sa Majesté de faire ce qui seroit conve- « nable pour l'administration de la justice et

« pour mettre un bon ordre dans le pays, ils « avoient suspendu l'exécution des ordonnan- « ces, comme on le demandoit, et même en- « voyé le vice-roi en Espagne, qui étoit plus « qu'on n'avoit jamais demandé et plus qu'on ne « pouvoit raisonnablement prétendre. Qu'ainsi « ne restant plus aucun prétexte aux mouve- « ments commencés, ils lui ordonnoient de con- « gédier incontinent ses troupes, et que s'il « vouloit venir à la ville de Los Reyes, sa venue « fût en homme pacifique et sans aucun appa- « reil de guerre. Qu'au reste, s'il vouloit pour « la sûreté de sa personne être accompagné de « quelques gens, on lui accordoit la liberté de « pouvoir amener avec lui quinze ou vingt ca- « valiers. » Après que ces ordres furent expédiés, les auditeurs voulurent obliger quelques habitants de la ville de les porter à Gonzale Pizarre dans le lieu où ils pourroient apprendre qu'il seroit; mais on ne trouva personne qui se voulût charger de cette commission, à cause du péril qu'on y trouvoit. Gonzale Pizarre et ses capitaines, disoit-on, nous reprocheront que nous nous opposons à leurs justes desseins, quoiqu'ils ne marchent que pour les intérêts du bien public et que ce qu'ils font soit pour nous aussi bien que pour eux. Les auditeurs voyant cela donnèrent ordre à Augustin de Zarate, trésorier-général de Sa Majesté dans le royaume du Pérou, conjointement avec don Antoine de

Ribera, habitant de Los Reyes, d'aller faire la notification dont il s'agissoit. Ils leur donnèrent leurs lettres de créance en forme; après quoi ils partirent et se rendirent dans la vallée de Xauxa, où étoit alors campée l'armée de Gonzale Pizarre. Il avoit été averti de cette ambassade qu'on lui devoit faire, et il craignoit que si les envoyés lui venoient faire publiquement leur notification, cela ne fît mutiner ses troupes, qui avoient une forte passion d'aller à Lima en corps d'armée pour être en état de piller la ville sur le premier prétexte qu'ils en trouveroient. Voulant donc pourvoir à cela, il envoya sur le chemin par où les députés devoient venir un de ses capitaines, nommé Jérôme de Villegas, avec trente arquebusiers à cheval. Celui-ci les ayant rencontrés laissa passer don Antoine de Ribera pour continuer sa route jusqu'au camp; mais il prit Augustin de Zarate, lui ôta les dépêches qu'il portoit, et le ramena par le même chemin par lequel il étoit venu jusqu'à la province de Pariacaca, où il le tint dix jours prisonnier, ses gens faisant tout leur possible pour l'intimider, afin qu'il ne s'acquittât point de sa commission. Il demeura donc là jusqu'à ce que Gonzale Pizarre y fût arrivé. »

Les communautés de la ville des Rois nommèrent pour cette commission don Antoine de Ribera et le trésorier Augustin de Zarate, n'en ayant point trouvé de plus propres ni qui dus-

sent être moins suspects à Gonzale Pizarre ; car, outre que don Antoine avoit épousé la veuve de François Martin d'Alcantara, beau-frère du marquis don François Pizarre, il se rencontroit qu'Augustin de Zarate étoit nouvellement arrivé dans le pays, si bien qu'il ne s'étoit encore déclaré ni pour l'un ni pour l'autre parti. Ce fut aussi pour cette raison que le capitaine Jérôme de Villegas laissa passer don Antoine de Ribera, comme allié de Pizarre, et retint prisonnier le trésorier Augustin de Zarate.

Diego Fernandez Palentin, ayant rapporté la même chose, y ajoute « que, dans le conseil de guerre que Gonzale Pizarre et ses capitaines tinrent pour répondre aux députés des auditeurs, on ne résolut autre chose que ce qui fut dit alors par François de Carvajal, grand soldat et mestre-de-camp, « que messieurs les « auditeurs avoient quelque raison de dire qu'il « ne falloit pas que Gonzale Pizarre entrât dans « la ville des Rois avec plus de quinze ou vingt « hommes, mais que cela se devoit entendre de « quinze ou vingt par chaque file ». Ces paroles furent appuyées de cette réponse générale des capitaines, « que le bien du public demandoit « qu'on élût pour gouverneur Gonzale Pizarre, « et qu'ainsi les auditeurs auroient ce qu'ils de- « mandoient, ou qu'en cas d'opposition l'on « mettroit la ville à feu et à sang après l'avoir « saccagée ».

Cependant Gabriel de Royas, Garcilasso de la Vega et les autres principaux habitants de Cusco qui avoient quitté Gonzale Pizarre, marchoient vers Arequepa, et ne pouvant aller par mer ils prirent le bas de la côte. Quand ils furent arrivés à la ville des Rois, ils se crurent perdus, parce qu'ils trouvèrent que le vice-roi qu'ils alloient servir étoit déjà prisonnier et embarqué pour retourner en Espagne. Voyant donc que les auditeurs s'étoient saisis de lui, ils ne voulurent point aller se rendre à eux, d'autant qu'ils avoient fait voir par cette action qu'ils avoient plus d'inclination pour Gonzale Pizarre que pour Blasco Nuñez Vela. Ces cavaliers se trouvèrent donc fort embarrassés, étant assiégés par leurs ennemis sans pouvoir s'éloigner d'eux par mer ni par terre, parce qu'après qu'on eut pris le vice-roi, tous ceux de son parti se déclarèrent pour Gonzale Pizarre. Cela fut cause que ne sachant pas où se retirer ils demeurèrent la plupart dans la ville des Rois, où ils se tenoient cachés dans les maisons de leurs amis qui, ayant été leurs camarades dans la conquête de cet empire, leur rendoient tous les services qu'ils pouvoient. Ceux qui ne voulurent point demeurer dans la ville s'enfuirent le plus loin qu'ils purent, cherchant un asile parmi les Indiens. En effet ils y en trouvèrent et se sauvèrent du danger qui les menaçoit, au lieu que les autres faillirent tous à per-

dre la vie, et quelques uns même la perdirent. Louis de Ribera et Antoine Alvarez coururent tous deux les mêmes risques avec vingt-quatre ou vingt-cinq autres cavaliers, habitants de la ville de la Plata. Ils étoient partis de cette ville, quoiqu'elle fût éloignée de trois cents lieues de celle des Rois, pour venir servir le vice-roi. Mais après avoir essuyé bien de la fatigue le long du chemin, étant obligés de marcher par des chemins détournés pour éviter la rencontre de Gonzale, ils apprirent, quand ils furent arrivés près de la ville des Rois, que le vice-roi étoit pris et embarqué sur mer, tellement qu'ils se crurent tous abandonnés et perdus.

Ils n'osèrent pas entrer dans la ville, et chacun s'alla cacher où il crut pouvoir trouver plus de sûreté. Plusieurs autres cavaliers qui étoient dispersés dans le pays, après y être venus pour servir le roi sous le gouvernement de Blasco Nuñez, en firent autant; mais quand ils surent qu'il étoit pris, ils se retirèrent dans des lieux fort écartés, jusque-là même que quelques uns ne se croyant pas bien assurés dans le Pérou s'en allèrent dans les montagnes des Antis, où ils moururent misérablement de faim et devinrent la proie des tigres. Il y en eut d'autres aussi qui, pour s'être réfugiés dans les terres des Indiens qu'ils n'avoient pas encore conquises, furent taillés en pièces par ces gens et sacrifiés à leurs idoles. On peut voir par là qu'il

falloit bien que la peur qu'ils avoient de mourir de la main de leurs ennemis fût extrêmement grande, puisqu'elle les faisoit retirer parmi ces barbares et avec les bêtes sauvages, se promettant qu'ils y trouveroient moins de cruauté que parmi les tyrans, qui sont en effet plus cruels que les uns et les autres. Mais, après tout, le mauvais destin du vice-roi et sa mauvaise conduite furent cause de tous ces malheurs; car s'il eût eu plus de modération et de retenue, il ne fût jamais tombé dans les piéges de ceux qui le prirent, parce qu'il auroit reçu le secours dont nous venons de parler, qu'on pouvoit appeler l'élite de Cusco et des Charcas, étant composé de personnes qui n'étoient pas moins considérables par leur extraction et leurs richesses que par leur grande puissance.

CHAPITRE XVIII.

Arrivée de Gonzale Pizarre près de la ville des Rois. — Retardement des auditeurs à le nommer pour gouverneur, cause de la mort de quelques uns des principaux habitants.

Gonzale Pizarre ne pouvoit faire avec son armée que de petites journées pour aller à la ville des Rois, à cause de l'embarras de l'artille-

rie, qu'on ne pouvoit transporter qu'avec peine. Mais enfin il arriva dans la province appelée vulgairement Pariacaca, où Augustin de Zarate étoit détenu prisonnier de guerre. Il l'envoya donc quérir pour savoir de lui quel sujet l'avoit amené là, comme il le raconte lui-même en ces termes (liv. 5, chap. 10) :

« Augustin de Zarate avoit été averti qu'il y alloit de sa vie s'il entreprenoit d'exécuter ponctuellement ses ordres et de notifier la provision dans les formes; après donc qu'il eut parlé en particulier à Gonzale Pizarre et lui eut dit tout ce qu'on lui avoit ordonné de dire, Pizarre le fit mener à une tente où tous ses capitaines étoient assemblés, et lui commanda de leur dire les mêmes choses qu'il venoit de lui dire à lui-même. Zarate ayant compris son intention parla véritablement à tous ces officiers de la part des auditeurs; mais il usa d'adresse et se servit du pouvoir assez étendu que lui donnoit sa lettre de créance qu'on lui avoit ôtée. Il ne leur parla donc point de congédier les troupes, qui étoit le point délicat, mais seulement de certaines choses qui regardoient le service de Sa Majesté et le bien du pays, leur représentant « que puisque le vice-roi étoit em-« barqué et la demande qu'on faisoit de suspen-« dre l'exécution des ordonnances accordée, il « étoit juste que, comme ils l'avoient promis « par leurs lettres, ils payassent ce que le vice-

« roi Blasco Nuñez Vela avoit pris des revenus « de Sa Majesté; qu'ils pardonnassent aux habi- « tants de Cusco qui avoient quitté leur camp « pour passer au service du vice-roi, puisqu'on « ne pouvoit pas nier qu'ils n'eussent eu de « bonnes raisons pour le faire; qu'ils envoyas- « sent de leur part à Sa Majesté pour s'excuser « et se disculper touchant ce qui s'étoit passé ». Il ajouta encore quelques autres choses de même nature, à quoi ceux à qui il parloit ne répondirent autre chose, sinon qu'il diroit aux auditeurs « qu'il étoit nécessaire pour le bien « du pays qu'ils en fissent gouverneur Gonzale « Pizarre, moyennant quoi on pourvoiroit in- « continent à tout ce qu'il leur avoit représenté; « mais que si on refusoit de faire ce qu'ils di- « soient, ils mettroient la ville au pillage ». Zarate auroit bien voulu ne se point charger d'une pareille réponse s'il avoit pu s'en empêcher; mais ne pouvant faire autrement il retourna et et la rapporta aux auditeurs, à qui elle donna beaucoup de chagrin et d'inquiétude. Pizarre n'avoit pas encore déclaré si ouvertement ses sentiments, n'ayant jusque-là témoigné prétendre autre chose, sinon que le vice-roi s'en allât du pays et que l'exécution des ordonnances fût suspendue. Les auditeurs, après quelque délibération, envoyèrent dire aux officiers de l'armée qu'ils ne pouvoient leur accorder ce qu'ils demandoient, ni même en délibérer, à moins

qu'il ne parût quelqu'un qui en fît la demande dans les formes ordinaires. Là-dessus tous les procureurs ou députés des villes qui étoient à l'armée prirent les devants, et deux de quelques autres villes qui étoient à Los Reyes s'étant joints à eux, ils présentèrent une requête en forme, par laquelle ils demandoient par écrit la même chose qu'on avoit auparavant demandée de bouche. Les auditeurs, considérant que c'étoit là une affaire fort délicate, et qu'ils n'étoient point en droit d'accorder ce qu'on leur demandoit, mais qu'ils se trouvoient encore moins en état de le refuser, parce que Gonzale Pizarre étoit alors fort près de la ville et avoit fait occuper tous les passages afin que personne n'en pût sortir, prirent la résolution de communiquer cette affaire aux personnes les plus considérables de la ville pour savoir leur sentiment et avoir leur avis là-dessus. Ils dressèrent un acte en forme de délibération pour être communiqué à dom frère Jérôme de Loaïsa, archevêque de Los Reyes et dom frère Jean Solano, archevêque de Cusco, à dom Garci Diaz, évêque de Quito, à F. Thomas de Saint-Martin, provincial des dominicains, à Augustin de Zarate, au trésorier, au maître des comptes et au contrôleur de Sa Majesté, afin qu'ils vissent ce que les procureurs de toutes les villes du royaume demandoient, et qu'ils leur dissent franchement leur sentiment là-dessus. Ils leur expli-

quoient assez au long et ouvertement les raisons qui les obligeoient à demander leur avis sur ce sujet, avouant sans détour que ce n'étoit pas pour s'y conformer et pour le suivre, parce qu'il n'étoit plus en leur liberté, ni des uns ni des autres, de faire autre chose que ce que Gonzale Pizarre et ses capitaines voudroient leur prescrire; mais qu'ils en usoient ainsi pour avoir en eux des témoins de l'oppression sous laquelle ils gémissoient les uns et les autres.

« Pendant que cela se passoit à Los Reyes, Gonzale Pizarre s'approcha si près de la ville, qu'il n'en étoit qu'à un quart de lieue; il s'y campa et fit mettre son artillerie en état. Le jour s'étant passé sans qu'on lui envoyât les provisions pour le gouvernement en forme, comme il les avoit demandées, il envoya dès la nuit suivante son mestre-de-camp-général avec trente arquebusiers, qui prit jusqu'à vingt-huit personnes de ceux qui étoient venus de Cusco et des autres dont Pizarre se plaignoit, parce qu'ils avoient favorisé le vice-roi. Du nombre de ces prisonniers furent Gabriel de Rojas, Garcillasso de la Vega, Melchior Verdugo, le licencié Carvajal, Pierre de Barco, Machin de Florence, Alfonse de Cacerez, Pierre de Manjarez, Louis de Léon, Antoine Ruis de Guevara, et quelques autres des plus considérables du pays. Il les fit mettre dans la prison publique, dont il se rendit maître en ayant ôté les clefs

au concierge. Les auditeurs voyoient tout cela sans pouvoir s'y opposer et sans oser même y contredire, parce qu'en toute la ville il n'y avoit pas cinquante hommes de guerre, tous les soldats du vice-roi et des auditeurs étant passés au camp de Gonzale Pizarre, qui, avec ceux qu'il avoit auparavant, se trouvoit alors accompagné de douze cents hommes bien armés. Le lendemain, quelques capitaines de Gonzale Pizarre entrèrent dès le matin dans la ville et dirent aux auditeurs qu'ils eussent à dépêcher les provisions sans aucun délai, ou qu'autrement on alloit mettre la ville à feu et à sang, et qu'on commenceroit par eux. Les auditeurs s'excusèrent autant qu'ils purent, disant qu'ils n'avoient aucun pouvoir ni aucun droit de faire ce qu'on demandoit d'eux. Là-dessus, le mestre-de-camp Carvajal fit sortir de la prison en leur présence quatre de ceux qu'il y avoit fait mettre et en fit sur-le-champ pendre trois à un arbre, qui furent Pierre de Barco, Machin de Florence et Jean de Saavedra. Il ne leur donna pas une demi-heure de temps pour se confesser et se préparer à la mort, et il ajoutoit l'insulte et la moquerie à sa cruauté, en leur faisant des railleries, particulièrement à Pierre de Barco, qui fut le dernier exécuté, à qui il disoit « que « comme il avoit été un brave capitaine des plus « considérables et des plus riches du pays, et « qui y avoit fait plusieurs conquêtes, il vouloit

« qu'il fût distingué dans sa mort comme dans « sa vie, et qu'il lui accordoit comme un grand « privilége et une marque singulière d'honneur « de choisir lui-même à quelle branche de l'ar- « bre il vouloit qu'on l'attachât ». Louis de Léon en échappa par l'intercession de son frère, qui étoit soldat de Gonzale Pizarre et qui demanda comme une grâce singulière qu'on lui accordât la vie. Les auditeurs voyant cela, et le mestre-de-camp les menaçant de faire pendre de la même manière tous les autres prisonniers et de faire piller la ville s'ils ne dépêchoient promptement les provisions qu'on leur demandoit, ils firent prier ceux à qui ils avoient auparavant communiqué l'affaire d'en dire leur sentiment; ce qu'ils firent, étant tous unanimement d'avis qu'on accordât la demande. Les auditeurs expédièrent donc les provisions en faveur de Gonzale Pizarre, par lesquelles ils l'établissoient gouverneur du pays jusqu'à ce que Sa Majesté en eût autrement ordonné, sans préjudice de l'autorité et des droits de l'audience royale, à qui il prêteroit serment de renoncer à cette charge toutes les fois qu'il plairoit à Sa Majesté et aux auditeurs de le lui ordonner, promettant aussi de se représenter pour obéir à la justice lorsqu'il y auroit des plaintes contre lui. »

CHAPITRE XIX.

Entrée de Gonzale Pizarre dans la ville des Rois.—Mort du capitaine Gumiel, et liberté donnée aux principaux habitants de Cusco.

La mort de Pierre de Barco, de Martin de Florence et de Jean de Saavedra causa de grands désordres dans la ville des Rois et dans l'armée de Gonzale Pizarre, parce que, comme dit Diego Fernandez Palentin, « on appréhenda dès-lors que François de Carvajal ne fît mourir ceux qu'il avoit déjà pris et ceux qu'il pourroit prendre à l'avenir. Cette crainte fut cause que plusieurs des principaux de Rimac et divers capitaines et soldats de son armée le prièrent d'empêcher qu'on fît mourir tant de braves gens qui l'avoient aidé à conquérir cet empire, et de vouloir considérer qu'après qu'il leur auroit fait ôter la vie, toutes les raisons qu'il pourroit alléguer pour se justifier n'empêcheroient pas qu'il ne se rendît odieux à tout le monde. » Gonzale Pizarre ne les voulut point contredire, et comme il étoit naturellement porté à la compassion, il donna en même temps une médaille fort riche et une bague assez connue qu'il envoya pour enseignes à François de Carvajal,

afin qu'il se désistât de ces sanglantes exécutions.

Je rapporterai à cette occasion, sur le sujet de celles qu'il avoit déjà faites, que je me souviens d'avoir souvent ouï dire à plusieurs de ceux qui s'y étoient trouvés présents que l'intention de Gonzale Pizarre ne fut jamais que son mestre-de-camp fît mourir aucun des habitants de la ville des Rois, et qu'en l'envoyant dans cette ville il lui dit expressément ces paroles : « Ayez soin d'apaiser ces gens, entendant par là ceux qui s'étoient enfuis, afin que « notre venue ne leur soit point nuisible. » Ce qui fit que Carvajal, jugeant aussitôt de quelles personnes il entendoit parler, lui répondit : « Laissez-moi faire, je promets à votre seigneurie qu'en peu de temps je les mettrai en état « de vous recevoir dans le grand chemin. » Pour s'acquitter de cette promesse, il fit pendre les plus riches et les plus puissants de la ville sur le chemin par où Gonzale Pizarre devoit faire son entrée, faisant voir par là que ce qu'il en faisoit étoit afin qu'ainsi élevés ils fussent présents à sa réception, et que non seulement les auditeurs, mais tous les bourgeois, épouvantés par ces châtiments, ne tardassent pas davantage à le pourvoir du gouvernement pour satisfaire au désir de tous les procureurs du royaume.

Gonzale Pizarre, ayant appris la mort violente de ces trois cavaliers, en eut un extrême

déplaisir. Néanmoins, ne pouvant remédier au passé, il commanda qu'avant qu'il arrivât jusque-là on eût à les détacher de l'arbre où ils avoient été pendus, disant « qu'il ne vouloit « point les voir à un gibet, puisqu'il n'avoit ja- « mais commandé ni même souhaité qu'ils y « fussent mis ».

Cependant si les patentes de gouverneur du Pérou octroyées à Gonzale Pizarre furent très agréables à ses soldats, elles ne le furent pas moins à ceux de la ville; car, comme le remarque Diego Fernandez (chap. 25), « il leur sembloit à tous généralement que cette promotion étoit absolument nécessaire au commun repos de cet empire-là; ce qui leur faisoit croire qu'indubitablement Sa Majesté le confirmeroit dans cette charge éminente, tant à cause des services du marquis son frère que pour plusieurs autres considérations qu'ils alléguoient en faveur et à la louange de Gonzale Pizarre. En effet, dans la conjoncture présente et dans l'apparence du bon succès des affaires, il commençoit déjà de régner sur les cœurs des peuples, et ce doux nom de liberté, dont ils se flattoient de jouir sous son gouvernement, faisoit qu'ils lui donnoient leurs affections tout entières. L'aversion qu'ils avoient pour le vice-roi y contribuoit encore beaucoup, car ils le regardoient comme une personne odieuse à tout le public pour n'être attachée qu'à ses intérêts propres. »

Après avoir reçu les patentes de ceux de la ville des Rois, Gonzale Pizarre y fit son entrée solennellement, comme le rapporte Augustin de Zarate (chap. 10) par ces paroles : « Après que cette commission eut été expédiée et qu'elle eut été remise entre les mains de Gonzale Pizarre, il entra dans la ville, faisant marcher toutes ses troupes en ordre. Le capitaine Bachicao conduisoit l'avant-garde avec l'artillerie, qui consistoit en vingt pièces de campagne, et plus de six mille Indiens qui, comme on l'a déjà dit, la portoient sur leurs épaules avec toutes les munitions nécessaires, et qui occupoient ainsi toutes les rues par où ils passoient. Il avoit trente arquebusiers pour la garde de l'artillerie, et cinquante canonniers. Après lui marchoit la compagnie du capitaine Diegue de Gumiel, où il y avoit deux cents piquiers; ensuite venoit la compagnie du capitâine Guevara, composée de cent cinquante arquebusiers; puis celle du capitaine Pierre Armeno, qui étoit de deux cents. Après ces trois compagnies d'infanterie, qui marchoient devant Gonzale Pizarre comme les estafiers, il paroissoit lui-même monté sur un grand cheval, n'ayant que sa cotte de maille et par-dessus une espèce de justaucorps de drap d'or. Après lui marchoient trois capitaines de cavalerie, don Pedro de Portocarrero au milieu portant l'étendard de sa compagnie où étoient les armes du roi; à sa main droite marchoit

Antoine Altamirano avec l'étendard de la ville de Cusco, et à sa gauche Pierre de Puelles portant celui où étoient les armes de Gonzale Pizarre. Après eux marchoit toute la cavalerie en ordre de bataille. Dans cet ordre, ils s'avancèrent vers la maison de l'auditeur Zarate, où les autres auditeurs étoient assemblés; il avoit fait le malade afin de ne se pas trouver à l'audience pour y recevoir Pizarre, qui laissa toute la cavalerie en ordre dans la place et s'en alla trouver les auditeurs qui le reçurent et lui prêtèrent serment. De là il alla à la maison de ville, où tous les magistrats étoient assemblés et où ils le reçurent avec les solennités accoutumées en pareilles occasions; puis de là il se rendit à son logement. Son mestre-de-camp général fit loger la cavalerie et l'infanterie dans les divers quartiers de la ville chez les bourgeois, avec ordre à eux de donner à manger à ces nouveaux hôtes. Cela se passa vers la fin du mois d'octobre de l'an 1544, quarante jours après la prison du vice-roi. Dans la suite, Gonzale Pizarre demeura dans cette ville de Lima, exerçant son autorité dans toutes les choses qui concernoient la guerre et le commandement des troupes, sans se mêler de l'administration de la justice, qu'il laissoit entièrement aux auditeurs, qui s'assembloient, pour tenir leur séances, dans la maison du trésorier Alfonse Riquelme. Aussitôt qu'il eut commencé les fonctions de sa charge de gouverneur,

il envoya à Cusco Alfonse de Toro en qualité de son lieutenant, Pierre de Fuentes à Arequepa et François d'Almendras dans la ville de la Plata dans la même qualité, et d'autres de même dans les autres villes. »

Diego Fernandez Palentin ajoute ce qui suit à ce que dit Zarate. « Diego Centeno ayant suivi Gonzale Pizarre jusqu'à la ville des Rois en qualité de procureur de la ville de la Plata, et voyant qu'il alloit pourvoir de la charge d'intendant de justice François d'Almendras, qu'il regardoit comme le meilleur de ses amis, il le pria de faire en sorte envers Gonzale Pizarre qu'il l'envoyât avec lui dans la ville de la Plata, où Centeno avoit son département d'Indiens. En effet, François d'Almendras l'obtint de Pizarre; mais ce fut pour son malheur, parce que Centeno, l'ayant mené depuis aux Charcas, le tua misérablement après qu'il se fut rangé dans le parti de Sa Majesté : action si indigne, que, quoiqu'il se fût jeté dans le parti du roi, il ne laissa pas de passer pour le plus ingrat de tous les hommes. Diego Centeno ne pouvoit nier que dans toute la conquête de cet empire, où il avoit porté les armes fort jeune, Francois d'Almendras ne l'eût toujours assisté dans toutes ses incommodités et ses maladies, le traitant comme son propre enfant : de telle sorte que Diego Centeno lui rendoit une reconnoissance publique de ses bienfaits, jusque-là même qu'en

particulier il le nommoit son père, et François d'Almendras l'appeloit son fils. »

Gonzale Pizarre se voyant gouverneur de cet empire, et par l'écrit qu'il en avoit du marquis son frère, et par la nomination que les auditeurs avoient faite de lui, créa capitaines et officiers de justice ceux dont nous avons parlé ci-devant. Il pourvut de plus, par la voie de l'audience, à l'expédition des affaires publiques, dont il s'acquitta très dignement, et ne s'acquit pas moins de crédit que d'estime pour le soin qu'il eut de faire administrer la justice au contentement de tous ceux qui la demandoient. Cependant, quoiqu'il prît soin de contenter tout le monde, il ne laissa pas de se trouver quelques particuliers qui furent mécontents. Le capitaine Diego Gumiel fut du nombre; il avoit été jusqu'alors passionnément attaché au service de Gonzale Pizarre, mais il l'abandonna tout à coup, et en médit même tout haut pour n'avoir pu obtenir de lui un département d'Indiens qu'il lui avoit demandé pour un de ses amis. Il parla même contre les auditeurs, disant qu'ils avoient ôté le gouvernement du Pérou au fils du marquis don François Pizarre, à qui son père l'avoit laissé, et où Sa Majesté même l'avoit confirmé par un brevet; qu'ils étoient fort à blâmer de l'avoir donné à un homme auquel il n'appartenoit point, et qu'il ne tiendroit pas à lui qu'en cette cause il ne fît toutes sortes

d'efforts pour y établir le fils du marquis. Ces discours étant venus jusqu'aux oreilles de Gonzale Pizarre, il donna charge à son mestre-de-camp de s'en enquérir plus particulièrement, d'étouffer ce bruit et de mettre à la raison ce capitaine. Il lui donna cet ordre sans aucun dessein qu'il attentât à sa vie : mais comme François de Carvajal n'avoit pas besoin d'éperons pour s'inciter à de semblables choses, ayant su l'affaire au vrai et considéré l'extrême effronterie du capitaine Gumiel, sans marchander davantage, il s'en alla droit à sa maison, où il le fit étrangler ; puis l'exposant en la place publique, il dit aux assistants : « Messieurs, voilà « le seigneur capitaine Diego Gumiel, que je « vous livre pour en disposer comme vous vou- « drez ; car, pour moi, j'ai juré de ne lui faire « autre chose. »

CHAPITRE XX.

Réjouissances faites par les Pizarres. — Amnistie générale donnée aux déserteurs, et particulièrement à Garcillasso de la Vega.

Gonzale Pizarre et ses capitaines, voulant rendre publique la secrète joie qu'ils avoient d'être seigneurs du Pérou, firent plusieurs fêtes

solennelles, comme des courses de taureaux, des jeux de canes et des combats à la barrière. Pizarre fit encore mettre en liberté tous les cavaliers habitants de Cusco qui l'avoient abandonné au sortir de cette ville, et que le mestre-de-camp Carvajal avoit faits prisonniers, comme il a été dit ci-devant. Avec cela, il accorda une amnistie à tous ceux qui ne s'étoient point joints à lui, à la réserve du licencié Carvajal qui se disant son ami l'avoit néanmoins abandonné, et de Garcillasso de la Vega, comme le remarque Diego Fernandez Palentin (liv. 1, chap. 27); mais comme ni lui ni Augustin de Zarate ne racontent point ceci de la manière qu'il se passa, nous en parlerons plus au long ci-dessous. Outre ces choses, Gonzale Pizarre ordonna qu'aucun ne sortît de la ville sans sa permission. Rodrigue Nuñez et Pedro de Prado, la lui ayant demandée, firent soupçonner par là qu'ils n'étoient pas fidèles, ce qui fut cause de leur mort : tellement qu'on peut bien dire qu'il n'y eut alors ni réjouissance sans mort, ni mort sans réjouissance des uns et sans déplaisir des autres; tels événements se trouvant pour l'ordinaire confusément mêlés dans tout le cours des guerres civiles.

Pour s'éclaircir maintenant de ce qui arriva dans la ville des Rois avant qu'elle se rendît, il faut savoir que François de Carvajal se saisit de tous les habitants qui se trouvèrent avoir

abandonné Gonzale Pizarre ; il est vrai qu'il en fallut excepter Garcillasso de la Vega, parce que, comme disent les historiens, il se trouva un obstacle qui l'empêcha de l'arrêter prisonnier. Carvajal étant venu de nuit à sa porte, il l'appela par son nom, avec dessein de le prendre ; mais un soldat, qu'on appeloit Fernand Perez Tablero, lui ayant refusé l'entrée et reconnu François de Carvajal à sa parole, il ne lui répondit rien et courut en avertir mon père qui, étant sorti tout aussitôt par une porte de derrière, se sauva le plus vite qu'il put dans le couvent des Dominicains. Les religieux l'y reçurent très volontiers et le cachèrent sous une voûte destinée à la sépulture des morts, où ils le tinrent enfermé plus de quatre mois le plus secrètement qu'ils purent. Mais le bruit ayant couru qu'on l'avoit caché dans un monastère, et celui des Dominicains étant le plus proche de son logis, Carvajal y alla le lendemain avec une grande foule de gens. Il fouilla par toute la maison, qu'il eût volontiers renversée de fond en comble, tant il avoit envie de le trouver pour le faire mourir ; car c'étoit de lui que Gonzale Pizarre se plaignoit le plus, parce que, disoit-il, ayant été tous deux camarades dans la conquête du Collao et des Charcas, mangé à la même table et couché dans le même lit, Garcillasso ne devoit jamais l'abandonner, encore moins permettre que d'autres l'abandonnassent. Non con-

tent de cela, il le fut chercher encore trois ou quatre fois jusque dans l'église; et parce qu'on l'avoit averti qu'il étoit caché dans un lieu vide et profond derrière le grand autel, où étoit le Saint-Sacrement, il en tira les rideaux et y découvrit en effet un fort bon soldat, qu'il connoissoit, et qui s'y tenoit caché, pour être du nombre des déserteurs. Mais comme ce n'étoit pas lui que Carvajal demandoit, il fit semblant de ne l'avoir pas vu, et tirant derechef les rideaux: « Assurément, dit-il tout haut, l'homme « que nous cherchons n'est pas ici. » A peine eut-il proféré ces mots, qu'un de ceux de sa suite, qui s'appeloit Porras, faisant l'empressé, s'en alla lever les nappes de l'autel, et découvrit le même soldat que Carvajal avoit voulu faire semblant de ne pas voir. Il ne l'aperçut pas plus tôt, que sans considérer qui c'étoit: « Le voici, « s'écria-t-il, le voici le traître! » Carvajal fut fâché de cela, parce qu'il auroit bien voulu le sauver; mais comme c'étoit un des plus coupables, il n'osa le faire si à découvert, et fut contraint par raison d'état de l'envoyer au gibet après l'avoir fait confesser au couvent; mais le ciel ne laissa pas impunie cette action de Porras, comme il sera dit ci-après.

Il arriva une autre fois que Carvajal s'en étant allé dans le couvent à une heure indue, Garcillasso de la Vega, qui ne pensoit point qu'il y dût venir alors, se trouva plus en peine qu'il

n'avoit jamais été; ce qui fit que dans un danger si apparent, ne pouvant trouver d'autre retraite que la cellule d'un religieux, il se fourra dedans, avec d'autant plus de risque, qu'il n'y avoit dans cette chambre-là ni meubles, ni autre embarras qui empêchât la vue, à la réserve d'une bibliothèque qui étoit vis-à-vis de la porte, derrière laquelle mon père s'avisa de se cacher entre la muraille et les livres. Il ne s'y fut pas plus tôt mis, que deux ou trois de ceux qui suivoient Carvajal entrèrent un peu après dans la cellule; mais s'imaginant que la bibliothèque joignoit la muraille, et qu'apparemment il ne pouvoit y avoir personne derrière les livres, ils en sortirent aussitôt, disant qu'il n'étoit point là. Mon père fut exposé à ces dangers pendant tout le temps que Gonzale Pizarre fut dans la ville des Rois. Car, quoique ses confidents et ses plus intimes amis eussent plusieurs fois prié Pizarre de lui vouloir faire grâce, ils l'avoient toujours trouvé si obstiné, qu'ils commençoient d'en désespérer, lorsque le contraire arriva. Il lui accorda sa grâce à condition qu'il ne se présenteroit jamais devant lui; parce, disoit-il, « que ses yeux ne pouvoient souffrir « une personne qui l'avoit abandonné sans rai« son. »

Après ce pardon, mon père sortit du couvent des Dominicains, et se retira dans sa maison, d'où il ne bougea pendant assez long-

temps. Cependant par les prières réitérées de ses amis il obtint enfin un pardon absolu, et Gonzale Pizarre trouva bon qu'il le vît. Il le mena pourtant avec lui comme prisonnier de guerre, et il avoit si peu de liberté, qu'il ne lui permettoit ni de sortir de son logis, ni de manger hors de sa table, ni de passer la nuit ailleurs que dans sa tente. Il le tint dans cette captivité jusqu'au jour de la bataille de Sacsahuana. Je m'imagine que la raison pourquoi ceux qui ont écrit sur ces affaires n'ont rien dit de mon père est parce qu'il suivit toujours Gonzale Pizarre comme prisonnier. Pour moi, j'en parle comme savant, et comme ayant eu bonne part à toutes les peines et les incommodités qu'il souffrit, ayant été trois ans tout entiers sans jouir des revenus de ses départements d'Indiens. Il y a apparence que Gonzale Pizarre tenoit ainsi mon père dans la contrainte, ne lui permettant pas même de sortir de sa tente, pour mieux s'assurer de sa personne, et afin qu'il ne l'abandonnât point derechef : peut-être aussi que, sachant qu'il n'avoit pas de quoi vivre, il eût cru pécher contre la générosité de souffrir qu'un autre que lui l'assistât, comme en effet il ne manqua point de le secourir au besoin. J'en donnerai une preuve, qui est qu'après la mort du vice-roi, mon père se trouvant dans Quito, il acheta d'un gendarme nommé Salinas un des plus beaux chevaux du Pérou, qu'on ap-

… sembla que Sa Majesté ac-
… plus facilement leur requête.
… ctement son service et l'u-
… à l'égard des revenus de la
… ofit des vassaux. François
… seul qui s'y opposa, disant.
… e Diego Fernandez Palentin
… ue les meilleurs députés et
… rroit avoir étoient une bonne
… es, de chevaux, et de gens de
… oit mettre sur pied; que les su-
… jamais prendre les armes contre
… que lorsqu'ils les avoient prises
… ne devoient pas les poser qu'ils
… nu ce qu'ils demandoient; et que,
… ncement, ils auroient dû envoyer
… Sa Majesté pour l'avertir de l'em-
… du vice-roi, puisque c'étoient
… nt fait prendre. »
… hicao approuva cet avis; mais
… pas qu'au nom de l'audience
… Espagne le docteur Texada,
… diteurs, et de la part de tout
… s Maldonat, maître d'hôtel
… avec une ample procura-
… voirs de l'audience pour
… les ordres qu'ils rece-
… ne trouvant point de
… les faire embarquer
… rt, et où étoit d…

se laissa tomber dans le marais avec le malheureux Porras. Une de ses jambes s'étant trouvée engagée sous le cheval, il ne put, avec tous ses efforts, ni faire lever le cheval, ni dégager son pied; de sorte qu'il se noya misérablement, dans si peu d'eau que la tête du cheval n'en n'étoit presque point mouillée. Quelques hommes qui passoient par là, s'étant arrêtés, firent lever le cheval, et voyant que le maître étoit mort, ils l'enterrèrent sur le bord du marais. On regarda ce malheur comme une punition de son irrévérence, qui fut généralement blâmée par tout le royaume.

Dieu punit encore dans ce temps-là, d'une manière exemplaire, plusieurs impies et blasphémateurs de son saint nom, permettant qu'ils mourussent tous des coups qu'ils reçurent à la bouche, soit dans des querelles particulières, soit aux combats qui se donnèrent dans le Pérou. On les trouvoit morts de coups d'épée, de lance et d'arquebuse, qui les perçoient à jour par la bouche, et qui sortoient par derrière le cou. Un an avant que je sortisse de Cusco, il arriva entre autres choses qu'un certain d'Aguirre, soldat de mauvaise vie, fit une querelle fort mal à propos à Jean de Lira, qui étoit un fort honnête homme. Voulant donc se battre avec lui, il s'arma d'un casque de fer, d'une cotte de maille, de brassards et de caleçons de même, afin d'avoir de l'avantage sur lui.

Dans cet équipage, il fut attendre Jean de Lira sur la place de Saint-Dominique, un vendredi qu'il se retiroit dans son logis après avoir ouï le sermon dans la grande église. Ils furent plus d'une demi-heure à chamailler l'un contre l'autre, parce qu'il ne se trouva personne qui les séparât; mais enfin Jean de Lira, ayant joint de près d'Aguirre, lui porta une estocade dans la bouche, dont l'effet fut tel qu'elle lui traversa le cou, par où son épée sortit à moitié. D'Aguirre, sans perdre de temps, déchargea un si furieux revers sur le manteau dont Jean de Lira avoit envelopé son bras gauche, qu'il lui en coupa les replis, et lui coupa le pouce. La nuit suivante d'Aguirre mourut dans la prison, de la blessure qu'il avoit reçue, et Jean de Lira guérit de la sienne dans le couvent des Dominicains. Plusieurs autres de ces blasphémateurs finirent leurs jours de la même manière. Il y en eut de tués deux ou trois dans la bataille des Salines, autant à celle de Chupas, quatre à celle de Huarina, dont l'un s'appeloit Mesquita, et tous par des plaies reçues à la bouche. Ces châtiments furent cause que plusieurs personnes se convertirent, et changèrent cette mauvaise habitude qu'ils avoient de jurer; tellement qu'on voit aujourd'hui que tous les Espagnols du Pérou sont si retenus en matière de serments, qu'ils les font tourner d'ordinaire au mépris et à la honte de leurs auteurs.

Cette louable coutume, qui s'observe si religieusement dans ce grand empire, s'est aussi introduite dans tout le reste des Indes, et particulièrement dans le Mexique.

Pour revenir à Gonzale Pizarre, je dirai que, quoique par toutes sortes de fêtes et de réjouissances publiques il solennisât le nouveau titre qu'il venoit de recevoir, il n'oublioit rien pourtant de ce qui le regardoit en particulier pour s'acquitter dignement dans la fonction de sa charge. Il avoit souvent des conférences particulières avec ses plus chers confidents, et publiques avec les principaux de la ville des Rois et les procureurs des autres villes qui le suivoient d'ordinaire. Finalement, il leur dit qu'il trouvoit à propos d'envoyer des députés à l'empereur pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé jusqu'alors; pour le supplier, au nom de tout le Pérou, d'en confirmer le gouvernement à Gonzale Pizarre, et de considérer que son service et le bien tant des Indiens que des Espagnols le requéroient ainsi; qu'il falloit que les députés fissent cette requête de la part de tous ceux du royaume, et que pour lui, il enverroit en son particulier un autre agent pour demander au roi cette même grâce, en considération de ses services et des grands travaux qu'il avoit soufferts pour l'agrandissement de la couronne d'Espagne.

Cette proposition fut approuvée de tous ceux

qui l'ouïrent. Il leur sembla que Sa Majesté accorderoit d'autant plus facilement leur requête, qu'elle regardoit directement son service et l'utilité publique, tant à l'égard des revenus de la couronne que du profit des vassaux. François de Carvajal fut le seul qui s'y opposa, disant, comme le rapporte Diego Fernandez Palentin (Chap. 28), « que les meilleurs députés et agents qu'on pourroit avoir étoient une bonne provision d'armes, de chevaux, et de gens de guerre qu'il falloit mettre sur pied; que les sujets ne devoient jamais prendre les armes contre les rois, mais que lorsqu'ils les avoient prises une fois ils ne devoient pas les poser qu'ils n'eussent obtenu ce qu'ils demandoient; et que, dès le commencement, ils auroient dû envoyer les auditeurs à Sa Majesté pour l'avertir de l'emprisonnement du vice-roi, puisque c'étoient eux qui l'avoient fait prendre. »

Fernand Bachicao approuva cet avis; mais cela n'empêcha pas qu'au nom de l'audience on ne députât en Espagne le docteur Texada, qui étoit un des auditeurs, et de la part de tout le royaume François Maldonat, maître d'hôtel de Gonzale Pizarre, avec une ample procuration et des pleins pouvoirs de l'audience pour agir et négocier selon les ordres qu'ils recevoient. Ils résolurent, ne trouvant point de meilleure commodité, de les faire embarquer dans un navire qui étoit au port, et où étoit détenu

prisonnier le licencié Vaca de Castro, qui attendoit là ce que l'on feroit de lui, n'étant pas résolu de retourner en Espagne sans l'ordre exprès des puissances, et sans savoir pourquoi le vice-roi l'avoit fait emprisonner.

Fernand Bachicao devoit commander ce vaisseau après l'avoir bien pourvu d'artillerie et de soixante-dix hommes d'équipage. Vaca de Castro en fut aussitôt averti par un de ses parents et de ses amis, nommé Garcia de Montalvo; de sorte qu'appréhendant que si on le tiroit du vaisseau il ne fût pas traité d'une manière convenable à sa condition, il résolut, secondé par son parent Montalvo et par ses serviteurs, de mettre à la voile et de se faire porter à Panama. Il sortit du port sans opposition, parce que dans le vaisseau il ne se trouva personne qui entreprît de s'y opposer, outre que les mariniers furent bien aises que cette occasion se présentât de servir Vaca de Castro, que tout le monde aimoit.

CHAPITRE XXII.

Chagrin de Gonzale Pizarre pour la délivrance de Vaca de Castro. — Fernand Bachicao prend la route de Panama, et le vice-roi délivre des commissions pour faire des levées de gens de guerre.

Gonzale Pizarre, fâché de l'évasion de Vaca de Castro, et soupçonnant que quelqu'un y avoit prêté la main, voulut s'en éclaircir. Pour cet effet, il fit aussitôt sonner l'alarme, et arrêter prisonniers tout autant de cavaliers qu'il s'en trouva de suspects dans la ville des Rois, tant de ceux qui s'étoient enfuis de Cusco que de divers autres endroits. Après qu'on se fut saisi d'eux, on les mit tous dans la prison publique, et entre autres le licencié Carvajal, à qui François de Carvajal, mestre-de-camp, commanda en même temps de se confesser et de faire son testament, parce que, lui dit-il, l'heure de sa mort étoit venue. Le licencié, sans perdre courage, fit incontinent ce qui lui étoit ordonné, mais plus on le pressoit de se dépêcher, plus il étoit long dans sa confession, quoique le bourreau fût là présent, avec une corde en main, prêt à l'exécuter. Plusieurs regardoient cette exécution comme irrévocable, et vu la qualité

de sa personne, ils croyoient qu'il y avoit peu d'apparence qu'on l'eût réduit à ces termes pour le laisser en vie. D'autres appréhendoient que si on le faisoit mourir, l'on n'en fît de même de tous ceux qu'on avoit arrêtés : perte qui n'eût pas été petite, parce que les prisonniers étoient des principaux du royaume et avoient toujours bien servi le roi.

Dans le danger extrême où se trouvoit exposé le licencié Carvajal, il ne manquoit pas d'amis qui parloient pour lui à Gonzale Pizarre : ils lui représentoient dans quelle estime il étoit dans le pays ; que le vice-roi ayant tué le commissaire son frère sans qu'il lui en eût donné le moindre sujet, puisqu'il avouoit lui-même qu'il ne s'étoit défait de lui qu'à cause que Carvajal suivoit Gonzale Pizarre, il n'y avoit aucune apparence de le faire mourir ; qu'il prît la peine d'examiner mûrement ces choses, sans se précipiter à se défaire d'un homme qui lui pouvoit être fort utile. Pour ce qui regardoit Vaca de Castro, ils lui représentèrent que ce leur devoit être une assez grande satisfaction que le licencié Carvajal ni les autres n'y eussent point trempé ; qu'il y avoit bien de la mauvaise intelligence en cela, et que toutes les inquiétudes qu'ils se donnoient là-dessus n'étoient fondées que sur des soupçons.

Pizarre ne répondoit rien à tous ces discours, et ne faisoit pas même semblant de les entendre ;

de sorte que les amis de Carvajal s'avisèrent de mener l'affaire par une autre voie, qui fut de donner au mestre-de-camp une plaque d'or de deux mille livres de poids, et de lui en promettre beaucoup plus. Carvajal, ayant accepté ce présent, fit en sorte envers Gonzale Pizarre qu'il ne se parla plus de cette affaire-là, et qu'ainsi le licencié Carvajal et les autres prisonniers furent mis en liberté. Ensuite on recommença de donner ordre au départ de Fernand Bachicao, et on se servit de l'occasion qui s'en présenta. Un brigantin étant arrivé d'Arequepa avec quelques autres frégates, on les équipa le mieux que l'on put, y mettant quantité de l'artillerie que Gonzale Pizarre avoit tirée de Cusco. Ces préparatifs étant faits, Bachicao, le docteur Texada et François Maldonat s'embarquèrent ensemble, avec soixante-dix arquebusiers qui devoient les accompagner dans cette navigation. Ayant été avertis que le vice-roi étoit dans le port de Tumbez, ils allèrent le long de la côte, et Bachicao, s'étant un matin approché du port, fut découvert par les gens du vice-roi qui en même temps sonnèrent l'alarme. Le vice-roi, s'imaginant qu'il venoit à lui par mer avec de puissantes forces, prit incontinent la route de Quito, avec cent cinquante hommes qu'il avoit, dont quelques uns s'allèrent rendre à Bachicao, qui se saisit des vaisseaux qu'il trouva dans le havre, puis tourna

du côté du vieux port, d'où il alla en plusieurs autres lieux, et y ramassa un assez bon nombre de soldats, qu'il fit embarquer dans ces vaisseaux, tandis que le vice-roi se hâtoit d'aller vers Quito.

Je suis obligé d'éclaircir quelques endroits de cette relation, qui est tirée d'Augustin de Zarate. Pour commencer par la plaque d'or que Carvajal reçut, je dirai qu'il est vrai qu'il ne refusoit point les présents de ceux qu'on accusoit de quelque crime dont ils n'étoient pas véritablement coupables ; alors, afin qu'on ne fît pas mourir l'accusé, il tiroit la chose en longueur et empêchoit sous main qu'on ne prononçât contre lui une sentence de mort, pour donner le temps à ses amis de lui obtenir sa grâce de Gonzale Pizarre : c'était en ces occasions que Carvajal s'employoit secrètement pour les accusés. Mais quand le crime étoit bien prouvé, c'étoit en vain qu'on s'adressoit à lui pour obtenir sa grâce ; il ne se laissoit fléchir ni par prières ni par dons, et ne trahissoit jamais le parti qu'il suivoit, faisant punir à toute rigueur les coupables et récompenser ceux qui servoient bien. Néanmoins les historiens ne laissent pas de le faire excessivement avare et cruel. En effet, il fut sujet à l'un et à l'autre de ces vices, mais non pas tant comme ils le disent ; car s'il se laissoit emporter à la colère, c'étoit parce que la faction qu'il soutenoit le vouloit ainsi, n'étant pas

homme à rien faire qui démentît sa qualité de soldat et de capitaine. Je me réserve de traiter plus particulièrement de ceci dans les endroits où l'occasion se présentera de parler de sa manière de vivre et de ses qualités personnelles.

J'ai dit ci-devant que le licencié Alvarez mit en liberté le vice-roi Blasco Nuñez Vela, qui fut joint en même temps par un autre vaisseau où étoit son frère Vela Nuñez. Ils débarquèrent ensemble dans le port de Tumpiz, et y établirent une audience royale; car, comme disent les historiens, ils avoient par écrit une permission particulière de Sa Majesté de le pouvoir faire avec un seul auditeur. Ils délivrèrent plusieurs commissions en divers endroits, firent publier une ample relation de leur emprisonnement, de la venue de Gonzale Pizarre dans la ville des Rois, et de tout ce qui s'étoit passé. Ils ajoutèrent un mandement exprès à tous les Espagnols de venir servir Sa Majesté le plus promptement qu'ils pourroient. Le vice-roi envoya des capitaines au vieux port, à Saint-Michel et à Truxillo, pour y faire des levées de gens de guerre, et donna ordre au capitaine Jérôme de Perera d'aller jusqu'à la province de Pacamaru ou Bracamoros. Il fit encore publier de tous côtés des ordres pour qu'on lui fournît les provisions nécessaires avec l'or et l'argent qui se trouveroient dans les coffres de Sa Majesté, disant qu'il en avoit besoin pour

résister à la puissance de ses ennemis, dont le nombre étoit fort grand. Cependant s'étant trouvé plusieurs personnes du parti contraire au sien dans les villes où il adressa ses commissions, la plupart s'en allèrent vers Gonzale Pizarre. Il y en eut d'autres qui, pour ne pas tomber entre ses mains, s'enfuirent sur les montagnes. Il se trouva pourtant, malgré tous ces obstacles, plus de cent cinquante Espagnols, tous montés et armés, qui s'allèrent offrir au vice-roi, qui fut extrêmement satisfait de voir que, dans un temps si fâcheux pour lui, ils favorisoiént ainsi ses bons desseins. Ce contentement ne dura guère, parce que sa mauvaise fortune se servit du capitaine Fernand Bachicao pour le traverser, en le faisant retirer plus avant dans le pays, où il souffrit beaucoup jusqu'à sa mort.

Gonzale Pizarre, sachant que le vice-roi étoit à Tumbiz où il levoit des gens, jugea qu'il ne falloit point s'endormir dans une occasion de cette importance; tellement qu'à l'heure même il envoya des capitaines pour le traverser et lui résister. Il lui fut d'autant plus aisé de le faire, que les mêmes lettres et commissions que le vice-roi dépêchoit lui servoient d'avis pour donner ordre à ses affaires, parce qu'elles tomboient la plupart entre ses mains. Il commanda aux capitaines Jérôme de Villegas, Gonzale Diaz et Fernand d'Alvarado de s'en aller vers le bas

de la côte, pour y lever ce qu'ils trouveroient de soldats en ces quatiers-là, et empêcher par ce moyen qu'ils n'allassent joindre le vice-roi, qu'ils eurent ordre de harceler le plus qu'ils pourroient, sans toutefois lui donner bataille, bien qu'ils eussent assez de gens pour le pouvoir faire.

CHAPITRE XXIII.

Ce que fit Bachicao dans Panama. — Arrivée du licencié Vaca de Castro en Espagne. — Retraite du vice-roi à Quito.

Fernand Bachicao ayant pris le vaisseau du vice-roi, qu'il obligea de se retirer plus avant dans le pays, continua sa route droit au port de Panama, et se saisit, chemin faisant, de deux autres vaisseaux qu'il emmena avec lui. Comme ils naviguoient sans craindre que les ennemis les troublassent, il s'en alla par tous les ports, qui sont en grand nombre sur cette côte-là, en chacun desquels il prenoit des rafraîchissements et des vivres. Mais quand il fut arrivé à la plage où sont les îles des Perles, à quelque vingt lieues de Panama, il y trouva quelque sorte d'obstacle en son dessein. « Car ceux du pays,

comme dit Augustin de Zarate (liv. 5, chap. 13), et particulièrement les habitants de Panama, étant avertis de sa venue, lui envoyèrent deux députés pour savoir ses intentions et le prier de n'entrer point avec des gens de guerre dans l'étendue de leur juridiction. » Il répondit « que s'il venoit accompagné par des soldats, « ce n'étoit que pour être en état de se défendre « du vice-roi, et qu'il n'avoit à leur égard au- « cun dessein de leur faire ni mal ni déplaisir; « qu'il conduisoit le docteur Texada, auditeur « de Sa Majesté, lequel, par ordre et par com- « mission de l'audience royale, lui alloit rendre « compte de tout ce qui s'étoit passé au Pérou; « qu'au reste, s'il mettoit pied à terre, ce seroit « seulement pour se pourvoir des choses né- « cessaires, et se rembarquer aussitôt. »

« Cette réponse leur remit l'esprit, et Bachicao fit si bien qu'il entra dans leur pays. Mais à peine fut-il entré dans le port, qu'ayant aperçu deux vaisseaux qui en vouloient partir, il donna la chasse à l'un d'eux avec un brigantin, et le contraignit de regagner le havre, où il fit pendre à l'antenne le maître et le contremaître, ce qui scandalisa fort tous ceux de la ville, qui virent bien par là qu'il faisoit tout le contraire de ce qu'il leur avoit promis. Néanmoins ils ne se mirent point en état de s'en défendre, jugeant qu'il n'étoit plus temps d'y penser. Il entra donc dans Panama sans que per-

sonne lui résistât, jusque-là même que le capitaine Jean de Guzman ne l'osa jamais attendre en ce lieu-là, où il levoit des soldats pour le service du vice-roi. Ces soldats s'allèrent ensuite tous rendre à Bachicao; qui les reçut aussitôt; il s'empara de plus de l'artillerie que Vaca de Castro avoit transportée là dans le vaisseau où il s'étoit enfui. Non content de cela, il exerça dans ce pays toutes les tyrannies imaginables, sans faire difficulté ni d'usurper comme bon lui sembloit le bien d'un chacun, ni de gêner si cruellement la justice que personne n'osoit contredire ses volontés; et il se rendit si insupportable à ceux même de sa suite, qu'il fut cause que deux de ses capitaines conspirèrent contre sa personne; mais en ayant été averti, il s'en saisit aussitôt. A ces injustices il en ajouta d'autres encore plus grandes, se servant pour cet effet de crieurs publics qui alloient disant tout haut ces paroles: « Le capitaine Fernand Bachicao fait faire ceci parce qu'il le veut, s'attribuant une pleine puissance et une autorité souveraine.

« Le licencié Vaca de Castro, ayant été averti de la venue de cet homme cruel, s'étoit enfui à Nombre de Dios, s'étant embarqué sur la mer du nord. Diego Alvarez Cueto et Jérôme Curbano qui étoit agent du vice-roi, le docteur Texada et François Maldonat, prirent aussi la même route, tellement que tous ensemble, bien que de trois partis différents, ils se ren-

contrèrent de compagnie et firent voile en Espagne; mais le docteur Texada mourut en chemin sur le canal de Bahama. François Maldonat et Diego Alvarez Cueto arrivèrent à bon port, et ne furent pas plus tôt en Espagne, qu'ils prirent la poste, et s'en allèrent en Allemagne pour y rendre compte à Sa Majesté de leur ambassade. Le licencié Vaca de Castro s'arrêta dans les trois îles Açores, d'où il se rendit à Lisbonne, et depuis à la cour, disant qu'il n'avoit pas osé aller par Séville, de peur de s'exposer dans un pays où les frères et les autres parents du capitaine Jean Telle de Guzman, à qui, comme nous avons dit ci-devant, il avoit fait couper le cou, tenoient le premier rang. Il ne fut pas plus tôt arrivé dans sa maison, qu'il fut arrêté par ordre du conseil des Indes, qui le fit mettre ensuite, pour mieux s'assurer de sa personne, dans la forteresse d'Arevalo, où il fut plus de cinq ans, tandis qu'on traita de son affaire. Dans la suite on le fit transporter à Simancas dans une maison particulière; et depuis, à cause du changement de la cour, on lui donna pour prison la ville de Pento, avec toute l'étendue de sa juridiction, jusqu'à ce que son procès fût jugé. » Voilà ce qu'en dit Augustin de Zarate.

Il ne dit pas quel fut ce jugement, à cause qu'avant qu'on le donnât il se trouva qu'il avoit achevé son histoire; mais il est très cer-

tain que Vaca de Castro eut beaucoup d'ennemis qui le chargèrent de plusieurs calomnies, voilà pourquoi l'on traîna son affaire en longueur plus par envie contre lui que pour aucun sujet qu'on eût de le faire. Il ne s'en mettoit pas beaucoup en peine; au contraire, il sembloit en être fort aise, parce qu'il savoit bien qu'il en sortiroit à son honneur, comme en effet la chose lui réussit à souhait; car, après avoir été déclaré fidèle ministre et bon gouverneur de cet empire-là, il fut rétabli en sa charge dans le conseil royal de Castille, et quand il vint à reprendre son siége, il se trouva le plus ancien auditeur de tout le conseil. Outre qu'il fut renvoyé absous et rétabli dans sa première dignité, il reçut encore une gratification assez considérable pour les bons services qu'il avoit rendus dans le Pérou, Sa Majesté Impériale voulant que son fils don Antoine Vaca de Castro, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, comme son père l'étoit aussi, eût vingt mille ducats de rente dans le Pérou, à prendre sur tels départements d'Indiens qu'on aviseroit pouvoir donner cette somme. En effet, l'an 1560, il se rendit à Nombre de Dios à la suite du comte de Nieva qui étoit nommé vice-roi de cet empire-là, pour y jouir de cette gratification. Retournons maintenant au Pérou pour voir ce qu'y fit le vice-roi Blasco Nuñez Vela. Voici comme en parle Zarate (Liv. 5, ch. 14).

« Le vice-roi étant sorti de Tumbez avec environ cent cinquante hommes, dans le temps que Bachicao y arriva et lui prit sa flotte, se rendit avec eux à Quito où on le reçut de bonne volonté. Là, il augmenta ses troupes jusqu'au nombre de deux cents hommes avec lesquels il demeuroit en ce pays-là, fertile et abondant en vivres, dans la résolution d'y attendre les ordres de Sa Majesté sur ce qui se passoit au Pérou, après qu'elle en auroit été instruite par Diegue Alvarez de Cueto. Il tenoit cependant de bonnes gardes sur les passages et des espions sur les chemins, afin de pouvoir être instruit des démarches que feroit Gonzale Pizarre à Los Reyes, éloigné de Quito de plus de trois cents lieues, comme on l'a déjà remarqué ci-devant. Dans ce temps-là quatre soldats de Gonzale Pizarre, pour quelque mécontentement qu'ils en reçurent, prirent secrètement une barque dans laquelle ils s'enfuirent, voguant le long de la côte à force de rames, depuis le port de Los Reyes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans un lieu où ils pussent débarquer pour se rendre commodément par terre à Quito. Quand ils y furent arrivés, ils rapportèrent au vice-roi « combien « les habitants de Los Reyes et des autres lieux « étoient mécontents de Gonzale Pizarre pour « les grandes vexations qu'il leur faisoit : chas- « sant les uns de leurs maisons et les dépouil- « lant de leurs biens, en sorte qu'ils demeu-

« roient à la charge des autres ; leur imposant « de plus à tous des charges si pesantes, qu'ils « ne les pouvoient plus supporter, et en étoient « si las, que s'ils voyoient quelqu'un qui vînt « au nom et de la part de Sa Majesté, ils se- « roient ravis de se pouvoir joindre à lui pour « sortir d'une si cruelle oppression, et se dé- « livrer de la violence et de la tyrannie de cet « usurpateur. » Par ces discours et plusieurs autres semblables que ces quatre soldats firent au vice-roi, ils lui firent naître l'envie, et former la résolution de sortir de Quito et de prendre la route de Saint-Michel. Il avoit pour son général un habitant de Quito nommé Diegue d'Ocampo, lequel, dès que le vice-roi arriva à Tumbez, étoit allé lui offrir ses services, et l'avoit en effet fort bien servi, et de sa personne et de son bien, dans tous ses besoins, en sorte qu'il avoit dépensé pour cela des sommes considérables. Le licencié Alvarez accompagnoit aussi toujours le vice-roi, si bien qu'avec lui seul il tenoit l'audience, en vertu d'un ordre de Sa Majesté qu'il avoit par-devers lui, lequel portoit que, lorsque le vice-roi seroit arrivé à Los Reyes, il pourroit tenir l'audience avec un ou deux des auditeurs les premiers qui seroient arrivés en attendant les autres, et tout de même en cas que deux ou trois d'eux vinssent à mourir. Pour cela il avoit fait graver un nouveau sceau qu'il avoit commis à

Jean de Léon, juge de police de la ville de Los Reyes, lequel, par la nomination du marquis de Camarasa Adelantado ou président de Cazorla et grand-chancelier des Indes, avoit été choisi pour chancelier de cette audience, et s'étant sauvé d'auprès de Gonzale Pizarre, étoit venu trouver le vice-roi. Il expédioit donc toutes les provisions qu'on jugeoit nécessaires sous le nom de don Carlos, et les scelloit du sceau royal signées de lui et du licencié Alvarez. De cette manière il y avoit deux audiences au Pérou, l'une en la ville de Los Reyes et l'autre avec le vice-roi, si bien qu'il arrivoit souvent que l'on voyoit sur une même affaire deux arrêts opposés et contraires l'un à l'autre. »

CHAPITRE XXIV.

Exécutions qui se font tant du côté de Pizarre que de celui du vice-roi. — Embarquement de Gonzale Pizarre pour aller à Truxillo.

Augustin de Zarate, continuant son histoire dans le chapitre ci-dessus allégué, dit : « Quand le vice-roi voulut partir de Quito, il envoya Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frère, en Espagne, pour informer Sa Majesté de tout ce

qui s'étoit passé, et lui demander du secours pour être en état de rétablir son autorité au Pérou et de faire avantageusement la guerre à Gonzale Pizarre. Cueto passa en Espagne sur la même flotte sur laquelle étoient Vaca de Castro et Texada, comme on l'a déjà dit. Le vice-roi se rendit donc à Saint-Michel, qui est à cent cinquante lieues de Quito, résolu d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de la part de Sa Majesté. Il y demeura tenant toujours son armée sur pied pour conserver son honneur et sa réputation en qualité de vice-roi du Pérou, et pour être dans un lieu qui lui paroissoit commodément situé pour y pouvoir aisément recevoir les troupes qui pourroient venir d'Espagne et de divers endroits des Indes. En effet, il faut nécessairement passer par ce lieu-là quand on va par terre, surtout quand on mène des chevaux ou d'autres bêtes; il espéroit donc que par ce moyen son armée se grossiroit, et qu'il deviendroit de jour en jour plus fort et mieux en état de faire la guerre. Les habitants de Saint-Michel reçurent le vice-roi le mieux qu'il leur fut possible, et lui fournirent, selon leur pouvoir, les choses dont il avoit besoin. Il étoit donc dans ce lieu-là occupé à assembler des hommes, des chevaux et des armes, si bien qu'en peu de temps il eut cinq cents hommes passablement équipés; quelques uns pourtant manquoient d'armes dé-

ſensives, et tâchoient de se pourvoir de leur mieux de quelques corselets de fer ou de cuir bien sec et bien dur.

« Lorsque Gonzale Pizarre envoya le capitaine Bachicao avec les brigantins pour prendre la flotte du vice-roi, il dépêcha aussi en même temps deux de ses capitaines, l'un nommé Gonzale Diaz de Pinera et l'autre Jérôme de Villegas, pour aller rassembler tous les gens de guerre qu'ils trouveroient dans les villes de Truxillo et de Saint-Michel, et se mettre en état de faire tête au vice-roi et s'opposer à ses desseins. Ces deux capitaines, avec environ quatre-vingts hommes qu'ils purent rassembler, demeurèrent à Saint-Michel jusqu'à ce qu'ils apprissent la venue du vice-roi; mais ne se trouvant pas assez forts, ils n'osèrent l'y attendre. Ils s'avancèrent donc dans le pays du côté de Truxillo, et se postèrent dans une province qu'on appelle Collique, qui est à quarante lieues de Saint-Michel. De là, ils firent savoir à Gonzale Pizarre la venue du vice-roi et comment ses troupes grossissoient tous les jours, en sorte qu'il étoit à propos de penser sérieusement à y apporter le remède convenable, parce que le péril alloit toujours en croissant, et qu'ainsi il étoit temps d'y pourvoir. Ces deux capitaines apprirent aussi alors que le vice-roi avoit envoyé un des siens, nommé Jean de Pereira, dans la province des Cha-

chapoyas pour assembler tout ce qu'il pourroit de gens de ces côtés-là où il n'y a pas beaucoup d'établissements d'Espagnols. Ils crurent aisément que Pereira et ceux qui le suivoient ne penseroient point en eux; ainsi, ils résolurent de leur couper chemin, et une nuit ayant surpris leurs sentinelles, il les attaquèrent à l'improviste, les surprirent dormant avec beaucoup de sécurité, et ainsi les défirent et s'en rendirent maîtres sans peine. Ils firent couper la tête à Pereira et à deux des principaux de ceux qui l'accompagnoient, et forcèrent les autres, qui étoient au nombre de soixante cavaliers, de s'engager au service de Gonzale Pizarre, en les menaçant de la mort s'ils refusoient de le faire; puis ils retournèrent à leur poste. Le vice-roi eut beaucoup de chagrin de cette aventure, et résolut de chercher quelque occasion d'avoir sa revanche. Pour cela, il sortit fort secrètement de Saint-Michel avec cent cinquante cavaliers, et s'avança du côté où étoient ces deux capitaines, Gonzale Diaz et Villegas; il les surprit comme ils avoient surpris les siens, les ayant trouvés faisant moins bonne garde qu'ils n'auroient dû faire, surtout après l'avantage qu'ils venoient de remporter sur des ennemis qu'ils avoient facilement vaincus par leur trop grande sécurité. Le vice-roi arriva donc une nuit à Collique, et les attaqua brusquement sans leur donner le temps de se

mettre en ordre pour faire quelque résistance; ainsi chacun s'enfuit et se sauva le mieux qu'il put, si bien que Gonzale Diaz, presque seul, se retira dans une province où il n'y avoit que des Indiens ennemis qui l'attaquèrent et le tuèrent. Fernand d'Alvarado s'enfuit aussi, et Jérôme Villegas fit la même chose, et ayant depuis rassemblé quelques gens, il se mit plus avant en terre du côté de Truxillo. Après cette action, le vice-roi retourna à Saint-Michel.

Gonzale Pizarre voyant que son ennemi se fortifioit de jour en jour et grossissoit le nombre de ses troupes, mais surtout ayant appris la défaite de ses capitaines par le vice-roi, il résolut de marcher contre lui avec toute la diligence possible pour empêcher qu'il ne se fortifiât davantage, l'attaquer et le défaire s'il le pouvoit joindre. Il savoit très bien qu'il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'arrivât au vice-roi des soldats, des chevaux et des armes qui venoient d'Espagne et de divers endroits des Indes, et qui étoient presque nécessairement obligés de débarquer au port de Tumbez, comme on l'a déjà dit. Il craignoit bientôt quelque dépêche de la part de Sa Majesté en faveur du vice-roi, ce qui ne manqueroit pas sans doute de produire un méchant effet pour lui, et de faire perdre courage ou faire changer de sentiment et de parti à bien des gens. Ces considérations le firent donc résoudre à assem-

bler des troupes, et marcher en personne contre l'ennemi avec dessein de le combattre s'il le pouvoit joindre, et l'obliger d'en venir à une bataille qui pût décider du sort des uns et des autres. Il donna donc ses ordres à tous les officiers, fit faire la revue et payer une montre aux troupes, et commença à envoyer devant à Truxillo les chevaux et le bagage, demeurant seulement lui et les principaux de son armée, pour les suivre bientôt après sans embarras. Dans ce temps-là il arriva un brigantin d'Arequepa, qui apportoit plus de cent mille écus pour Gonzale Pizarre : il arriva aussi un autre vaisseau venant de terre ferme, qui appartenoit à Gonzale Martel de la Puente, et lequel sa femme lui envoyoit afin qu'il s'en retournât chez lui. Cela étant venu si à propos rendit Gonzale Pizarre et ses gens si fiers et si orgueilleux, qu'ils se croyoient au-dessus de tout, et à peu près en état de braver la puissance de Dieu même. »

Diego Fernandez (liv. I, chap. 34) ajoute, en faisant le même récit, « que dans la haute opinion qu'ils avoient conçue de leurs affaires, ils alloient jusqu'à dire des sottises et des extravagances qui dégénéroient en blasphèmes ; il y en avoit même d'assez hardis pour conseiller à Gonzale Pizarre de prendre le titre de roi. Sepeda disoit, pour appuyer ce conseil, « qu'il « n'y avoit point de roi dont la dignité n'eût

« pris origine de la tyrannie ; qu'ainsi la no-
« blesse étoit descendue de Caïn, et le menu
« peuple du juste Abel » ; ce qu'il tâchoit de prouver par les figures et les blasons qui se voient d'ordinaire dans la chambre des gentils-hommes. François de Carvajal s'accommodoit fort de ces discours, et demandoit s'il ne se trouvoit point quelque testament par lequel Adam eût destiné l'empereur don Charles, ou le roi de Castille, pour être souverain seigneur du Pérou. Tout cela ne déplaisoit pas à Gonzale Pizarre, quoiqu'il dissimulât. »

Après l'arrivée de ces vaisseaux, les Pizarristes mirent dedans quantité de piques, d'arquebuses et d'autres munitions de guerre. Cela fait, ils s'y embarquèrent au nombre de cent cinquante des plus considérables, menant avec eux, pour mieux autoriser leurs démarches, l'auditeur Sepeda, et Jean de Cacerez, trésorier général de Sa Majesté. Par l'absence de Sepeda, l'audience de la ville des Rois fut rompue, parce qu'il ne s'y trouva point d'autre auditeur que le licencié Zarate ; outre que Gonzale Pizarre s'avisa d'emporter avec lui le sceau de Sa Majesté, afin qu'on ne s'en servît pas à faire aucune patente. Il choisit pour son lieutenant dans la ville des Rois le capitaine Lorenzo d'Aldana, avec quatre-vingts soldats de garnison pour garder la ville, y conserver la tranquillité et empêcher qu'il ne s'y fît aucun mouvement,

d'autant plus que la plupart des habitants de cette ville l'accompagnèrent dans son expédition.

S'étant embarqué au mois de mars l'an 1545, il s'en alla par mer droit au port de Santa, qui est à quinze lieues de Truxillo; il y débarqua et se trouva le jour des Rameaux dans cette ville, où il fit quelque séjour pour attendre que ses troupes le vinssent joindre, ayant envoyé pour cela ses ordres par des courriers exprès de divers côtés; mais voyant qu'elles tardoient trop à venir, il fit sortir son armée de la ville, afin de n'incommoder pas plus long-temps ses hôtes, et s'en alla dans la province de Collico, où il demeura jusqu'à l'arrivée de ceux qu'il attendoit. Ayant fait la revue de ses troupes, il trouva qu'il avoit plus de six cents hommes, tant cavalerie qu'infanterie. Le vice-roi en avoit à peu près autant; mais Pizarre avoit un grand avantage, en ce que ses gens étoient beaucoup mieux armés et mieux fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire que ceux de son ennemi, et surtout en ce que c'étoient de vieux soldats fort aguerris, qui s'étoient trouvés en plusieurs occasions périlleuses et en plusieurs combats, et qui de plus connoissoient fort bien le pays et tous les passages difficiles. Ceux du vice-roi, au contraire, étoient la plupart des nouveaux venus d'Espagne, gens peu accoutumés à la guerre, mal armés, et qui manquoient la plu-

part du temps de poudre et d'autres munitions de guerre.

CHAPITRE XXV.

Précautions de Gonzale Pizarre pour traverser le pays désert. — Il se fait voir au vice-roi, qui se retire à Quito. — Sage conduite de Laurens d'Aldaua.

Gonzale Pizarre ne perdit point de temps dans la province de Collico; il y fit faire des provisions de vivres et autres choses nécessaires à son armée, surtout parce qu'il avoit à passer par un désert de plus de vingt lieues de longueur, où il n'y avoit ni eau ni autre rafraîchissement, mais partout des sables brûlants et une excessive chaleur. Comme on ne pouvoit donc faire ce chemin sans beaucoup de peine, d'incommodité et de péril, il prit toutes les précautions qu'il jugea nécessaires, et eut grand soin qu'on ne manquât point d'eau par le chemin. Il commanda à tous les Indiens des environs de se pourvoir d'une grande quantité de cruches et de vaisseaux propres à porter de l'eau; ensuite de quoi, ayant fait laisser là tout ce que les soldats avoient de bagage et de vêtements

dont ils pourroient se passer pour quelque temps, il voulut que les Indiens, qui portoient ordinairement ce bagage, se chargeassent de ces cruches.

Quand tout fut en état et qu'ils furent prêts à partir, Gonzale Pizarre envoya devant ving-cinq cavaliers par la route ordinaire qu'on avoit accoutumé de suivre dans ce désert, afin que les espions du vice-roi lui rapportassent qu'il venoit par là. Cependant il fit prendre une autre route à son armée par le même désert, et ils marchèrent le plus diligemment qu'il leur fut possible, portant sur leurs chevaux les vivres qui leur étoient nécessaires. Le vice-roi n'apprit la venue de cette armée que lorsqu'elle fut fort près de lui, de sorte qu'à l'heure même il fit sonner l'alarme, disant qu'il falloit aller à leur rencontre et livrer bataille. Néanmoins, dès que ses troupes furent assemblées et hors de la ville, il prit une route tout opposée, marchant en diligence droit à la montagne de Cassa. Environ quatre heures après, Gonzale Pizarre en fut averti, si bien que, sans entrer dans la ville de Saint-Michel, il commanda qu'on eût à suivre la piste du vice-roi. Ils firent cette nuit-là plus de huit lieues, et prirent en chemin plusieurs de ses gens qui étoient demeurés derrière, dont ils firent pendre quelques uns. Ils pillèrent encore tout ce qu'ils trouvèrent dans son camp, et continuèrent à marcher; mais ce ne fut pas sans de grandes

difficultés, parce qu'ils étoient obligés de passer par des lieux si rudes et si dépourvus de toutes choses, qu'ils ne pouvoient s'en tirer qu'avec peine, ni même y trouver de quoi manger. Malgré tous ces obstacles, ils ne laissèrent pas de nuire beaucoup aux ennemis ; dont ils arrêtèrent plusieurs qui, ne pouvant suivre le vice-roi, furent contraints de demeurer derrière. Ils s'avisèrent d'ailleurs d'écrire diverses lettres qu'ils envoyèrent au hasard, par des Indiens, aux principaux de l'armée du vice-roi, les sollicitant de le tuer, et leur promettant non seulement de leur pardonner tout le passé, mais encore de leur donner de grandes récompenses. Ces lettres scandaleuses furent cause, comme il se dira ci-après, que le vice-roi fit mourir plusieurs gentilshommes et officiers de son armée; car, comme ces guerres étoient civiles, ceux qui couvoient dans l'âme des passions et des animosités particulières envoyoient de toutes parts des lettres supposées au nom d'autrui, pour mettre mal dans l'esprit du vice-roi les personnes qui l'approchoient le plus confidemment. Toutefois, quoi qu'en disent les auteurs, il est certain que ni Gonzale Pizarre n'envoya jamais de lettres pour faire tuer le vice-roi, ni les gens du vice-roi n'en écrivirent point non plus à Pizarre, les seules trahisons ayant été la source des maux de cette guerre-là.

Après que Gonzale Pizarre eut poursuivi pen-

dant long-temps le vice-roi avec non moins d'embarras que de faim, tant à cause des mauvais chemins que pour le manquement de vivres, que le vice-roi enlevoit le premier de tous les lieux par où il passoit, ils arrivèrent dans la province d'Ajahuaca, où ils se reposèrent et se rafraîchirent, cessant de poursuivre le vice-roi avec tant de précipitation, parce qu'ils apprirent qu'il étoit déjà si loin qu'ils ne le pourroient atteindre. Cependant Pizarre, ayant pris à Ajahuaca les provisions dont il avoit besoin, continua sa marche avec autant de diligence que de bon ordre, prenant la même route que son ennemi avoit prise. Le long du chemin, il rencontra quelques soldats du vice-roi qui se donnèrent à lui. Le vice-roi marchoit toujours du côté de Quito, où il souhaitoit passionnément d'arriver pour y faire reposer ses gens et les tirer de la nécessité où ils étoient. Augustin de Zarate dit (liv. 5, chap. 20) ce qui suit, que nous copierons mot à mot.

«Gonzale Pizarre ne voulut mener avec lui aucun de ces soldats du vice-roi qu'il avoit pris en le poursuivant, tant à cause qu'il ne se fioit guère à eux, que parce qu'il trouvoit déjà n'avoir que trop de monde, vu le petit nombre des ennemis. Il y avoit encore une autre raison plus considérable ; c'est que dans cette poursuite ils manquoient de vivres, et n'en trouvoient presque point sur la route, parce que

le vice-roi enlevoit autant qu'il lui étoit possible toutes les provisions des lieux, par où il passoit. Pizarre envoyoit donc ceux qu'il prenoit en divers endroits du pays à Truxillo, à Los Reyes, et en d'autres lieux où ils vouloient aller. Cependant il en fit pendre quelques uns des principaux dont il croyoit avoir plus de sujet de se plaindre. Ces soldats donc du vice-roi, ainsi épars en divers endroits, commencèrent à tenir plusieurs discours en sa faveur et contre la tyrannie de Gonzale Pizarre : il se trouvoit assez de gens qui les écoutoient favorablement, tant parce que ce qu'ils disoient leur paroissoit juste et raisonnable, qu'à cause que la plupart des Espagnols qui sont au Pérou sont autant ou plus amis des nouveautés qu'on ne le sauroit être en aucun lieu du monde; mais surtout les soldats et tous les gens oisifs et sans occupation. A l'égard des bons bourgeois et des principaux habitants des villes, il souhaitent presque toujours la paix, comme une chose qui leur est avantageuse et nécessaire pour leur repos et pour la conservation de leurs biens; parce que pendant la guerre ils sont tourmentés et rançonnés en diverses manières, et sont souvent plus exposés que les soldats qui vont aux coups, le moindre prétexte suffisant à ceux qui gouvernent pour les faire mourir, afin d'avoir leurs biens et en gratifier les partisans de leur tyrannie et de leurs injustices. Tous ces discours et toutes

ces menées dont on vient de parler ne se purent faire si secrètement que la chose ne vînt à la connoissance des lieutenants de Gonzale Pizarre, qui, chacun dans l'étendue de sa juridiction, en firent le châtiment et la punition selon qu'ils le jugèrent à propos, et selon la disposition où ils étoient à l'égard de tout ce qui se passoit. Dans la ville de Los Reyes, où la plupart de ceux dont nous parlons s'étoient rendus, le prévôt du lieu, nommé Pierre Martin de Cecilia, grand partisan de Gonzale Pizarre, en fit pendre plusieurs. A l'égard de Lorenzo d'Aldana, lieutenant du gouverneur dans la même ville, il fut toujours fort retenu et se ménagea extrêment, ne voulant rien faire qui pût dans la suite lui attirer des reproches de part ou d'autre; il empêchoit autant qu'il lui étoit possible qu'on ne fît mourir personne, et même qu'on ne fît d'outrage ni de tort à personne. Ce fut la conduite qu'il garda pendant tout le temps qu'il fut là; car bien qu'il y tint la place de Gonzale Pizarre, il ne voulut jamais rien faire de considérable en sa faveur; c'est pourquoi les partisans de Pizarre le regardoient comme un homme gagné, d'autant plus qu'il recevoit bien tous ceux qui étoient affectionnés au vice-roi. Cela faisoit que de tous les endroits du pays ils se rendoient dans ces lieux, où Aldana commandoit, parce qu'ils s'y croyoient plus en sûreté qu'ailleurs. Les partisans de Gonzale Pi-

zarre en faisoient de grandes plaintes, et particulièrement un juge de police de la ville, nommé Christoval de Burgos, qui en parloit si hautement, que Lorenzo d'Aldana se crut obligé de lui en faire des reproches en public, de le maltraiter de paroles, et même de le faire mettre en prison pour quelque temps. On ne manquoit pas d'écrire à Gonzale Pizarre tous les soupçons qu'on avoit contre Aldana, et on lui persuadoit aisément qu'ils étoient bien fondés; mais quoiqu'il les crût véritables, il ne témoigna jamais aucune défiance de lui, parce qu'étant si éloignés, comme ils l'étoient, il ne jugea pas qu'il pût entreprendre sans péril de lui ôter son emploi, d'autant plus qu'Aldana étoit accompagné de plusieurs gens de guerre, et qu'il étoit fort aimé par les principaux habitants de la ville. »

CHAPITRE XXVI.

Gonzale Pizarre s'obstine à poursuivre le vice-roi. — Grandes incommodités dans les deux armées. — Mort violente du mestre-de-camp et du capitaine du vice-roi.

Bien que Gonzale Pizarre ne négligeât point la poursuite du vice-roi, il lui sembla néanmoins

qu'il le falloit presser davantage, et ne se relâcher point qu'il ne l'eût entièrement défait. Ne pouvant le faire avec toute son armée, il envoya François de Carvajal avec cent cinquante cavaliers, pour marcher après son arrière-garde; d'un autre côté, il écrivit à Fernand Bachicao, qui étoit vers la côte, qu'il eût à pourvoir à la sûreté des vaisseaux de Tumpiz et à l'aller joindre à Quito. Après avoir donné ces ordres, pour animer par son exemple François de Carvajal, son mestre-de-camp, il poursuivit avec furie le vice-roi, qui alloit toujours plus avant, quoique fatigué, et qui encourageoit ses soldats le mieux qu'il pouvoit. Il avoit fait ce jour-là huit lieues de chemin, et croyoit être échappé d'entre les mains de ses ennemis; mais François de Carvajal, qui ne dormoit point, arriva environ la mi-nuit dans le lieu où il étoit, et leur fit donner l'alarme par un trompette.

Le vice-roi, s'étant levé fort à la hâte, rallia ses gens, qu'il fit mettre en ordre, et continua sa marche. Carvajal, qui le suivoit, en prit quelques uns qui, n'étant pas montés, n'alloient que fort lentement. Dès le point du jour, ils se trouvèrent en présence les uns des autres, et le vice-roi, voyant qu'il étoit beaucoup plus fort que les ennemis, fit faire halte, résolu de livrer bataille. Il forma deux escadrons d'environ cent cinquante hommes qu'il avoit, mais Carvajal ne voulut point hasarder le combat et résolut de se

retirer. Le vice-roi, voyant que l'ennemi s'étoit retiré, se remit en chemin, au grand regret de ses gens, qui étoient si abattus de faim et de lassitude, que les hommes ni les chevaux n'en pouvoient plus. Le triste état où il les vit le toucha si fort, qu'il permit à ceux qui se voudroient retirer de le faire ; mais pas un d'eux ne le voulut abandonner, et ayant protesté qu'ils vouloient mourir avec lui, ils passèrent outre, malgré la faim et les autres fatigues qui s'augmentoient toujours plus, parce que de la manière qu'on les hâtoit d'aller on leur ôtoit tout moyen de reposer. Gonzale Pizarre apprit ce qui s'étoit passé, et le peu d'effet de l'alarme que François de Carvajal avoit donnée au vice-roi. Plusieurs de ceux qui avoient des animosités particulières contre ce mestre-de-camp le blâmèrent, disant qu'ayant surpris les ennemis il eût pu sans cette alarme les tailler tous en pièces, et c'est de quoi les historiens le blâment aussi. Pour moi, je n'ai garde de juger si mal d'un si vaillant homme, après avoir ouï dire en sa faveur à plusieurs grands chefs, « que Jules-« César n'avoit jamais été plus grand capitaine « que lui». En effet, s'il ne voulut pas combattre dans cette occasion, ce fut pour ne pas s'exposer à un danger évident, étant certain, comme les historiens le remarquent, que le vice-roi avoit alors cent cinquante hommes, au lieu que Carvajal n'en avoit que cinquante.

Il y a encore une autre raison qui devoit l'empêcher d'en venir à un combat, c'est qu'il n'en avoit pas l'ordre, et qu'ainsi il ne devoit pas risquer de le faire avec si peu d'apparence de réussir. Au reste, en matière d'entreprise de guerre, avant que de condamner les capitaines, il est nécessaire de savoir le fondement de ce qu'on appelle faute en eux, ce qui est extrêmement difficile. Gonzale Pizarre envoya à ce mestre-de-camp le licencié Carvajal avec deux cents hommes de secours, qui poursuivirent le vice-roi jusque dans la ville d'Ajahuaca, gagnant toujours sur lui du bagage, des chevaux et des hommes en telle quantité, qu'à son arrivée dans ce pays-là à peine se trouva-t-il quatre-vingts soldats. Le vice-roi se voyant talonné de si près, fit de nécessité vertu, et se résolut de pousser sa marche jusqu'à Quito, espérant d'y trouver des vivres, dont ils avoient un extrême besoin; car la faim les pressoit si fort, qu'à mesure que leurs chevaux ne pouvoient plus aller, ils étoient contraints de les manger. Les soldats de Gonzale Pizarre en faisoient autant, n'étant pas moins affamés que ceux du vice-roi. Carvajal, se voyant en si grande disette de vivres, fit mourir quelques uns des principaux prisonniers, savoir Montoja et Brisenio, l'un habitant de Pioura et l'autre de Puerto-Viejo, Raphaël Bela, et un autre qu'on appeloit Balcassar. Il reçut dans ce temps-là un nouveau secours de

Gonzale Pizarre, qui consistoit en soixante hommes des mieux montés de son armée, conduit par le capitaine Jean d'Acosta, qui, pour être frais, donna bien de la peine au vice-roi qu'une extrême fatigue avoit réduit à n'en pouvoir plus; « car, comme dit Diego Fernandez (chap. 41), il marchoit jour et nuit avec le peu de gens qui lui restoient, ce qu'il faisoit avec de si grandes incommodités, qu'il ne trouvoit la plupart du temps que de l'herbe pour toute nourriture. Cela le chagrina si fort que, réduit au dernier désespoir, il maudissoit à tout moment le jour auquel il avoit mis le pied dans ce pays-là. Cependant Jean d'Acosta le poursuivoit toujours, jusqu'à ce qu'il le vît assez proche de Calva, où le vice-roi, fatigué, voulut un peu se délasser à la faveur de la nuit, s'imaginant que ses ennemis lui donneroient ce moment de relâche; mais avant le point du jour d'Acosta alla donner sur lui et sur ses gens, de telle sorte qu'il mit en désordre le vice-roi, qui néanmoins trouva moyen de se sauver avec ses capitaines et soixante-dix hommes des mieux montés. Jean d'Acosta, s'étant saisi des autres et du bagage, fit halte aussitôt et résolut d'en demeurer là, ne pouvant pas faire davantage. Cela donna quelque sorte de relâche à l'infortuné vice-roi, qui ne fut pas plus tôt arrivé dans la province de Calva, qu'il y voulut passer sa colère sur Gaspar Gil et Jérôme de la Cerna, qui étoient tous deux

ses capitaines. Il avoit pris garde qu'ils s'étoient détachés du gros de l'armée, ce qui lui fit soupçonner qu'ils l'avoient fait à dessein pour s'en aller rompre une chaussée qui étoit sur le chemin par où il devoit passer, et qu'il avoit, à son arrivée à Pioura, fait étançonner avec de grosses poutres; réparation qu'il n'avoit pas faite sans beaucoup de travail, ce passage se rencontrant aux avenues d'un rocher, près d'une grande rivière, au bas d'un précipice, dans la province appelée Amboca. On l'avoit encore averti que ces capitaines se vouloient réconcilier avec Gonzale Pizarre, et que même ils lui avoient écrit pour cela. Sur ces soupçons, il leur fit couper la tête. Cela fait, il se remit en chemin avec moins de fatigue et de crainte qu'auparavant; et à quelque temps de là, il se rendit à Tomebamba, où il fit encore mourir Rodriguez d'Ocampo, son mestre-de-camp, qu'il avoit regardé jusqu'alors comme le meilleur de ses amis, ayant sans doute le même soupçon de lui qu'il avoit eu des autres deux capitaines exécutés à mort, quoiqu'il ne l'eût jamais abandonné dans tous ses travaux. On porta depuis, dans le Pérou, divers jugements sur ces exécutions; les uns accusant les morts d'avoir été coupables, et les autres les justifiant des trahisons dont on les chargeoit. Au sortir de Tomebamba, Blasco Nuñez entra dans Quito, après avoir fait un assez long chemin. Avant son arrivée à Quito, il fut

averti que François d'Olmos, dont il avoit déjà quelques soupçons, et ceux qui étoient venus avec lui de Puerto-Viejo avoient semé de fort mauvais bruits au désavantage du service de Sa Majesté, de sorte qu'aussitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, il fit faire des informations pour apprendre de quelle manière ils étoient sortis de Puerto Viejo, et ce qu'ils avoient dit et négocié depuis. Après avoir consulté touchant cette affaire avec le licencié Alvarez, les uns eurent la tête tranchée et les autres furent pendus comme traîtres. Alvaro de Carvajal, le capitaine Hojeda et Gomez Estassio se trouvèrent de ce nombre; pour François Olmos, il eut la vie sauvée, n'ayant pas été trop coupable. » Cette relation, que j'ai prise de Diego Fernandez Palentin, ne s'accommode aucunement à celle de François Lopez de Gomare qui, décrivant la mort de ces capitaines, en parle de cette manière.

« Pizarre, dit-il, envoya après Blasco Nuñez le capitaine Jean d'Acosta avec soixante chevaux légers, si bien que le vice-roi, se voyant poursuivi de si près, se hâta d'aller à Tomebamba. D'abord il se saisit de Jérôme de la Cerna et de Gaspar Gil, ses capitaines, qu'il fit mourir sur un simple soupçon qu'ils écrivoient à Pizarre, quoiqu'ils ne le fissent pas; du moins, il est bien certain que Pizarre n'en reçut jamais aucune lettre. La même défiance fut encore la cause qu'il fit tuer Rodriguez d'Ocampo, son mestre-

de-camp, qui, selon le sentiment de tout le monde, n'étoit nullement coupable et méritoit une meilleure récompense, après l'avoir toujours suivi et servi. Étant arrivé à Quito, il donna ordre au licencié Alvarez de faire pendre Gomez Estassio et Alvaro de Carvajal, tous deux habitants de Guaya, disant qu'ils avoient conspiré contre sa personne, etc.»

Ces exécutions sanglantes firent beaucoup de tort au vice-roi, surtout parce que ces châtiments n'étant fondés que sur un simple soupçon, sans qu'il y eût aucune preuve, furent cause que plusieurs de ceux qui se proposoient de l'aller servir n'en voulurent rien faire, de peur qu'il ne leur arrivât la même chose qu'aux autres.

Mais il est temps que nous laissions le vice-roi dans Quito, et Gonzale Pizarre en état de le suivre, pour dire les choses qui arrivèrent dans la province des Charcas tandis que celles-ci se passoient dans le royaume de Quito; ces pays étant éloignés l'un de l'autre de sept cents lieues, qui sont les bornes du Pérou.

CHAPITRE XXVII.

Mort de François d'Almendras, et soulèvement de Diego Centeno, arrêté par la résistance d'Alfonse de Toro.

Nous avons dit ci-dessus que plusieurs des principaux de la ville de la Plata ayant été mandés par les lettres du vice-roi se mirent aussitôt en chemin, mais qu'ils s'en retournèrent chez eux quand ils surent qu'il étoit prisonnier. Il faut savoir que Gonzale Pizarre envoya pour lieutenant dans cette ville François d'Almendras, qui étoit un de ses plus chers confidents. D'Almendras ayant su qu'un des principaux cavaliers de Plata avoit dit qu'il n'étoit pas possible que l'empereur ne régnât un jour, il se saisit de lui et le fit mettre dans la prison publique avec de bonnes gardes. Les plus considérables de cette communauté l'ayant prié de vouloir le délivrer ou de souffrir du moins qu'on le mît dans une autre prison qui fût plus conforme à la qualité de sa personne, et s'apercevant qu'il ne leur répondoit pas comme ils vouloient, lui dirent hardiment «que s'il ne le tiroit bientôt de là, ils «l'en tireroient eux-mêmes». Le lieutenant, que cette menace offensa fort, n'en voulut pour-

tant point faire de semblant pour l'heure; mais après minuit il s'en alla lui-même à la prison, où il commanda qu'on étranglât don Gomez, puis le faisant porter à la place, il lui fit couper la tête. Cette action, comme le remarque Zarate, déplut à tous les habitants; Diego Centeno, qui étoit un des plus grands amis de don Gomez, en fut surtout extrêmement touché. Il avoit suivi Gonzale Pizarre, dans le temps des premiers soulèvements, depuis Cusco jusqu'à la ville des Rois, étant un des principaux députés vers l'armée, comme procureur de la province des Charcas; mais ayant remarqué depuis le mauvais dessein de Gonzale Pizarre en ce qu'il étendoit son pouvoir beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit publié d'abord, il lui demanda la permission de s'en retourner dans son département d'Indiens, où il étoit quand on lui apporta la nouvelle de la mort de don Gomez. Il résolut donc de la venger par la meilleure voie qu'il pourroit tenir, et d'affranchir des violences de François d'Almendras ceux qui vivoient sous sa tyrannie. Ayant formé ce dessein, il s'avisa de le communiquer aux principaux habitants, qui étoient Lopez de Mendoza, Alfonse Perez d'Esquiver, Alfonse de Camargo, Fernand Nuñez de Segura, Lopez de Mendietta, Jean Hortis de Zarate, son frère, et quelques autres en qui il se fioit. Ces gens, après avoir consulté entre eux, résolurent de tuer Almen-

dras. Un dimanche matin, sous prétexte de vouloir l'accompagner à la messe, ils allèrent dans sa maison où ils le poignardèrent, et sans attendre qu'il fût mort ils le traînèrent à la place, où ils lui tranchèrent la tête comme à un traître, se déclarant tous pour Sa Majesté; ce qui leur fut d'autant plus facile qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à retenir le peuple, qui déjà ne vouloit point de bien à François d'Almendras. Après cette action de vigueur, ils prirent les armes et déclarèrent Diego Centeno leur général, qui de son côté nomma plusieurs capitaines de cavalerie et d'infanterie, leva des troupes, se munit des choses nécessaires pour la guerre, et mit des gardes sur les chemins afin d'empêcher que personne n'allât donner avis de ce qu'il faisoit. Après cela, il envoya à Arequepa Lopez de Mendoza, avec ordre de se saisir, s'il pouvoit, de Pierre de Fuentes, qui commandoit dans la place en qualité de lieutenant de Gonzale Pizarre. Fuentes n'apprit pas plus tôt par les Indiens ce qui venoit d'arriver dans le pays des Charcas, qu'il abandonna la ville, si bien que Mendoza y entra sans opposition, et s'étant saisi de tout ce qu'il y put trouver d'armes, d'argent, de chevaux et de soldats, il retourna joindre Diego Centeno dans la ville de la Plata. Quand Lopez de Mendoza fut de retour, ils se trouvèrent jusqu'à deux cent cinquante hommes bien équipés. Diego Centeno

les ayant joints leur fit un long discours, leur représentant ce qui s'étoit passé dans l'entreprise de Gonzale Pizarre. Il condamna son dessein comme pernicieux à l'état, leur remettant en mémoire les morts violentes qu'il avoit fait souffrir à plusieurs bons serviteurs du roi; il leur fit voir encore comment, par des menaces et par la force des armes, il s'étoit fait nommer gouverneur de cet empire-là. Que non content de cela, il avoit pris tout l'or et l'argent qui étoient dans les caisses de Sa Majesté; qu'il s'étoit rendu maître des biens de plusieurs particuliers en se saisissant de plusieurs départements d'Indiens, et qu'il avoit même souffert qu'on parlât publiquement contre Sa Majesté. Il ajouta quantité d'autres choses contre Gonzale Pizarre, et il leur représenta pour conclusion qu'en qualité de fidèles sujets ils étoient obligés de servir leur roi pour ne pas s'attirer le juste reproche d'être des sujets infidèles, traîtres et rebelles. Par toutes ces raisons et plusieurs autres, il les disposa si bien à faire ce qu'il souhaitoit, qu'ils s'offrirent tous de lui obéir et de le suivre partout où il les voudroit mener.

La première chose que fit alors Diego Centeno fut d'envoyer un capitaine sur le grand chemin de Cusco avec des gens pour garder ce passage, et empêcher, s'il étoit possible, que l'on n'apprît dans cette ville ce qu'il avoit fait, jusqu'à ce qu'il eût levé beaucoup de gens et

fait de plus grands préparatifs. Mais, quelque précaution qu'il prît, il ne put jamais empêcher que cela ne fût su, parce que, par le moyen des Indiens, la nouvelle de cet armement vint droit à Cusco et se répandit jusqu'à la ville des Rois, où Alfonse de Toro étoit alors lieutenant pour Gonzale Pizarre, qui lui avoit donné ordre de faire garder soigneusement les avenues de ce côté-là, appréhendant que le vice-roi ne prît le chemin de la montagne pour se rendre secrètement à Cusco. Alfonse de Toro étoit éloigné de cent lieues de cette ville, quand il apprit non seulement la rébellion de Diego Centeno et la mort de François d'Almendras, mais de plus toutes les particularités des préparatifs qu'il avoit faits, le nombre des fantassins et des cavaliers qu'il avoit levés, et les provisions d'arquebuses et de toutes les autres choses nécessaires qu'il avoit faites. Sur cette nouvelle, il retourna promptement à Cusco, où il leva des troupes; et ayant fait assembler les juges et les principaux seigneurs de la ville, il les exhorta de prendre les armes pour la défense de Gonzale Pizarre contre le capitaine Diego Centeno, ajoutant qu'il étoit résolu de l'aller attaquer, puisqu'il se trouvoit dans la ville assez de soldats, d'armes et de chevaux pour lui résister et même pour le vaincre. Il leur représenta les raisons qu'il avoit et sur quoi il se fondoit, leur disant « que Diego « Centeno s'étoit soulevé sans aucune cause lé-

« gitime, de sa propre autorité, et pour ses in-
« térêts particuliers, quoiqu'il prît pour pré-
« texte le service du roi. Que Gonzale Pizarre
« étoit gouverneur de ce royaume et devoit être
« regardé comme tel, puisque, en attendant les
« ordres de Sa Majesté, à quoi on étoit résolu
« d'obéir, il maintenoit le pays en paix et en
« repos; qu'ainsi, le soulèvement de Centeno
« étant criminel et son entreprise injuste, on
« étoit très bien fondé à lui résister et à le châ-
« tier comme il le méritoit. Qu'il les prioit de
« se souvenir comment Gonzale Pizarre s'étoit
« engagé, pour l'intérêt du bien public, à de-
« mander la révocation des ordonnances; qu'il
« avoit exposé en cela ses biens et sa personne
« pour les intérêts communs, puisque c'étoit
« une vérité incontestable que si les ordonnan-
« ces eussent été mises à exécution, ils seroient
« tous entièrement dépouillés de leurs biens.
« Que pour reconnoître ce bienfait, ils étoient
« tous obligés de soutenir son parti, d'autant
« plus qu'il étoit clair qu'il n'avoit rien fait con-
« tre les ordres de Sa Majesté, et ne s'étoit point
« déclaré contre elle; puisque, allant pour faire
« des remontrances et présenter requête sur le
« sujet des réglements, il avoit trouvé, en arri-
« vant à la ville des Rois, que les auditeurs
« avoient déjà fait prendre le vice-roi et l'a-
« voient envoyé hors du royaume, dont Gon-
« zale Pizarre avoit été déclaré gouverneur.

« Qu'au reste, s'il avoit marché contre le vice-« roi, il ne l'avoit fait qu'à la réquisition et par « les ordres même de l'audience royale. » Pour preuve de cela, il allégua l'exemple du licencié Sepeda, auditeur de Sa Majesté et même doyen de l'audience, qui s'étoit jeté dans le parti de Pizarre et l'avoit accompagné dans cette expédition. Il ajoutoit encore « qu'il n'y avoit per-« sonne qui fût juge compétent pour décider si « les auditeurs avoient pu donner le gouverne-« ment ou non, et que c'étoit là une chose sur « laquelle il falloit nécessairement attendre la « résolution de Sa Majesté, d'autant plus qu'on « n'avoit rien vu qui fût contraire au droit et « aux prétentions de Gonzale Pizarre. Qu'il avoit « conquis cet empire avec ses frères, à ses dé-« pens et au hasard de sa vie; qu'il connoissoit « mieux que personne le mérite des autres con-« quérants, et qu'ainsi il les pouvoit mieux ré-« compenser qu'un gouverneur nouvellement « venu d'Espagne. »

Après ce discours prononcé par un homme hardi et qui savoit se faire craindre, ils lui offrirent tous leurs biens et leurs personnes, et lui promirent de le suivre. Alfonse de Toro se mit donc à leur tête, et se déclara lui-même capitaine-général, leva des troupes, nomma des capitaines, et prit tout ce qu'il trouva de chevaux dans la ville qui appartenoient à des personnes malades ou incapables de porter les

armes, voulant de plus que les principaux du pays le suivissent en personne. Ayant mis sur pied près de trois cents hommes, il sortit à six lieues de Cusco, et prit sa marche du côté du midi. Il se passa vingt jours sans qu'il pût savoir aucune nouvelle des ennemis, à la fin desquels il résolut de ne les plus attendre et de les aller chercher pour ne perdre pas plus de temps. Il marcha plus avant et se rendit à douze lieues du quartier où étoit Diego Centeno, qui se retira, parce que, ses troupes étant divisées et n'en ayant qu'une partie avec lui, il ne se crut pas assez fort pour attendre l'ennemi. On envoya de part et d'autre des députés pour voir s'ils ne pourroient point venir à un accommodement plutôt qu'à une bataille; mais comme il leur fut impossible de s'accorder ni de conclure la paix, Alfonse de Toro décampa et s'avança pour combattre ses ennemis. Diego Centeno et ses agents ne furent pas d'avis d'aller si vite dans une affaire de cette importance sans l'avoir auparavant bien examinée; ils savoient qu'ils ne pouvoient hasarder un combat sans courir un manifeste danger; qu'un mauvais succès pourroit de beaucoup augmenter les forces des ennemis et diminuer celles du parti du roi, ou même les perdre tout-à-fait pour peu qu'elles fussent affoiblies; ainsi, pour ne pas s'exposer à ce dander, ils se retirèrent, et emmenèrent avec eux une grande quantité de gros moutons chargés

de vivres. Cependant les principaux Curacas de ces provinces-là s'enfuirent par un pays extrêmement désert et qui avoit en longueur plus de quarante lieues d'étendue. Alfonse de Toro en ayant été averti les poursuivit jusqu'à la ville de la Plata, qui est à cent quatre-vingts lieues de Cusco; mais l'ayant trouvée abandonnée et dépourvue de toutes les choses nécessaires pour y pouvoir subsister, outre que les Indiens y étoient tous en alarme à cause de l'absence de leurs Curacas, il résolut de retourner à Cusco et de ne poursuivre pas davantage les ennemis. Il prit donc les devants avec cinquante cavaliers, laissant le reste de ses troupes derrière avec ordre de le suivre. Il laissa à l'arrière-garde un de ses capitaines, nommé Alfonse de Mendoza, avec trente hommes des mieux montés de son armée, afin que si par hasard il apprenoit que Diego Centeno retournât, il pût rassembler toutes les troupes et se retirer en ordre jusqu'à ce qu'ils eussent joint leur général.

CHAPITRE XXVIII.

Diego Centeno fait poursuivre Alfonse de Toro. — Soupçons de rébellion dans la ville des Rois, apaisés par Laurens d'Aldana. — Gonzale Pizarre envoie François de Carvajal dans la province des Charcas. — Ce qu'il fit dans ce voyage.

Diego Centeno, ayant appris par les Indiens qu'Alfonse de Toro s'en étoit retourné à Cusco, ne sut qu'en penser, surpris de ce qu'étant venu à lui avec de si grandes forces et à dessein de l'attaquer, il s'étoit ainsi retiré sans aucune raison apparente. Après y avoir bien pensé, il s'imagina que cette retraite précipitée, et ce qu'il avoit divisé ses gens en trois corps, ne pouvoit procéder que de la défiance qu'il avoit de ses troupes et de la crainte qu'elles ne lui jouassent quelque mauvais tour. Se voulant donc prévaloir de cette occasion, il envoya le capitaine Lopez de Mendoza avec cinquante hommes bien montés pour poursuivre les ennemis en queue, et leur donna un ordre exprès d'arrêter tous ceux qu'ils trouveroient en chemin. En effet, ce capitaine en prit jusqu'à cinquante de ceux qui marchoient à la seconde brigade. Lopez de Mendoza n'étant pas encore

sorti de la ville de Plata en désarma d'abord la plupart des habitants, et leur ôta leurs chevaux, qui leur furent rendus depuis, et même on les assista de quelque argent à cause qu'ils promirent de servir actuellement dans la bataille qui se devoit donner. Cependant il en fit pendre quelques uns qui lui étoient suspects, parce qu'ils étoient trop grands amis d'Alfonse de Toro. Après cela, Lopez Mendoza se remit en chemin pour poursuivre et attaquer Alfonse de Mendoza; mais celui-ci, sachant ce qui s'étoit passé, prit une autre route, de manière qu'on ne put l'attraper. Cependant Diego Centeno arriva en même temps à la ville de la Plata, où il trouva à propos de faire quelque séjour pour recevoir les gens de secours, se pourvoir d'armes, et pour donner ordre aux choses les plus nécessaires. D'un autre côté, Alfonse de Toro se retira à Cusco sans qu'on pût s'imaginer la cause de sa retraite, dont la précipitation et le désordre avoient donné sujet à son ennemi, quoiqu'il fût assez embarrassé, de rebrousser contre lui. Voilà quels furent de part et d'autre ces événements inopinés, dont les nouvelles vinrent tout aussitôt à la ville des Rois. Comme il y avoit là des gens des deux factions, ceux qui étoient affectionnés au vice-roi osoient bien dire en public qu'ils étoient tentés d'aller joindre Diego Centeno. Ceux du parti de Gonzale Pizarre, voyant que Laurens

d'Aldana souffroit ces discours sans se mettre en devoir d'en faire châtier les auteurs, le soupçonnoient de s'entendre avec eux et d'avoir le dessein d'être leur chef.

Dans cette appréhension, ils le furent trouver et lui racontèrent par le menu à quel point d'insolence se laissoient aller ceux qui parloient si licencieusement. La nouvelle qui vint en même temps de la mort violente que le vice-roi avoit donnée à ses gens, et des avantages remportés sur lui par Gonzale Pizarre qui le tenoit de si près qu'il ne savoit de quel côté se tourner, contribua beaucoup à leur faire faire cette démarche. Toutes ces choses ensemble abattirent le courage à ceux qui vouloient se déclarer pour lui, et le relevèrent de telle sorte aux partisans de Pizarre, que les principaux d'entre eux jugèrent à propos de se déclarer à Laurens d'Aldana. Ils lui dirent donc « qu'il y avoit dans « la ville des hommes suspects qui troubloient « ceux de leur parti par des paroles scanda- « leuses, et qu'il étoit à propos de les châtier, « ou par le bannissement ou par la perte de la « vie. Ils s'offrirent de fournir toutes les preu- « ves qu'on pourroit souhaiter de ce qu'ils avan- « çoient, et le supplièrent de faire là-dessus, de « son côté, toutes les diligences nécessaires. » Laurens d'Aldana leur répondit « qu'il n'avoit « point encore ouï parler de cela, qu'autrement « il n'auroit pas manqué d'en faire un juste châ-

« timent, et que s'il savoit ceux qui s'em-
« ployoient là-dedans, il ne manqueroit pas
« de les faire châtier à toute rigueur ».

Les dénonciateurs se retirèrent, et se saisirent un peu après de quinze personnes, à qui le prévôt Pedro Martin de Sicile, autrement appelé don Benit, se résolut de donner la question, et même de les exécuter à mort, pour peu qu'ils confessassent ce dont on les accusoit. Lauren d'Aldana, qui le soupçonna, leur ôta les accusés d'entre les mains, et les fit mener dans sa maison, disant qu'ils y seroient en plus grande sûreté qu'ailleurs, et qu'ils ne pourroient s'échapper si facilement. Cependant il leur fournissoit sous main tout ce dont ils avoient besoin, et sous prétexte de les vouloir châtier, il les fit mettre dans un vaisseau qu'il leur donna, après s'être entretenu secrètement avec quelques uns d'entre eux auxquels il découvrit son intention. Cela chagrina fort les amis de Pizarre, non seulement de voir les prisonniers sauvés, mais encore de ce que Laurens d'Aldana avoit si légèrement puni, ou fait semblant de punir des hommes coupables, ce qui leur fit croire absolument qu'il étoit du parti contraire. Ils en avertirent donc Gonzale Pizarre, mais il ne s'en émut pas plus fort contre d'Aldana, parce qu'il le regardoit comme son ami, et que d'ailleurs, se trouvant dans une ville si éloignée, où tout le monde l'aimoit, il craignoit que s'il entreprenoit quelque

chose contre lui, cela ne lui réussît pas bien.

Gonzale Pizarre apprit encore en même temps le soulèvement de Diego Centeno, et tout ce qui s'étoit passé dans la province des Charcas. Cette affaire lui semblant plus importante que celle de la ville des Rois, il crut qu'il ne falloit pas différer d'y apporter quelque remède. Il consulta donc là-dessus avec les principaux de son armée, et après plusieurs délibérations, on conclut que le mestre-de-camp, François de Carvajal, agiroit dans cette entreprise en qualité de lieutenant de Pizarre. Ce choix se fit par l'agrément de tous les capitaines, qui, les uns pour gouverner eux seuls les affaires, et les autres par la crainte qu'ils avoient de la mauvaise humeur de François de Carvajal, dirent tous « qu'une exécution si importante avoit be« soin de la conduite et de l'expérience d'un « tel personnage ». Carvajal partit donc de Quito, accompagné seulement de vingt personnes en qui il se fioit le plus, et arriva quelque temps après à la ville de Saint-Michel, où il fut reçu avec applaudissement. Il y prit d'abord six des principaux de cette communauté, auxquels il déclara « que Gonzale Pizarre « se plaignoit extrêmement d'eux, pour avoir « perdu le respect qu'ils lui devoient et favorisé « le parti du vice-roi, en lui fournissant tout ce « qui étoit nécessaire à son armée. Que cela lui « avoit d'abord fait prendre la résolution de

« mettre leur ville à feu et à sang, sans y lais-
« ser en vie un seul homme; mais qu'après
« avoir considéré qu'il ne falloit imputer ces
« fautes qu'aux principaux d'entre eux, et non
« pas au peuple, il avoit résolu, afin que la
« perte ne fût pas si grande, de ne faire châtier
« que les plus coupables, dont il avoit lui-même
« fait le choix. » Il leur fit donc dire de se confesser et en fit étrangler un, dont il se plaignoit plus que des autres, parce qu'il avoit beaucoup contribué à la gravure du sceau royal dont le vice-roi se servoit dans toutes ses dépêches, et que c'étoit lui qui avoit montré comment il le falloit faire, étant fort versé dans cet art. Les autres trouvèrent moyen de sauver leur vie par la sollicitation de leurs femmes et de leurs amis, jointes aux instantes prières que plusieurs prêtres et religieux firent à Carvajal de leur vouloir pardonner : néanmoins il se réserva la liberté de les punir de telle autre manière qu'il le jugeroit à propos. Il le fit aussi, car il les bannit de la province et les condamna à quatre mille ducats d'amende, et à la perte du revenu de leurs départements d'Indiens dans leur exil. Après avoir fait exécuter tout ce qu'il avoit ordonné, il passa outre et se rendit à Truxillo, faisant partout des levées de deniers et de gens de guerre. Il se pourvut des choses nécessaires le plus promptement qu'il fut possible, et alla à la ville des Rois, où il trouva qu'il avoit deux

cents hommes de guerre bien équipés, avec lesquels, ayant pris le chemin de Cusco par la montagne, il vint à la ville de Huamanca, où, comme disent les auteurs, il exigea de nouveaux deniers, et fit les habitants ses tributaires.

Durant ces choses, il se fit un complot dans la ville des Rois contre Laurens d'Aldana, que l'on voulut assassiner. Ces peuples étoient alors tellement portés aux révoltes, qu'à tout moment ils en faisoient de nouvelles, sans considérer ni quelle en seroit la fin, ni les moyens d'en venir à bout, ce qui fut cause de la perte de la plupart de ceux qui les excitèrent les premiers. Cette sédition, qui fut la troisième de celles qui se firent dans la ville des Rois, fut apaisée par la mort de trois ou quatre de ses auteurs, qui fut suivie de celle de cinq ou six autres que François de Carvajal fit mourir à Huamanca, sur l'accusation des habitants de la ville des Rois. Pendant que ces exécutions se faisoient, Carvajal apprit la retraite de Diego Centeno, les traverses qu'Alfonse de Toro lui avoit données, et comment il s'en étoit retourné victorieux à Cusco. Voyant donc que les affaires de son parti alloient si bien, il crut que sa présence n'étoit pas nécessaire, et prit la résolution de s'en retourner à la ville des Rois. Il est vrai qu'il y eut encore une autre raison qui contribua à lui faire prendre ce parti; ce fut pour ne pas se rencontrer avec Alfonse de Toro, avec

qui il avoit eu autrefois quelque démêlé, parce que, comme nous avons dit ailleurs, Gonzale Pizarre lui avoit ôté la charge de mestre-de-camp pour la donner à Carvajal, ce qui les mit tous deux en mauvaise intelligence. Carvajal fût à peine arrivé dans la ville des Rois qu'il apprit que Diego Centeno, étant sorti des montagnes; s'étoit mis à poursuivre les gens d'Alfonse de Toro, dont il avoit pris plus de cinquante hommes, et qu'Alfonse de Mendoza s'étoit retiré par un autre endroit. Cet avis le fit résoudre d'aller contre Diego Centeno; et pour ne pas rencontrer Alfonse de Toro, il prit la route d'Arequepa, le long de la côte. Alfonse de Toro et les habitants de Cusco en ayant eu avis lui écrivirent que, pour aller contre Diego Centeno, il ne devoit pas sortir d'Arequepa, mais de Cusco, puisqu'il sembloit à propos que, étant la capitale de l'empire du Pérou, l'armée qui devoit marcher contre les rebelles en sortît plutôt que d'un autre endroit. Carvajal leur accorda ce qu'ils demandoient, plutôt pour se satisfaire et lever des gens dans Cusco que pour s'accommoder à leurs sentiments. Il s'y rendit bientôt après avec toutes les diligences imaginables, et lui et Alfonse de Toro se virent avec je ne sais quelle contrainte, où le soupçon et la peur se mêloient ensemble de part et d'autre, sans que toutefois il en parût rien en public. Néanmoins, le lendemain, Carvajal ne laissa pas

de faire pendre quatre des principaux de Cusco, sans en communiquer avec Alfonse de Tor[illegible], ce qui fut un nouveau sujet de plainte à son concurrent. Cela fait, il sortit de la ville avec trois cents hommes, tous bien armés, dont il y avoit cent cavaliers, et tout le reste consistoit en infanterie. Avec ces forces, il s'en alla chercher Diego Centeno, et ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fût à près de dix lieues de lui. Centeno, s'imaginant alors, comme tous les siens le croyoient aussi, que ses soldats, qui n'étoient pas bien contents, se mettroient en déroute, s'avisa de leur donner de nuit une alarme avec environ quatre-vingts hommes, et s'avança si près d'eux qu'ils pouvoient se parler les uns aux autres; mais il se trouva bien loin de son compte, Carvajal ayant donné si bon ordre à ses gens que pas un d'eux ne rompit son rang, ce qui prouvoit assez qu'ils n'étoient pas si mal contents, qu'on faisoit courir le bruit. Je remarquerai ici qu'encore que les auteurs avancent qu'il n'aimoit guère ses gens, lesquels, disent-ils, il ne payoit que d'injures, de menaces et de mauvais traitements, il me semble néanmoins que les choses qu'ils racontent, et de la manière qu'il en venoit à bout, montrent assez qu'ils n'étoient pas mal satisfaits de lui, puisqu'ils l'assistoient si courageusement dans l'exécution de ses hautes entreprises. Je n'ai pourtant pas dessein de le justifier absolument

de cruauté, vu qu'on sait bien qu'il en usa; mais ce fut contre ses ennemis, encore ne punit-il que ceux qu'il appeloit ordinairement *joueurs de passe-passe et tisserands*. Nous nous réservons à parler de lui plus particulièrement en d'autres endroits où l'occasion s'en présentera, étant certain qu'il sut aussi bien qu'homme du monde le métier des armes, et qu'en diverses rencontres il fit paroître qu'il avoit été soldat du grand capitaine Gonzale Fernandez de Cordoue, duc de Seza, et des autres chefs les plus signalés de leur temps. Ainsi, Diego Centeno, voyant que les ennemis ne branloient point, se retira en bon ordre.

CHAPITRE XXIX.

Carvajal poursuit Diego Centeno, et après avoir traité cruellement un des ennemis, il est maltraité lui-même par un autre soldat.

D'ABORD qu'il fut jour, François de Carvajal se mit à poursuivre son ennemi, avec ses gens de pied qu'il rangea par bataillons, et la cavalerie qui faisoit l'arrière-garde. Diego Centeno fit cependant sa retraite, et non seulement la nuit suivante, mais les trois ou quatre d'après,

ailleurs à couvert du froid, qui est si grand là, que s'ils les y laissoient au serein, ils les trouveroient le lendemain tout crevassés et rompus. Ce fut donc dans un si rude lieu que ce malheureux soldat passa la nuit entière, durant laquelle il faisoit des cris ou plutôt des hurlements effroyables, ne cessant de dire : « Misé-« ricorde, chrétiens! et puisque je le suis comme « vous, laissez-vous toucher à la compassion, « je vous prie, et ne soyez point assez cruels « pour me refuser la mort que je vous demande, « et me délivrer par là de l'horrible tourment « que je souffre ici. »

Les soldats s'imaginoient que François de Carvajal seroit content de l'avoir traité si cruellement et qu'il lui sauveroit enfin la vie, mais dès qu'il fut jour, il commanda qu'on l'étranglât. Cette action fut la plus grande de ses cruautés. Il continua ensuite à marcher contre ses ennemis qu'il poursuivit sans relâche. Comme ils ne pouvoient supporter la grande fatigue où il les réduisoit jour et nuit, plusieurs en furent tellement abattus que ni eux ni leurs chevaux n'eurent plus la force d'aller plus avant, de sorte que Carvajal les arrêta, sans en épargner un seul, faisant main basse sur les plus considérables et pardonnant quelquefois aux autres à la prière de ses officiers. Il ne faut pas ici passer sous silence une pièce qu'un soldat lui fit alors, entre plusieurs autres qui lui furent jouées durant

tout le cours de cette guerre-là. Pour cet effet, il faut remarquer que, comme Carvajal étoit mestre-de-camp, les plus incommodés qui portoient les armes alloient le trouver et lui disoient : « Monsieur, nous avons fait plusieurs « lieues de chemin et nous sommes traînés jus- « qu'ici à pied pour avoir la gloire de servir « monseigneur le gouverneur ; ainsi, nous vous « supplions de nous faire donner les choses « nécessaires, afin que nous puissions être du « nombre de ceux qui le suivent. » La plupart du temps François de Carvajal, se laissant amadouer à leurs compliments, les remboursoit de la dépense qu'ils avoient faite le long du chemin, et les assistoit le mieux qu'il pouvoit d'armes, de chevaux, d'habits et d'argent. Parmi ces soldats, il s'en trouva quelques uns qui le servirent fort bien jusqu'à la fin de la guerre ; mais il y en eut d'autres aussi qui ne recoururent à lui que pour être assistés de tout ce dont ils avoient besoin et s'enfuir après pour aller se rendre dans le parti du roi. Celui dont je veux parler, ayant cette vue, étoit toujours des derniers à poursuivre l'ennemi, et ne laissoit pas de se vanter, disant qu'il seroit toujours le premier si on lui donnoit un cheval tel qu'il le désiroit. Comme il répétoit à tout moment le même langage, Carvajal, importuné de l'ouïr, s'avisa de changer la mauvaise jument qu'il avoit en une fort bonne mule. L'ayant donc appelé,

il lui dit : « Seigneur soldat, voici la meilleure « bête que nous ayons, obligez-moi de la prendre afin que vous n'ayez pas sujet de vous « plaindre de moi; et je vous jure, par la vie du « gouverneur mon maître, que vous me le paierez chèrement si demain matin vous n'avez « fait douze lieues devant nous. » Le soldat reçut la mule, et pour ne pas encourir l'effet de cette menace, il s'enfuit cette même nuit, prenant un chemin tout-à-fait opposé à celui par où Carvajal poursuivoit ses ennemis. Il marcha si vite qu'au point du jour il se trouva qu'il avoit fait onze lieues; et ayant rencontré un autre soldat de sa connaissance qui s'en alloit trouver Carvajal : « Camarade, lui dit-il, je vous « prie de dire au mestre-de-camp que je le sup« plie bien fort de me vouloir pardonner si je « n'ai pu exécuter ponctuellement ce qu'il a dé« siré de moi; je n'ai fait encore que onze lieues, « mais vous pouvez l'assurer qu'entre-ci et midi « j'acheverai les douze et en ajouterai encore « quatre. » Le soldat lui promit de s'acquitter de cette commission, ne sachant pas que celui qui la lui donnoit se fût enfui d'avec Carvajal, mais plutôt qu'il s'en alloit faire quelque message par son ordre. Cependant ce mestre-de-camp apprit cette seconde fourberie, et la trouvant plus insupportable que l'action pour laquelle il avoit puni l'autre soldat, il dit tout en colère : « Ces messieurs les tisserands,

« c'étoit, comme je l'ai déjà dit, le nom qu'il
« donnoit à ceux qui faisoient métier de passer
« d'un parti à l'autre, se tiendront toujours en
« bon état, et se confesseront, s'ils me veulent
« croire; ils me pardonneront aussi, s'il leur
« plaît, si j'en fais pendre désormais autant que
« j'en trouverai, sans faire grâce à un seul. Je
« n'entends pas qu'ils m'affrontent davantage,
« et que, sous prétexte de me vouloir servir,
« ils s'en aillent avec les armes et les chevaux
« que j'ai bien chèrement achetés pour les miens.
« J'en dis autant des clercs et des moines qui
« me joueront à l'avenir ce même tour en ser-
« vant d'espions à l'ennemi; ils doivent se tenir
« à l'église et dans leurs couvents, afin d'y prier
« Dieu pour la paix universelle de la chrétienté,
« et non pas s'accoutumer, sous prétexte qu'on
« n'oseroit leur rien dire à cause de leur habit
« et de leur profession, à faire un si dangereux
« métier que celui d'espions; car s'ils méprisent
« si fort la paix, qui est la chose du monde
« qu'ils devroient le plus estimer, pourquoi me
« blâmera-t-on de leur faire la guerre et de les
« envoyer au gibet, comme je l'ai vu pratiquer
« dans toutes les guerres où je me suis trouvé? »

Carvajal exécuta depuis, en la personne des uns et des autres, ce qu'il dit, comme les historiens le remarquent. Ce n'étoit pourtant qu'à ces vagabonds et à ces perfides qu'il faisoit sentir tous les effets de sa colère; car pour les soldats

qui servoient fidèlement le roi sans passer d'un parti à l'autre, quand il en prenoit quelques uns, il les traitoit le mieux qu'il pouvoit pour les attirer de son côté. Mais nous le laisserons poursuivant Diego Centeno, pour voir ce qui se passoit entre Gonzale Pizarre et le vice-roi.

CHAPITRE XXX.

Gonzale Pizarre donne de grands échecs au vice-roi, jusqu'à le chasser du Pérou. — Pedro de Hinojosa prend la route de Panama avec l'armée navale de Pizarre.

Nous avons dit ci-devant comment le vice-roi entra dans Quito, et les échecs que lui donna Gonzale Pizarre; car, quoique ses gens ne fussent pas moins lassés ni mieux pourvus de vivres que ses ennemis, il ne laissoit pas de le poursuivre jour et nuit pour le défaire entièrement, comme on le peut voir par ce qu'en dit Zarate (liv. 5, chap. 26).

« Gonzale Pizarre, dit-il, avoit poursuivi le vice-roi depuis la ville de Saint-Michel jusqu'à celle de Quito, c'est-à-dire cent cinquante lieues de chemin. Cette poursuite se faisoit avec beaucoup d'ardeur et de précipitation : il ne se pas-

« c'étoit, comme je l'ai déjà dit, le nom qu'il « donnoit à ceux qui faisoient métier de passer « d'un parti à l'autre, se tiendront toujours en « bon état, et se confesseront, s'ils me veulent « croire; ils me pardonneront aussi, s'il leur « plaît, si j'en fais pendre désormais autant que « j'en trouverai, sans faire grâce à un seul. Je « n'entends pas qu'ils m'affrontent davantage; « et que, sous prétexte de me vouloir servir, « ils s'en aillent avec les armes et les chevaux « que j'ai bien chèrement achetés pour les miens. « J'en dis autant des clercs et des moines qui « me joueront à l'avenir ce même tour en ser- « vant d'espions à l'ennemi; ils doivent se tenir « à l'église et dans leurs couvents, afin d'y prier « Dieu pour la paix universelle de la chrétienté, « et non pas s'accoutumer, sous prétexte qu'on « n'oseroit leur rien dire à cause de leur habit « et de leur profession, à faire un si dangereux « métier que celui d'espions; car s'ils méprisent « si fort la paix, qui est la chose du monde « qu'ils devroient le plus estimer, pourquoi me « blâmera-t-on de leur faire la guerre et de les « envoyer au gibet, comme je l'ai vu pratiquer « dans toutes les guerres où je me suis trouvé? »

Carvajal exécuta depuis, en la personne des uns et des autres, ce qu'il dit, comme les historiens le remarquent. Ce n'étoit pourtant qu'à ces vagabonds et à ces perfides qu'il faisoit sentir tous les effets de sa colère : car pour les soldats

qui servoient fidèlement le roi sans passer d'un parti à l'autre, quand il en prenoit quelques uns, il les traitoit le mieux qu'il pouvoit pour les attirer de son côté. Mais nous le laisserons poursuivant Diego Centeno, pour voir ce qui se passoit entre Gonzale Pizarre et le vice-roi.

CHAPITRE XXX.

Gonzale Pizarre donne de grands échecs au vice-roi, jusqu'à le chasser du Pérou. — Pedro de Hinojosa prend la route de Panama avec l'armée navale de Pizarre.

Nous avons dit ci-devant comment le vice-roi entra dans Quito, et les échecs que lui donna Gonzale Pizarre; car, quoique ses gens ne fussent pas moins lassés ni mieux pourvus de vivres que ses ennemis, il ne laissoit pas de le poursuivre jour et nuit pour le défaire entièrement, comme on le peut voir par ce qu'en dit Zarate (liv. 5, chap. 26).

« Gonzale Pizarre, dit-il, avoit poursuivi le vice-roi depuis la ville de Saint-Michel jusqu'à celle de Quito, c'est-à-dire cent cinquante lieues de chemin. Cette poursuite se faisoit avec beaucoup d'ardeur et de précipitation : il ne se pas-

soit presque point de jour que les coureurs des deux partis ne se vissent et ne se parlassent. Pendant tout ce long chemin, ni les uns ni les autres ne dessellèrent point leurs chevaux. Cependant les gens du vice-roi étoient alertes; car s'ils reposoient quelques moments pendant la nuit, c'étoit toujours sans quitter leurs vêtements et tenant leurs chevaux par le licou, sans s'amuser à planter des piquets ni faire les autres choses accoutumées pour accommoder les chevaux pendant la nuit. Il est vrai que dans ces sables on n'a guère accoutumé de se servir de piquets pour attacher les chevaux, il faudroit les enfoncer trop avant pour les faire tenir; et d'ailleurs, comme on n'y trouve point d'arbres en plusieurs endroits, la nécessité a enseigné une manière qui équipolle à peu près à l'usage des piquets; c'est qu'on a de petits sacs qu'on remplit de sable, puis on fait un trou assez profond, on y jette ce sac auquel est attaché le licou du cheval, ensuite on recouvre le trou, et on foule et presse le sable dessus autant qu'on peut, afin que le sac tienne assez pour n'être pas arraché par le cheval sans un effort considérable. Les gens du vice-roi ne se donnoient donc pas même cette peine, mais ils tenoient eux-mêmes le licou de leurs chevaux de la main, afin d'être plus prêts à partir à tout moment en cas de besoin. Ceux qui poursuivoient et ceux qui étoient poursuivis souffri-

il auroit fallu passer par un pays désert et destitué de vivres, Pizarre prit la résolution de retourner à Quito, et y retourna en effet. On peut bien dire qu'on n'a guère vu une poursuite si longue et si opiniâtre, puisqu'on la peut compter dès la ville de Plata, d'où Gonzale Pizarre partit d'abord, jusque par-delà celle de Pasto, c'est-à-dire plus de sept cents grandes lieues, qui en valent plus de mille des lieues communes de Castille. »

Je ne suis pas d'avis de m'arrêter plus longtemps à ce que les historiens ont écrit de ceci. Il suffit de savoir qu'après que le vice-roi eut passé par-delà Chaude-Rivière, il crut que les ennemis se contenteroient de l'avoir chassé des bornes du Pérou et de toute l'étendue de sa juridiction, et qu'ainsi, le laissant en paix, ils lui donneroient le temps de penser ce qu'il auroit à faire. Il communiqua cette pensée à ses capitaines; mais dans ce temps-là ils découvrirent les gens de Pizarre, qui, prenant leur marche par une longue colline par où l'on descend à la rivière, se hâtoient d'aller avec la furie qui leur étoit ordinaire pour tâcher de les atteindre; ce qui étonna si fort le vice-roi, que levant en même temps les mains au ciel: « O Dieu, s'écria-t-il, sera-t-il possible que la « postérité croie jamais qu'il y ait eu des Espa« gnols si cruels que d'avoir poursivi l'éten« dard de leur propre roi depuis la ville des

« Rois jusqu'ici, d'où il y a quatre cents lieues « de chemin? » Après avoir dit cela, il pressa ses gens de continuer leur route, puisque l'ennemi se hâtoit si fort de le venir joindre.

Gonzale Pizarre étant retourné à Quito y fit paroître tant d'orgueuil, et fut tellement insupportable à cause des victoires et des bons succès qu'il avoit eus, qu'il lui échappoit souvent de s'emporter contre Sa Majesté même d'une manière peu respectueuse, ou, pour mieux dire, insolente; disant « qu'il réduiroit le roi de lui « donner, ou de force ou de gré, le gouverne- « ment du Pérou, alléguant des raisons qui l'y « obligeoient nécessairement, et témoignant « que s'il ne le faisoit, il lui sauroit fort bien « résister. » Il est vrai qu'il dissimuloit quelquefois et sembloit même faire profession d'être toujours prêt à se soumettre aux ordres de Sa Majesté; mais ses capitaines ne laissoient pas de le croire, et le portoient même à ne point cacher cette prétention si vaste et si déréglée. Ainsi, durant le séjour qu'il fit à Quito, il ne pensa qu'à se réjouir de sa bonne fortune, faisant tous les jours des festins et des assemblées solennelles, sans avoir cependant aucune nouvelle du vice-roi. Les uns disoient qu'il s'en retourneroit en Espagne par la voie de Carthagène; les autres, qu'il iroit en terre ferme, afin de se saisir des passages, se pourvoir d'armes, et lever des gens pour exécuter les ordres qui lui seroient en-

voyés par Sa Majesté. Quelques uns aussi étoient d'opinion que ce seroit dans la même ville de Popayan qu'il attendroit ce mandement du roi, n'étant jamais tombé dans l'esprit qu'il dût faire des préparatifs et des levées pour innover quelque chose contre l'ordre de sa commission. Quoi qu'il en fût, néanmoins Gonzale Pizarre et ses capitaines, ayant ouï-parler de tous ces desseins, jugèrent à propos de se rendre les premiers maîtres de tous les passages dans la province de terre ferme, pour n'être pas surpris, quelque chose qui pût arriver. Pour cette raison, et pour empêcher le vice-roi d'y aller, il fit retourner de ce côté-là la flotte que Fernand Bachicao en avoit amenée, composée de deux cent cinquante hommes, dont il fit général Pierre Hinoyosa, gentilhomme de sa chambre. Il partit aussitôt, et de Puerto-Viejo il envoya dans un vaisseau le capitaine Rodriguez de Carvajal, qui s'en alla droit à Panama, avec des lettres que lui donna Gonzale Pizarre, par lesquelles il prioit les principaux de cette ville-là de vouloir appuyer ses affaires, les assurant qu'il n'envoyoit cette armée que pour les dédommager des pertes qu'eux et les autres habitants avoient reçues de Bachicao, qu'il disoit être arrivées contre sa volonté, puisqu'il n'avoit jamais commandé qu'on fît le dégât, ni même pensé qu'on dût le faire.

Rodriguez de Carvajal, étant arrivé à trois lieues de Panama, apprit d'un soldat de la gar-

nison qu'il y avoit dans cette ville deux capitaines du vice-roi, l'un appelé Jean de Guzman, et l'autre Illanez, qui levoient des soldats pour les mener dans la province de Benalcazar, où le vice-roi les attendoit; que déjà même ils en avoient plus de cent, une bonne quantité d'armes et cinq ou six pièces de campagne; qu'il y avoit quelque temps que tout cela étoit prêt, et que leur intention avoit d'abord été de le mener au vice-roi, mais qu'ils avoient changé d'avis, et pris la résolution de demeurer à Panama, pour défendre cette ville contre ceux que Gonzale Pizarre y devoit envoyer pour s'en rendre maîtres. Rodriguez de Carvajal, averti de tout cela, dépêcha secrètement un soldat, avec les lettres qu'il avoit, à quelques habitants de la ville, qui, l'ayant déclaré à la justice, se saisirent incontinent de lui. Les bourgeois ne surent pas plus tôt la venue de Hinoyosa, et quelle étoit son intention, qu'ils coururent aux armes et envoyèrent deux brigantins pour tâcher de prendre par adresse le navire de Carvajal; mais lui, qui, par le retardement du soldat, se doutoit bien de ce qui étoit arrivé, mit à la voile, et ainsi les brigantins, ne le pouvant joindre, s'en retournèrent à Panama.

voyés par Sa Majesté. Quelques uns aussi étoient d'opinion que ce seroit dans la même ville de Popayan qu'il attendroit ce mandement du roi, n'étant jamais tombé dans l'esprit qu'il dût faire des préparatifs et des levées pour innover quelque chose contre l'ordre de sa commission. Quoi qu'il en fût, néanmoins Gonzale Pizarre et ses capitaines, ayant ouï-parler de tous ces desseins, jugèrent à propos de se rendre les premiers maîtres de tous les passages dans la province de terre ferme, pour n'être pas surpris, quelque chose qui pût arriver. Pour cette raison, et pour empêcher le vice-roi d'y aller, il fit retourner de ce côté-là la flotte que Fernand Bachicao en avoit amenée, composée de deux cent cinquante hommes, dont il fit général Pierre Hinoyosa, gentilhomme de sa chambre. Il partit aussitôt, et de Puerto-Viejo il envoya dans un vaisseau le capitaine Rodriguez de Carvajal, qui s'en alla droit à Panama, avec des lettres que lui donna Gonzale Pizarre, par lesquelles il prioit les principaux de cette ville-là de vouloir appuyer ses affaires, les assurant qu'il n'envoyoit cette armée que pour les dédommager des pertes qu'eux et les autres habitants avoient reçues de Bachicao, qu'il disoit être arrivées contre sa volonté, puisqu'il n'avoit jamais commandé qu'on fît le dégât, ni même pensé qu'on dût le faire.

Rodriguez de Carvajal, étant arrivé à trois lieues de Panama, apprit d'un soldat de la gar-

Jean de Guzman et de Jean d'Illanez ses capitaines, envoyoit à Panama son frère Vela Nuñez, avec ordre exprès d'emmener avec lui les gens qu'il trouveroit là, et d'en lever davantage encore avec l'argent qu'il avoit reçu et pris dans les coffres du roi pour cela. Cet homme ajoutoit encore que le vice-roi avoit mis entre les mains de son frère un fils naturel de Gonzale Pizarre. Qu'ainsi Vela Nuñez étoit parti du Popayan avec ces ordres, qu'il étoit à une journée de là, et l'avoit envoyé devant pour épier et savoir s'il y auroit sûreté à venir dans ce port.

Hinoyosa, instruit de toutes ces particularités, envoya deux de ses capitaines avec quelques soldats, qui prirent deux routes différentes suivant l'avis de cet homme; ce qui leur réussit si heureusement, que les uns prirent Vela Nuñez, et les autres Rodriguez Mexia, avec le fils de Gonzale Pizarre qu'ils emmenoient. Les prisonniers avoient beaucoup d'argent qui fut pris. Ils les emmenèrent à Hinoyosa, qui se réjouit fort de cette prise, à cause que Vela Nuñez le pouvoit troubler à Panama dans ses prétentions, et que d'ailleurs il ne doutoit point que la délivrance du fils de Gonzale Pizarre ne fût extrêmement agréable à son père.

Hinoyosa faisant route pour se rendre à Panama rencontra Rodriguez de Carvajal, qui lui apprit ce qui se passoit dans cette ville, où on avoit pris les armes pour lui résister. Cette nou-

velle l'obligea de prendre ses mesures là-dessus, et de mettre toutes choses en bon état; ensuite il continua sa navigation, et au mois d'octobre de l'an 1545, il parut à la vue de Panama, avec onze vaisseaux et deux cent cinquante hommes effectifs. Les habitants en furent alarmés, et coururent tous à leurs postes sous la conduite de Pedro de Casaos leur général. Il y avoit dans cette ville plus de cinq cents hommes, mais la plupart étoient artisans ou marchands, si peu accoutumés aux armes qu'ils ne savoient ni tirer ni même manier une arquebuse, et le pire étoit qu'ils n'avoient aucune envie de se battre, parce qu'il leur sembloit que la venue de ces gens leur devoit être plus utile que dommageable. D'ailleurs, les plus riches marchands d'entre eux avoient au Pérou des associés et des facteurs qui manioient leurs biens, ce qui leur faisoit appréhender que Gonzale Pizarre ne s'en saisît quand il seroit averti de leur résistance. Toutes ces considérations n'empêchèrent pourtant pas qu'ils ne se missent en état de défense et en ordre de bataille, ayant pour chefs principaux le général Pedro de Casaos, et Arias d'Azebedo, qui se retira depuis en Espagne, et choisit pour le lieu de sa demeure Cordoue, où il y a encore aujourd'hui des cavaliers qui sont ses neveux. Il y avoit aussi Jean Fernandez de Robelledo et André d'Araysa, sans les capitaines du vice-roi, qui étoient Jean de

Jean de Guzman et de Jean d'Illanez ses capitaines, envoyoit à Panama son frère Vela Nuñez, avec ordre exprès d'emmener avec lui les gens qu'il trouveroit là, et d'en lever davantage encore avec l'argent qu'il avoit reçu et pris dans les coffres du roi pour cela. Cet homme ajoutoit encore que le vice-roi avoit mis entre les mains de son frère un fils naturel de Gonzale Pizarre. Qu'ainsi Vela Nuñez étoit parti du Popayan avec ces ordres, qu'il étoit à une journée de là, et l'avoit envoyé devant pour épier et savoir s'il y auroit sûreté à venir dans ce port.

Hinoyosa, instruit de toutes ces particularités, envoya deux de ses capitaines avec quelques soldats, qui prirent deux routes différentes suivant l'avis de cet homme; ce qui leur réussit si heureusement, que les uns prirent Vela Nuñez, et les autres Rodriguez Mexia, avec le fils de Gonzale Pizarre qu'ils emmenoient. Les prisonniers avoient beaucoup d'argent qui fut pris. Ils les emmenèrent à Hinoyosa, qui se réjouit fort de cette prise, à cause que Vela Nuñez le pouvoit troubler à Panama dans ses prétentions, et que d'ailleurs il ne doutoit point que la délivrance du fils de Gonzale Pizarre ne fût extrêmement agréable à son père.

Hinoyosa faisant route pour se rendre à Panama rencontra Rodriguez de Carvajal, qui lui apprit ce qui se passoit dans cette ville, où on avoit pris les armes pour lui résister. Cette nou-

« qu'ils étoient chrétiens et qu'ils étoient venus « en ce pays-là pour y prêcher le saint Évangile, « ils ne tournassent point leurs armes contre « eux-mêmes, cela ne se pouvant faire sans leur « commune infamie ». A ces clameurs, les deux armées firent halte, et commencèrent à parler de trêve; on donna des otages de part et d'autre pour la sûreté commune. Hinoyosa nomma de son côté, pour cette négociation, don Baltasar de Castille, fils du comte de la Gomere, et ceux de Panama nommèrent don Pedro de Cabrera. Ils étoient tous deux de Séville. Ceux du parti de Hinoyosa disoient « qu'ils trouvoient étrange « que les bourgeois leur refusassent l'entrée de « leur ville, vu qu'ils ne venoient point là pour « leur faire aucun mal, mais pour réparer les « pertes et les dommages que Bachicao leur « avoit faits par sa tyrannie, et se fournir, en « payant, des munitions et des vivres dont ils « pourroient avoir besoin pour leur voyage; « qu'ils avoient ordre exprès de Pizarre de n'of-« fenser personne, et de ne point combattre « s'ils n'y étoient forcés; qu'ils ne demandoient « donc autre chose que la liberté d'acheter des « provisions dont ils avoient besoin, et de ré-« parer leurs vaisseaux pour s'en retourner, « parce que leur principal dessein, en venant « là, avoit été de chercher le vice-roi et l'obli-« ger à retourner en Espagne, selon l'intention « des auditeurs, pour empêcher qu'il ne trou-

« blât pas davantage le pays; que ne le trouvant « point à Panama, ils n'avoient garde de s'y « arrêter, comme on se l'imaginoit. Qu'ainsi ils « demandoient qu'on ne les attaquât point, et « qu'on ne les obligeât point à en venir à un « combat qu'ils souhaitoient d'éviter par toutes « les voies de douceur et d'honnêteté qui leur se- « roient possibles, pour suivre en cela les ordres « de Gonzale Pizarre; mais qu'enfin si on les « obligeoit à combattre, ils feroient tout leur « possible pour ne se point laisser vaincre. »

Casaos et ceux de son parti appuyoient aussi de leur côté la justice de leur cause par plusieurs raisons, disant « qu'ils entreprenoient « mal à propos d'entrer à main armée dans les « terres d'autrui; que quand même Gonzale Pi- « zarre auroit droit, comme ils disoient, de gou- « verner le pays, ils ne croyoient pas qu'ils fus- « sent bien fondés à les venir violenter, sous « prétexte qu'il les autorisoit; que Bachicao, leur « ayant promis les mêmes choses qu'ils leur pro- « mettoient, n'avoit pas laissé depuis d'empiéter « sur leur juridiction et d'y faire des extorsions « et des voleries ».

Les commissaires nommés de part et d'autre, ayant examiné les raisons des deux partis, cherchèrent un tempérament pour accommoder cette affaire, et conclurent ensemble qu'il seroit permis à Hinoyosa de descendre à terre, d'entrer dans la ville, d'y demeurer trente jours

avec cinquante de ses gens pour la sûreté de sa personne ; mais que sa flotte, avec ce qui restoit de soldats, iroit relâcher aux îles des Perles, où ils pourroient trouver les ouvriers et les matériaux nécessaires pour la réparation de leurs vaisseaux ; et qu'enfin, aussitôt après que les trente jours seroient passés, ils s'en retourneroient tous au Pérou. Cette convention étant faite et jurée de part et d'autre, avec promesse réciproque de l'observer ponctuellement, et pour plus grande assurance des otages donnés des deux côtés, Hinoyosa entra dans Panama avec cinquante de ses soldats, et s'y logea dans une assez belle maison, où il tenoit table ouverte à tous venants, permettant à ses gens de jouer et de converser ouvertement avec les bourgeois ; si bien que dans peu de jours, comme dit Augustin de Zarate (liv. 5, chap. 32), de qui j'ai tiré tout ceci, presque tous les soldats que les capitaines Jean de Guzman et Jean d'Illanez avoient levés pour le vice-roi, et plusieurs fainéants qui se trouvèrent dans la ville, s'engagèrent avec lui. Pedro de Hinoyosa en forma un corps considérable, ce qui fut cause que les deux capitaines du vice-roi, se voyant abandonnés de leurs gens, s'enfuirent secrètement dans une barque avec quatorze ou quinze personnes qui leur étoient restées. Hinoyosa demeura cependant tranquillement à Panama ; il y faisoit subsister ses troupes et en augmentoit

« blât pas davantage le pays; que ne le trouvant « point à Panama, ils n'avoient garde de s'y « arrêter, comme on se l'imaginoit. Qu'ainsi ils « demandoient qu'on ne les attaquât point, et « qu'on ne les obligeât point à en venir à un « combat qu'ils souhaitoient d'éviter par toutes « les voies de douceur et d'honnêteté qui leur se- « roient possibles, pour suivre en cela les ordres « de Gonzale Pizarre; mais qu'enfin si on les « obligeoit à combattre, ils feroient tout leur « possible pour ne se point laisser vaincre. »

Casaos et ceux de son parti appuyoient aussi de leur côté la justice de leur cause par plusieurs raisons, disant « qu'ils entreprenoient « mal à propos d'entrer à main armée dans les « terres d'autrui; que quand même Gonzale Pi- « zarre auroit droit, comme ils disoient, de gou- « verner le pays, ils ne croyoient pas qu'ils fus- « sent bien fondés à les venir violenter, sous « prétexte qu'il les autorisoit; que Bachicao, leur « ayant promis les mêmes choses qu'ils leur pro- « mettoient, n'avoit pas laissé depuis d'empiéter « sur leur juridiction et d'y faire des extorsions « et des voleries ».

Les commissaires nommés de part et d'autre, ayant examiné les raisons des deux partis, cherchèrent un tempérament pour accommoder cette affaire, et conclurent ensemble qu'il seroit permis à Hinoyosa de descendre à terre, d'entrer dans la ville, d'y demeurer trente jours

avec cinquante de ses gens pour la sûreté de sa personne ; mais que sa flotte, avec ce qui restoit de soldats, iroit relâcher aux îles des Perles, où ils pourroient trouver les ouvriers et les matériaux nécessaires pour la réparation de leurs vaisseaux ; et qu'enfin, aussitôt après que les trente jours seroient passés, ils s'en retourneroient tous au Pérou. Cette convention étant faite et jurée de part et d'autre, avec promesse réciproque de l'observer ponctuellement, et pour plus grande assurance des otages donnés des deux côtés, Hinoyosa entra dans Panama avec cinquante de ses soldats, et s'y logea dans une assez belle maison, où il tenoit table ouverte à tous venants, permettant à ses gens de jouer et de converser ouvertement avec les bourgeois ; si bien que dans peu de jours, comme dit Augustin de Zarate (liv. 5, chap. 32), de qui j'ai tiré tout ceci, presque tous les soldats que les capitaines Jean de Guzman et Jean d'Illanez avoient levés pour le vice-roi, et plusieurs fainéants qui se trouvèrent dans la ville, s'engagèrent avec lui. Pedro de Hinoyosa en forma un corps considérable, ce qui fut cause que les deux capitaines du vice-roi, se voyant abandonnés de leurs gens, s'enfuirent secrètement dans une barque avec quatorze ou quinze personnes qui leur étoient restées. Hinoyosa demeura cependant tranquillement à Panama ; il y faisoit subsister ses troupes et en augmentoit

le nombre, sans permettre qu'elles fissent tort à personne, et sans se mêler lui-même d'autre chose que de ce qui regardoit ses soldats. Il envoya Pedro de Cabrera et Fernand Mexia de Guzman, son gendre, à Nombre de Dios, avec quelques soldats, pour garder ce port et tâcher d'avoir les avis qui leur étoient nécessaires pour leur sûreté commune, tant du côté d'Espagne que des autres pays.

CHAPITRE XXXII.

Ce que fit Melchior Verdugo à Truxillo, à Nizarraga et dans Nombre de Dios, d'où il fut chassé honteusement.

Il arriva en même dans la ville de Truxillo un événement bien surprenant, et qui ne causa pas moins de scandale qu'il avoit auparavant attiré de haine sur son auteur qui étoit un habitant de la ville, appelé Melchior Verdugo, à qui appartenoit le gouvernement de Cassamarca, province fameuse par la prise du roi Atahuallpa. Il étoit de la ville d'Avila, et par conséquent compatriote du vice-roi, en faveur de qui il voulut faire paroître son zèle par quelque action d'éclat. Le vice-roi, s'en étant aperçu

un peu avant qu'il fût arrêté prisonnier, lui donna diverses commissions qui tendoient au dessein qu'il avoit de dépeupler la ville des Rois, ce qui rendit Melchior Verdugo odieux à Gonzale Pizarre et à tous les siens généralement. Verdugo le reconnut, et se proposa dès-lors de sortir du royaume sans attendre que les gens de Pizarre se saisissent de lui; mais auparavant il se voulut signaler par quelque action remarquable faite contre Gonzale. Il gagna pour cet effet quelques soldats, acheta secrètement des armes, et fit même faire dans sa maison, par un ouvrier qu'il y tenoit, des arquebuses, des chaînes de fer, des ceps et des menottes. Pendant qu'il attendoit ainsi quelque commodité pour l'exécution de son dessein, il arriva au port de Truxillo un vaisseau qui venoit de la ville des Rois. Se voulant servir de cette occasion, il fit appeler le maître pilote et la plupart de ses compagnons, sous prétexte de leur vouloir montrer certaines marchandises et du maïs qu'il devoit envoyer à Panama. Quand ils furent dans sa maison, il les enferma dans une basse fosse, ensuite il fit semblant de ne pouvoir se soutenir sur ses pieds à cause d'un mal de jambes dont il étoit fort incommodé de temps en temps. Il mit cependant la tête à une fenêtre, d'où voyant passer les officiers de la ville et un greffier avec eux, il les pria de vouloir entrer chez lui, parce qu'il souhaitoit de

faire passer quelques actes en leur présence, et que son incommodité l'empêchoit de pouvoir sortir. Ils ne furent pas plus tôt entrés, qu'il les conduisit jusqu'au lieu où étoit le maître pilote; étant là, il leur fit ôter leurs baguettes, les enchaîna, et laissa près d'eux six arquebusiers pour les garder. Cela fait, il revint à la fenêtre et appela d'autres habitants, feignant d'avoir quelque chose à leur communiquer; mais au lieu de leur parler d'affaires, il les mit tous en prison, sans que ceux de dehors en sussent rien; si bien qu'en peu de temps il se trouva avoir en sa puissance plus de vingt personnes des principaux de la ville, c'est-à-dire à peu près tous, les autres étant allés avec Gonzale Pizarre. Verdugo, ayant ainsi jeté les fondements de son dessein, sortit sur la place publique avec une vingtaine de soldats, ses amis, et se mit à crier qu'on eût à prêter main-forte au roi, saisissant tous ceux qui n'accouroient pas assez vite à lui. Après cela, il retourna trouver ses prisonniers, et leur dit à tous ensemble qu'il vouloit aller chercher le vice-roi avec tout ce qu'il pourroit assembler de gens et d'armes; que pour l'exécution de son dessein il avoit besoin d'argent; qu'ainsi il leur demandoit quelle somme ils lui pouvoient fournir pour la donner sans délai, sinon qu'il les emmeneroit prisonniers avec lui. En cette extrémité, tout ce que ces infortunés purent faire fut de payer comptant ce

qu'ils lui promirent. Outre ces deniers, il alla prendre dans les coffres du roi ce qui s'y trouva, et y ajouta ce qu'il avoit déjà du sien, qui alloit fort loin, parce qu'il étoit extrêmement riche. Il partit avec tous ces trésors et s'embarqua dans le vaisseau nouvellement arrivé, menant avec lui jusqu'à la rade ces malheureux prisonniers qu'il laissa tous dans les fers, de peur qu'ils ne lui jouassent quelque mauvais tour, et fit voile vers Panama. Dans son voyage, il prit un vaisseau chargé de plusieurs marchandises que Bachicao avoit dérobées dans cette ville-là, et qu'on lui faisoit tenir; mais Verdugo s'en étant saisi les partagea entre ses gens. Cependant il changea d'avis, et n'osa hasarder d'aller à Panama, de peur de rencontrer la flotte de Gonzale Pizarre qui étoit dans cette ville, de sorte qu'aussitôt il prit la route de Nizarraga. Pedro de Hinoyosa, en ayant été averti, envoya après lui deux vaisseaux, où il embarqua six vingts arquebusiers commandés par le capitaine Jean Alfonse Palomin, qui, étant arrivé sur les côtes de Nizarraga, se rendit aisément maître du vaisseau de Verdugo; mais il ne trouva pas à propos de faire une descente en ce lieu-là, étant bien assuré que les habitants des villes de Grenade et de Léon se tenoient prêts pour l'empêcher; ainsi il s'en retourna à Panama, emmenant tous les vaisseaux qu'il trouva le long de la côte de Nizarraga dont

il pouvoit se servir, et faisant mettre le feu aux autres.

Étant arrivé à Panama, il rendit compte à Pedro de Hinoyosa de tout ce qui s'étoit passé. Verdugo, de son côté, se trouva fort empêché, ne pouvant exécuter dans la mer du sud aucune des choses qu'il prétendoit faire contre Gonzale Pizarre; car, avec ce qu'il avoit perdu son vaisseau, il ne pouvoit pas en acheter un autre, Bachicao et ses gens les ayant tous pris. Comme il étoit en ces extrémités, il s'avisa, qu'allant par la mer du nord à Nombre de Dios, il trouveroit le moyen de venir à bout de quelque grande entreprise, s'imaginant que Pedro de Hinoyosa auroit mis peu de gens dans cette ville et négligé de la garder. Sur cette imagination, il fit préparer quatre barques, et avec environ cent soldats bien équipés, il s'embarqua sur le lac de Nizarraga, entra par le canal dans la mer du nord, et alla côtoyant jusqu'à Nombre de Dios. A l'embouchure de la rivière qu'on nomme Chagre, il prit une barque où il y avoit certains négres latins. Il s'informa fort exactement de ces gens de tout ce qui se passoit à Nombre de Dios, des capitaines qui y étoient, du nombre de leurs soldats, et du lieu où étoit leur quartier. Après s'être bien instruit et avoir pris pour guides ces mêmes négres, il se rendit à la ville vers la mi-nuit, mit pied à terre, et assiégea la maison où logeoient

les capitaines don Pedro de Cabrera et Fernand Mexia avec quelques soldats, qui, s'étant éveillés au bruit, se mirent en défense. Les soldats de Verdugo, voyant cela, mirent le feu à la maison, qui se trouva bientôt embrasée. Le feu parvint à un escalier que Fernand Mexia défendoit avec quelques soldats; pour s'en tirer, ils furent contraints de se résoudre à une sortie, et ils en firent une à travers les ennemis, qui leur firent peu de résistance, n'étant venus qu'en intention de voler plutôt que de tuer personne. Ils se sauvèrent à la faveur de la nuit; et par les montagnes qui sont en ces quartiers-là presque attachées aux maisons, ils se retirèrent à Panama, où ils rendirent compte à Pedro de Hinoyosa de ce qui leur venoit d'arriver, ce qui lui fit beaucoup de chagrin, et lui fit prendre la résolution de s'en venger. Dans cette vue, il alla trouver le docteur Ribera, qui étoit alors à Panama, quoiqu'il fût gouverneur de Nombre de Dios. Il se plaignit à lui de ce que, sans titre ni provision aucune, Verdugo avoit eu l'effronterie d'entrer dans son gouvernement à main armée, qu'il avoit de son autorité propre pris les officiers de justice, délivré les prisonniers, et mis en trouble non seulement les deux mers du sud et du nord, mais particulièrement la ville de Nombre de Dios. Enfin il conclut en priant instamment Ribera de vouloir marcher lui-

même en personne pour châtier une telle insolence, et il offrit de l'accompagner et de le secourir avec ses gens. Le docteur Ribera prit la résolution de faire ce qu'on lui demandoit, et accepta les offres qu'on lui faisoit; ainsi, Hinoyosa et ses capitaines lui prêtèrent serment, et promirent d'obéir exactement à ses ordres, le reconnoissant pour leur général. On mit donc les troupes en état, et ils partirent de Panama pour aller à Nombre de Dios. Melchior Verdugo en étant averti mit aussi ses gens en ordre et fit prendre les armes aux habitants de la ville. Hinoyosa les attaqua si bien, que des premiers coups d'arquebuse qui furent tirés il en fut tué quelques uns de part et d'autre. Les habitants, voyant que leur gouverneur commandoit en qualité de général ceux qui les attaquoient, se retirèrent du côté d'une montagne qui étoit là près, et les soldats de Verdugo les voulant retenir se mirent en désordre, de sorte qu'il fut contraint de se retirer dans ses barques. Il se saisit du meilleur navire qu'il trouva dans le port, et y fit mettre l'artillerie des autres vaisseaux pour battre la ville; mais comme elle est située dans un fond, il ne pouvoit faire aucun dommage aux maisons. Ainsi, voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ses desseins et que la plupart de ses gens étoient demeurés à terre, il tourna du côté de Carthagène pour y attendre l'occasion de nuire à son ennemi

s'il pouvoit. Le docteur Ribera et Pedro de Hinoyosa, après avoir rétabli la tranquillité à Nombre de Dios et laissé une garnison plus forte que celle qui y étoit auparavant, sous le commandement des mêmes capitaines, s'en retournèrent à Panama.

CHAPITRE XXXIII.

Blasco Nunez Vela fait de nouveaux préparatifs au Popayan, d'où Gonzale Pizarre tâche de le faire sortir en feignant de s'en aller à Quito. — Le vice-roi va chercher Pedro de Puelles.

Le vice-roi, comme nous avons dit ci-devant, étoit arrivé au Popayan, où, pour ne demeurer pas oisif, il fit amasser tout ce qu'on put trouver de fer dans la province, et envoya chercher des ouvriers pour le forger et le mettre en œuvre. Ces ouvriers travaillèrent si bien, qu'ils firent en peu de temps deux cents arquebuses, et les rendirent toutes montées. Après cela, s'étant pourvu d'armes défensives, il écrivit au gouverneur Sébastien de Belalcazar, et à un de ses capitaines qu'on appeloit Jean Cabrera, qui par l'ordre de ce gouverneur étoit allé pour conquérir une nouvelle province d'Indiens.

Il lui faisoit une relation assez étendue de tout ce qui étoit arrivé depuis sa venue au Pérou; du soulèvement et de la tyrannie de Gonzale Pizarre, et comment il l'avoit chassé du pays. Après cela, il lui disoit « qu'il étoit résolu de « l'aller chercher; qu'il n'attendoit pour cela « que d'avoir des troupes suffisantes, et qu'ainsi « il le prioit de le venir joindre avec ses forces, « lui représentant qu'il rendroit un signalé ser-« vice au roi; qu'après la défaite du tyran, on « partageroit de nouveau le Pérou, et que ce « qu'il y auroit de meilleur seroit pour lui ». Il écrivit à peu près la même chose au gouverneur; et pour les encourager davantage l'un et l'autre, il ajouta « que Diego Centeno s'é-« toit déclaré pour Sa Majesté à l'autre extré-« mité du Pérou; qu'il venoit tous les jours un « grand nombre de gens se joindre à lui; et « qu'ainsi, allant attaquer Pizarre dans ces con-« jonctures, il étoit presque impossible qu'il « pût résister et s'empêcher d'être entièrement « défait. » Pour engager encore plus aisément ces capitaines à venir, et afin que leur monde fût mieux disposé à les suivre, le vice-roi leur envoya un ordre de pouvoir prendre trente mille ducats pour la subsistance des gens de guerre.

Ces capitaines ayant vu ces dépêches obéirent ponctuellement, et s'en allèrent au Popayan avec cent soldats bien équipés. Ils saluèrent le

vice-roi, qui les reçut très bien, et qui envoya aussitôt des lettres de même teneur que les précédentes au nouveau royaume de Grenade, à Carthagène et en divers autres lieux, pour demander de nouveaux secours, comme en effet il ne se passa presque point de jour qu'il ne lui en vînt; et ainsi dans peu de temps il se trouva jusqu'à quatre cents hommes. Il apprit alors la nouvelle de l'emprisonnement de son frère Vela Nuñez, et la défaite de ses capitaines Jean d'Illanez et Jean de Guzman; ce qui l'affligea fort, comptant beaucoup sur le secours qu'il recevroit de ce côté-là.

Pendant ce temps-là, Gonzale Pizarre ne pensoit à autre chose qu'aux moyens qu'il pourroit tenir pour faire tomber entre ses mains le vice-roi, ne se tenant pas en sûreté tant qu'il vivroit et qu'il auroit des troupes sur pied. Il se servit donc d'une ruse, qui fut de faire courir le bruit qu'il vouloit aller dans la province des Charcas pour pacifier les troubles que Diego Centeno y avoit causés, et laisser seulement à Quito le capitaine Pedro de Puelles avec trois cents hommes, pour faire tête au vice-roi et l'empêcher d'aller plus avant, en cas qu'il le voulût entreprendre. Il se mit en devoir d'exécuter ce dessein, comme si c'eût été sa véritable intention, nommant les capitaines et les soldats qui le devoient suivre, et ceux qui devoient demeurer avec Puelles: et il sortit ainsi de Quito,

après avoir fait la revue des gens qu'il menoit, et des autres qu'il laissoit en garnison. Il fit aussi en sorte que cela vînt à la connoissance du vice-roi, par le moyen d'un espion du vice-roi même, qu'il avoit envoyé pour épier les démarches de son ennemi. Cet espion trahit celui qui l'avoit envoyé, se découvrit à Gonzale Pizarre, et lui donna l'intelligence du chiffre qu'il avoit pour communiquer par lettres avec le vice-roi. Gonzale Pizarre lui fit donc écrire tout ce qui se passoit, et trouva moyen de faire donner la lettre à un Indien qui, ne sachant pas ces tours de souplesse, se chargea de la faire tenir. Il donna encore ordre à Pedro de Puelles de faire savoir à quelques amis qu'il avoit au Popayan, qu'il demeuroit à Quito avec trois cents hommes; que s'ils vouloient se venir réjouir avec lui, ils le pouvoient faire sans crainte, et que d'ailleurs le pays étoit en sûreté par l'absence de Gonzale Pizarre. Afin que cette affaire réussît avec plus de succès, il voulut que ces lettres fussent portées par des Indiens qui l'eussent vu partir, pour le pouvoir assurer ainsi; et pour mieux jouer son rôle, il voulut que Pedro de Puelles les envoyât de manière à ce qu'elles pussent aisément être surprises par les gens du vice-roi. Pizarre n'eut pas plus tôt achevé de tramer tout ceci, qu'il partit en effet de Quito, comme nous avons dit; mais il s'arrêta à deux ou trois journées, sous prétexte de maladie.

Le vice-roi cependant reçut les lettres de son espion et celles de Pedro de Puelles ; de manière que les croyant véritables il y ajouta foi, et s'imagina qu'avec quatre cents hommes qu'il avoit il vaincroit facilement Pedro de Puelles, après la défaite duquel il hâteroit celle de Gonzale Pizarre. Il partit donc du Popayan pour aller à Quito, quoiqu'il n'eût aucune nouvelle de Gonzale Pizarre ni de ses gens, parce qu'on avoit fait occuper tous les passages. Cependant Pizarre savoit toutes les démarches du vice-roi par le moyen des Indiens canarins. Quand il sut qu'il étoit à douze lieues de Quito, il rebroussa en diligence vers cette ville-là pour y joindre Pedro de Puelles, et ces deux armées ainsi jointes allèrent chercher le vice-roi pour lui donner bataille. Gonzale Pizarre étoit fort aise de se voir en état d'aller combattre son ennemi, bien qu'on l'assurât qu'il avoit huit cents hommes, parce qu'il comptoit sur la valeur et l'expérience de ses troupes, au lieu que celles du vice-roi étoient toutes nouvelles. En ayant donc fait la revue, il trouva qu'il avoit deux cents arquebusiers, trois cent cinquante piquiers, cent cinquante cavaliers bien équipés, et quantité de poudre fine. Il fit capitaines des arquebusiers Jean d'Acosta et Jean Velez de Guevare. Fernand Bachicao commanda les piquiers, et Pedro de Puelles et Gomez d'Alvarado commandoient la cavalerie. L'étendard fut porté par François

d'Ampuero, qui eut ordre de marcher avec soixante-dix cavaliers pour aller occuper un poste. Outre cela, le licencié Benoît Suarez de Carvajal, frère du commissaire Yllen Suarez, accompagnoit Gonzale Pizarre avec trente de ses amis, ou même de ses parens, desquels il se disoit capitaine. Voilà quelles étoient les forces de Gonzale Pizarre, qui ne sut pas plus tôt que l'ennemi n'étoit qu'à deux lieues de lui, qu'il courut pour se saisir du passage d'une rivière par où le vice-roi venoit, dans l'espérance qu'il le pourroit mettre là en déroute. Pizarre l'ayant gagné s'y fortifia de bonne manière. Ceci arriva un samedi, 15 janvier de l'an 1546, à ce que dit Augustin de Zarate.

Le vice-roi Blasco Nuñez Vela marchoit avec beaucoup de courage contre le capitaine Pedro de Puelles, s'imaginant d'en venir aisément à bout. Sur cette espérance, il se rendit si près de Pedro de Puelles, ne sachant pas que Gonzale Pizarre fût avec lui, que les coureurs se parlèrent et se dirent même des injures. Cependant, malgré cette entrevue, le vice-roi ne sut jamais que Gonzale Pizarre fût là, et crut toujours de n'avoir affaire qu'à Pedro de Puelles, jusqu'au jour qu'il croyoit livrer bataille. Augustin de Zarate prétend qu'il le sut plus tôt; voici ce qu'il en dit (liv. 5, chap. 52) :

« Le vice-roi étoit dans un village nommé Tuza, à vingt lieues de Quito, quand il apprit

que Gonzale Pizarre étoit dans cette ville avec une armée d'environ huit cents hommes. Il ne voulut pas que cela fût su publiquement; mais il le dit seulement à ses capitaines, à qui il donna ordre de tenir toutes choses en état de pouvoir donner bataille. Quand il fut arrivé au pied de la colline sur laquelle étoit Gonzale Pizarre, il résolut d'aller le prendre par-derrière, et marcha pour cela secrètement par un chemin différent de celui que les ennemis gardoient. Il se flattoit de tirer de là un grand avantage, parce que les arquebusiers de Pizarre et ses principales forces étoient sur la colline du côté qu'ils croyoient que le vice-roi devoit venir, et à l'arrière-garde étoit la cavalerie sans aucun soupçon qu'on vînt commencer l'attaque par elle. C'étoit la raison qui avoit obligé le vice-roi à se venir loger si près des ennemis, comme on a dit qu'il étoit. Dès la première nuit qu'il fut là, il quitta son camp, laissant ses tentes comme elles étoient, et y laissant des Indiens et des chiens avec des feux allumés en plusieurs endroits, pour tromper les ennemis et leur faire croire que toute son armée y étoit. Cependant il partit sans bruit avec toutes ses troupes, et prit ce chemin secret par lequel on lui avoit dit qu'il auroit quatre lieues à faire. Comme ce chemin étoit peu fréquenté et qu'il y avoit long-temps qu'on n'y passoit point, il y trouva tant de difficultés et mauvais pas, qu'il

étoit jour avant qu'il pût faire ce qu'il s'étoit proposé. Il se trouva à une lieue des ennemis, sans espérance de pouvoir les surprendre comme il en avoit le dessein. Cela lui fit prendre la résolution d'aller à Quito. »

CHAPITRE XXXIV.

Bataille de Quito, où l'armée du vice-roi Blasco Nunez Vela fut entièrement défaite, et lui tué.

Le vice-roi ayant marché vers Quito entra dans cette ville sans trouver personne qui lui résistât. Ce fut là qu'il apprit, selon le sentiment de quelques uns, que Gonzale Pizarre venoit à lui, ce qui le surprit fort et lui fit soupçonner qu'on lui avoit joué une pièce. D'un autre côté, Gonzale Pizarre, ne sachant rien de l'arrivée du vice-roi à Quito, crut toujours qu'il étoit dans son camp, jusqu'à ce que le matin ses coureurs s'étant approchés des tentes, et n'entendant pas de bruit, entrèrent dedans, et apprirent des Indiens ce qui se passoit. Ils en avertirent Gonzale Pizarre, qui apprit aussi que le vice-roi étoit à Quito. Il décampa donc à l'heure même, et fit marcher ses gens en ordre

de bataille, résolu de la livrer au vice-roi en quelque lieu qu'il le rencontrât. Cependant le vice-roi, qui savoit l'état des affaires et l'avantage que les ennemis avoient sur lui, voyant qu'il n'y avoit point d'autre remède que de hasarder le combat, en prit aussi la résolution avec beaucoup de courage, espérant que ceux qui seroient vrais serviteurs du roi se rendroient dans son parti. Il sortit donc de la ville pour recevoir l'ennemi, et fit tout ce qu'il put pour animer ses soldats; en effet, ils marchèrent tous avec autant de courage et d'ardeur que s'ils eussent été assurés de la victoire. Gonzale Pizarre avoit l'avantage de son côté, à l'égard de la qualité des gens de guerre, mais cela n'empêchoit pas que le vice-roi n'eût aussi du sien de braves officiers. Sancho Sanchez d'Avila et son cousin Jean Cabrero étoient capitaines d'infanterie, et Sébastien de Belalcazar, Sepeda et Pedro de Bassan commandoient la cavalerie. Le combat commença par quelques escarmouches, et les arquebusiers firent de part et d'autre plusieurs décharges où ceux de Pizarre avoient beaucoup d'avantage sur les gens du roi, parce que ses arquebusiers étoient plus adroits, plus accoutumés à la guerre, et leur poudre incomparablement meilleure que celle des autres. Comme leurs bataillons étoient trop serrés, il fallut nécessairement que les soldats qui s'y trouvèrent de trop s'allassent

ranger sous leurs drapeaux. Du côté de Gonzale Pizarre, le capitaine Jean d'Acosta et un autre officier, nommé Paez de Sottomajor, rallièrent leurs gens; et en même temps Gonzale Pizarre commanda au licencié Carvajal de marcher avec sa compagnie pour charger les ennemis à droite. Il voulut se mettre à la tête de la cavalerie, mais ses capitaines s'y opposèrent, et le prièrent de se poster avec sept ou huit cavaliers à côté de l'escadron pour donner les ordres et voir comment tout se passeroit.

La cavalerie du vice-roi, voyant approcher le licencié Carvajal, s'avança aussi et se mêla parmi les ennemis, « avec si peu d'ordre, comme dit Augustin de Zarate, qu'elle fut presque mise en déroute avant d'avoir joint les ennemis », car elle fut fort incommodée par une ligne d'arquebusiers; et d'ailleurs le licencié Carvajal les traita fort mal avec les siens, qui, quoiqu'en petit nombre, ne laissoient pas d'avoir l'avantage sur ceux du vice-roi. Il est vrai qu'eux et leurs chevaux étoient frais et robustes, au lieu que ceux du vice-roi n'en pouvoient plus de foiblesse et de lassitude. Après avoir rompu leurs lances et s'être ralliés, on combattit avec des épées, des haches et des masses, dont ils se chargèrent si rudement, que la bataille fut tout-à-fait cruelle et sanglante. Cependant la cavalerie de Gonzale Pizarre, composée d'environ cent hommes, qui marchoient sous son éten-

dard, se mit à donner, et trouvant déjà les ennemis en désordre, elle n'eut pas beaucoup de peine à les mettre entièrement en déroute. L'infanterie de son côté ne s'épargnoit point, et faisoit tant de bruit, qu'on eût dit qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse qu'elle n'étoit en effet. Aux premières décharges qui se firent, le capitaine Jean Cabrera fut tué, et un peu après Sancho Sanchez d'Avila fut tué de même, après s'être servi, avec beaucoup de force et d'adresse, d'une épée à deux mains, dont il rompit plusieurs files du bataillon ennemi. L'échec qu'eurent les troupes du vice-roi, ayant donné l'avantage du nombre à celles de Pizarre, leur ouvrit un chemin à la victoire, parce qu'ils ne cessèrent d'attaquer les ennemis de tous côtés jusqu'à ce qu'ils en eussent tué la plupart. Pendant cette déroute, le vice-roi se mêla dans la cavalerie et combattit avec beaucoup de courage; à la première rencontre, il renversa par terre Alfonse de Montalvo, et fit plusieurs autres choses qui témoignèrent assez qu'il ne manquoit pas de cœur. Il portoit par-dessus ses armes une camisole de toile des Indes, ce qui fut cause de sa mort, parce qu'en cet équipage, qui empêchoit qu'on ne le connût, s'étant voulu retirer aprés la défaite de son armée, il rencontra un habitant d'Arequepa, qu'on appeloit Fernand de Torrez, qui, ne le reconnoissant pas, lui déchargea sur la tête un si grand coup

d'une hache, qu'il l'étourdit tout-à-fait, si bien que l'un et l'autre tombérent par terre. Augustin de Zarate dit à cette occasion (liv. 5, chap. 32) « que le vice-roi et son cheval étoient « si fatigués du travail de la nuit précédente, « pendant laquelle ils n'avoient ni reposé ni « mangé, qu'il ne falloit pas un fort grand ef-« fort pour le faire tomber ».

Il est sûr que si Fernand de Torrez eût reconnu le vice-roi à l'ordre de Saint-Jacques qu'il portoit ordinairement, il ne l'auroit point tué, mais plutôt fait prisonnier. Mais comme il le prit pour un homme particulier et même pour quelque pauvre soldat, le voyant ainsi habillé, il crut qu'il n'y avoit pas grand mal de s'en défaire. Bien des gens blâmèrent le vice-roi de s'être ainsi travesti; mais il le fit apparemment afin de ne pas être si tôt pris, s'il venoit à perdre la bataille; et d'ailleurs il ne voulut pas qu'on le reconnût, afin qu'on le traitât en simple soldat plutôt qu'en vice-roi.

Après la défaite des gens du vice-roi, le licencié Carvajal se mit à chercher de toutes parts pour voir si, dans la déroute et la confusion des vaincus, il ne le rencontreroit point, pour venger sur lui la mort de son frère. Il trouva le capitaine Pedro de Puelles qui vouloit achever de le tuer, quoiqu'il fût déjà sans sentiment et presque mort de sa chute et d'un *coup* d'arquebuse. Il faut remarquer que ce fut

un des soldats du vice-roi qui le montra à Pedro de Puelles, car sans cela il ne l'eût jamais reconnu. Le licencié Carvajal voulut mettre pied à terre pour achever de le tuer, sans le faire languir, disant que c'étoit une lâcheté trop grande que de frapper inhumainement un homme qui s'en alloit rendre l'esprit. Un peu après, le licencié commanda à un nègre qui le servoit de lui couper la tête, qui fut à l'instant portée à Quito et exposée publiquement sur un gibet. Gonzale Pizarre, extrêmement fâché qu'on eût commis cette indignité, la fit aussitôt ôter et rejoindre au corps du défunt pour l'ensevelir. Un auteur, parlant de ceci, dit « que comme on eut apporté dans la ville de Quito la tête du vice-roi, elle fut mise à un gibet qui étoit à la place, où elle ne demeura que fort peu de temps ; car quelques uns en furent si indignés et en conçurent tant d'horreur, qu'ils l'ôtèrent et l'ensevelirent après l'avoir jointe à son corps ».

Gomare, parlant de la mort du vice-roi, dit « que Fernand de Torrez, habitant d'Arequepa, rencontra par hasard Blasco Nuñez et le jeta de son cheval en bas sans le reconnoître, parce qu'il portoit sur ses armes une espèce de camisole à l'indienne ; qu'Herrera, aumônier de Pizarre, le voyant tomber, accourut incontinent pour le confesser, et que lui ayant demandé qui il étoit, Blasco Nuñez refusa de le lui dire

et lui répondit : C'est de quoi vous ne devez pas vous mettre en peine ; faites seulement votre charge. On dit que la raison pourquoi il cacha sa condition fut la crainte qu'il eut qu'on ne le traitât avec inhumanité, etc. »

Quelques soldats furent si insolents et si barbares qu'ils lui arrachèrent une partie de la barbe, disant : « C'est pour avoir été toujours « en colère et d'humeur insupportable que te « voilà maintenant réduit à ce point. » Un capitaine de ma connoissance porta quelque temps sur son chapeau, en forme de panache, ce qui étoit resté de barbe à ce cavalier infortuné ; mais il eut ordre de l'ôter. Voilà quelle fut la fin de Blasco Nuñez, qui, pour s'être voulu trop obstiner à introduire et faire exécuter des réglements qui n'étoient convenables ni à son roi ni au royaume du Pérou, perdit la vie et fut cause que plusieurs autres, tant du côté des Espagnols que des Indiens, la perdirent aussi, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore dans la suite de cette histoire. Toutefois ce vice-roi ne fut pas si fort à blâmer, comme on se le persuada, n'ayant rien fait que par l'exprès commandement du roi son maître.

CHAPITRE XXXV.

Enterrement du vice-roi. — Ordres donnés par Gonzale Pizarre après la bataille. — Pardon qu'il accorde à Vela Nunez. — Ses lois pour le gouvernement du Pérou.

Gonzale Pizarre, ayant remporté la victoire, fit sonner la retraite pour rassembler ses troupes, ayant pris garde qu'elles s'écartoient pour poursuivre les ennemis. Il demeura sur le champ de bataille environ deux cents hommes du côté du vice-roi, au lieu que de celui de Pizarre il n'y en eut que sept de tués, comme le témoigne Zarate. On n'en sera pas si surpris quand on considérera que les gens du vice-roi étoient si las de la marche et de la fatigue qu'ils avoient eue la nuit précédente, qu'ils n'étoient pas en état de combattre. Ils furent tous enterrés sur le champ de bataille dans des fosses qu'on y fit exprès, en chacune desquelles ils en mirent six ou sept. Pizarre fit porter à Quito le corps du vice-roi, et ceux de Sancho Sanchez d'Avila, de Jean Cabrera, du licencié Gallego, du capitaine Sepeda et des autres principaux, qui furent ensevelis dans la grande église avec beaucoup

de pompe et de solennité, Gonzale Pizarre, et à son exemple ses principaux officiers, allant lui-même à l'enterrement et prenant le deuil. Les plus considérables d'entre les blessés furent don Alfonse de Montemajor, le gouverneur Sebastien de Belalcazar et François Fernandez Giron, que Gomare appelle François Fernandez de Cacerez, dont Augustin de Zarate ne fait aucune mention; mais Diego Fernandez dit de lui ce qui suit :

« Gonzale Pizarre voulut tuer le capitaine François Fernandez Giron, et même il commanda qu'on le fît (perte qui n'eût pas été grande à cause des maux qu'il fit et qu'il causa depuis au Pérou); mais, vaincu par les prières qui lui furent faites, Pizarre changea d'avis et lui fit grâce. »

Le licencié Alvarez, auditeur qui accompagna toujours le vice-roi, fut si maltraité dans cette bataille, qu'il y reçut plusieurs blessures dont il mourut peu de jours après. Quelques médisants néanmoins, comme le remarquent les trois historiens susnommés, « imputèrent sa mort à la faute des chirurgiens, qui s'entendoient, disent-ils, avec Gonzale Pizarre »; mais cela se trouva faux. On reconnut alors une chose assez ordinaire en tout temps, qui est, qu'en matière de factions et de partis contraires, les mauvaises langues s'imposent rarement silence, et prennent plaisir à médire prin-

cipalement de ceux à qui la fortune a été contraire. Sébastien de Belalcazar obtint sa grâce de Pizarre, qui l'envoya à son gouvernement avec la plupart des gens qu'il avoit menés contre lui, après l'avoir obligé par serment à le servir et à lui être fidèle à l'avenir. Après cela, il exila à Chili don Alfonse de Montemajor, Rodriguez Nuñez de Bonilla, trésorier de Quito, et quelques autres des principaux de la ville, qui, s'étant ensuite rendus maîtres du vaisseau où on les avoit embarqués pour faire le voyage, s'en retournèrent à la nouvelle Espagne. Il rassembla aussi tout ce qu'il put des gens du vice-roi, et fit pendre Pedro Bello avec Pedro Anton, pour l'avoir abandonné lâchement et s'être enfuis par mer à la ville des Rois. Après, il demanda aux autres quel sujet ils avoient de se plaindre de lui, disant qu'il n'étoit là que pour le bien des habitants et des soldats, et qu'ils se faisoient la guerre à eux-mêmes quand ils s'attaquoient à lui. Il ajouta qu'il leur pardonnoit néanmoins, parce qu'il savoit que les uns avoient été trompés, et les autres contraints à se mutiner : ainsi il les rassura, et leur promit que s'ils se mettoient dans leur devoir, il ne les estimeroit pas moins que ceux qui l'avoient toujours suivi, et qu'il reconnoîtroit également leurs services. Après leur avoir fait cette promesse, il les envoya dans son camp, défendant expressément que personne ne les maltraitât ni

de fait ni de paroles. Il dépêcha des courriers par tout le royaume pour y semer les nouvelles de sa victoire, afin d'encourager davantage ceux de son parti et de ruiner les espérances de ses ennemis. Il fit embarquer aussi pour Panama le capitaine Alarzon, pour avertir Pedro de Hinoyosa de l'heureux succès de ses armes, et lui dire qu'à son retour il amenât Vela Nuñez et tous les autres qui étoient prisonniers avec lui. Cependant, parmi ceux qui s'intéressoient dans sa fortune, il y en eut quelques uns qui lui conseillèrent d'envoyer sa flotte le long des côtes de la nouvelle Espagne et de Nizarraga, de brûler tout ce qu'on y trouveroit de vaisseaux, afin de faire échouer par ce moyen tous les desseins que ses ennemis pourroient avoir de le combattre par mer, et ensuite de mettre son armée à couvert au port de la ville des Rois, afin qu'en cas que Sa Majesté envoyât des gens en terre ferme, ils ne pussent passer au Pérou, et qu'il se prévalût ainsi de leur impuissance à l'avantage de son parti ; chose qui lui étoit en effet très importante, comme on le verra ci-après. Mais Gonzale Pizarre se fioit si fort à Pedro de Hinoyosa et à ceux de sa suite, qu'il avoit tous élevés à une haute fortune et comblés d'honneurs et de richesses, qu'il ne daigna pas suivre le conseil de ses amis. La crainte qu'il eut encore qu'on n'attribuât cette précaution à lâcheté eut aussi beaucoup de pouvoir sur lui,

outre qu'il se croyoit assez fort pour résister à ses ennemis et les vaincre, quelques forces qu'ils eussent.

Le capitaine Alarçon fit donc son voyage, emmenant avec lui le fils de Gonzale Pizarre, Vela Nuñez et les trois autres soldats qu'on avoit pris tous ensemble, dont il en fit pendre deux, ayant su qu'ils avoient tenu quelque discours scandaleux; et il en eût fait autant du troisième, si le fils de Pizarre ne lui eût sauvé la vie par ses sollicitations, et assuré qu'il s'étoit toujours comporté envers lui avec beaucoup de respect et de soumission. Vela Nuñez étant arrivé à Quito y trouva Gonzale Pizarre plus favorable envers lui qu'il ne s'étoit attendu, car il lui pardonna tout le passé, lui recommandant de prendre mieux garde à sa conduite à l'avenir, et de ne se point rendre suspect par des actions faites à la volée, qui ne pouvoient être que dangereuses pour lui. Il le mena jusqu'à la ville des Rois avec plus de liberté qu'il n'en devoit donner à un si grand ennemi; néanmoins, comme Pizarre étoit un homme franc, il ne se défioit pas aisément de ceux qu'il ne croyoit plus être en état de lui pouvoir nuire. J'avois oublié de dire que le licencié Sepeda fut avec lui au champ de bataille, où il combattit en soldat et non en auditeur. Gonzale Pizarre, ayant pourvu à tout ce que nous venons de voir, ne fut plus occupé que des mesures qu'il pour-

roit prendre pour bien régler cet empire dont il avoit le gouvernement. Il considéroit qu'il se trouvoit seul, ayant lui-même fait rompre l'audience à dessein, menant, comme j'ai dit, avec lui l'auditeur Sepeda; que le licencié Alvarez étoit mort, le docteur Texada envoyé ambassadeur en Espagne, et le licencié Zarate demeuré malade dans la ville des Rois : tellement qu'il ne savoit de quelle sorte rétablir l'audience. Enfin l'envie qu'il avoit de se mettre en état de pouvoir rendre compte de ses actions, lui fit venir dans la pensée de faire lui-même des lois et des ordonnances pour le bon gouvernement du pays, l'accroissement de la religion chrétienne, et le commun bien tant des Espagnols que des Indiens. François Lopez de Gomare fait un chapitre exprès, qui est le cent soixante-treizième, où il en parle au long; en voici le titre : *Du bon gouvernement de Gonzale Pizarre en l'absence de François de Carvbjal, et comment il fut sollicité de plusieurs de se faire roi.*

« Tant que Pizarre, dit ce même auteur, n'eut point près de lui François de Carvajal, son mestre-de-camp, il ne fit jamais mourir aucun Espagnol de son propre mouvement et sans le consentement de tous les autres de son conseil, y procédant alors selon l'ordre et les formalités de la justice. Il ordonna par lettres expresses que, sous peine de la vie, on n'eût à fouler ni à rançonner en aucune sorte les Indiens; que

tous les commandeurs eussent des prêtres dans l'étendue de leurs juridictions, pour enseigner aux Indiens la doctrine chrétienne, sous peine d'être privés de leurs départements; qu'on eût soin de faire valoir le quint et la douane du roi; qu'on ne prît seulement qu'un de dix, et que puisqu'il n'y avoit plus de guerre, la mort de Blasco Nuñez l'ayant terminée, ils eussent tous à servir fidèlement le roi, pour l'obliger à révoquer les ordonnances, à les rétablir dans leurs départements, et à leur pardonner le passé. » Voilà quels étoient ses réglements, que chacun louoit alors, et que Gasca même ne put s'empêcher d'approuver, disant « qu'il ne gouvernoit pas mal, pour être tyran. » Ce bon gouvernement dura jusqu'à ce que Pedro de Hinoyosa livrât la flotte entre les mains de Gasca.

Gomare ajoute quantité d'autres particularités, que nous rapporterons quand il en sera temps; car il se passa alors plusieurs choses remarquables, et qui méritent bien d'être écrites. Mais pour les raconter comme il faut, il est nécessaire que nous fassions un voyage de sept cents lieues pour aller chercher François de Carvajal et Diego Centeno, que nous avons laissés se poursuivant l'un l'autre pour se faire tous les maux imaginables.

ment. Se flattant de cette imagination, il continuoit sa route avec ses gens, espérant qu'avant qu'il fût nuit ils viendroient à bout de leur entreprise; mais d'un autre côté Diego Centeno, qui prenoit garde à lui et aux siens, découvrit par bonheur l'extrême danger où il s'alloit exposer, de sorte que, pour y remédier, à une lieue de la descente du coteau qui menoit à la rivière, ayant assemblé les principaux officiers de son armée, il leur dit : « Messieurs, vous » voyez en quelles extrémités nous sommes ré» duits, car tandis que nous monterons la col« line qui est à côté de l'autre rivière que nous « avons devant nous, il est sûr que notre ennemi « nous enveloppera par derrière, et que ses « arquebusiers nous tueront tous sans que pas « un en échappe. Je me suis donc avisé d'un stra« tagème qui ne me semble pas mauvais, c'est « qu'il faut que six d'entre vous, de ceux qui « ont les meilleurs chevaux, se mettent derrière « la colline qui est à la main droite de ce che« min, où ils se tiendront cachés jusqu'à ce « que Carvajal et son avant-garde aient passé; « alors ils donneront sur son arrière-garde, et « sans respecter personne ils chargeront indif« féremment tout ce qu'ils trouveront d'Indiens, « de Nègres et d'Espagnols. Avec cela je suis « d'avis qu'ils crient le plus haut qu'ils pourront, « afin que ce bruit venant aux oreilles de Car« vajal, il rebrousse chemin pour secourir les

« siens et nous laisse passer librement. » Il nomma donc six cavaliers pour l'exécution de cette entreprise, afin de terminer le différend où ils étoient, parce que l'ayant communiquée à quinze ou seize ils y vouloient tous aller.

Après cette précaution Diego Centeno poursuivit sa route, hâtant les siens de marcher le plus vite qu'ils pourroient. Les six cavaliers s'avancèrent vers la colline, où ils se cachèrent; puis quand ils virent que Carvajal et son avant-garde (où il avoit mis ses meilleurs hommes, ne se doutant pas que ses ennemis les dussent charger en queue) l'eurent entièrement passée, ils attaquèrent l'arrière-garde et poursuivirent avec furie les Espagnols, les Indiens et les Nègres qui menoient le bagage. Non contents de cela, ils tuèrent les mulets et les chevaux qu'ils rencontrèrent, ce qui obligea les ennemis à crier au secours. Carvajal voyant cela fit halte à l'instant, sans vouloir néanmoins rebrousser chemin, de peur que l'alarme étant fausse, et ne trouvant aucun ennemi, il ne perdît l'occasion qu'il avoit en main. Cependant les six cavaliers passèrent outre, et s'y prirent de si bonne façon qu'ils réduisirent les gens de Carvajal à redoubler leurs cris. Il arriva encore une chose qui contribua à mettre l'épouvante dans l'armée de Carvajal. Entre les mulets que tuèrent les six cavaliers, il s'en trouva un qui étoit chargé de six barils de poudre où ils mirent le feu, ce qui

fit un si grand bruit que les vallons et les collines en retentirent. François de Carvajal vit bien que cette alarme n'étoit pas fausse, si bien qu'à l'heure même il envoya secourir les siens qui en avoient grand besoin. Les cavaliers s'en étant aperçus tournèrent le dos, prenant le même chemin par où ils étoient venus, et ainsi à la faveur de leurs guides indiens ils allèrent joindre six ou sept jours après le capitaine Diego Centeno. Le mestre-de-camp Carvajal fut contraint de passer le reste du jour et la nuit suivante au même lieu où il avoit secouru ses gens, ne pouvant poursuivre l'ennemi à cause des grands dégâts que les six cavaliers avoient faits; car ils tuèrent tout ce qu'ils trouvèrent de gens devant eux, et donnèrent moyen cependant à Diego Centeno de se tirer du mauvais passage sans être endommagé de son ennemi. Carvajal fut sensiblement touché de voir que non seulement son projet n'avoit pas réussi, mais qu'un chétif capitaine, qui en comparaison de lui n'étoit qu'un apprenti au métier des armes, n'avoit pas laissé de lui jouer cette pièce, et d'user d'un stratagème par le moyen duquel il s'étoit délivré de ses mains et d'un danger si apparent, qu'il tenoit sa perte pour inévitable. Il ne dit pas un seul mot de tout ce jour-là, ne pensant qu'à réparer la perte qu'il avoit faite, ni ne voulut point souper, disant que le tour qu'on venoit de lui jouer l'avoit soûlé pour long-

temps. Enfin, après qu'une partie de sa colère fut passée avec la nuit, s'adressant à ses principaux officiers il leur dit : « Messieurs, il faut « que je vous avoue que par l'espace de quarante « ans que j'ai porté les armes en Italie, j'ai vu se « tirer glorieusement d'entre les mains de leurs « ennemis, le roi de France, le grand capitaine « Antoine de Leiva, le comte Pierre Novarre, « Marc-Antoine Colonne, Fabrice Colonne et « plusieurs autres fameux capitaines tant es- « pagnols qu'italiens : mais après tout, je n'ai « jamais vu d'adresse semblable à celle dont s'est « aujourd'hui servi ce jeune homme pour se dé- « livrer des piéges que je croyois lui avoir ten- « dus. » Le lendemain il partit de grand matin pour poursuivre son ennemi avec plus d'ardeur et de diligence qu'auparavant, de manière qu'il gagnoit tous les jours sur lui des gens, des chevaux et quantité de bagages. Il ne resta plus à Diego Centeno qu'environ quatre-vingts hommes après avoir été poursuivi plus de deux cents lieues. Voyant donc ses gens si diminués de nombre, et si abattus de lassitude qu'ils ne pouvoient plus se soutenir, il crut qu'il ne pourroit plus trouver d'asile sur terre, ce qui le fit résoudre d'en chercher un sur la mer et de s'en aller le long de la côte à Arequepa. Il envoya pour cet effet un de ses capitaines, nommé Ribadaneira, avec ordre qu'en cas qu'il trouvât quelque vaisseau à la rade il eût à s'en rendre

maître, ou à force d'argent ou par quelque stratagème, et de l'amener au port d'Arequepa, afin qu'il pût s'y embarquer et se tirer de péril. Ribadaneira en trouva un qui s'en alloit au Chili; la nuit il prit un bateau qui le conduisit au vaisseau dont il se rendit aisément maître, et le trouva fort propre à leur dessein, étant bien pourvu de toutes choses. Il se mit dedans avec intention de le mener au port d'Arequepa; mais Diego Centeno, pressé par Carvajal, y arriva plus tôt que le vaisseau, et se voyant tenu de si près par l'ennemi qu'il ne savoit où aller, il résolut de congédier ses troupes, leur disant « que Qibadaneira ne venoit point, et que n'y « ayant aucun vaisseau au port dans lequel il « pût s'enfuir, il trouvoit à propos qu'ils se reti- « rassent quatre à quatre, six à six, ou même « tout seuls comme ils aviseroient pour le mieux». Après cela, il se retira d'avec eux et s'en alla chercher un lieu de refuge sur le haut des montagnes, accompagné de Louis de Ribeira et d'un valet. Ces fugitifs trouvèrent un asile assez favorable dans une caverne où ils demeurèrent cachés près de huit mois, jusqu'à ce que le président Gasca entrât dans le Pérou, et ils furent entretenus durant tout ce temps-là par un curaça du département de Michel Cornejo, dans les terres duquel ils étoient, et où nous les laisserons jusqu'à ce qu'il soit temps de les en tirer.

Dans toutes les occasions où Diego Centeno se trouva depuis qu'il eut levé des gens pour Sa Majesté, il eut toujours en sa compagnie Gonzale Silvestre, né à Herrera d'Alcantara, dont nous avons parlé au long dans notre histoire de la Floride. Carvajal poursuivit cependant Diego Centeno jusqu'au port d'Arequepa, où il en perdit la trace, et il apprit là que lui et ses compagnons s'étoient débandés, qui ça, qui là. Rabadaneira arriva le lendemain matin dans un vaisseau au port de la ville, et ne put si bien se cacher que Carvajal n'apprît d'un prisonnier qu'il étoit là, et à quelle fin il venoit là. Il s'informa aussi du signal concerté entre Centeno et Ribadaneira, et l'ayant su, il fit dessein de se saisir de lui et de son vaisseau; mais Ribadaneira en ayant été averti, et voyant qu'il ne venoit personne, mit aussitôt à la voile. Carvajal, ayant appris en même temps que Lopez de Mendoza fuyoit plus avant dans le pays avec sept ou huit de ses compagnons, envoya promptement après lui un de ses capitaines avec vingt arquebusiers qui, l'ayant suivi près de cent lieues, l'enfermèrent enfin dans le gouvernement du capitaine Diego de Royas, et allèrent rendre compte à Carvajal de ce qui leur étoit arrivé; et celui-ci, voyant que Diego Centeno s'étoit retiré, alla droit à la ville de la Plata pour y tirer de l'argent tant des biens de Gonzale Pizarre que des déserteurs qui l'avoient abandonné.

Pour revenir à Lopez de Mendoza, il faut savoir que ce fut en effet lui-même qui entra, comme nous avons dit, dans le gouvernement de Diego de Royas, qui fut un des capitaines que le licencié Vaca de Castro, gouverneur du Pérou, envoya faire de nouvelles conquêtes après avoir apaisé les révoltes de ce grand empire par le châtiment et la mort de don Diego d'Almagre le jeune. Nous dirons dans le chapitre suivant ce qui lui arriva.

CHAPITRE XXXVII.

Aventures de Lopez de Mendoza. — Poison dont se servoient les Indiens pour envenimer leurs flèches. — Retour de Mendoza dans le Pérou.

L'INTENTION de Lopez de Mendoza étoit de se cacher avec ses compagnons sur les montagnes des Antis, qui sont au levant de tout le Pérou, jusqu'à ce qu'il vînt quelque nouvel ordre de Sa Majesté, et il s'en alloit sans penser qu'il dût jamais rencontrer aucun Espagnol en ce pays-là; mais il fut tout étonné de se trouver avec Gabriel Vermudez, qui étoit un de ceux qui, avec Diego de Royas, étoient entrés dans ces nouvelles terres, où lui et ses compagnons firent des ef-

forts incroyables contre les Indiens et souffrirent toutes les incommodités que le manquement de vivres et la fatigue d'un long chemin causent ordinairement à ceux qui voyagent. Ils avoient pourtant poussé leur conquête jusque sur les bords de la rivière de la Plata, tout proche du fort que Sébastien Gabety avoit fait bâtir, quand la mort de Diego de Royas, leur général, fut cause que la dissension se mit parmi eux, n'ayant pu s'accorder sur l'élection d'un général pour commander cette petite armée. L'ambition déréglée de plusieurs de ceux qui prétendoient à cette charge fut cause qu'ils s'entretuèrent misérablement et se divisèrent en plusieurs bandes, tournant contre eux-mêmes leurs propres armes, comme s'ils n'eussent point eu d'autres ennemis à combattre.

Diego de Royas mourut d'un coup de flèche que lui tirèrent les Indiens, frottée d'une herbe si venimeuse que ceux qui en sont blessés n'en réchappent jamais, parce que ce poison fait son opération dans trois jours, et le septième le blessé perd la vie dans un tel excès de rage qu'il se mange les mains et se donne de la tête contre la muraille. Les Espagnols firent tout ce qu'ils purent pour apprendre des Indiens de quel contre-poison il falloit se servir pour guérir de ces blessures; mais voyant qu'ils ne le vouloient point dire, ni par promesses ni par menaces, il s'avisèrent de tirer une de ces flè-

ches dans la cuisse d'un prisonnier indien, qu'ils laissèrent après aller dans la campagne. Il cueillit de deux sortes d'herbes qu'il pila séparément, puis il but le jus de l'une et mit sur ses plaies celui de l'autre, les ayant auparavant incisées avec un couteau, et tiré la pointe de la flèche, qui est déliée et faite de telle sorte que quand ils viennent à la plaie les éclats en demeurent dedans souvent; mais il faut l'arracher nécessairement, autrement le contre-poison n'opère point; ce que l'Indien ayant bien observé, il fut guéri de sa blessure. Les Espagnols découvrirent ainsi ce secret, par le moyen duquel plusieurs se garantirent du poison des flèches, et quelques uns en moururent n'en ayant pu tirer les pointes. Je dirai à cette occasion qu'aux îles de Barlovento, dans toute la côte du Brésil, à Sainte-Marthe, au nouveau royaume et en plusieurs autres pays, les Indiens usoient d'une sorte de poison bien étrange qu'ils faisoient de cette manière : Ils prenoient la cuisse d'un Indien, de ceux qu'ils tuoient à la guerre, qu'ils exposoient au grand air et au soleil, après l'avoir lardée d'autant de pointes de flèches que la cuisse en pouvoit contenir. Les ayant ainsi laissées durant quelques jours, ils les retiroient, et, sans les nettoyer, les faisoient sécher à l'air, en quelque lieu où le soleil ne donnât point, et en ferroient après le bout de leurs flèches. Ce poison étoit si dangereux qu'on n'en guérissoit

que fort difficilement. Je raconterai ci-après, en son lieu, une chose que je puis assurer pour l'avoir vue moi-même, qui prouvera ce que je dis. Depuis que les Espagnols furent entrés en ces pays-là, les Indiens qui leur faisoient la guerre changèrent la manière de faire du poison; car, au lieu qu'ils avoient accoutumé de le faire de chair d'Indien, ils le firent depuis de celle des Espagnols qu'ils tuoient; et si, par hasard, ils en pouvoient prendre quelques uns qui fussent rousseaux ou qui eussent, comme ils disent, le poil de safran, ils s'en servoient plutôt que des autres pour ce genre de poison, trouvant cette couleur si étrange qu'il leur sembloit qu'elle seroit plus venimeuse qu'une autre.

Pour revenir à ceux qui entrèrent les premiers dans ce pays-là, il faut savoir que voyant qu'ils ne pouvoient s'accorder et qu'ils ne seroient jamais bien ensemble, ils résolurent de se séparer, la plupart d'entre eux s'étant offerts à sortir de ce lieu-là pour s'en aller au Pérou, jugeant par les apparences que tant qu'ils seroient désunis et séparés ils ne feroient jamais rien contre les Indiens, qui étoient vaillants et aguerris. Ce que j'ai dit du poison, des aventures de Mendoza et des disputes des Espagnols est amplement raconté par Diego Fernandez Palentin, où je renvoie le lecteur s'il en veut savoir davantage. Je dirai seulement que ce qui fit aller ces Espagnols au

Pérou fut premièrement leur mauvaise intelligence, puis la nouvelle qu'un Indien leur apporta touchant la révolte de ce grand empire, quoique néanmoins ils n'en sussent pas les particularités, mais seulement que les Espagnols étoient en guerre les uns contre les autres.

Cette nouvelle fut cause qu'ils envoyèrent Gabriel Vermudez vers la frontière du Pérou pour savoir au vrai ce qui se passoit entre ceux de leur nation, et se jeter dans le parti qui leur sembleroit le plus avantageux. Vermudez rencontra en chemin Lopez de Mendoza, qui lui fit un long récit de tout ce qui s'étoit passé au Pérou depuis que Diego de Royas en étoit sorti; de sorte que les compagnons de Gabriel Vermudez s'étant joints à Mendoza, ils écrivirent tous ensemble à Nicolas de Heredia, chef de l'autre parti, qui vint aussitôt avec ses gens. Lopez de Mendoza les accorda, et les uns et les autres, d'un commun consentement, l'ayant fait leur général, lui promirent de le suivre et lui jurèrent obéissance. Ils étoient en tout cent cinquante hommes, presque tous bons cavaliers, vaillants et infatigables, s'étant endurcis par les fatigues qu'ils avoient endurées pendant six cents lieues de pays qu'ils avoient traversé.

Lopez de Mendoza, se voyant à la tête d'un si bon nombre de vaillants hommes, sortit avec eux des montagnes pour voir s'il ne pourroit point résister à François de Carvajal, ou si quel-

que autre ne se voudroit point joindre à lui, sous prétexte de servir le roi. Il entra dans la contrée de Pucuna, et marcha droit à la ville qui porte le même nom que la province. Il séjourna quelque temps dans cette ville pour s'y rafraîchir et y faire délasser ses troupes et les chevaux, qui se ressentoient les uns et les autres des fatigues et de l'extrême faim qu'ils avoient soufferte.

François de Carvajal fut aussitôt averti de la sortie de Lopez de Mendoza et des gens d'entrée, nom qu'il donnoit aux soldats nouvellement arrivés qui s'étoient joints à lui. Il sut aussi en même temps qu'ils n'étoient pas tous bien unis ni d'un même sentiment, ce qui le fit résoudre de les aller promptement chercher, pour les pouvoir attirer dans son parti avant qu'ils se fussent réconciliés ensemble. Lopez de Mendoza se retrancha dans le bourg et s'y fortifia le mieux qu'il put afin de lui résister; mais quand il vit que Carvajal s'approchoit il changea d'avis, appréhendant qu'il ne l'assiégeât et ne le contraignît par la faim à se rendre à lui, n'ayant aucune provision de vivres. Il considéra d'ailleurs que les siens, qui étoient presque tous cavalerie, avoient beaucoup d'avantage sur les ennemis; qu'ils combattroient mieux en rase campagne que dans une place assiégée, et que ceux de Carvajal se rendroient plus facilement à lui au champ de bataille, où il les pourroit recevoir

plus à l'aise qu'en un lieu séparé par une muraille. L'opinion qu'ils avoient tous que Carvajal mécontentoit ses gens, et qu'à cause du mauvais traitement qu'il leur faisoit ils l'abandonneroient aux occasions, étoit si fortement enracinée dans l'esprit de plusieurs, qu'elle leur fit faire cette démarche; et comme elle avoit souvent trompé Diego Centeno, aussi trompa-t-elle Lopez de Mendoza. Il vint donc au-devant de François de Carvajal, qui marchoit en ordre de bataille dans le dessein de l'attaquer dans son fort; mais quand il vit que Lopez de Mendoza, son ennemi, sortit de la place, il fit mine plus qu'auparavant de lui vouloir donner bataille, quoiqu'il n'en eût pas envie, mais seulement de le faire sortir du fort par une ruse de guerre. Mendoza en sortit en effet avec ses gens, ce qui fut un sujet de raillerie pour Carvajal, qui s'en alla droit à eux; mais les ayant approchés à la portée d'une arquebuse, il leur ouvrit le passage à côté, et avec un très bon ordre entra dans la place dont ils venoient de sortir, sans qu'ils eussent le moyen de l'en empêcher, et sans que pas un seul des gens de Carvajal s'allât rendre à Lopez de Mendoza comme il se l'imaginoit. Ils changèrent ainsi de poste les uns et les autres, Carvajal s'étant logé dans le fort et Lopez de Mendoza dans la campagne. Les troupes de Carvajal pillèrent la ville, où les ennemis avoient laissé leurs biens. Ils eurent de butin, outre le

bagage, plus de cinquante mille pesos en lingots d'argent, que Lopez de Mendoza, dès qu'il fut hors des montagnes, fit tirer de certains lieux où lui et Diego Centeno les avoient cachés dans le temps que François de Carvajal les poursuivoit; il voulut employer cet argent à la paie des soldats, et en assister ceux qui étoient sortis des pays de conquête, mais ils furent si généreux, que presque pas un d'eux n'en voulut recevoir, afin de ne déchoir pas des prétentions qu'ils avoient qu'on leur feroit à l'avenir de grands avantages pour avoir servi le roi à leurs dépens, sans tirer ni paie ni récompense, comme ils l'exposèrent depuis en leurs requêtes. Aussi étoit-ce la coutume non seulement des soldats de conquête, mais de ceux du Pérou, qui se piquoient de noblesse, de ne vouloir recevoir aucune sorte d'assistance, ni de l'argent même si on leur en offroit, faisant gloire de servir non pour l'intérêt présent, mais pour la récompense à venir. Si dans une extrémité pressante quelqu'un d'entre eux prenoit de l'argent, ce n'étoit point par forme de paie, mais plutôt d'emprunt, s'obligeant pour cet effet de le rendre et de le mettre dans les coffres de Sa Majesté, ce qu'ils observoient tous fort ponctuellement, parce qu'ils faisoient consister leur honneur à s'acquitter en gens de bien de ce qu'ils avoient promis en vrais soldats.

CHAPITRE XXXVIII.

François de Carvajal défait Lopez de Mendoza et lui fait trancher le tête; puis il va dans la province des Charcas.

TANDIS que les troupes de Carvajal pilloient la ville, López de Mendoza sembla perdre une grande occasion de combattre ses ennemis, tels pillages ayant été cause plusieurs fois de la perte des vainqueurs et du gain des vaincus. Il est vrai qu'il se douta bien que Carvajal ne seroit pas si malavisé que de négliger les mesures qu'il falloit prendre pour prévenir les embûches et les suprises de ses ennemis. En effet, il n'aperçut pas plus tôt que ses gens s'étoient dispersés, qu'il fit sonner la trompette pour les rallier, et les tint toute la nuit sous les armes. De plus, pour mieux tromper les ennemis et empêcher qu'ils ne fissent quelque entreprise à la faveur des ténèbres, il écrivit, au nom d'un de ses soldats, une fausse lettre dont il fit porteur un Indien latin qu'il instruisit amplement sur ce qu'il lui falloit dire et faire, afin qu'on le crût plus aisément. Par cette lettre, il conseilloit aux ennemis de charger Carvajal cette nuit-

là par deux endroits différents, assurant que plusieurs mécontents de son parti s'iroient rendre au leur, et qu'ils ne l'avoient point fait le jour précédent de peur que les arquebusiers ne les tuassent dans le temps qu'ils s'enfuiroient.

Cependant Carvajal profita, selon sa coutume, de l'opinion qu'avoient eue ses ennemis qu'il traitoit si mal ses gens. Lopez de Mendoza ayant reçu cette lettre, quoiqu'il ne sût pas d'où elle venoit, parce qu'il n'y avoit point de nom, ne laissa pas de la lire et sembla même y ajouter foi, d'autant qu'elle se trouva conforme à ses sentiments. Il fit tenir prêts ses soldats, et, suivant l'avis qu'on lui donnoit, il attaqua vers la mi-nuit les gens de Carvajal par les deux endroits qui lui étoient marqués; mais cela ne lui servit de rien, parce qu'on fit une vigoureuse résistance de la part de l'ennemi et que pas un seul d'entre eux ne branla pour s'aller rendre à lui. Se voyant ainsi trompé, il se retira dans son premier poste, après avoir perdu six ou sept des siens qui furent tués en cette occasion, outre qu'il y en eut quelques uns de blessés. Après cet échec, ayant su des Indiens que François de Carvajal avoit laissé tout son bagage et celui de ses gens à six ou sept lieues de là, il résolut de se venger de lui et de payer ses ennemis en même monnoie dont ils l'avoient payé lui-même. Il se mit donc en chemin avec ses gens qui furent tous extrêmement aises de

pouvoir se prévaloir des dépouilles de leurs ennemis, parmi lesquelles ils trouvèrent quantité d'or, d'armes et de poudre.

Les trois historiens que nous citons d'ordinaire demeurent d'accord qu'au combat qui se donna de nuit Carvajal reçut un coup d'arquebuse à la cuisse, dont il se pansa lui-même secrètement afin que ses gens ne s'en aperçussent pas, et qu'il ne laissa pas de passer la même nuit à donner les ordres à ses soldats; et ils ajoutent que ce fut un des siens qui le blessa. Mais, quoi qu'il en soit, la plaie ne dut pas être grande, puisqu'elle ne l'empêcha pas de marcher toute cette nuit-là et de poursuivre le lendemain ses ennemis, qu'il trouva, la nuit suivante, tous assoupis, sans daigner se tenir sur leurs gardes, ce qui fut cause qu'il en mit la plupart en déroute et fit prisonniers les autres. Ceux qu'il ne put prendre s'écartèrent en divers endroits à la faveur des ténèbres, et entre autres Lopez de Mendoza. Carvajal y ayant pris garde les suivit à la piste aussitôt qu'il fut jour, et apprit en chemin que les ennemis avoient volé son bagage et celui de ses compagnons. Ayant appris cela, il se tourna vers ses amis et leur dit: « Camarades, je ne doute pas que vous ne demeuriez d'accord avec moi qu'en pillant notre « bagage le seigneur Lopez de Mendoza n'ait « emporté avec lui le couteau dont il doit avoir « la gorge coupée. » Voulant dire qu'ils devoient

tous perdre la vie ou regagner ce qu'ils avoient perdu. Il ne courut jamais avec tant d'ardeur qu'il le fit pour aller joindre Mendoza. Celui-ci, qui avoit fait huit ou neuf lieues et qui s'imaginoit que Carvajal avoit trop d'occupation pour en faire autant ce jour-là et le lendemain, s'arrêta sur le bord d'une rivière, après l'avoir passée, pour s'y rafraîchir un peu avec ses gens. Comme ils avoient beaucoup fatigué pendant toute la nuit, les uns dormoient et les autres mangeoient, quand ils virent descendre par un coteau François de Carvajal qui prenoit le chemin de la rivière. Les plus endormis s'éveillèrent au bruit que firent leur compagnons et furent tout effrayés de cette venue inopinée de l'ennemi; et comme ils s'imaginèrent que Carvajal menoit avec lui tout son monde, ils prirent différentes routes et se débandèrent ainsi, sans prendre garde que ceux qui venoient les attaquer n'étoient qu'environ soixante cavaliers que Carvajal avoit choisis parmi les autres, ne croyant pas qu'il en fallût davantage pour suivre des fuyards. Il fit prisonniers plusieurs de ses ennemis, et s'arrêta quelque temps dans leur même poste pour y recouvrer ce qu'ils avoient pris. Ce fut alors que, allant en quête de son bien, il rencontra trois ou quatre escouades de soldats qui se divertissoient à jouer une partie de lingots d'or qu'ils lui avoient dérobés; dont il prit sujet de les railler plaisam-

ment, comme c'étoit sa coutume, et de leur dire quelques bons mots qui sont rapportés au long par Diego Fernandez. Il demeura tout ce jour-là dans le même poste et donna le temps à Lopez de Mendoza de se rallier avec cinq ou six des siens, tous les autres s'étant égarés, qui çà qui là, sans savoir où ils alloient et sans autre dessein que de s'éloigner le plus qu'ils pourroient de l'ennemi. Cependant Carvajal, ayant recouvré la meilleure partie de ce qu'on lui avoit pris, suivit à la piste les fuyards, et trouva, sans le savoir, qu'il couroit après Mendoza. Il fit tant de diligence que, encore que ses ennemis eussent sur lui l'avantage de cinq ou six heures de chemin, il arriva la deuxième nuit de sa marche, dès le point du jour, à un petit bourg d'Indiens où étoit Lopez de Mendoza qui, depuis sa dernière déroute, avoit mis un peu plus de trente heures à faire vingt-deux lieues, et s'étoit arrêté dans ce bourg, s'imaginant que la quantité de gens qu'avoit Carvajal empêcheroit qu'il n'allât si vite. Comme il étoit extrêmement fatigué, n'ayant cessé de marcher jour et nuit, sans que ni lui ni ceux qui étoient avec lui eussent ni mangé ni reposé, ils se laissèrent surprendre au sommeil.

Carvajal étant arrivé au bourg avec huit cavaliers seulement, qu'il avoit détachés du gros qui venoit avec lui, n'en voulut pas prendre davantage pour donner l'alarme cette nuit à

Lopez de Mendoza, et le faire périr dans sa fuite en lui ôtant tout moyen de reprendre haleine. Ayant donc appris de quelques Indiens le logis de ses ennemis et quel en étoit le nombre, il s'y en alla sans rien craindre, et se saisit des deux portes qu'avoit la maison, qui étoit un grand logement appartenant au cacique du bourg. Pour faire accroire à ses nouveaux hôtes qu'il avoit beaucoup de gens, et par ce moyen empêcher qu'ils ne se missent en défense, il appela par leur nom ses capitaines, comme s'ils eussent été présents, leur disant tout haut : « Seigneurs capitaines tel et tel, gardez cette « porte ; et vous aussi, messieurs tel et tel, « ayez soin de vous tenir à cette autre que « voilà : vous, pareillement, monsieur tel, « apportez du feu pour brûler cette maison. » Ce bruit et ces paroles plusieurs fois répétées épouvantèrent tous ceux du logis, et après que Carvajal y fut entré, lui troisième, il y désarma ses ennemis, et les attacha tous, à la réserve de Lopez de Mendoza, qu'il voulut respecter à cause de sa charge de général ; puis il les fit sortir de la maison pour leur faire voir le peu de gens qu'il avoit. Voilà comme fut pris Lopez de Mendoza, ce que les historiens ne racontent qu'en abrégé pour ne se rendre pas ennuyeux. Carvajal fit trancher la tête sur-le-champ à Lopez de Mendoza, à Nicolas de Heredia et à trois de ses compagnons, pardonnant à tous les autres.

Il pardonna aussi à tous les soldats revenus des pays de conquête, commandant qu'on leur rendît les chevaux, les armes et les autres choses qu'on leur avoit ôtées; il les assista même d'argent, et monta le mieux qu'il put ceux qui étoient à pied, tâchant de leur rendre toutes sortes de bons offices, afin de les obliger à se jeter dans son parti. Il pardonna encore à Louis Pardomo et à Alfonse Camargo, qui avoient quitté Diego Centeno pour s'enfuir avec Lopez de Mendoza; ce qu'il fit, à ce que l'on dit, parce qu'ils lui découvrirent la valeur de plus de cinquante mille ducats en argent que Centeno avoient enterrés. Après cela, voyant qu'il n'y avoit plus personne qui s'opposât à ses armes, il tourna du côté des Charcas, et séjourna quelque temps dans la ville de la Plata, où il tira tout ce qu'il put avoir d'argent des mines du Potosi qui se découvrirent cette année-là, et des Indiens autrefois sujets des principaux seigneurs, comme aussi de ceux qui s'étoient enfuis, les départements desquels il confisquoit au profit de Gonzale Pizarre, pour le rembourser des frais de la guerre. Le même jour qu'il entra dans la ville de la Plata, les principaux bourgeois furent au-devant de lui pour l'apaiser. Alfonse Ramirez, entre autres, le vint recevoir avec la baguette en main, qu'il portoit pour marque de sa dignité de juge ordinaire de la ville, dont Diego Centeno l'avoit pourvu : ce

que voyant, Carvajal lui dit : « Seigneur Ra« mirez, faites une pointe (1) à cette baguette, « et ne vous en servez que comme d'un trait « pour le tirer contre quelque chien ; car si « vous l'employez à quelque autre usage, je « vous jure que je vous ferai pendre. » Ce qu'il lui dit pour le reprendre de son incivilité, et l'avertir qu'il avoit mauvaise grâce de le venir recevoir avec la baguette en main, puisque ce n'étoit pas lui, ni aucun autre de son parti, mais son ennemi qui la lui avoit donnée. Ramirez se défit donc de cette marque d'honneur, ayant compris un peu trop tard ce qu'il eût bien fait de comprendre plus tôt.

CHAPITRE XXXIX.

François de Carvajal envoie la tête de Lopez de Mendoza à Arequepa. — Prédiction d'une femme là-dessus. — Conspiration contre lui découverte, et punition qu'il en fait.

Le lendemain que François de Carvajal arriva dans la ville de la Plata, il envoya la tête de Lopez de Mendoza à Arequepa, et la fit

(1) Il y a je ne sais quoi d'ambigu dans l'espagnol, qui auroit, ce me semble, mauvaise grace si je l'avois autrement traduit.

porter par Denis de Bobadilla, qui fut depuis sergent-major de Gonzale Pizarre. Il avoit ordre de l'exposer au gibet d'Arequepa pour châtiment et pour mémoire de ce que lui et Diego Centeno s'étoient soulevés dans cette même ville. Bobadilla porta cette tête, au sujet de laquelle je rapporterai un événement particulier, qui se passa avec une femme qui fit une action si généreuse qu'elle mérite bien qu'on ne la passe pas sous silence.

Cette dame dont je veux parler demeuroit alors dans Arequepa, et s'appeloit Jeanne de Leyton, parce qu'elle avoit été nourrie dans la maison de madame Catherine Leyton, qui étoit sortie d'une des plus nobles familles qui fussent alors dans le royaume de Portugal, et femme de François de Carvajal, quoique quelques médisants la fissent passer pour sa maîtresse, ce qui étoit faux, et qui étoit estimée de tous les cavaliers du Pérou, comme elle le méritoit bien et pour sa noble extraction et pour ses qualités éminentes. Jeanne de Leyton, ayant été élevée par cette dame, prit ce surnom d'elle-même. Elle fut mariée à François Voso, avec qui elle vécut si bien, que François de Carvajal, entre autres, la regardoit comme sa propre fille. Durant tous les troubles de Gonzale Pizarre, elle favorisa toujours ceux du parti du roi; si bien qu'elle s'employoit pour les uns envers François de Carvajal, et assistoit les autres de

ses biens, jusque-là même que lorsqu'ils étoient en peine elle les retiroit dans sa propre maison. En effet, la première fois que Gonzale Pizarre entra dans Rimac, où se firent par son ordre les emprisonnements et les sanglantes exécutions dont j'ai parlé ci-devant, il se trouva qu'elle avoit caché dans son logis trois des principaux habitants.

Quelque temps après cet événement, Jeanne de Leyton alla demeurer à Arequepa, où Denis de Bobadilla porta la tête de Lopez de Mendoza, celle de Nicolas de Heredia et trois ou quatre autres. A son arrivée, avant que d'aller voir Pedro de Fuentes, lieutenant de Gonzale Pizarre dans la même ville, il alla rendre visite à Jeanne de Leyton, sachant bien que François de Carvajal son maître en seroit très aise. Elle lui fit un fort bon accueil, et après s'être informée de sa santé et de celle de son seigneur, comme elle savoit qu'il étoit venu pour faire mettre au gibet les têtes qu'il avoit apportées, elle lui dit : « Seigneur Bobadilla, j'ai une grâce à vous demander, qui est de vouloir me donner la tête de Lopez de Mendoza, afin que je la fasse enterrer le plus honorablement que je pourrai, puisque c'étoit un cavalier très considérable. » Bobadilla s'en excusa d'abord, disant qu'il ne le pouvoit, qu'elle connoissoit assez l'humeur de François de Carvajal son maître, qui le feroit écarteler s'il contrevenoit à ses ordres.

Mais sans se rebuter de ce refus, elle continua de le prier et lui offrit même deux cents ducats pour cette tête. Bobadilla s'excusa derechef, lui alléguant les mêmes raisons que je viens de dire; ce qui fit que Jeanne de Leyton, lassée de voir que plus elle le prioit, plus il s'obstinoit à la refuser, lui dit en colère : « Tu me refuses, mais « sache qu'il t'en prendra fort mal : les deux cents « ducats que je t'ai offerts de la tête du défunt « seront employés par moi à faire dire des messes « pour son âme, et j'espère qu'un jour ta tête « te sera coupée avec infamie. » En effet, la chose arriva depuis comme elle l'avoit prédit, ainsi qu'on le verra dans la suite. Bobadilla sortit de la maison de cette dame, et alla présenter les têtes qu'il avoit apportées à Pedro de Fuentes. Voyant que les Indiens qui les portoient dans une corbeille n'avoient pas le cœur de les en tirer, il le fit lui-même, et les Espagnols qui étoient là présents lui ayant dit que ces têtes sentoient mauvais : « Vous vous trompez, mes- « sieurs, leur répondit-il, les têtes des ennemis « que nos mains ont coupées sentent fort bon; « tant s'en faut qu'elles puent. »

Quoique Carvajal, après avoir défait le capitaine Diego Centeno et fait mourir Lopez de Mendoza, Heredia et quelques autres, traitât le mieux qu'il pût les soldats venus du voyage de la rivière de Plata, cependant ceux qui étoient échappés de la dernière défaite, qui se piquoient

de noblesse, ne pouvant souffrir l'affront qu'ils croyoient que Carvajal leur avoit fait pour les avoir si facilement vaincus ou mis en déroute, et fait mourir leur premier capitaine, résolurent d'en tirer raison et de le tuer. Ils furent poussés à cela plutôt par un désir de vengeance que par aucune avarice, comme quelques uns l'ont voulu faire accroire. Les chefs de cette conspiration furent Louis Pardomo, Alfonse Camargo et quelques autres, auxquels François de Carvajal avoit déjà pardonné, comme nous avons dit ci-devant. Outre ceux-ci il y en avoit encore trente moins considérables, qui tous ensemble, ayant pris jour pour leur exécution, prêtèrent serment sur un crucifix d'en garder inviolablement le secret; mais ils ne purent si bien faire que François de Carvajal, qui prenoit soigneusement garde à la conservation de sa personne, et qui de plus avoit quantité d'amis, ne découvrît leur dessein; de manière qu'en ayant fait pendre quelques-uns il les fit écarteler avec un si grand transport de colère, qu'il sembla passer jusqu'à la rage. Après en avoir fait exécuter six ou sept des principaux, il pardonna à tous les autres, afin de ne répandre pas tant de sang; et afin de s'assurer d'eux il les envoya par différents chemins à Gonzale Pizarre, à qui il avoit écrit un peu auparavant une relation fort ample de tout ce qui s'étoit passé, et de la défaite de leurs communs ennemis.

En échange de cette relation, François de Carvajal en reçut en même temps une autre de Gonzale Pizarre, qui lui faisoit savoir la bataille de Quito, la mort du vice-roi, l'ordre qu'il avoit donné ensuite, et le dessein qu'il avoit de s'en aller à la ville des Rois, sollicitant Carvajal de l'y venir trouver pour résoudre ensemble ce qu'ils auroient à faire à l'avenir.

CHAPITRE XL.

Discours de François de Carvajal à Gonzale Pizarre pour l'obliger à se faire roi du Pérou.

Tous ces bons succès firent naître à François de Carvajal diverses choses dans la pensée touchant Gonzale Pizarre. Il pensa dès-lors aux moyens qu'il pourroit tenir pour l'engager à s'établir dans cet empire non seulement comme gouverneur, mais comme seigneur absolu : ce pays lui appartenoit, selon lui, pour en avoir fait la conquête avec ses frères. Pour cette fin il lui écrivit une longue lettre, rapportée dans l'histoire de Diego Fernandez (ch. 19), par laquelle il le sollicita de se faire nommer roi; mais il tâcha de le lui persuader en termes plus

exprès, lorsque l'ayant joint à Rimac il lui découvrit ses sentiments de la manière qu'on va voir, quoiqu'il semble que ce ne soit pas l'endroit où j'en doive faire mention.

« Monseigneur, vous n'ignorez pas que nous seuls ne soyons cause de la mort du vice-roi Blasco Nuñez; qu'après lui avoir coupé la tête on ne l'ait exposée au gibet public; que nous n'ayons ouvertement porté les armes contre le roi, et que dans toutes ces conjonctures il ne se soit fait plusieurs violences et tyrannies dont apparemment on nous fera les auteurs. Cela étant, quelle espérance pourrons-nous avoir que le roi nous les pardonne? Ce n'est pas que je veuille dire que ces violences nous doivent être imputées, puisqu'il est vrai que les moins coupables et les enfants même ne sont pas plus innocents que vous l'êtes de ce côté-là. Mais quoi! les rois se peuvent difficilement ôter de l'esprit la mauvaise opinion qu'ils ont conçue d'un homme, lorsqu'elle y est une fois enracinée, quelque bonne mine qu'ils lui fassent d'ailleurs. Que devez-vous donc faire en de si grandes extrémités, sinon vous rendre absolu en prenant le titre de souverain et de roi? Élevez-vous sur le trône, et vous mettez sur la tête par votre propre main une couronne que vous ne recevrez jamais par la main d'autrui; faites voir que vous êtes capable de commander aussi bien que de conquérir; entrez en possession

de ces vastes terres où vous avez déjà cueilli tant de palmes, et ce qu'il y aura de vacant et de vide, réservez-le pour vos amis et vos serviteurs. Pour les obliger encore plus, assurez-leur en héritage et à perpétuité ce que le roi ne leur donne que durant leur vie, ce qui les engagera si fort, qu'en combattant pour la conservation de leurs états ils s'armeront aussi pour la défense du vôtre.

« D'un autre côté, pour attirer les Indiens à votre service, et les réduire s'il en est besoin à mourir pour vous avec la même tendresse qu'ils ont toujours eue pour leurs rois Incas, je suis d'avis que vous preniez pour femme celle des princesses du pays qui se trouvera la plus proche de la couronne, et que pour cet effet vous envoyiez des ambassadeurs dans les montagnes où est à présent confiné l'Inca à qui par droit de naissance doit échoir cet empire. Laissez-vous posséder à cette illustre ambition de commander souverainement. Moquez-vous de tous les reproches que vous pourroient faire là-dessus les hommes vulgaires. Riez-vous de leur ouïr dire que cette perfidie offensera le roi d'Espagne, qu'elle attirera sur vous la haine publique, et qu'on vous tiendra partout pour un tyran : souvenez-vous seulement de ce bon mot, qui est passé en proverbe, « qu'il n'y a « point de trahison à se faire roi ». Avant que nous missions le pied dans ce pays il appartenoit

entièrement aux Incas. Puisqu'on ne l'a pas gagné pour le rendre, vous y avez plus de droit que le roi de Castille, l'ayant conquis avec vos frères, à vos propres dépens et au hasard de vos vies. En rétablissant l'Inca dans la dignité de roi, vous obéirez à la loi naturelle, et ferez d'ailleurs ce que vous êtes obligé de faire pour votre honneur, lorsque vous chercherez à commander dans un royaume que vous avez conquis, afin de ne relever plus désormais de l'empire d'autrui. Celui qui par la force se peut faire roi ne doit pas, manque de courage, demeurer sujet. »

Ce discours de Carvajal contenoit encore quelques autres raisonnements de même nature, que j'ai mieux aimé passer sous silence, parce qu'ils m'ont semblé un peu trop hardis. Gonzale Pizarre écouta attentivement son mestre-de-camp; et voyant fort bien non seulement où il visoit mais aussi la grande adresse dont il usoit pour lui faire donner dans le but, il l'appela toujours du nom de père, afin de lui témoigner par là le bon gré qu'il lui savoit de ce qu'il s'intéressoit ainsi à l'accroissement de sa grandeur. Carvajal ne fut pas le seul qui lui donna ce conseil; Pedro de Puelles, le licencié Sepeda, Fernand Bachicao et plusieurs autres de ses amis lui écrivirent presque la même chose, comme le remarque Gomare (ch. 173). « François de Carvajal, dit-il, et Pedro de Puelles sollicitèrent Pizarre par

leurs lettres de se faire roi, puisque la couronne lui appartenoit, et de ne se point mettre en peine d'envoyer des députés à l'empereur, mais de se pourvoir abondamment de gens de guerre, qui étoient les véritables agents qu'il devoit employer; de se saisir au reste du quint royal, des villes, des rentes et des droits que prenoit Cobos sans les avoir mérités.» Les sentiments des principaux se conformoient encore à ceci : les uns disoient qu'ils ne rendroient jamais le pays à l'empereur s'il ne leur donnoit des départements à perpétuité; les autres, qu'ils feroient roi qui bon leur sembleroit, comme cela étoit arrivé en Espagne à Pelayo et à Garcia Ximenez; les autres, qu'ils appelleroient les Turcs si l'on ne donnoit le gouvernement du Pérou à Pizarre, après avoir mis en liberté son frère Fernand; et tous ensemble, qu'ils devoient régner sur tout le pays par droit de conquête, si bien qu'ils le pouvoient partager entre eux, puisque aux dépens de leurs biens et de leur peine ils l'avoient gagné glorieusement, et répandu leur sang pour le conquérir.

Ces paroles ont beaucoup de rapport avec celles de Diego Fernandez Palentin, qui dit (liv. 23, ch. 13) : « Cela fait, Gonzale Pizarre poursuivit son chemin vers la ville des Rois, pendant lequel ses gens de guerre s'entretenoient diversement, selon que leurs inclinations étoient différentes : quelques uns disoient que

Sa Majesté donneroit une amnistie pour le passé, en conservant le gouvernement du Pérou à Gonzale Pizarre; d'autres plus hardis disoient que quand le roi ne le voudroit pas, il ne seroit aucunement obéi. Mais le licencié Sepeda, qui ne demandoit qu'à plaire à Pizarre, alloit bien plus loin et n'hésitoit point de dire, avec Fernand Bachicao et quelques autres de leur confidence, que par de vrais et justes titres le royaume du Pérou n'appartenoit légitimement à personne qu'à Gonzale; ils produisoient sur cela quantité d'exemples de plusieurs provinces, états et royaumes qui devoient leur origine à la tyrannie, et dont les usurpateurs n'avoient pas laissé pourtant d'être tenus pour seigneurs et rois légitimes. Ils rapportoient principalement le différend survenu au royaume de Navarre, les formalités qui s'observent ordinairement au sacre des rois, et plusieurs choses semblables qu'ils croyoient pouvoir servir à fortifier leurs sentiments, donnant ainsi à connoître que leur inclination étoit portée à ce que Gonzale Pizarre eût une plus haute dignité que celle de gouverneur; tous ensemble demeurant d'accord que jamais homme n'avoit aspiré à la royauté avec tant de droit que lui. Pizarre le reconnoissoit aussi bien que les autres, et, quoiqu'il n'en fît aucun semblant, il se laissoit pourtant flatter volontiers à de si doux langages, pour satisfaire cette vaste ambition de commander qui est

naturelle à tous les hommes. D'ailleurs, comme il n'avoit aucune teinture des lettres, jusque-là même qu'on dit qu'il ne savoit pas lire, il n'étoit pas homme à prévoir les grands inconvénients qui suivent d'ordinaire le désir de régner : mais comme le licencié Sepeda qui l'y poussoit étoit tenu pour savant et pour homme de très grand esprit, ils approuvoient tous le conseil qu'il donnoit à Pizarre, sans que personne le contredît, si bien qu'aux heures de loisir ils ne s'entretenoient jamais d'autre chose que de ceci. »

CHAPITRE XLI.

Égards de Pizarre pour le service du roi. — Il sort de Quito pour s'en aller à Truxillo et à la ville des Rois, où on lui fait une magnifique entrée.

Les conseils qui furent donnés à Pizarre ne purent jamais le faire résoudre à prendre le titre de roi, le respect qu'il devoit naturellement à son prince ayant plus de force sur lui que toutes les remontrances de ses amis. Les raisons qui le déterminèrent furent qu'il considéra « que Sa Majesté Impériale l'établiroit, « comme il se le promettoit, dans le gouverne- « ment du Pérou, pour reconnoissance des

« bons services que son frère et lui avoient « rendus dans la conquête de cet empire ; que « le marquis son frère, qui avoit un brevet de « survivance pour celui qu'il déclareroit son « successeur, l'avoit nommé lui-même à sa « place par son testament ; et qu'à l'égard de ce « qui s'étoit passé dans l'affaire du vice-roi, il « avoit de quoi s'en justifier amplement sur les « rigueurs qu'un si méchant homme avoit exer-« cées pour faire exécuter les ordonnances, « sans vouloir donner audience aux députés des « états ; qu'au reste, en conséquence du fait, « tout le peuple de cet empire l'avoit élu pro-« cureur-général, et que ce n'étoit pas lui, mais « les auditeurs qui avoient pris le vice-roi pour « l'envoyer en Espagne. »

Croyant donc non seulement qu'on lui accorderoit une amnistie, comme il en méritoit une, mais encore qu'il seroit confirmé dans le gouvernement du Pérou, pour reconnoissance de ses services, il refusa de suivre le conseil de ses amis. Cependant le menu peuple, qui entendoit parler de ceci, sachant que Gonzale Pizarre n'avoit osé faire une chose qui lui étoit si avantageuse et que ses amis lui avoient tant de fois conseillée, en attribua la cause à un défaut de jugement plutôt qu'à la crainte qu'il eut de violer le respect qui se devoit au roi : plusieurs même appelèrent cela bassesse d'âme, et le taxèrent de peu de pénétration, et entre autres les his-

toriens qui n'en ont parlé que fort désavantageusement. Mais après tout, ils n'ont écrit que suivant les relations qu'ils ont eues, peu conformes à la vérité ; car il est certain que ceux qui le connoissoient particulièrement avouoient tous que c'étoit un homme assez pénétrant dans ses affaires, grand ennemi des fourberies, exact à tenir ce qu'il avoit promis, ne disant jamais rien contre la vérité ; aussi noble par sa vertu que par sa naissance, et qui ne se fioit que trop en ses amis, puisque ce furent eux-mêmes qui le perdirent, comme l'histoire de sa vie en fait foi. Ceux qui ont écrit le contraire l'ont fait sur de mauvais mémoires, qui leur ont été fournis par des personnes qui ne l'aimoient pas, et qui, pour appuyer leurs intérêts, s'étudioient à flatter le parti contraire au sien. Il faut mettre de ce nombre le Palentin, qui eut ordre d'en écrire ainsi, comme il le confesse lui-même par ces paroles que j'ai tirées de sa lettre dédicatoire. « Comme j'ai voulu continuer, ma plume s'est arrêtée, à cause de quelques obstacles que j'ai trouvés devant moi, qui ont été comme des barrières qu'on a mises pour arrêter ma course. Parmi tous ces incidents, me trouvant embarrassé et irrésolu, je vins à la cour de Votre Majesté, où je fis voir à ceux de votre conseil des Indes le premier tome de l'histoire que j'avois déjà écrit, et dont voici le second volume. Ils en trouvèrent la narration bonne et le récit

véritable; ainsi ils me dirent qu'ils trouvoient non seulement à propos, mais encore nécessaire, pour l'utilité publique, que j'achevasse l'histoire entière. M'ayant donc ordonné de continuer, ils me firent espérer une récompense de mon travail, ce qui me donna de nouvelles forces pour exécuter ce qui m'étoit commandé, et dissipa les appréhensions que j'avois de pousser cet ouvrage jusqu'au bout, etc. » On peut voir par là que ceux qui écrivoient alors étoient contraints de rapporter les choses selon qu'elles leur étoient dictées par les plus passionnés pour l'un ou l'autre parti.

Enfin Gonzale Pizarre, après avoir fait un assez long séjour à Quito, résolut d'en partir pour aller à la ville des Rois et y faire sa résidence, afin que, se trouvant au milieu cet empire-là, il pût plus commodément agir dans la négociation de paix ou de guerre. Il partit donc de Quito, y laissant pour son lieutenant et capitaine-général Pedro de Puelles, avec trois cents soldats. Il avoit beaucoup de confiance en lui, parce qu'il l'avoit secouru à propos et dans son grand besoin, lorsqu'il alloit de Cusco à la ville des Rois, et que son armée étoit sur le point de se dissiper et de l'abandonner. En arrivant à la ville de Saint-Michel, il apprit d'abord qu'il y avoit dans le voisinage plusieurs Indiens en armes, ce qui l'obligea d'envoyer pour les soumettre cent trente hommes commandés par le

capitaine Mercadillo, qui peupla depuis la ville qu'on appelle aujourd'hui Loxa. Il envoya le capitaine Porcel avec soixante soldats pour continuer la conquête de la province de Bracamoras: il commanda aussi au licencié Carvajal de s'embarquer avec quelque nombre de gens aguerris dans les vaisseaux que Jean-Alfonse Palomin avoit amenés de Nizarraga, son dessein étant qu'il naviguât le long de la côte pour pourvoir à la sûreté des ports. Carvajal s'acquitta ponctuellement de sa commission, et s'en alla le long de la côte jusqu'à Truxillo, où Gonzale Pizarre se rendit par terre, et s'étant joints ils marchèrent droit à la ville des Rois.

Gonzale Pizarre sortit de Truxillo avec une élite de deux cents hommes de guerre, dont les plus considérables étoient le licencié Carvajal, Jean d'Acosta, Jean de la Tour, le licencié Sepeda, Fernand Bachicao, Diego Guillen, et plusieurs autres personnes qualifiées. Quand ils furent arrivés près de la ville, il y eut divers sentiments sur les cérémonies qu'on feroit pour son entrée. Les uns disoient qu'il la devoit faire sous un dais en qualité de roi, et c'étoit l'avis de ceux qui lui avoient conseillé d'en prendre le titre; les autres, qui en parloient avec plus de modération, jugeoient à propos de le recevoir dans la ville par une de ses principales portes, et par la rue neuve, comme faisoient les Romains au triomphe de leurs empereurs, après

des victoires signalées. Ces opinions furent longtemps balancées de part et d'autre, chacun voulant soutenir la sienne; mais Gonzale Pizarre s'en remit entièrement à ce que le licencié Carvajal en ordonneroit. Il lui conseilla donc d'entrer à cheval, précédé de ses capitaines qui marcheroient à pied et feroient mener leurs chevaux par la bride. Les fantassins devoient marcher ensuite, rangés par files. A leur exemple le reste de la cavalerie mit pied à terre, et se mêla parmi l'infanterie, ne jugeant pas à propos d'aller à cheval, puisque leurs capitaines étoient à pied; Gonzale Pizarre marchoit après, monté sur un beau cheval très-bien harnaché. Il avoit à ses côtés quatre prélats, savoir : à sa droite l'archevêque de la ville, avec l'évêque de Quito; et à sa gauche l'évêque de Cusco, et celui de Bogora qui étoit venu exprès au Pérou pour y être consacré par la main de ces trois prélats. Après ceux-ci, marchoit à l'arrière-garde une compagnie de fantassins : mais ni ceux-ci ni les autres qui alloient devant n'avoient aucune arme offensive, comme piques, arquebuses, et autres semblables armes, afin de donner à connoître qu'ils venoient là plutôt pour faire la paix que la guerre. Laurens d'Aldana, lieutenant de Gonzale Pizarre, les suivoit tous avec les principaux seigneurs et bourgeois de la ville, qui étoient sortis pour venir au-devant du gouverneur. A son arrivée, tous

en général le comblèrent de bénédictions, et le remercièrent en particulier de leur avoir, par tant de travaux et de périls, sauvé leurs biens et la vie, s'offrant à mourir pour la conservation de la sienne. Pizarre s'en alla droit à l'église cathédrale pour y adorer le Saint-Sacrement, tandis que toutes les rues par où il passoit retentissoient du son des trompettes, de divers concerts de musique, et du bruit confus que foisoient les cloches qui s'entremêloient aux acclamations et aux réjouissances publiques. Au sortir de l'église, il alla loger dans l'hôtel du marquis son frère. S'il en faut croire les historiens, il augmenta extrêmement son train, et y vécut avec beaucoup plus de pompe et de magnificence que de coutume. Les uns disent qu'il avoit pour sa garde ordinaire quatre-vingts hallebardiers, et que personne n'osoit s'asseoir en sa présence; les auttres, qu'il donnoit sa main à baiser à ceux qui l'approchoient; mais ces contes ne sont faits que par des gens qui le haïssoient, et qui le vouloient rendre odieux aux autres, et donner une mauvais idée de lui à ceux qui liroient ce qu'ils en écrivent. Pour moi, qui me prendroit à serment pour dire ce que j'ai vu, sauroit que je n'ai jamais aperçu de hallebardiers pour sa garde, ni même ouï dire qu'il en eût. J'ai remarqué ci-devant que, dans le temps que le marquis son frère entra au Pérou avec permission de Sa Majesté d'avoir pour sa garde

vingt-quatre hallebardiers, il ne s'en trouva que deux qui voulussent prendre la hallebarde, tous les gens d'épée le regardant comme une chose trop basse. Cela étant, je ne puis comprendre comment il s'en put trouver quatre-vingts, dans un temps où la vanité et l'orgueil étoient montés à leur comble. Il faut nécessairement qu'en cet endroit l'imprimeur se soit trompé, et qu'au lieu du mot d'arquebusiers, conforme au sens de l'auteur, il ait mis celui de hallebardiers, pour ne savoir pas qu'aux Indes les gouverneurs avoient pour gardes de leur personne des arquebusiers et non pas des hallebardiers. On accuse encore Pizarre qu'il recouroit au poison quand il se vouloit défaire de ses ennemis, ce qui est tellement faux, que l'on ne peut sans imposture lui imputer une action si noire, qui ne lui vint jamais dans la pensée; si cela eût été, j'en aurois assurément appris quelque chose, aussi bien que ceux qui le soutiennent impudemment.

CHAPITRE XLII.

Manière de vivre de Gonzale Pizarre. — Mort de Vela Nunez. — Arrivée de François de Carvajal dans la ville des Rois, et réception qui lui fut faite.

La première fois que je vis Gonzale Pizarre ce fut dans la ville de Cusco, où il demeura depuis la bataille de Huarina jusqu'à celle de Sacsahuana. Il y eut près de six mois d'intervalle entre ces deux batailles, si bien que durant ce temps-là je fus presque tous les jours dans sa maison où j'eus occasion d'examiner sa manière de vivre. Quelque part qu'il allât, soit à pied, soit à cheval, il étoit toujours accompagué de plusieurs personnes, et il les traitoit tous si obligeamment, que depuis le plus qualifié jusqu'au moindre il n'y avoit ni bourgeois ni soldat qu'il ne chérît comme son propre frère. Il mangeoit ordinairement en public, à une table fort longue, qui étoit pour le moins de cent couverts. Il y tenoit le haut bout, et à ses deux côtés il y avoit deux chaises vides où jamais personne ne prenoit place, et il faisoit bonne chère à tous les soldats qui le venoient voir. Ceux qui ont écrit contre Pizarre ont

ajouté à toutes les calomnies dont nous venons de parler, qu'encore qu'il prît tous les deniers qui provenoient des droits du roi, comme aussi tous les tributs des départements d'Indiens qui se trouvoient vacants, et de ceux qui s'étoient déclarés contre lui, le tout se montant à plus des deux tiers des rentes du Pérou, il ne payoit pas pourtant les gens de guerre, qui étoient fort mal satisfaits de lui. Cependant il ne paroît point qu'après sa mort on ait trouvé aucun trésor qu'il eût caché, ce qui découvre assez la malice de ces gens.

Mais pour revenir à notre histoire, il faut savoir que dans ce dernier voyage que Gonzale Pizarre fit à la ville des Rois, la mort de Vela Nuñez, frère du vice-roi Blasco Nuñez Vela arriva comme nous l'allons raconter. Jean de la Tour ayant épousé quelques années auparavant une dame indienne, fille d'un curaca de la province de Puerto-Viejo, les Indiens, s'estimant fort honorés de l'alliance de cet Espagnol qu'ils estimoient plus que leurs trésors, lui en découvrirent un dans le tombeau de l'un des prédécesseurs de leur seigneur, où il y avoit en or et en émeraudes fines la valeur de plus de cent cinquante mille ducats. Ce capitaine, se voyant si riche, fut tenté de quitter Gonzale Pizarre et de s'en aller en Espagne pour y jouir à son aise de ses richesses. Néanmoins, après avoir bien considéré les fautes qu'il avoit commises

contre le service de Sa Majesté, ayant été du nombre de ceux qui avoient pelé la barbe au vice-roi, il ne put se résoudre à ce voyage qu'il n'eût auparavant pensé aux moyens de le faire en sûreté. Il sollicita donc Vela Nuñez de s'enfuir avec lui dans un des vaisseaux qui étoient au port, ce qu'il fit dans l'espérance qu'à son arrivée en Espagne, lui et ses plus proches l'appuieroient de leur faveur pour l'avoir délivré du joug et de la puissance du tyran. Il avoit déjà tiré le consentement de Vela Nuñez, lorsqu'il changea tout à coup de résolution, sur un faux bruit qui courut que par un édit de Sa Majesté Gonzale Pizarre étoit confirmé dans le gouvernement du Pérou; de sorte qu'il se mit dans l'esprit qu'il ne devoit point perdre les bonnes grâces de Gonzale Pizarre, espérant d'en tirer quelque chose. Pour empêcher donc que Vela Nuñez, ou quelque autre pour lui, ne découvrît à Pizarre la partie qu'ils avoient faite, il le déclara lui-même ou le fit dire de sa part, accusant Vela Nuñez d'avoir voulu l'engager à s'enfuir. Jean de la Tour eut la tête tranchée, ayant été trouvé coupable, et Vela Nuñez fut écartelé. Plusieurs personnes crurent que Pizarre avoit fait faire cette exécution à la sollicitation du licencié Carvajal, et non pas pour se venger de Vela Nuñez, l'ayant toujours connu d'assez bon naturel pour ne point pécher que par le mouvement d'autrui. Quoi qu'il en soit,

ce bon cavalier perdit la vie par la perfidie d'un traître. Cependant quelques jours auparavant, François de Carvajal ayant appris que Gonzale Pizarre alloit à la ville des Rois, et reçu ordre exprès de le venir joindre, s'y en alla tout aussitôt du côté des Charcas. Gonzale Pizarre le fut recevoir assez loin de la ville, et lui fit un accueil si grand qu'il ressembloit à un triomphe. Carvajal laissa Alfonse de Mendoza pour capitaine et lieutenant de Gonzale Pizarre dans la ville de la Plata, et emporta avec lui la valeur d'un million en argent, qu'il avoit tiré tant des mines de Potosi que des départements d'Indiens qu'il avoit trouvés vacants; tellement que Gonzale Pizarre eut de quoi faire une dépense royale, ce qui donna occasion à Carvajal de le solliciter de nouveau de se mettre la couronne sur la tête. Nous les laisserons, avec les principaux des villes de cet empire, dans les négociations de paix pour la commune tranquillité des Indiens et des Espagnols, et passerons en Espagne pour voir ce que fit Sa Majesté Impériale quand elle apprit les révoltes qui se faisoient à toute heure dans le Pérou, et l'emprisonnement du vice-roi Blasco Nuñez.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.



